HISTOIRE
DE
SCANDERBEG
ROY D'ALBANIE.

Par le R. P. DU PONCET, de la Compagnie de Jeſus.

A PARIS,
Chez JEAN MARIETTE, ruë S. Jacques, aux Colonnes d'Hercule.

M. DCCIX.
AVEC PRIVILEGE DU ROY.

INSTITUTI I LARTE PEDAGOGJIK
SHKODER
BIBLIOTEKA
№ INV A/6452

PREFACE.

IL faudroit eſtre peu verſé dans l'Hiſtoire pour ignorer qu'au quinziéme ſiecle depuis la naiſſance de Jeſus-Chriſt, il y a eu un Prince ou Roy d'Albanie qui avoit nom Scanderbeg, ſignalé par quantité de victoires memorables qu'il remporta ſur les Turcs. Mais la curioſité du commun des hommes, & de la plûpart même de ceux qui aiment la lecture, ne va pas plus loin. Soit que nous nous intereſſions peu à tout ce qui s'eſt fait de plus merveilleux en des païs fort éloignez de nous, ſoit que cela vienne d'une négligence injurieuſe à la memoire de ce grand homme, & du petit nombre d'Ecrivains qui ont parlé de luy, on peut dire que parmi les François & les autres nations voiſines, il ne paſſe que pour étranger dans le païs des lettres, tout à fait inconnu de pluſieurs, & regardé de quelques-uns comme un barbare. Il eſt vrai que le Pere Cauſſin Jeſuite l'a mis au nombre de ſes Heros Chreſtiens, & que Monſieur Campion luy a donné rang parmi ſes hommes illuſtres. Mais l'ouvrage du premier n'eſtant qu'un éloge qui ſuppoſe les faits heroïques de cet Illuſtre Albanois ſans les expoſer, & celui du ſecond quoique plus hiſtorique, un abregé où ces faits ne ſont touchez que très-legerement, & comme effleurez, il n'y a ni dans l'un ni dans l'autre dequoi ſatisfaire un Lecteur qui veut s'inſtruire à fond & avoir une pleine connoiſſance de l'Hiſtoire.

Pour ſe bien repreſenter l'air, les traits & la taille d'un homme qu'on n'a point encore veu, ce n'eſt pas aſſez de jetter les yeux ſur ſon portrait en racourci, ſi on ne le voit peint en grand & au naturel; de même pour avoir une juſte idée d'un guerrier fameux qu'on ne connoiſt que de nom & de réputation, il faut le ſuivre pas à pas,

pour ainſi dire, dans tout le cours de ſa vie, & ſçavoir le détail & les circonſtances de toutes ſes actions.

Celui de tous les Auteurs de qui nous avons une plus longue hiſtoire de la vie & des guerres de Scanderbeg, eſt un nommé Marin Barlet; encore paroiſt-il qu'il manque quelque choſe à ſon ouvrage, & que l'ayant conduit avec aſſez d'exactitude juſqu'aux deux ſieges de Croïe par Mahomet II. & en eſtant venu là, laſſé de ſon travail il s'eſt un peu trop hâté de le finir. Ce Marin Barlet eſtoit un Preſtre né à Scutari, dit en latin *Scodra*, ville d'Albanie qui appartenoit alors aux Venitiens, & qui ayant ſoutenu deux grands ſieges contre les Turcs, leur fut enfin cedée par un traité. Barlet ſe crut obligé de laiſſer à la poſterité un monument de la valeur & du courage de ſes compatriotes, & c'eſt ce qui lui fit entreprendre un ſecond ouvrage diviſé en trois livres, où les deux ſieges de Scutari ſont décrits fort au long. Quant à la vie de Scanderbeg écrite en latin comme l'ouvrage précedent, l'Auteur l'a partagée en treize livres, & c'eſt de là que les autres Ecrivains qui depuis ont parlé de Scanderbeg, paroiſſent avoir tiré tout ce qu'ils en rapportent. Ainſi le livre de Barlet doit eſtre regardé comme le ſeul ouvrage que nous ayons ſur ce ſujet de la premiere main. On s'étonnera peut-eſtre que Scanderbeg ayant fait la guerre ſi long-temps & avec tant d'éclat & de ſuccès, il ne ſe ſoit trouvé qu'un ſeul Auteur de ſa nation qui ait pris ſoin de nous en inſtruire, & on m'en demandera la raiſon. A cela je répons que peu de temps après la mort de ce Prince les Turcs s'eſtant rendus maiſtres de toute l'Albanie, ces Infideles auſſi ennemis des lettres, comme tout le monde ſçait, que de la Religion Chrétienne, eurent bien-toſt gagné ſur les Albanois de

prendre leurs mœurs & leurs uſages, & que ceux d'entre ces derniers qui aſpiroient à quelque diſtinction ne la chercherent plus que par la voye des armes. D'ailleurs l'Albanie entiere eſtant aſſervie aux Turcs, qui auroit oſé écrire l'hiſtoire d'un Prince lequel n'avoit acquis tant de gloire qu'à leurs dépens, & par toutes les batailles où il les avoit vaincus?

A l'exemple donc de pluſieurs Auteurs Latins & François, j'ay cru m'en pouvoir fier au témoignage de Barlet. Il vivoit au même ſiecle que ſon Heros. Avant que d'embraſſer la profeſſion Eccleſiaſtique il avoit porté les armes contre les Turcs, comme il l'aſſeure lui-même au ſixiéme livre de ſon Hiſtoire, & apparemment ſervi ſous Scanderbeg. Outre cela, & voici ce que j'ay toujours regardé comme la plus ſeure caution de ſa fidelité, s'il ſe fut hazardé d'avancer des faits fabuleux & ſuppoſez, qui doute que ceux qui avoient veu de leurs yeux tout ce qui s'eſtoit paſſé, & dont la pluſpart eſtoient encore en vie lorſqu'il écrivoit, ne ſe fuſſent inſcrits en faux contre ſon livre & n'en euſſent confondu l'Auteur? Cependant bien des raiſons m'ont détourné de me borner à n'en faire qu'une ſimple traduction. Il eſt vrai que Barlet ayant à nous parler d'un guerrier qui portoit le nom d'Alexandre comme celuy de Quinte-Curce, ſembloit s'eſtre étudié à imiter cet habile Ecrivain. Je n'oſe pas décider qu'une telle entrepriſe fuſt au deſſus de ſa portée, mais toujours doit-on convenir qu'il s'en faut bien qu'il n'ait atteint à la perfection de ſon modele. On trouve dans Barlet une multitude de harangues traînées & ennuyeuſes & ſouvent fort inutiles, de longues deſcriptions de païs que le lecteur n'attend pas, & qui ne peuvent que l'impatienter, pluſieurs circonſtances dans ſes narrations qu'il falloit omettre, &

qui ne meritoient pas d'eſtre relevées, des digreſſions dont quelques-unes tiennent preſque un livre entier de ſon ouvrage, des moralitez, des invectives, des mouvemens pathetiques qui ſont plus d'un Declamateur que d'un Hiſtorien. C'eſt ce qui m'a déterminé à ne me ſervir de ſon livre que comme de Memoires qui me fourniroient la matiere de mon ouvrage, me reſervant à la façonner d'une maniere plus conforme au goût & au genie de nôtre ſiecle. Il m'eût moins coûté de le traduire mot à mot que d'en faire de tels extraits, & je puis dire que d'avoir à tirer d'un pareil fonds tout ce qu'on veut mettre en œuvre, c'eſt proprement travailler aux mines, où pour trouver une veine de métal, il y a ſouvent bien des terres à remuer. Un ancien Ecrivain François, plus content de notre Auteur que moy, s'eſt aſſujetti à en faire une verſion fort litterale qu'il mit en lumiere l'an

Jacques de Lavardin Seigneur du Pleſſis-Bourrot.

1597. Mais comme on retrouve dans la copie toutes les imperfections de l'Original, & qu'outre cela ſon François eſt ſi vieux & ſi mauvais, qu'il n'en faut pas davantage pour rebuter certains eſprits & leur faire perdre l'envie de le lire; gens auſſi délicats en fait de lecture, que ceux qui dans l'entretien refuſent de prêter leur attention à un villageois à cauſe de ſon langage groſſier, j'ay cru que le moyen de remedier à ce double inconvenient, eſtoit de changer la forme & le ſtyle de cette Hiſtoire. Sans donc ſuivre pas à pas mon guide, je l'ay quitté dans pluſieurs de ſes digreſſions, en la place deſquelles j'en ay ſubſtitué d'autres plns curieuſes & mieux liées à ſon ſujet. J'ay négligé des portraits qu'il ne fait que par un amas d'épithetes, ou par des traits peu ſpecifiques, pour caracteriſer par des actions, & peindre pour ainſi dire, de leurs propres couleurs ceux qu'il a deſſein de nous repreſenter.

J'ay tâché de mettre quelque ordre & plus de clarté dans des narrations que j'ay trouvé confuſes & embroüillées, le prenant cependant toujours pour garant de la verité, & m'en rapportant à luy. Car s'il eſt vray, ſelon Tite-Live, qu'on ne puiſſe ſe fier entierement à une hiſtoire qui n'a jamais été écrite par aucun Auteur contemporain, il s'enſuit par la même raiſon qu'un Auteur contemporain en doit toujours eſtre plus cru que tous ceux qui ne ſont venus que long-temps après luy.

Nec quiſquam æqualis temporibus illis ſcriptor extat, quo ſatis certo auctore ſtetur. lib. 8.

Monſieur Sponde Evêque de Pamiers, dont je revere comme je dois la dignité & le merite, n'en a pas jugé comme moy. Il prétend que Barlet a mêlé à la verité de ſon hiſtoire, quelques faits évidemment faux. *Et c'eſt ainſi*, ajoute-t'il, *que pluſieurs de ceux qui écrivent des vies de Heros ont coutume d'exagerer, & même de feindre des évenemens qui ôtent la créance aux veritables. Cette remarque*, conti-

Annal. Eccl anno Chriſt. 1441. n. xx

nuë-t'il, *je l'ay déja faite au ſujet d'Huniade, & je la crois encore bien mieux fondée pour Scanderberg, quoy que je ne faſſe nulle difficulté de mettre l'un & l'autre au nombre des plus grands guerriers du ſiecle dont j'écris.* Je ne ſçay ce qui peut l'avoir mis en ſi mauvaiſe humeur contre Marin Barlet. N'auroit-il pas ici pris le change comme Paul-Jove, Ecrivain fameux du ſeiziéme ſiecle, qui reproche à un nommé Marin d'avoir outré l'éloge de Scanderbeg, confondant avec Marin Barlet un certain Marin Becicheme qui étoit de Scutari comme Barlet, mais different de lui en ceci, qu'il étoit profeſſeur de Rhetorique, & que parlant en Rhetoricien, il peut en effet avoir donné dans la fiction & dans l'hyperbole. Suppoſons cependant que ce ſoit Marin Barlet à qui Monſieur Sponde en vouloit, toujours me ſera-t'il permis d'appeller de ſon ſentiment à celui du Pape Calliſte III. de qui Monſieur Sponde nous fait

In dicendis ententiis ita gravis, ut ni-

ce beau caractere, qu'il y avoit tant de ſerieux & de gravité dans toutes ſes paroles, que jamais il ne lui eſt arrivé de rien dire par flatterie & pour ſe concilier la bienveillance de ceux à qui il parloit. Ce Pontife toutefois ſi grave & ſi meſuré dans tout ce qu'il diſoit, écrivant à Scanderbeg le 15. de Juin l'an 1457. luy rend ce témoignage glorieux d'avoir tenu preſque ſeul contre toute la puiſſance des Turcs, & ſe conjoüit avec lui de la grande réputation qu'il s'eſt faite par une ſuite continuelle de victoires remportées ſur ces Infideles. Dans un autre Bref qui ſuivit ce premier, & qui fut expedié la même année l'11. de Septembre, pour animer Scanderbeg à continuer de combattre ces cruels ennemis du nom Chrétien, avec autant de force & de courage qu'il avoit fait juſques-là, il le prend par l'interêt de ſa gloire, le ſollicitant de ne rien épargner pour lui conſerver tout ſon luſ-

hil unquam per adulationem & gratiam locutus ſit, anno Chriſti 1455. nº. VII.

Ces deux Brefs ſe trouvent dans les Annales Eccleſiaſtiques du P. Raynauld, l'an de J. C. 1457. art. 20. 21. &c.

Nemo enim eſt tam ignarus rerum, qui non ſummis laudibus ad cœlum te extollat, & de tua nobilitate tanquam de vero Athleta & propugnatore nominis Chriſtiani non loquatur.

tre, & s'il ſe peut pour l'augmenter. *Car*, ajoute-t'il, *il n'y a perſonne dans toute la Chrétienté qui ignore ce que vous avés fait, qui ne vous éleve juſqu'au ciel par ſes loüanges, & qui ne parle de vous comme d'un veritable Athlete, & d'un genereux défenſeur du nom Chrétien.* Il eſt à remarquer que depuis que ces Brefs eurent été envoyez, Scanderbeg ſe ſignala de nouveau par le gain de pluſieurs batailles, par la défenſe de Croïe dont il fit lever deux fois le ſiege à Mahomet, & par quantité d'autres actions plus éclatantes encore, & plus dignes d'admiration que celles dont parle Calliſte. Quand donc on examinera en quels termes un Pape ſi ennemi de toute exageration & de toute flatterie parle à Scanderbeg, qui n'étoit encore, pour ainſi dire, qu'au milieu de ſa carriere, pourra-t'on ſoupçonner l'Ecrivain de ſa vie de s'être laiſſé tranſporter au zele qu'il avoit pour la gloire de ſon Heros & de ſa patrie, &

d'avoir paſſé les bornes de la verité? Le ſçavant Pere Raynauld Prêtre de l'Oratoire de Rome, ſi connu par les Annales Eccleſiaſtiques que nous avons de lui, n'eſt pas du ſentiment de Monſieur Sponde, il s'en tient au témoignage de Marin Barlet, qu'il cite toujours comme le plus ſeur & le plus fidele Hiſtorien des actions de Scanderbeg.

Cependant comme le mérite de Monſieur Sponde donne du poids & de l'autorité à ſes ſentimens, & que pluſieurs même n'ont de connoiſſance de l'hiſtoire que ce qu'ils en tirent de ſes écrits, je crois être obligé pour accrediter mon ouvrage de juſtifier Marin Barlet ſur quelques faits dont il lui conteſte la verité.

Le premier regarde le temps & le lieu de la mort d'Amurat II. Empereur des Turcs. Barlet aſſure qu'il mourut devant Croïe, Capitale de l'Albanie, qu'il aſſiegeoit depuis plus de cinq mois, & preſque tous les Auteurs en parlent comme lui. Monſieur Sponde au contraire renvoye la mort de cet Empereur à l'année ſuivante ; & prétend qu'il mourut à Andrinople d'une apoplexie cauſée par ſon intemperance, & pour avoir bû du vin avec excès. Mais ſi effectivement ce Prince n'étoit pas mort devant Croïe, de quel front Barlet qui étoit ſur les lieux, & peut-être encore à l'armée de Scanderbeg, auroit-il oſé avancer un fait ſi notoirement faux, & qui ôtoit plus à la gloire de ſon Heros qu'il n'y ajoutoit. Car qui doute qu'il ne fuſt plus glorieux à Scanderbeg d'avoir fait lever le ſiege à Amurat pendant qu'il vivoit encore, que de voir les Turcs le lever d'eux-mêmes après la mort de cet Empereur ? Monſieur Sponde, me dit-on, a pour garand de ſon ſentiment Phranzés Hiſtorien Grec, j'en conviens. Mais un Auteur qui n'étoit point ſur les lieux comme Barlet, eſt-il plus digne de

foy que lui ? Quoi qu'il en ſoit voicy dequoy trancher la difficulté en un mot par le témoignage de Philelphe qui vivoit au quinziéme ſiecle. Parmi divers ouvrages de ce ſçavant homme, il y a un recüeil de ſeize livres de lettres qu'il avoit écrites à diverſes perſonnes, & dans une de ſes lettres adreſſée au Roy de France, & qui ſe trouve au huitiéme livre, il dit expreſſément qu'Amurat mourut devant Croïe, mais que le bruit de ſa mort ne ſe divulgua en Occident que quelques mois après, c'eſt à dire au commencement de l'année ſuivante.

Un ſecond fait conteſté par Monſieur Sponde, eſt la paix que ſelon le rapport de Barlet Mahomet demanda à Scanderbeg, lorſque ce Prince Infidele ſe diſpoſoit à porter la guerre en Aſie & dans le Peloponeſe. Monſieur Sponde, qui ne peut convenir de ce fait avec notre Hiſtorien, entreprend de le détruire par un fait qui lui

INSTITUTI I LARTE PEDAGOGJIK
SHKODER
BIBLIOTEKA
Nr INV A/6452

paroît fort opposé au premier, ſçavoir qu'en ce temps-là même Scanderbeg qui croyoit que c'étoit contre lui que Mahomet armoit ſi puiſſamment, demanda au Pape Pie II. un aſyle dans l'Etat Eccleſiaſtique, en cas qu'il vînt à ſuccomber ſous les efforts de ſon ennemi. Quand cela ſeroit où eſt la contrarieté qui rende ces deux faits incompatibles ? Scanderbeg qui avoit de la prévoyance ne pouvoit-il pas pourvoir à ſa ſeureté, & Mahomet prendre de ſon côté toutes les meſures qui étoient neceſſaires pour éviter d'être troublé par les armes de Scanderbeg, pendant qu'il executeroit ſon grand deſſein ? Mais ſans inſiſter ſur cette replique, d'où Monſieur Sponde a-t'il tiré le fait qu'il avance ? Des Memoires, dit-il, du Pape Pie II. Cette réponſe eſt plauſible, & je m'y rendrois ſans peine, ſi Monſieur Sponde lui-même n'avoit un peu décredité ces Memoires en nous apprenant ailleurs qu'ils furent recüeillis & compoſez par un nommé Gobelin, intime ami & confident de Pie II. & que cet écrivain plus Orateur qu'Hiſtorien fidele, avoit parlé avec beaucoup d'exageration, & ajouté pluſieurs choſes à la verité, *multis etiam oratoriè ſuperadditis*, ce ſont ſes propres termes.

Annal. Eccl. anno Chriſti 1458. n. XIII.

Reſte un dernier fait, au ſujet duquel, quoy qu'aſſez peu conſiderable, Monſieur Sponde entreprend de faire le procès à Barlet. Cet Auteur rapporte que Scanderbeg ayant paſſé la mer pour aller au ſecours de Ferdinand Roy de Naples, délivra la ville de Bari où il étoit aſſiegé, retira celle de Trane qui luy appartenoit, des mains d'un uſurpateur, & qu'enfin il ſe trouva à la bataille que Ferdinand livra proche de Troïe ville du Royaume de Naples, à Jean Duc d'Anjou, & au Comte Picinin ſes ennemis ; que Scanderbeg avec ſes Albanois contribua beaucoup au gain de cette bataille, & enſuite au rétabliſſement de Ferdinand dans tous ſes Etats. Monſieur Sponde paſſe ſans peine les deux premiers exploits à Barlet; il l'arreſte au troiſiéme qui regarde la victoire & ſes ſuites, & prétend qu'il eſt évidemment faux, fondé ſur le ſilence de Pontan qui étoit à ce combat, & qui n'en dit pas un mot dans ſon Hiſtoire; & ſur celuy de Gobelin, qui n'en fait nulle mention dans les Memoires de Pie II. Je pourrois répondre à Monſieur Sponde ce qu'il a dit lui-même, & à quoi il a été obligé d'avoir recours en divers endroits de ſes Annales, qu'un argument negatif n'eſt pas une preuve & que le ſilence de quelques Auteurs, quoique contemporains, ne détruit pas bien un fait atteſté par quelques autres. J'aime mieux toutefois oppoſer à Monſieur Sponde, Mariana Auteur trés-exact & très-fidele, lequel au livre 23. de ſon Hiſtoire,

d'Eſpagne chap. 2. aſſure la même choſe que Barlet touchant ce combat. Il étoit cependant de ſon interêt, ſi ce fait n'eût pas été conſtant, d'en oſter la gloire à Scanderbeg pour la laiſſer toute entiere à Ferdinand qui deſcendoit des Rois d'Arragon, & par conſéquent Eſpagnol d'origine. J'ajoute que des Auteurs Italiens, jaloux de la gloire d'un Prince étranger, peuvent bien avoir affecté de paſſer Scanderbeg ſous ſilence, & de ne parler que de Ferdinand, quoy que les trois villes d'Italie, dont ce dernier fit une donation au premier avec tout leur territoire, marquent aſſez qu'il falloit qu'il en eût reçû des ſervices très-importans. Et de plus, ſ'il eſt conſtant, comme Monſieur Sponde en convient, que ce fut Scanderbeg qui fit rendre à Ferdinand la ville de Trane, cela n'étant arrivé qu'après la bataille de Troïe, & peu de temps avant que Scanderbeg repaſſaſt en Epire; qui peut croire qu'étant encore en Italie avec ſes troupes, il eût manqué de ſe trouver à une bataille qui devoit décider de la fortune du Prince qu'il étoit venu ſecourir ? Enfin j'en reviens toujours à ma premiere raiſon, du tort que Barlet ſe ſeroit fait à lui-même & à ſon Hiſtoire, en ſuppoſant un fait dont il n'auroit jamais pû couvrir la fauſſeté. Au temps qu'il écrivit, il devoit y avoir encore en vie quantité d'Albanois qui avoient ſuivi Scanderbeg en ſon expedition d'outremer. Se ſeroient-ils tûs, & par une dépoſition unanime du contraire, n'auroient-ils pas décrié Barlet comme un homme qui impoſoit au public ? Que Scanderbeg ſe fût trouvé à ce combat où il ne pouvoit être que comme en ſecond, & en qualité d'auxiliaire, étoit-ce un ſi grand relief à la gloire d'un homme celebre par tant d'autres batailles où il commandoit en chef, pour lui en faire un mérite aux dépens de la verité ? Je

m'en rapporte au jugement des Lecteurs, & je les prie ſeulement d'obſerver que Monſieur Sponde s'étant chargé d'un travail immenſe, il étoit difficile qu'il entrât dans une diſcuſſion ſi exacte de tous les faits en particulier. Sur la foy de quelques Auteurs, en faveur deſquels il s'eſt laiſſé prévenir, il forme ſon ſiſteme, vient un autre Auteur plus croyable encore que les premiers, qui veut le renverſer ; c'eſt un fâcheux qui tombe ſur les bras à un homme accablé d'affaires, on lui répond avec rudeſſe, & par là on s'en défait.

Je me flatte au reſte que le public ne trouvera point à rédire, que quoy que d'une profeſſion fort oppoſée à celles des armes, j'aye entrepris de traiter un ſujet où les armes ont plus de part que toutes les autres choſes qu'il contient. Des guerres contre les ennemis de Dieu & de ſon culte, que Dieu lui-même autoriſe, & que ſouvent il commande, paroiſſent être également du reſſort de tous les Ecrivains, Religieux ou Seculiers; & je ne vois pas qu'on puiſſe être bien fondé à reprocher aux premiers qu'ils ſortent de leur caractere quand ils racontent des combats qui ſont les combats du Seigneur, & que la valeur de ceux qui les ont livrez ſe trouve conſacrée par la Religion & par la pieté. Je croirois plûtoſt que leur état même leur eſt un engagement, & les oblige en quelque maniere à travailler ſur ces ſortes de ſujets, ne fuſt-ce que pour défendre la Religion contre les attaques d'un mauvais politique du ſeiziéme ſiecle, lequel n'a pas feint d'avancer qu'elle énerve le courage des guerriers, & ne peut compatir avec une vraïe valeur. Ignoroit-il les actions de Joſué, de Gedeon, de Samſon, de David, des Machabées ? Avoit-il oublié celles d'un Conſtantin, d'un Charlemagne, d'un S. Louis, quand il a parlé avec tant d'abſurdité ? Autant

Machiavel.

de Heros de l'ancienne & de la nouvelle Loy qui ont combattu pour la gloire & ſous les auſpices du Dieu des armées, ne ſont-ce pas autant de témoins qui s'élevent contre ce dangereux Ecrivain, & qui le convainquent de la fauſſeté & de l'impieté de ſon reproche ? En voicy un nouveau que je lui confronte, d'une valeur ou égale ou même ſuperieure à celle de ces grands Capitaines, que les Poëtes ont appellez foudres de guerre, & que l'antiquité profane a regardez comme des demi-Dieu ; qu'il diſe ce que la Religion lui a oſté d'une valeur heroïque, ou pluſtot qu'il écoute le témoignage que ce valeureux Prince ſe rendoit à lui-même qu'il ne rejettoit la paix que lui offroient les Turcs, & ne continuoit de leur faire la guerre, que pour la défenſe & pour les intereſts de la Religion. Il ne couroit point à la gloire, il ne cherchoit point à remplir la bouche de la Renommée; tous ſes ſoins & tous ſes efforts n'alloient qu'à repouſſer les attaques des Infideles, pour garantir la Religion & ſa patrie de l'oppreſſion d'où il les avoit tirées; après cela, que le bruit de ſes exploits ſe répandît par toute la terre, la ſeule joye qu'il en avoit eſtoit d'eſperer que les Princes Chrétiens ſe piqueroient d'émulation, & conſpireroient avec lui à détruire une puiſſance auſſi déclarée contre Jeſus-Chriſt, que contre ceux qui faiſoient profeſſion de le ſervir. Sans vanité, ſans ambition de s'aggrandir, dont il ne parut jamais la moindre trace, ni dans ſes ſentimens, ni dans ſes actions, en étoit-il moins Heros? J'eſpere que les hommes ſenſez & pieux lui rendront ſur cela la juſtice qui lui eſt dûë; & que voyant dans cette Hiſtoire combien la Religion loin d'abattre ſon courage l'a élevé & affermi, ils beniront Dieu d'avoir donné un tel défenſeur à la Chrétienté; & le prieront de lui en renvoyer ſouvent de pareils.

HISTOIRE
DE
SCANDERBEG
ROY D'ALBANIE.

LIVRE PREMIER.

DE toutes les Religions qui partagent aujourd'huy le monde & les peuples qui l'habitent, celles qui ont plus d'étenduë, & plus grand nombre de ſectateurs, ſont la Chrétienne & la Mahometane: mais autant qu'elles ſont oppoſées entre elles par leurs dogmes & par leurs maximes, autant y trouve-t-on de difference pour la maniere de s'établir. C'eſt par la perſuaſion & par la douceur que la premiere cherche à le faire, au lieu que l'autre n'employe d'ordinaire que la violence & les armes. Ainſi plus un Empereur Turc eſt fidele à ſa loy, plus doit-il aimer la guerre, & principalement contre les

Chrétiens, qui ont toûjours paſſé pour les plus grands ennemis du Mahometiſme. Et quoique l'ambition & l'interêt ayent beaucoup plus de part aux conquêtes des Sultans que le deſir d'étendre la foy de leur Prophete, ce n'eſt cependant qu'à ce motifs que s'en tient le Muphti, chef & comme ſouverain Pontife de la Religion Turc, & ſur quoy il regle ſes avis, lorſqu'on le conſulte ou qu'il croit qu'il eſt de ſon devoir de prononcer d'avance ſur une guerre qu'on délibere d'entreprendre ou de continuer. Suivant cet eſprit & ces uſages, Amurat II. l'un des plus puiſſans & des plus belliqueux Empereurs qui ayent porté le ſceptre des Ottomans, s'empara du Royaume d'Albanie, & n'oublia rien pour s'en aſſurer la poſſeſſion. N'ayant pû le conſerver, il fit depuis tous ſes efforts pour le reconquerir, ſans autre droit à cette couronne que celuy que luy donnoit ſa loy, d'uſurper tout ce qui pouvoit accroître ſa puiſſance & affoiblir celle des Chrétiens. Mahomet II. ſon fils & ſon ſucceſſeur, marchant ſur ſes pas, forma le même deſſein, & entreprit comme Amurat de l'executer en perſonne, mais avec auſſi peu de ſuccés. Rien ne tenoit contre ce dernier, plus belliqueux & plus formidable encore

que ſon pere; & après qu'il eut renverſé le trône des Grecs, ſe tranſportant avec ſes armées tantôt en Europe, tantôt en Aſie, il n'y avoit point de puiſſances voiſines, qu'il ne fit plier ou trembler. Cependant un des plus foibles Etats de tous ceux qu'il entreprenoit de reduire ſous ſon obeïſſance, arrêta le cours de ſes conquêtes, & ayant eſſayé deux diverſes fois de ſe l'aſſujettir, il y échoüa avec toutes ſes forces. Le ſalut & la défence de l'Albanie contre de tels ennemis, fut le ſeul Scanderbeg qui l'avoit retirée des mains des Turcs. Avant luy elle s'étoit ſoûmiſe à Amurat ſans avoir preſque oſé luy réſiſter; aprés luy ce ne fut plus une affaire pour Mahomet que de s'en rendre maître; & un ou deux de ſes Generaux avec un petit nombre de troupes luy en épargnerent la peine. Mais pendant vingt-quatre ans que regna Scanderbeg, tous les efforts que firent ces deux grands Conquerans pour la ſubjuguer, furent autant de triomphes pour elle; & c'eſt peut-être la preuve la plus certaine qu'on puiſſe tirer de toute l'hiſtoire, que ſouvent un homme ſeul eſt l'appui d'un Etat, & que ſa mort en eſt la ruine. Il eſt vray que tout ce qui a concouru à la gloire & au bonheur de ce Prince, nous en fait comme un Heros à part, & luy donne un caractere ſi ſingulier, que ce ſeroit ſe fatiguer inutilement l'eſprit que de chercher à qui le comparer. On verra dans tout ce que nous en raconterons, un courage auſſi hardi à tenter les entrepriſes les plus difficiles, que ferme & intrepide dans les perils; une capacité qui s'étendoit à tout, pleine de reſſources contre des malheurs qui paroiſſoient inévitables, & feconde en expediens pour réüſſir dans de grands deſſeins; un bonheur rare & peut-être ſans exemple, puiſque de vingt-deux batailles où il ſe trouva en perſonne & toûjours au plus fort de la mêlée, il en fut quitte pour une ſeule bleſſure & encore aſſez legere; les troupes qu'il commandoit étoient ſi perſuadées que leur liberté & leur vie étoient attachées au ſuccés de ſes deſſeins, que jamais Prince ne s'eſt veu ſervi avec plus d'ardeur & de fidelité. Il ne manquoit à tout cela que la puiſſance & les forces. Les armées qu'il mettoit en campagne n'étoient d'ordinaire que de douze ou de quinze mille hommes, & avec ce peu de monde, il vainquit ou contraignit de ſe retirer celles des Turcs qui étoient quelquefois de deux cens mille. Ainſi il eſt hors de doute que ſi les Princes de l'Europe avoient ſçû profiter de l'occaſion

que la Providence leur offroit en la perſonne de ce Heros, & qu'ils luy euſſent fourni les hommes & tous les ſecours qui luy étoient neceſſaires pour porter la guerre dans le cœur de la Turquie, il ne fût venu à bout de détruire un Empire ſi fatal au monde Chrétien. Mais avant que de venir au détail de ſes grandes actions, il eſt à propos, pour une pleine ſatisfaction du lecteur, de dire quelque choſe de ſa patrie, de ſa naiſſance, & de toutes les avantures de ſa jeuneſſe.

L'Albanie ancienne, autrefois Province de l'Aſie, eſt ſituée à l'occident de la mer Caſpienne, & arroſée par le fleuve Cirus qui ſe jette dans cette mer. Depuis que les Turcs s'en ſont rendus maîtres, elle a changé de nom, & n'eſt plus connuë aujourd'huy que ſous celuy de Quirie. Les peuples qui occupoient cette contrée en ayant été chaſſez par les Tartares, ſe retirerent en Grece vers le Golphe de Veniſe, & donnerent leur nom au païs où ils s'établirent, comme la France a tiré le ſien des Francs, Fondateurs de cette Monarchie. Et parce que ce païs étoit alors connu ſous le nom d'Epire, qui n'eſt aujourd'huy qu'une partie de le baſſe Albanie, de là eſt venu qu'on luy a donné indifferemment l'un

& l'autre de ces noms, & que ceux qui l'habitent ont été appellez tantôt Albanois, tantôt Epirotes.

Au commencement du quinziéme ſiecle elle avoit pour Roy Jean Caſtriot, pere du Heros dont j'écris l'hiſtoire; & L'an 1413. ce fut environ ce temps-là qu'Amurat II. Empereur des Turcs, entreprit de la ſubjuguer & de ſe la rendre tributaire. Comme il avoit déja conquis une partie de la Grece, & qu'il ſe trouvoit à la tête d'une armée également nombreuſe & aguerrie, les obſtacles qui en d'autres conjonctures auroient pû l'arrêter, furent bien-tôt ſurmontez. En vain le Roy Jean ſe mit-il en devoir de luy reſiſter, & de ſoûtenir les droits de ſa couronne, il fallut ceder à la force, & accepter la paix aux conditions qu'il plût à Amurat de luy impoſer. La plus dure de toutes fut que pour caution de ſa fidelité, il luy donneroit en ôtage quatre fils qu'il avoit eus de Veiſave ſon épouſe, fille du Roy des Triballiens; Princeſſe qui joignoit à la ſplendeur du ſang une beauté, une ſageſſe, & un courage dignes de ſa naiſſance, & qui outre les Princes dont j'ay parlé, ayant mis encore au monde cinq filles, n'étoit pas moins chere à ſon époux par la nombreuſe poſterité qu'elle luy donnoit que par ſon propre merite,

Le premier de ſes fils ſe nommoit Repoſe, le ſecond Staniſe, le troiſiéme Conſtantin, & enfin le dernier Georges, le plus accompli de tous, & celuy dont l'enlevement cauſa plus de douleur à ſes parens. A peine furent-ils entre les mains d'Amurat, que contre la parole qu'il avoit donné de les laiſſer en pleine liberté de profeſſer la Religion Chrétienne, il les fit circoncire ſelon l'uſage de la loy de Mahomet. La coûtume étant parmi les Turcs, comme parmi les Juifs de donner un nom à celuy qui eſt circoncis, Georges fut nommé Scanderbeg, ce qui veut dire Alexandre-Seigneur. Jamais nom ne convint mieux à celuy qui le portoit, ni ne fut ſoûtenu par de plus grandes actions. A meſure qu'il avançoit en âge, il faiſoit de nouveaux progrés dans l'eſtime & dans l'amitié du Sultan, & il eſt vray que rien ne luy manquoit pour ſe concilier ces ſentimens. Il avoit le teint fort délicat & rehauſſé d'un beau coloris, les yeux auſſi doux que brillans & pleins de feu, la taille belle, l'air noble, l'humeur enjoüée, le naturel complaiſant & flateur; avec cela une conception vive & legere, une memoire heureuſe, une facilité rare pour apprendre tout ce qu'on luy enſeignoit; & ſans parler du Grec qu'il ſçut bien-tôt en perfection, il luy couta ſi peu d'entendre & de parler parfaitement la langue Turque, l'Arabe, l'Italienne, & la Sclavone, qu'on eût dit que des études ſi épineuſes ne luy tenoient lieu que de jeux d'enfant. Rien toutefois ne plaiſoit davantage à Amurat, ni ne luy donnoit plus de goût pour luy que les diſpoſitions qu'il faiſoit paroître à devenir un jour un grand Capitaine; qualité que ce monarque eſtimoit d'autant plus, que c'étoit celle où il ſe piquoit d'exceller. Il trouvoit au jeune Albanois une adreſſe merveilleuſe pour tous les exercices militaires, à pied ou à cheval, avec l'épée ou avec l'arc & les fleches; une conſtitution robuſte & propre à ſupporter toutes les fatigues de la guerre; une ardeur pour les armes qui éclatoit en toute occaſion, ne ceſſant de défier les jeunes Seigneurs Turcs tantôt à l'eſcrime, tantôt à des joutes ou à des tournois, dont il remportoit toûjours le prix. Ajoûtez qu'étant venu au monde avec la figure d'une épée marquée ſur le bras droit, ce prodige ne pouvoit être pris que pour un préſage certain d'une valeur extraordinaire, & de la gloire qu'il devoit acquerir dans les combats.

Il n'avoit pas encore atteint l'âge de dix-huit ans, qu'Amurat ou pour éprouver ſon courage, ou pour en tirer quelque ſervice, le déclara Sanjac, premier degré d'honneur militaire parmi les Turcs aprés les Bachas, & luy donna le commandement de cinq mille chevaux dans l'une de ſes armées qui étoit ſur les confins de l'Anatolie. Scanderbeg ne fut pas long-temps ſans juſtifier le choix que le Sultan avoit fait de luy pour un emploi ſi honorable. Toutes les nouvelles qui venoient de l'armée ne parloient que de ſa bravoure & de ſes exploits; & comme il avoit l'eſprit doux & accort, & qu'il ne s'étudioit pas moins à ſe faire aimer des troupes par des manieres honnêtes & engageantes, qu'à gagner leur eſtime par ſes belles actions, l'envie ne déroboit rien à ſon merite, & tout le monde luy rendoit témoignage que perſonne n'avoit plus contribué que luy au ſuccés de cette guerre. Amurat ravi de ne s'être pas trompé dans le jugement qu'il en avoit porté, crut devoir l'avancer & le mettre à la tête d'une armée qu'il envoyoit en Aſie, pour ſoumettre des peuples qui s'étoient revoltez, & les faire rentrer dans leur devoir. L'affaire eut une iſſuë plus prompte & plus heureuſe qu'il n'étoit permis de l'attendre. En deux campagnes Scanderbeg battit pluſieurs fois les rebelles, &

les remit ſous le joug, attaqua quelques Princes voiſins qui les avoient appuyez, & par quantité d'avantages qu'il remporta ſur ces derniers, & les places qu'il leur prit, donna une étenduë conſiderable aux Etats & à la puiſſance du Grand Seigneur. Les drapeaux & toutes les riches dépoüilles des ennemis qu'il rapporta à Andrinople, & la multitude des priſonniers qu'il y amena, ne ſervirent pas moins à établir ſa réputation, que les loüanges que luy donnerent les Officiers qui avoient ſervi ſous lui. Amurat & toute ſa Cour en témoignerent une joye extraordinaire, & ils ne pouvoient aſſez s'étonner qu'il ſçût joindre à l'ardeur d'un jeune guerrier toute la conduite & toute l'habileté des plus vieux Capitaines. Mais c'eſt que dans les Heros le merite n'attend rien de l'âge, & qu'ils ſont de genie, ce que les autres ne peuvent avoir appris que par une longue experience.

Il eſt vray cependant que cette expedition ſi glorieuſe fut ſuivie peu de temps aprés d'une avanture, où il paroît d'abord que le courage eut plus de part que la ſageſſe. Un Scythe qui étoit depuis quelque temps à Andrinople, homme d'une taille de geant, & qui ne ceſſoit de vanter ſes beaux faits d'armes, prit

occaſion d'une aſſemblée publique pour défier à un combat ſingulier, en preſence d'Amurat, tout ce qu'il y avoit de nobleſſe autour de luy. L'eſpece de combat qu'il propoſa, fut que les deux combattans entreroient tout nuds en lice, ſans autres armes qu'un poignard, & dans un eſpace ſi étroit qu'il n'y eut pas moyen d'échaper que par ſa valeur, nulle eſperance de ſalut que dans la victoire. Il ne ſe trouva point de Turc qui osât accepter le défi, quoy qu'Amurat parût le ſouhaiter, & qu'il promit une grande récompenſe au vainqueur. Il convenoit moins à Scanderbeg qu'à tout autre de tenter ce hazard. Sa naiſſance, ſon rang, l'indécence de l'action, & quand elle eût dû ſe paſſer avec plus de modeſtie & de bienſeance, le tort qu'il faiſoit à ſon honneur de ſe commettre avec un Avanturier plus brutal que brave, toutes ces conſiderations devoient le retenir. Toutefois, ou piqué d'indignation de voir qu'un barbare osât braver impunément tant de gens de cœur, ou par complaiſance pour le Sultan, & pour ſe ménager ſa faveur, ſans quoy il ne pouvoit pas eſperer d'être mis en poſſeſſion de l'Albanie aprés la mort du Roy Jean ſon pere, à peine Amutat s'étoit-il expliqué de ſes intentions, que le voilà tout à coup qui entre en champ clos & ſe preſente au combat, au grand étonnement de tout le monde. La ſurpriſe ne fut pas moindre lorſqu'on le vit ſe lancer ſur le Scythe, ſaiſir de ſa main gauche avec autant d'adreſſe que de force le bras droit du barbare au moment qu'il en alloit être frappé, & en même temps luy planter luy-même ſon poignard dans la gorge, & le jetter mort à ſes pieds.

Un coup ſi hardi & ſi heureux, dont Amurat avoit été témoin, augmenta tellement la bonne opinion qu'il avoit du courage de ce jeune Prince, que quelque temps aprés il ne feignit point de l'expoſer en une autre occaſion, plus perilleuſe encore que cette premiere, mais plus noble & plus digne de luy. Amurat étoit alors en Bithinie où Scanderbeg l'avoit ſuivi, & ce fut-là que deux Cavaliers Perſans, dont le premier ſe nommoit Jaïa, & l'autre Zampſa, montez l'un & l'autre ſur des chevaux de prix, & vêtus trés-ſuperbement, vinrent luy offrir leur ſervice; & afin, Seigneur, luy dirent-ils, que vous ne déliberiez pas d'accepter nos offres, nous ne vous demandons cet honneur qu'aprés que vous nous aurez mis à l'épreuve, en nous faiſant combattre avec la lance ou avec l'épée, contre les deux plus braves & les deux plus

adroits de vos guerriers. Amurat jetta les yeux ſur Scanderbeg: comme s'il eût été gagé pour ſoûtenir la gloire des armes Ottomanes, & l'invita d'entrer en lice avec l'un des deux Perſans. Scanderbeg ravi de cette diſtinction, demanda à les combattre tous deux. On fut quelque temps ſans vouloir entendre à ſa demande, mais à force d'inſtances & de prieres, il obtint ce qu'il ſouhaitoit, à condition toutefois que les Perſans ne l'attaqueroient que ſeparément, & un à un, à quoy ils conſentirent. Jaïa s'étant preſenté le premier, les deux Champions pouſſerent l'un contre l'autre à toute bride, mais ſans effet. Le Perſan avoit enfoncé ſa lance dans le bouclier de l'Albanois, & comme il s'efforçoit de le déſarçonner & de le renverſer de cheval, le bois de la lance rompit; Scanderbeg de ſon côté qui ne viſoit qu'à la tête, ayant manqué ſon coup, tous deux aprés ce premier choc tournerent bride pour revenir l'un ſur l'autre le cimeterre à la main. Alors Zampſa oubliant les conditions dont on étoit convenu, courut à Scanderbeg la lance en arreſt. Scanderbeg le voyant venir, fondit ſur luy impetueuſement, & par un coup de lance qu'il luy porta à la gorge, le punit de ſa perfidie. A peine ce premier fut-il jetté par terre, que Jaïa ſe repreſenta au combat avec le ſabre. La victoire fut un peu plus diſputée, & il y eut pluſieurs coups de part & d'autre portez inutilement. Mais enfin Scanderbeg l'ayant atteint de revers à l'épaule droite tout auprés du cou, le ſabre entra ſi avant qu'il le fendit en deux, juſqu'aux hanches. Scanderbeg victorieux s'approcha d'Amurat avec les têtes des deux Perſans qu'on portoit devant luy; il en fut reçû avec tous les honneurs que meritoit ſon triomphe, & qui luy firent bien ſentir quel nouveau degré d'eſtime il venoit d'acquerir.

Il ſe trouva depuis avec Amurat aux Sieges de Nicomedie, de Pneſſe, & d'Otrée, & il n'y en eut point où il ne ſignalât ſa valeur. A l'attaque d'Otrée il eſcalada le premier la muraille, y arbora un drapeau, & enſuite ſauta dans la Ville les armes à la main. Une hardieſſe ſi déterminée ſurprit tellement les habitans, qui craignoient peut-être que pluſieurs autres ne ſuiviſſent ſon exemple, qu'ils demanderent ſur l'heure à capituler. On rapporte la même choſe d'Alexandre le Grand lorſqu'il aſſiegeoit la capitale des Oxydraques, & rien n'eſt plus vanté dans ſon hiſtoire. Et comme l'action de Scanderbeg ne fut ny moins hardie ny moins étonnante que celle d'Alexandre, il ſemble qu'on ne pouvoit plus ſans injuſtice, luy en refuſer le nom.

Juſques là n'ayant eu affaire qu'à des Infideles, il avoit pour ainſi dire, lâché la bride à ſon courage, ſans être retenu par aucune conſideration qui l'obligeât de le moderer. Mais quand il fallut combattre contre des Chrétiens, il changea de conduite. Elevé dans le ſein de l'Egliſe, il avoit fait paroître dés ſon enfance tant de zele & d'attachement pour ſa Religion, que rien ne le fit plus regretter des Albanois quand ils le virent partir pour Andrinople. Ils craignoient qu'étant encore dans un ſi bas âge, on ne luy perſuadât aiſément de changer de creance comme de païs, & que vivant parmi des Mahometans, il ne prît inſenſiblement l'eſprit & les maximes de leur loy. Dieu toutefois en diſpoſa autrement; plus ſa foy étoit contrainte, plus elle étoit vive & animée; plus il avançoit en âge, plus elle ſe fortifioit, & quand il prit poſſeſſion de ſes Etats, il y avoit déja longtemps qu'il gemiſſoit & ne pouvoit plus ſoufrir de n'être pas en liberté de la profeſſer ouvertement. Dans ces diſpoſitions, & attaché comme il l'étoit à la foy de ſes peres, rien ne pouvoit le jetter dans de plus grandes perplexitez que d'avoir à faire la guerre aux Chrétiens. Car comment les vaincre ſans répandre leur ſang, & comment épargner leur ſang ſans commettre l'honneur & la vie des troupes qu'on luy avoit confiées ? Une pieté brute, ſi j'oſe parler de la ſorte, & peu inſtruite encore des loix de l'Evangile, luy perſuada qu'il pouvoit trouver un temperament pour concilier les devoirs de ſa conſcience avec les intereſts de l'Etat qu'il ſervoit; & ſuivant les regles qu'il s'étoit faites, il étoit difficile d'imaginer une conduite plus habile que celle qu'il tint. Envoyé donc contre les Chrétiens tantôt en Grece, tantôt en Hongrie, s'il falloit en venir aux mains, il prioit Dieu de ne pas permettre qu'il ſe laiſsât tranſporter à l'ardeur du combat, ne voulant avoir d'avantage ſur eux qu'autant qu'il étoit neceſſaire pour conſerver la reputation de ſon parti, ſans chercher à les exterminer. Quand il les trouvoit trop affoiblis pour luy reſiſter, il faiſoit naître adroitement quelque incident qui leur laiſsât le temps & l'occaſion de s'éloigner; ou ſi cela ne ſe pouvoit, au moins ſe contentoit-il de les faire priſonniers, & alors il n'oublioit rien pour leur rendre leur captivité plus ſupportable, & pour leur faciliter les moyens de s'en tirer. Souvent même il renonçoit à une victoire certaine en leur faveur, & quoy qu'il fût ſûr de les battre, il ſe jettoit comme par hazard dans des difficultez où il ne pouvoit plus ſauver ſon armée que par des mouvemens irreguliers mais bien entendus, & qui ne luy faiſoient pas moins d'honneur qu'une bataille gagnée. On étoit ſi prévenu à ſon avantage que perſonne ne s'appercevoit qu'il y eût du deſſein en toutes ces feintes; & un combat évité avec cette adreſſe ou une retraite bien concertée, ne l'accrediterent pas moins parmi les Turcs, que la défaite entiere de l'armée ennemie. Les Chrétiens le voyant ſi éloigné de l'emportement & de la fureur des autres Generaux Infideles, ne pouvoient le haïr, & quant aux troupes qu'il commandoit, il ſembloit qu'il cherchât moins leur eſtime qu'à s'en faire aimer. Loin de tirer à luy toute la gloire d'un heureux ſuccés, il la répandoit genereuſement ſur toute l'armée, & particulierement ſur les Officiers. Tout ce qu'il avoit remarqué en eux de valeur & de couduite, il étoit le premier à le publier & à le faire valoir, & ne manquoit jamais d'en informer la Porte. Quant aux dépoüilles des ennemis il ne vouloit y avoir de part que pour les diſtribuer aux Soldats, & leur adoucir les fatigues de la guerre en leur faiſant goûter les fruits de la victoire. Avec tant d'honneur, de probité & de Religion, il y avoit lieu d'attendre de la Providence qu'elle ne tarderoit pas à le tirer de la ſervitude des Turcs, pour le rapprocher du trône de ſes Ancêtres ou l'y établir.

Il s'en préſenta bien-tôt une occaſion, dont toutefois l'ambition & la perfidie d'Amurat l'empecherent de profiter. Le Roy Jean ſon pere étant mort à Croïe, 1432. Amurat dépêcha Sebalie l'un de ſes meilleurs Capitaines avec un corps d'armée pour ſe rendre maître de cette place & de toute l'Albanie. Il ne fut pas difficile à Sebalie d'executer les ordres qu'il avoit reçus, ou parce que les villes d'Albanie manquerent de troupes & de munitions, ou parce que les peuples voyant les quatre fils de leur Roy entre les mains de l'Empereur Turc, craignoient avec raiſon qu'il ne ſe vengeât ſur ces jeunes Princes de l'oppoſition qu'il trouveroit à ſes deſſeins, & ne les fit mourir. Cette précaution neanmoins ne leur ſauva point la vie. Amurat qui vouloit s'aſſûrer la poſſeſſion des Etats qu'il venoit d'envahir, ſe defit bien-tôt des trois aînez de Scanderbeg, par des voyes que les Hiſtoriens ne marquent pas bien expreſſément, ne faiſant que conjecturer que ce fut

par le poiſon. Il n'auroit pas plus épargné Scanderbeg que ſes freres, s'il n'eût craint que la mort d'un homme qui avoit l'eſtime & le cœur de toutes les troupes, ne causât quelque ſedition ; joint à cela qu'il le jugeoit très-neceſſaire à ſes deſſeins, & ſeul de tous ſes Generaux capable de faire les conquêtes qu'il projettoit. Il ne laiſſoit pas de ſe défier de luy, & pour ſonder ſes diſpoſitions & ce qu'il avoit dans l'ame, il voulut l'entretenir en particulier. Aprés quelques préambules de condoleance ſur la mort de ſon pere & de ſes freres dont il affectoit de paroître fort touché, il luy dit que pour luy s'il étoit las de ſe voir dans un état de dépendance & de ſujettion, il luy offroit ou de le mettre ſur le champ en poſſeſſion du Royaume de ſon pere, ou de luy laiſſer en Souveraineté quelque Province de ſon Empire, plus opulente & d'une plus grande étenduë que l'Albanie ; qu'il étoit vray cependant qu'il auroit fort ſouhaité qu'il demeurât encore quelque temps à ſon ſervice, pour luy aider à ſe retirer avec honneur & avec ſuccés des entrepriſes où il étoit engagé ; qu'au reſte il pouvoit s'aſſurer que tant qu'il ſeroit auprés de luy, il ne luy manqueroit rien de tout ce qui peut rendre la fortune d'un particulier heureuſe &

éclatante. Scanderbeg qui n'eut pas de peine à démêler l'artifice de ce diſcours, ne s'étudia de ſon côté qu'à rendre le change à Amurat, & à bien diſſimuler ſes ſentimens. Feignant donc d'être perſuadé de la verité des paroles du Sultan & touché de ſes bontez, il luy répondit avec une ſincerité apparente, qu'il retrouvoit en luy ſon pere & ſes freres, & que tant qu'il luy feroit l'honneur de le tenir prés de ſa perſonne, il s'eſtimeroit plus heureux mille fois que de ſe voir rétabli dans ſa patrie & de poſſeder un Royaume; qu'il acceptoit avec joye & avec toute la reconnoiſſance poſſible les offres qu'il luy faiſoit de demeurer à ſa Cour & de ſervir dans ſes armées; que ſa jeuneſſe qui fourniroit ſans peine aux travaux & aux fatigues de la guerre, ne luy permettoit pas encore de ſe charger du gouvernement d'un Etat; qu'il eſtimoit la Royauté, mais qu'il la compteroit pour rien s'il ne la devoit qu'à la naiſſance ou à la faveur, & qu'il vouloit s'en rendre digne par toutes les voyes d'honneur qui pouvoient y conduire. *Ne penſez donc Seigneur*, ajoûta-il, *qu'à m'ouvrir le champ de la gloire, envoyez-moy contre vos ennemis, & qu'aprés les victoires que j'eſpere remporter ſous vos auſpices, je puiſſe obtenir de vôtre eſtime ce*

que vous voudriez que je reçuſſe dès-à-preſent de vôtre generoſité.

Cette réponſe, quoy qu'au dehors pleine de candeur & de bonne foy, ne put guerir les défiances d'Amurat. Toutefois il prit Scanderbeg au mot, & ſoit qu'il le jugeât plus propre qu'un autre pour une prompte execution du deſſein qu'il meditoit, ou qu'il crût que continuant de s'expoſer comme il faiſoit aux plus grands perils de la guerre, il y demeureroit à la fin, & que la mort qu'il bravoit en toute occaſion le puniroit de ſon audace, il luy donna le commandement de l'armée qu'il envoyoit contre le Deſpote de Servie. Scanderbeg craignant de fortifier les ſoupçons du Sultan, ceſſa de ménager les Chrétiens, & pouſſa la guerre contre eux avec toute la vigueur que ſon courage luy inſpiroit. Il n'y avoit point de campagne qu'il ne remportât de grands avantages, & ne revint chargé de leurs dépoüilles. Une derniere expedition luy acquit plus de gloire que toutes les précedentes. Ayant joint le Deſpote qui avoit raſſemblé toutes ſes forces, il le défit en bataille rangée, & le contraignit d'abandonner ſon païs qui luy fut enlevé par cette victoire, & ſoumis à la puiſſance du Turc.

Ce qui devoit diſſiper les ombrages

d'Amurat ne fit que les augmenter. Plus il tiroit d'utilité des ſervices d'un ſi grand guerrier, plus il avoit d'inquietude & d'agitation, ne pouvant pas s'ôter de l'eſprit qu'il n'eût des deſſeins, & que pour les prévenir il falloit au plûtôt trouver quelque moyen de ſe défaire de luy. Celuy qu'il imagina fut de faire publier des joutes, des tournois, & des combats de prix, & d'y inviter tous les jeunes Seigneur de ſa Cour, tant Turcs qu'étrangers. Il ſçavoit que Scanderbeg ne manqueroit pas d'être de toutes ces parties, & que ſon courage & ſon adreſſe luy faiſant des ennemis de tous ſes concurrens, cela donneroit lieu à des querelles & à des duels, où il pouroit arriver qu'il periroit. En effet, il n'y eut preſque point de prix qu'il ne remportât, mais auſſi point de combat particulier dont il ne ſortît victorieux. Cependant faiſant reflexion que le hazard avoit toûjours quelque part au ſuccés de ces combats, & qu'il ne pouvoit en accepter ſans mettre ſa vie en peril ; ſçachant d'ailleurs que l'envie commençoit à ſe déchaîner contre luy, & les diſcours malins que la jeuneſſe de la Cour jalouſe de ſa gloire, ne ceſſoit de tenir à Amurat ; de plus ne pouvant pas ignorer les diſpoſitions de ce Prince à ſon égard,

& ſa mauvaiſe volonté qui ſe découvroit aſſez dans toutes les ruſes dont il ſe ſervoit pour le perdre, ces conſiderations le déterminerent enfin à s'affranchir au plûtôt d'une ſervitude qu'il trouvoit d'autant plus inſupportable, qu'elle devenoit tous les jours plus dangereuſe.

Rien toutefois ne contribua davantage à l'affermir dans ce deſſein que les preſſantes ſollicitations de quelques Seigneurs Albanois qui s'étoient rendus auprés de luy depuis la mort du Roy ſon pere. Autant de fois qu'ils pouvoient le joindre en particulier & luy parler avec ſûreté, c'étoit à qui luy repreſenteroit plus vivement la miſere de ſa patrie, qui luy tendoit les mains, & le conjuroit les larmes aux yeux de rompre les fers dont un uſurpateur & un tyran l'avoit chargée ; que la Religion plus deſolée encore que la patrie, ne luy demandoit pas avec moins d'inſtance un prompt ſecours, ſans quoy elle ſe croyoit perduë ſans reſſource, s'il vouloit renoncer lâchement à ſes droits, & les laiſſer à quelque autre de la nation, qui entreprenant par un genereux effort de délivrer l'Albanie de l'oppreſſion où elle étoit, ſe rendroit digne du trône qu'il ſembloit abandonner ; où étoit l'honneur de ſon ſang de ſe reduire honteuſement à la condition d'eſclave, lorſqu'il pouvoit regagner une couronne qui luy appartenoit, & regner en grand Prince? où étoit la pieté d'un Chrétien d'employer au ſervice des plus grands ennemis de la foy, le courage heroïque & tous les dons qu'il avoit reçûs du ciel, pour faire la guerre avec autant d'éclat que de ſuccés? que les troupes que les Turcs avoient jettées dans le païs, n'étoient pas en ſi grand nombre qu'on ne pût venir à bout de les exterminer, où a force ouverte ou par ſurpriſe; que ſi-tôt qu'il ſe montreroit aux Albanois, on ſe rangeroit en foule ſous ſes enſeignes, & qu'il trouveroit autant de ſoldats que de ſujets; que dans les diſpoſitions où ils étoient, il pouvoit compter ſûrement qu'il n'y en avoit point à qui la paix jointe à la ſervitude ne parût plus fâcheuſe & plus dure que la guerre avec la liberté; que l'entrepriſe pour être difficile n'étoit pas impoſſible; que Dieu ne manqueroit pas de la favoriſer & de benir ſes armes; qu'au pis aller il étoit toûjours plus digne d'un cœur auſſi noble que le ſien de mourir avec honneur & avec eſtime, que de vivre dans l'eſclavage, & expoſé aux reproches de tout le monde Chrétien. Toutes ces raiſons faiſoient de vives impreſſions ſur l'eſprit de Scanderbeg; mais le danger qu'il y avoit

que quelqu'un ne le trahît, ou par indiſcretion ou par des vûës d'interêt, l'obligeoit de couvrir ſon deſſein d'une profonde diſſimulation; & de peur de le laiſſer entrevoir, il prioit ceux qui luy tenoient ces diſcours de conſiderer combien il étoit hazardeux d'entreprendre de ſecoüer le joug d'une puiſſance auſſi formidable que celle des Turcs, à quoy pourroient aboutir tous les mouvemens qu'on feroit pour y réüſſir, qu'a irriter Amurat, qui ſous pretexte de venger cette rebellion & de les contenir dans leur devoir n'épargneroit ny leurs biens ny leurs vies; que juſques-là ſa domination avoit été aſſez moderée, & que s'il arrivoit qu'elle devint plus fâcheuſe, il employeroit tout ce qu'il avoit de credit auprés de luy pour obtenir qu'il y apportât quelque adouciſſement: les réponſes & la conduite qu'il tenoit ayant mis ſon ſecret en ſûreté, il ſe trouvoit plus en état d'attendre ſans impatience quelque occaſion favorable de le faire éclore. La confidence qu'il en auroit faite à un petit nombre d'amis, ou même à un ſeul, l'auroit tenu dans des alarmes continuelles; au lieu que ne l'ayant confié qu'à luy-même, rien ne ponvoit troubler ſa tranquillité.

Il en étoit là, lorſque le Deſpote de

ervie ayant aſſemblé bon nombre de roupes que luy fournirent ſes voiſins & es alliez, rentra à main armée dans ſes tats. Il ſe preſenta à toutes les places ucceſſivement, & chaſſant des unes la arniſon Turque qu'elles avoient reçûë, illant en pieces celle de quelques autres, en peu de temps il recouvra tout on païs. Amurat n'eut pas plûtôt appris le deſavantage de ſon parti, qu'il reſolut d'aller en perſonne reconquerir cette Province. Il y marcha à la tête d'une puiſſante armée, & à peine y eut-il mis le pied que le Deſpote qui avoit trop peu de forces pour s'oppoſer à un tel ennemi, quitta la partie & ſe refugia en Hongrie. Scanderbeg étoit à la ſuite du Grand-Seigneur, & on prétend qu'il ne luy fut pas d'un petit ſecours, tant par ſon adreſſe à conduire cette entrepriſe, que par la connoiſſance qu'il avoit du païs. La politique demandoit qu'il n'oubliât rien pour perſuader Amurat de ſa fidelité, ne trouvant pas encore lieu d'executer le deſſein qu'il avoit formé de ſe délivrer de la ſervitude où ce prince le tenoit. Mais une ſeconde expedition qu'il fallut faire en Servie luy en fit naître l'occaſion qu'il épioit depuis ſi long-temps, & dont on ne peut être bien inſtruit ſans une courte interruption à ſon hiſtoire.

Le Pape Eugene IV. ayant fort à cœur de retirer la Servie des mains des Turcs & de la rendre à ſon legitime Souverain, depêcha Julien Ceſarini Cardinal de S. Ange à Ladiſlas Roy de Hongrie pour le porter à ſecourir le Deſpote, dont les interêts luy paroiſſoient inſeparables de ceux de la religion. Ladiſlas, qui étoit Duc de Lithuanie & Roy de Pologne, regnoit encore en Hongrie où il avoit été appellé par les Grands du païs aprés la mort d'Albert d'Autriche, Roy de Hongrie par ſa femme Elizabeth, & outre cela Roy des Romains. Ladiſlas entra genereuſement dans les deſſeins du ſaint Pere, excité par le zele qu'il avoit pour la défenſe de la Chrétienté, & par l'honneur qui lui reviendroit d'avoir protegé un Prince ſon voiſin contre les Infideles. Auſſi-tôt donc qu'il ſe fut declaré pour le Deſpote, il aſſembla une armée de trente-cinq mille hommes dont il donna le commandement à Jean Corvin ſurnommé Huniade, Vaivode de Tranſylvanie, Heros Chrétien s'il en fut jamais, & dont les exploits ſont d'autant plus memorables, qu'ils furent tous conſacrez par ſa pieté & par un dévoüement entier aux interêts de la Religion. Il avoit déja battu pluſieurs fois les Generaux d'Amurat, lorſqu'il le contraignit luy-même de ſe retirer de devant Belgrade, aprés un Siege de ſept mois. Depuis il fut fait Gouverneur de Hongrie, & ſon nom devint ſi redoutable aux Turcs, que les enfans même de ces Infideles ne l'entendoient prononcer qu'avec frayeur, & l'appelloient communément *Jancus Lain*, c'eſt-à-dire, Jean le Scelerat, ne luy donnant ce nom odieux que parce qu'ils le regardoient comme le plus dangereux ennemi du Mahometiſme. Ce fut par ſes ſoins & par ſa vigilance que Mahomet II. ſucceſſeur d'Amurat, échoüa comme luy devant Belgrade en 1456. & ce dernier ſuccés qui ſauva la Hongrie de l'invaſion & de la tyrannie des Infideles, ayant couronné glorieuſement toutes les autres victoires d'Huniade, il mourut la même année à Zemplen le dix de Decembre. Un trait remarquable de ſa pieté, c'eſt qu'étant au lit de la mort, il ne put ſouffrir qu'on luy apportât chez luy le ſaint Viatique, & que tout foible qu'il étoit & preſque agoniſant, il voulut l'aller recevoir dans l'Egliſe, alleguant que c'étoit le moindre honneur qu'il pût rendre au Roy des Rois. Mahomet parut touché ſenſiblement de ſa mort, moins toutefois par affection pour luy, que parce qu'il le regardoit comme le plus grand homme qui eût jamais porté

les armes, ainſi qu'il s'en declara pluſieurs fois, & qu'Huniade n'étant plus, il ne croyoit pas pouvoir trouver de tête aſſez illuſtre parmi les Chrétiens ſur qui ſe venger de l'affront qu'il avoit eſſuyé devant Belgrade.

Au premier bruit qui ſe répandit que Ladiſlas prenoit ſous ſa protection le Deſpote de Servie, & ſe mettoit en devoir de le rétablir, Amurat ſe hâta de raſſembler ſes troupes, & en ayant formé une armée de quatre-vingt mille hommes, il la fit marcher promptement vers la Hongrie, ſous les ordres de Scanderbeg & de Carambeï Bacha de Romanie. 1443. Ils entrerent d'abord dans la Bulgarie, & vinrent camper ſur la riviere de Morave, vis-à-vis de l'armée Chétienne. Scanderbeg qui s'attendoit à une grande bataille, crut que le temps étoit venu de ſecoüer enfin le joug des Turcs, & ne ſongea plus qu'à concerter les moyens d'executer ce deſſein. Aprés y avoir travaillé avec toute l'adreſſe & toute la circonſpection que demandoit le peril où il s'expoſoit, il s'en ouvrit à quelques-uns de ſes confidens, & particulierement à Ameſe ſon neveu, qui par ſa valeur & par ſes exploits s'étoit déja acquis beaucoup d'eſtime parmi les troupes. Il leur repreſenta que c'étoit ſe flatter de fauſſes eſperances de croire qu'Amurat dût ſe porter de luy-même à leur remettre le Royaume d'Albanie, qu'un barbare & un tyran comme luy ne ſe laiſſeroit jamais toucher d'aucun ſentiment de juſtice, ſoit pour reſtituer ce qu'il avoit uſurpé, ou pour recompenſer ceux qui le ſervoient au prix de leur ſang; que rien ne ſortiroit de ſes mains que ce qu'on en arracheroit avec violence; que dans la dure contrainte où on les tenoit, il n'y avoit point à deliberer pour des ames nobles, & qu'il falloit ſans heſiter préferer la mort à une telle ſervitude; qu'il eſperoit cependant qu'aprés les meſures qu'il avoit priſes, & dont il alloit s'expliquer à eux, il conduiroit cette affaire avec autant de ſûreté, qu'il y avoit de gloire & de bonheur à s'en promettre. Enſuite il leur fit en peu de mots le plan de ſon deſſein; que les armées étant ſi proches & à la veuë l'une de l'autre, on ne pouvoit pas douter qu'il n'y eût bien-tôt un combat general; que lorſque l'action ſeroit bien engagée, luy & pluſieurs Officiers à qui il avoit confié ſon ſecret, & dont il étoit bien ſûr, commenceroient à mollir, comme ne pouvant ſoûtenir les efforts de l'ennemi; & enſuite lâchant le pied iroient ſe renverſer ſur le corps que commandoit le

Bacha; que cette défaite apparente ne manqueroit pas de jetter la terreur & le deſordre parmi les autres troupes, & d'encourager les Chrétiens à pourſuivre leur pointe; que dans le trouble où ſe trouveroit l'armée Ottomane, il ſe ſaiſiroit d'un Secretaire d'Amurat qui étoit auprés du Bacha, & le contraindroit le poignard à la gorge d'écrire des Lettres au Gouverneur de Croïe, au nom d'Amurat, & ſcellées de ſon Sceau, par leſquelles il ſeroit enjoint à ce Gouverneur de remettre la place entre les mains de Scanderbeg, & de luy en ceder le Gouvernement.

Tous ces projets dépendoient d'un combat, & on ne voyoit pas que le Bacha fût fort diſpoſé à le tenter. Ce qui a donné lieu de croire qu'il y avoit intelligence entre Huniade & Scanderbeg, & que ce ne fut que pour favoriſer les deſſeins de Scanderbeg que les Chrétiens vinrent attaquer les Turcs, quoique fort ſuperieurs en nombre. En effet, ſoit qu'Huniade agît de concert avec luy, ſoit qu'il craignît que l'armée Chrétienne ne s'affoiblît par la diſſenterie dont pluſieurs ſoldats mouroient, il paſſa la Morave avec un corps de dix mille hommes, & vint fondre tout à coup ſur les Infideles. La ſurpriſe d'une attaque imprevuë leur ôta les moyens de la repouſſer ou de la ſoûtenir. Mais ce qui acheva de les déconcerter fut de voir Scanderbeg plier avec les troupes qu'il commandoit. Quelle apparence qu'un homme ſi brave & ſi experimenté reculât devant l'ennemi, à moins qu'il ne vît clairement que de faire une plus longue reſiſtance, c'étoit s'expoſer à une entiere défaite ? Le Bacha luy-même, ou frappé de cette terreur comme les autres, ou craignant d'être trahi par Scanderbeg, perdit bien-tôt courage, & aprés une foible défenſe ſe laiſſa enfoncer par les Chrétiens. En peu de temps tous les rangs furent rompus, & ne ſe trouvant perſonne qui pût ou qui oſât les rétablir & faire tête à l'ennemi, ils tournerent le dos & prirent la fuite. Ainſi tout le combat ſe reduiſit à la pourſuite & au maſſacre des fuyards & au pillage du camp. Dans le trouble & la confuſion où ſe trouvoient les Infideles, il ne fut pas difficile à Scanderbeg de joindre le Secretaire d'Amurat & de s'en aſſûrer. L'ayant en ſon pouvoir, il luy déclara que s'il balançoit un moment à dreſſer un ordre au Gouverneur de Croïe tel qu'il luy ſeroit dicté, il l'alloit faire égorger. Le Secretaire effrayé de cette menace, ne ſe fit pas preſſer plus long-temps; mais la crainte luy ayant troublé

l'eſprit, une précaution luy échapa, qui étoit de tirer parole de Scanderbeg qu'aprés qu'il l'auroit ſatisfait, il luy laiſſeroit la vie. L'ordre étant expedié, & chargé de pluſieurs circonſtances qui devoient ôter au Gouverneur de Croïe tout ſujet de s'en défier, Scanderbeg fit mourir le Secretaire & quelques Turcs qui étoient avec luy, de peur qu'ils n'informaſſent la Porte de ce qu'il tramoit, & qu'on ne prévint l'execution de ſon deſſein par des avis contraires.

Aprés cela Scanderbeg jugeant bien qu'il n'y avoit pas un moment à perdre, & que le ſuccés de ſon entrepriſe dépendoit de la diligence, marcha vers l'Albanie avec trois cens hommes qui avoient quitté le parti des Turcs pour s'attacher à luy & à ſa fortune, gens d'élite & de diſtinction, & preſque tous Albanois comme luy. Au ſeptiéme jour de ſa marche ſe trouvant à la vûë & fort proche de la haute Dibre, il ne crut pas devoir paſſer outre ſans avoir pris auparavant les ſûretez neceſſaires. De toutes les Villes de l'ancien Etat du Roy ſon pere, c'étoit la premiere qui ſe rencontroit ſur ſa route, & qui n'étoit éloignée de Croïe que d'environ vingt lieuës Françoiſes. Et comme il n'y en avoit point qui eût paru plus affectionnée au ſervice de ſes Princes, & plus ennemie de la domination des Turcs, il ne pouvoit pas douter qu'il n'y dût être bien reçû. Neanmoins de peur de ſe commettre mal à propos, il ſe contenta de mander ſecrettement les principaux de la Ville pour leur faire part de ſon deſſein, & prendre leurs avis ſur les moyens de l'executer. Jamais tranſport de joye ne fut plus grand que celuy des Dibriens à la vûë de leur Prince. Le regret qu'ils avoient eu de le voir éloigné & comme en ſervitude, l'éclat de ſon nom, & de la grande reputation qu'il s'étoit faite par les armes, l'eſperance que leur donnoit ſon retour de recouvrer bien-tôt leur liberté, & de ſe relever de la cruelle oppreſſion des Turcs, tout cela ne leur permettoit pas de ſe moderer. Peu contens de le voir, ils vouloient l'approcher chacun en particulier, luy baiſer les mains, luy épancher leur cœur, luy offrir leur ſervice, leurs biens & tout ce qui étoit en leur pouvoir. Scanderbeg charmé de l'affection qu'ils luy témoignoient, leur enjoignit d'abord de mettre des gardes par tout, pour empêcher que perſonne ne pût aller à Croïe donner avis de ſon arrivée. Enſuite il regla les levées qu'il vouloit qu'ils fiſſent pour luy aider à ſe rendre maître de tout le païs. Et comme ce n'étoit que par ſtratagême, & non à force ouverte qu'il prétendoit s'emparer de Croïe, il ſe contenta qu'ils luy fourniſſent ſur l'heure trois cens hommes de pied qu'il joignit aux trois cens chevaux qui l'avoient ſuivi, & leur donna ordre à tous de s'aller mettre en embuſcade dans des bois & des taillis qui étoient aux environs de la Ville.

Enſuite il partit pour ſe rendre luy-même à Croïe, accompagné de quelques-uns de ſes meilleurs hommes, tous en équipage de voyageurs, & marchant par le grand chemin. A quelque diſtance de la Ville il envoya devant luy Ameſe ſon neveu, comme l'un de ſes domeſtiques pour annoncer ſa venuë au Gouverneur, & luy faire entendre qu'Amurat l'ayant pourvû du Gouvernement de cette place, il venoit en prendre poſſeſſion. Ameſe qui étoit plein d'eſprit & d'adreſſe, ſe preſenta au Gouverneur en qualité de Secretaire de Scanderbeg; & par ſon langage & ſes manieres ſçût ſi bien ſe contrefaire & ſe donner pour un Turc naturel, que tout le monde y fût trompé. Ainſi quand Scanderbeg arriva, le Gouverneur bien loin de paroître ſurpris & inquiet de le voir, le reçût avec tous les honneurs qui étoient dûs à un homme envoyé de la part du Grand Seigneur,

& revêtu de ſon autorité. Il ouvrit ſes Lettres, & aprés les avoir luës, les baiſa reſpectueuſement, ſelon la coûtume des Orientaux qui adorent en quelque maniere les ordres de leurs Souverains, & declara Scanderbeg Gouverneur de Croïe. La garniſon & tous les corps de la Ville vinrent le saluër & luy faire leurs complimens. Quelque joye qu'euſſent les Croïens de le revoir, ils ne ſçavoient encore que penſer d'un tel évenement. Ils ſe demandoient les uns aux autres, où étoit la politique d'Amurat de confier le Gouvernement d'une place à un Prince à qui elle appartenoit, ſi ce n'étoit pas là armer ſon droit & le mettre en état de le faire valoir au préjudice de ceux mêmes qui luy en fourniſſoient l'occaſion & les moyens? Scanderbeg ne les tint pas long-temps en ſuſpens; il convoqua les chefs & les gens les plus diſtinguez de la Ville, & leur ayant expoſé en peu de mots par quel artifice il s'y étoit introduit, & comment il prétendoit s'y maintenir, il les exhorta de concourir unanimement à l'execution d'une entrepriſe où ils n'étoient pas moins intereſſez que luy. Tout le monde s'y porta avec ardeur. Le mot fut donné ſous main à la plûpart des habitans de prendre les armes & de ſe joindre aux

troupes de Scanderbeg, d'abord qu'elles paroîtroient. La nuit ſuivante on leur ouvrit une porte par où elles entrerent les armes à la main, & s'étant miſes à crier, liberté, à l'heure même la Bourgeoiſie ſe rangea ſous leurs enſeignes, & tous enſemble firent main baſſe ſur la garniſon. On commença par les ſentinelles & par les corps de garde, puis on alla tomber ſur tous ceux qui s'étoient attroupez ou qu'on trouvoit ſeparez. Le Gouveneur fut d'autant moins épargné qu'on craignoit que ſa préſence & ſes diſcours n'inſpiraſſent plus de reſolution & de fermeté aux troupes pour ſe défendre. Ces malheureux ſe voyant expoſez à une telle boucherie, les uns couroient aux portes de la Ville qu'ils trouvoient fermées & bien gardées, d'autres ſe ſauvoient dans les lieux les plus ſecrets des maiſons où ils étoient bien-tôt relancez; & ne ſçachant plus où fuir, il falloit enfin tendre la gorge & ſe laiſſer maſſacrer. Il y en eut bon nombre qui vinrent ſe jetter aux pieds de Scanderbeg, pour implorer ſa clemence & le conjurer de leur laiſſer la vie. Quelque pitié qu'il eût d'eux, il avoit peine a contenir la fureur de ſes gens, à la tête deſquels il marchoit le cimeterre à la main, excitant leur courage par ſon exemple, & le reglant par ſes ordres. Ainſi tout acharnez qu'ils étoient au maſſacre, il ſçut s'en faire obeïr. On remit à diſputer de ces derniers au lendemain, & en attendant on les tint ſous bonne garde de peur qu'ils ne s'échapaſſent. Le jour venu Scanderbeg leur fit ſignifier & publier à ſon de trompe dans tous les quartiers de la Ville, qu'il ſauveroit la vie à tous ceux qui voudroient renoncer au Mahometiſme & embraſſer la foy Chrétienne ; promettant de plus qu'on pourvoiroit à leur ſubſiſtance, & qu'ils ſeroient admis aux emplois & aux charges de l'Etat comme tous les autres habitans ; que ceux qui refuſeroient de ſubir cette juſte condition, ſeroient regardez comme ennemis, & qu'on uſeroit contre eux de tous les droits les plus rigoureux de la victoire. Il y en eut qui accepterent le premier parti, mais en petit nombre ; tous les autres ou par attachement à leur ſecte, ou par haine du Chriſtianiſme, à la premiere propoſition qu'on leur fit de changer de Religion prirent la fuite, ſans autre eſperance que de differer de quelques momens un ſuplice qu'ils ne pouvoient éviter. Scanderbeg ſe ſentoit fort porté à leur faire grace : car encore qn'il eût été élevé dans une Cour barbare & ſanguinaire, & que la guerre & toutes les

cruautez que les Turcs ont coûtume d'y exercer euſſent dû l'apprivoiſer à voir répandre le ſang humain, toutefois il ne pouvoit s'y reſoudre, à moins que d'y être forcé ou par une neceſſité preſſante, ou par l'exemple des ennemis, pour leur apprendre par de juſtes repreſailles à épargner ceux qui tomboient entre leurs mains. Conſiderant donc que ces Turcs qui demandoient la vie ne ceſſeroient de cabaler & de traverſer ſes deſſeins s'il leur permettoit de reſter dans la Ville : que s'il les renvoyoit, ils ſe ſerviroient de la connoiſſance qu'ils avoient de la place & du païs pour en faciliter l'entrée aux troupes d'Amurat, la raiſon d'Etat ne luy permit pas d'écouter ſa clemence, & il fallut abandonner ce qu'il y avoit encore d'infideles à l'animoſité des Chrétiens. On continua donc le carnage avec la même furie qu'on avoit commencé pendant la nuit, tout fut ſacrifié à la défiance qu'on avoit de leurs mauvaiſes intentions. Ny les Egliſes où ils ſe refugioient, ny les retraites les plus enfoncées des maiſons où ils ſe cachoient, ne purent les dérober à l'épée ſanglante des vainqueurs, hors ceux qui ſe tuerent eux-mêmes, ou par deſeſpoir de pouvoir éviter la mort, ou par un ſentiment de fierté & de vengeance, s'imaginans que de ſe la donner de leurs propres mains, c'étoit arracher à l'ennemi une partie de la victoire. Quelque ardeur qu'on eût à les pourſuivre & à les maſſacrer, il ne laiſſa pas de s'en trouver encore pluſieurs qui vinrent derechef ſe jetter aux pieds de Scanderbeg & lui demander la vie. Ils lui repreſenterent que quand par crainte de la mort ils feroient ſemblant de ſe ſoumettre à ſes ordres, & d'embraſſer le Chriſtianiſme, ils ne pourroient jamais renoncer interieurement à la loi de leur Prophete; que la Religion n'entroit point dans les cœurs de vive force, mais par voïe de douceur & de perſuaſion; qu'ils le prioient de conſiderer que tant de Muſulmans ſacrifiez déja aux manes de ſon pere & de ſes freres, les avoient ſuffiſamment vengez, & qu'une conquête auſſi éclatante que celle qu'il venoit de faire, tireroit un nouveau luſtre d'une action de clemence qui l'auroit accompagnée. Scanderbeg ſe ſentit ému de compaſſion, & quoiqu'il vît bien qu'il n'y avoit pas trop de ſûreté à leur accorder la liberté & la vie, il aima mieux hazarder une grace aux dépens de ſon repos, que de ſe faire autant de violence qu'il le falloit pour porter les choſes à la derniere rigueur. Ils ſortirent donc de Croïe pour ſe retirer chacun

où ils pourroient; mais étant tombez entre les mains des Chreſtiens du plat païs qui avoient pris les armes au premier bruit de l'arrivée de Scanderbeg, ils ne joüirent pas long-temps de la grace qui leur avoit été faite, & il y en eut peu qui ne trouvaſſent hors de la Ville le triſte ſort qu'ils croioient éviter en la quittant. Après qu'ils furent partis on ſe hâta d'abolir tous les veſtiges de la domination des Turcs, les croiſſans furent arrachez, les armes d'Amurat miſes en pieces, ſes enſeignes dechirées & jettées au feu, & en fort peu de jours la Ville reprit la forme de ſon ancien gouvernement, les Magiſtrats leur pouvoir, la Juſtice & la Religion leur autorité.

Il ne s'agiſſoit plus que d'engager les autres places à imiter l'exemple de la capitale, ce qui réuſſit également par les ſoins & l'activité de Scanderbeg, & par l'ardeur des peuples à ſeconder ſes deſſeins. Les couriers & les ordres qu'il expedia s'étant répandus dans le païs avec la nouvelle de la reduction de Croïe ſous ſon obéiſſance, les Villes ſans garniſon ſe declarerent hautement pour lui; celles qui en avoient prirent les armes, & excepté trois ou quatre où les Turcs étoient les plus forts, toutes les autres firent main baſſe ſur eux, ou les contraignirent de ſe retirer. La Nobleſſe & tous les Grands du païs, parmi leſquels il y en avoit pluſieurs qui étoient ou parens ou alliez de Scanderbeg, ſe rendoient à toute heure auprès de lui pour reconnoître ſon autorité & lui faire offre de leur ſervice. Tous les jours il lui arrivoit des troupes que diverſes Villes ou quelques Seigneurs particuliers avoient levées à leurs frais; & après en avoir fait la revûë & le dénombrement, il forma un corps d'armée de douze à treize mille hommes, cavalerie & infanterie. Il reçût quantité de preſens de tous les Etats voiſins de l'Albanie, les uns en argent, les autres en munitions & en proviſions de guerre, dont on prévoïoit qu'il auroit beſoin pour achever de vaincre ſes ennemis, & pour affermir ſa nouvelle domination.

Avec ce ſecours il reſolut de marcher inceſſamment à la conqueſte des Places que les Turcs occupoient encore. Mais avant que de s'embarquer dans cette entrepriſe, il convoqua les Chefs de la Nobleſſe & du peuple, & s'étant rendu à l'Aſſemblée, il commença d'abord par les remercier du zele qu'ils faiſoient éclater pour ſon ſervicc & pour ſes intereſts; qu'il reconnoiſſoit que c'étoit d'eux qu'il tenoit ſon Roïaume, puiſque ſans

leur ſecours il luy eut été impoſſible de le recouvrer : qu'il ne leur avoit point fait prendre les armes, mais qu'il les avoit trouvez tous armez pour ſa querelle, & que comme fidéles & genereux tuteurs nommez par le Roy ſon pere, ils avoient ſoûtenu ſes droits, & arraché des mains des Infidéles le patrimoine qui luy apartenoit, pour luy en faire une juſte reſtitution; que pendant qu'il étoit à la Cour d'Amurat, loin de les oublier il ne s'étoit occupé l'eſprit que des moyens de les tirer de la miſere & de l'oppreſſion; que quoy qu'il eut paru alors inſenſible à leurs maux, & peu touché des plaintes qu'il venoient luy en faire, il ne laiſſoit pas de les reſſentir trés-vivement : mais qu'étant auſſi dangereux pour luy d'en témoigner quelque compaſſion, que d'être ſoupçonné de ſonger à y remedier, il avoit fallu recourir à la diſſimulation, & couvrir du voile d'une inſenſibilité apparente, une douleur qui luy déchiroit l'ame; qu'une affaire auſſi hardie & auſſi perilleuſe que celle qu'il avoit entrepriſe ne pouvoit être trop cachée, & que ç'eut été joüer à ſe perdre que d'en laiſſer entrevoir le projet avant que d'en venir à l'execution; que la ſurpriſe & la défaite de ceux qui les tenoient dans les fers avoit été le fruit de ſon ſecret ; mais qu'une ferme reſiſtance à tous les effets de leurs armes devoient être l'effet d'un courage, & d'une réſolution tels que la conjoncture les demandoit ; qu'au point où les choſes en étoient venuës il falloit y aller du tout pour ſe procurer une pleine ſeureté, ou s'attendre à toutes les horreurs d'une ſervitude ou d'une mort preſque auſſi cruelles l'une que l'autre ; qu'ils n'avoient plus que quelques chaînes à rompre pour ſe tirer de danger, & que les Places qui étoient encore au pouvoir des Infidéles ſe reduiſant à trois ou quatre, qu'on pouvoit leur enlever en peu de temps, ſa penſée étoit qu'il falloit y travailler ſans delay ; ſur quoy il leur demandoit leur avis.

L'Aſſemblée ayant jugé l'expedition qu'il propoſoit auſſi neceſſaire & auſſi preſſante que ſon diſcours leur avoit parut touchant, tous opinerent comme luy qu'on devoit entreprendre inceſſamment de reduire ces Places ; & avant que de ſe ſeparer, il fut arrêté qu'on commenceroit par le Siége de Petrelle. Elle étoit ſituée à la pointe d'un rocher fort haut & fort eſcarpé, pleine de proviſions de guerre & de bouche, munie d'une bonne garniſon, & ainſi en état

de faire une longue réſiſtance. L'ordre en fut donné d'abord à trois mille chevaux de l'aller inveſtir, & ce corps étoit commandé par un nommé Moyſe Goléme, Dibrien de nation, homme hardi & courageux, trés-entendu dans le métier des armes, & qui étant venu offrir ſon ſervice à Scanderbeg peu de temps aprés qu'il ſe fut rendu maître de Croïe, luy fut depuis d'un grand ſecours pour toutes ſes entrepriſes. Scanderbeg le ſuivit de prés avec tous le reſte de l'armée, & s'étant campé aux environs de la Ville, il fit ſommer le Gouverneur de ſe rendre. Il eſt vray que ce ne fut point tant une ſommation dans les formes qu'une negotiation, pour laquelle il ſe ſervit d'un homme habile & intelligent, qu'il avoit amené de Hongrie. Cet Envoyé ſignala d'abord ſon adreſſe dans le pourparler qu'il eut avec le Gouverneur ; & comme s'il n'avoit point eu commiſſion de luy propoſer de ſe rendre, il ſe contenta de luy faire entendre que la bataille qu'Amurat venoit de perdre en Hongrie, & la guerre que continuoient de luy faire pluſieurs Princes Chrétiens, le tenoient trop en allarme pour luy permettre de ſonger à ſecourir l'Albanie ; que cependant le fameux & redoutable Scanderbeg étoit, aux portes de la Ville avec une bonne armée, bien réſolu de s'en rendre maître de gré ou de force ; qu'il le plaignoit luy & ſa garniſon s'ils ſe laiſſoient emporter d'aſſaut ; que ce qui venoit de ſe paſſer à Croïe & en quelques autres Villes, devoit leur avoir appris qu'il n'y avoit d'aſyle pour leurs biens & pour leur vie qu'en la clemence du vainqueur, & que c'étoit ſe perdre ſans reſſource que de s'en fermer tout accés par une reſiſtance trop opiniâtre : que s'il étoit en leur place, il cederoit ſans balancer à la neceſſité du temps & des affaires ; & qu'en cas qu'ils priſſent ce parti qui étoit bien le meilleur & le plus ſeur, il ſe faiſoit fort par quelque credit qu'il avoit auprés du Prince d'Albanie de leur obtenir une bonne compoſition. Le Gouverneur, qui apparemment n'eſtimoit pas aſſez l'honneur d'une défenſe genereuſe pour vouloir l'acheter au prix de ſon ſang ou de ſa liberté, ouvrit l'oreille à la propoſition d'un accommodement ; & trouvant les Officiers de la garniſon auſſi diſpoſez que luy à y entendre, il en deputa quelques-uns à Scanderbeg pour dreſſer un traité avec luy aux conditions qui leur étoient preſcrites & luy en faire jurer l'obſervation. Le traité ſigné de part & d'autre, la Place fut livré à Scanderbeg, & Moyſe détaché avec quelques regimens de cavalerie pour en eſcorter la garniſon juſques ſur les confins de la Turquie. Quoy qu'on ne fût pas encore au cœur de l'hyver, le froid étoit déja ſi violent, tant par les neiges dont les montagnes du païs étoient couvertes, que par les vents du Nord qui s'étoient levez, que les corps en étoient tranſis & tout engourdis. Le Prince toutesfois bravant les injures de l'air ne voulut ni entrer dans la Ville luy-même, ni permettre qu'aucun y entrât, hors la garniſon qu'il y mit.

Soit que les fatigues de la guerre l'euſſent endurci, ſoit que cela vint de la force de ſon temperamment ; il comptoit pour rien la rigueur des ſaiſons, combattoit toûjours le bras nud, hyver & été. On aſſure que depuis ſon arrivée à Croïe juſqu'à l'entier recouvrement des ſes Etats, il ne dormoit jamais que deux heures par jour, donnant à une action continuelle & à l'expedition de ſes affaires tout le temps qu'il déroboit au ſommeil. Quelques-uns vouloient que ſes forces luy vinſſent de la grande nourriture qu'il prenoit ; car on avoit obſervé qu'il mangeoit beaucoup, & qu'il beuvoit à proportion. Mais la quantité d'alimens étant plus capable d'accabler la nature, que de la fortifier ; il eſt vrayſemblable que cette vigueur extraordinaire qui le diſtinguoit du commun des hommes, n'avoit point d'autre cauſe que ſa bonne conſtitution.

L'exemple du Chef encouragea les troupes à ſouffrir la fatigue de cette expedition, & la reddition de Petrelle fut ſuivie peu de jours aprés de celle de Petralbe, autre place ſituée & munie à peu prés comme la premiere, & qui ſe rendit aux mêmes conditions : De-la on marcha à Steleuſe, où l'armée n'étant arrivée qu'au ſoleil couchant, on remit au lendemain à l'attaquer ſi elle entreprenoit de ſe défendre. Le jour ſuivant les Herauts qu'on envoya aux aſſiegez n'en rapporterent point de réponſe préciſe, à cauſe de la méſintelligence qu'il y avoit entre les Officiers de la garniſon ; les uns étant de ſentiment qu'il falloit ſe rendre ſur l'heure, d'autres du nombre deſquels étoit le Gouverneur nommé Deſdrot, qu'il falloit tenir juſqu'à la derniere extrêmité. L'affaire fut bien-toſt decidée ; le parti des premiers ſe trouvant le plus fort, ils ſe ſaiſirent du Gouverneur & de ceux qui étoient de même avis que luy, & les ayant liez & garottez, ils les entraînerent hors de la Ville & les amenerent a Scanderbeg.

Il retint ceux-ci priſonniers, & pour ceux qui les avoient livrez & qui ſe ſentant coupables de felonie, ne jugeoient pas qu'il y eût de ſeureté pour eux de retourner en Turquie, il leur permit de s'établir à Stelluſe, les exhortant d'embraſſer le Chriſtianiſme & de ſe faire baptiſer, à quoy pluſieurs conſentirent.

Reſtoit une derniere place plus forte & plus importante que celle dont nous venons de parler, & qu'on nommoit Sfetigrade, & qui en langue Sclavone ſignifie ſainte Cité. Elle étoit au ſommet d'une montagne fort découverte, de même que Stelluſe, mais bien mieux fortifiée & plus en état de ſoutenir un Siege par le nombre & le courage de ceux qui la gardoient. En les ſommant de ſe rendre on ne manqua pas de leur faire connoître ce qui étoit arrivé à la garniſon de Stelluſ, dont une partie qui s'étoient rendus à la premiere ſommation avoient été comblez de biens & de graces ; ceux au contraire qui s'étoient obſtinez à tenir contre une puiſſance victorieuſe, & qu'ils voyoient ſous leurs murailles chargez de fers, alloient porter la peine de leur opiniâtreté. En effet, on avoit eu ſoin de placer Deſdrot & les autres priſonniers en un lieu où ils fuſſent expoſez aux yeux de toute la Ville. Le Gouverneur de Sfetigrade ſe trouvant partagé entre la honte d'une lâche reddition, & la crainte d'avoir le même ſort que celuy de Stelluſe s'il faiſoit paroître trop de fermeté, n'oſa dire le premier ſon avis ; mais jettant les yeux ſur les Officiers de la garniſon dont la plûpart étoit preſens : *Que penſez-vous de cecy,* leur dit il, *braves & fideles guerriers, & quelle réponſe jugez-vous que nous devions faire à l'ennemi ?* Alors un de ceux de la troupe s'approcha du Gouverneur, & lui adreſſant la parole, *Seigneur, puiſque vous nous eſtimez braves & fideles guerriers, & que vous traitez Scanderbeg d'ennemy, voicy,* s'écria-t-il, *en montrant ſon épée, qui répondra pour nous tous. Qu'il approche ce fier ennemi, mais qu'il ſçache que nous l'attendons en dignes Muſulmans les armes à la main & la réſolution dans le cœur. Qu'étoit-il beſoin de nous propoſer l'exemple des garniſons de Petrelle & de Stelluſe? Eſt-ce de nous que ces hommes timides ont pris la loy, ou ſeroit-ce d'eux que nous la devrions recevoir? Une lâcheté qu'on nous cite, & qu'on veut nous contraindre d'imiter, doit-elle ébranler des cœurs auſſi fermes & auſſi genereux que les notres? Je veux que le Gouverneur de Stelluſe ſoit ſacrifié ſous nos yeux à la fureur de l'impitoyable Albanois, & avec lui tous les autres priſonniers, ne pourra-t-on leur ôter la vie ſans nous la faire perdre, & les coups dont on les frappera porteront-ils juſqu'à nous? Qu'une mort cruelle ſoit le prix de leur courage & de leur fidelité, cela eſt triſte & je les plains; mais que par courage & par fidelité ils ayent bravé tous les horreurs de la mort, c'eſt une gloire que nous devons leur envier.* Enſuite ſe tournant vers le Herault de Scanderbeg, *Vas donc,* ajouta-t'il, *faire entendre à ton maître qu'il ne ſçait gueres à qui il a affaire, de nous attaquer par des ménaces plûtôt que par les armes ; qu'il pourra bien nous vaincre ſi le Ciel eſt contre nous, mais que nous ne ſerons jamais en ſon pouvoir qu'aprés avoir répandu juſqu'à la derniere goute de notre ſang pour repouſſer tous ſes efforts.* Il fut aiſé de juger par les applaudiſſemens dont ce diſcours fut ſuivi, que tout ce qu'il y avoit d'Officiers preſens, étoient de l'avis de celuy qui avoit parlé, & réſolus comme luy de vaincre ou de périr. Le Gouverneur ravi de les trouver dans ces diſpoſitions, renvoya ſur le champ le Herault de Scanderbeg, loua ces Officiers du genereux parti qu'ils prenoient, & leur aſſigna à chacun leur poſte. Mais avant que de les congedier, pour leur inſpirer encore plus de réſolution & de courage, il leur repreſenta qu'Amurat leur ſçauroit d'autant plus de gré, & leur tiendroit plus de compte de leurs ſervices, qu'ils ſeroient les ſeuls de toute l'Albanie qui euſſent donné l'exemple d'un conſtant & fidele attachement à ſes intereſts ; que la facilité qu'il y avoit à les ſecourir comme étant les plus avancez vers la Turquie, leur devoit faire eſperer un ſecours certain ; qu'il ne croyoit pas que l'ennemi ſçachant leur réſolution oſât rien entreprendre contre eux pendant une ſaiſon ſi rude : mais que quand il le feroit, toûjours il étoit hors de doute que ce ne pouvoit être qu'à ſa honte, & que bien-tôt il ſeroit contraint de ſe déſiſter de ſon entrepriſe, & de ſe retirer. Cette conjecture, qui étoit aſſez bien fondée ne l'empêcha pas de prendre une précaution que luy & toute la garniſon crurent fort neceſſaire, qui fut d'ordonner à tous les Chrétiens & à quelques anciens habitans de la Ville de ſe retirer dans les Fauxbourgs. Par là on ſe delivroit de l'inquietude & de la crainte qu'on avoit eu que les uns par zele pour leur Religion, les autres par attachement pour leur Prince ne favoriſaſſent le deſſein des aſſiegeans.

Scanderbeg informé de tout ce qui ſe paſſoit dans la Ville, & traitant de rodomontade ce qu'on luy racontoit de l'Officier qui avoit harangué l'épée à la main; *Voilà*, dit-il, *en riant, un fort brave homme, pourvû que ſes actions répondent à ſes paroles; & puiſqu'il envie aux priſonniers de Stelluſe la gloire de leur mort, il peut s'aſſurer que dans peu de tems il la partagera avec eux.* Là-deſſus ayant fait amener devant luy ces priſonniers, il leur fit preſenter un Crucifix, avec menaces de les faire mourir ſur l'heure, s'ils ne l'adoroient & ne conſentoient à recevoir le Baptême. Il y en eut qui prirent ce parti ; Deſdrot & quelques autres qui refuſerent de les imiter furent tous maſſacrez. Scanderbeg avoit cru que cet exemple de ſeverité intimideroit la garniſon de Sfetigrade, mais n'ayant fait au contraire que l'affermir dans la réſolution de ſe bien défendre par la crainte qu'elle eut de tomber entre ſes mains, il tint un Conſeil de guerre, où il mit en déliberation ſi on attaqueroit la Place, & comment on s'y prendroit. Les uns jugerent que la montagne étant toute couverte de neiges & de glaces, enſorte que le ſoldat ne pouvoit faire un pas pour grimper ſans que le pied lui gliſſât, toutes les tentatives qu'on feroit alors pour emporter la Place ſeroient inutiles; & qu'il en falloit remettre le ſiege au Printemps. D'autres étoient de ſentiment qu'on l'aſſaillit ſur le champ, & qu'on pouſſât cette entrepriſe avec la derniere obſtination contre des obſtinez : que des guerriers courageux ne devoient pas, diſoient-ils, attendre comme des oiſeaux la douceur d'une nouvelle ſaiſon pour prendre leur eſſort, & que ce ſeroit donner le temps à Amurat de fortifier & de bien munir cette Place pour s'en aſſeurer la poſſeſſion. Moyſe prit un milieu entre ces deux extremitez ; il crut qu'il ne falloit ni l'aſſaillir ni la quitter, mais ſeulement la tenir bloquée, en ſorte que rien n'y pût entrer ni en ſortir. Le dernier avis, comme le meilleur & le plus ſeur de tous l'emporta, & celui qui en avoit fait l'ouverture fut chargé de l'exécution avec trois mille chevaux qu'on lui laiſſa. Scanderbeg reconduiſit à Croïe le reſte de l'armée; & quoique pluſieurs luy conſeillaſſent de profiter de l'ardeur des ſoldats pour faire une irruption dans le païs des Turcs, & leur enlever quelque Place, il ne pût jamais y entendre. Il craignoit qu'une plus longue fatigue jointe aux injures de l'air ne ruinât entierement ſes troupes. Il vouloit les menager pour les employer au ſiége de Sfetigrade dès le commancement du Printemps ; ne jugeant pas ſa puiſſance bien affermie, tant que cette Place

demeureroit entre les mains de ſes ennemis. D'ailleurs ne devoit-il pas s'attendre qu'Amurat n'épargneroit rien pour réduire l'Albanie, & s'il n'avoit de grandes forces à luy oppoſer, que deviendroit-il luy & tout ſon païs ? Mais outre cela étant perſuadé, comme il s'en déclara publiquement, que c'étoit à Dieu qu'il étoit redevable du ſuccès de ſon entrepriſe, & de n'avoir pas mis plus d'un mois à reconquerir tous ſes Etats ; il ſe croyoit obligé par reconnoiſſance de rétablir inceſſamment le culte divin dans toute ſa premiere ſplendeur. La Réligion Chrétienne, quoique tolerée par les Turcs, n'avoit pas laiſſé de perdre beaucoup ſous eux de ſa liberté & de ſon luſtre. Pour la remettre en honneur, il donna ordre qu'on ſe diſpoſât à celebrer la Fête de Noël qui approchoit, avec toute la pompe & tout l'appareil qui pouvoit donner au Chriſtianiſme un air de triomphe. Le jour arrivé, la celebrité fut effectivement des plus grandes ; & ce qui en rehauſſa l'éclat, c'eſt qu'Améſe ſon neveu & pluſieurs Turcs, ou de ceux qui étoient venus avec luy de Hongrie, ou de ceux qui s'étoient établis à Croïe, abjurerent le Mahometiſme, & furent baptiſez en ce ſaint jour.

Tandis que tout étoit dans la joye, un courier depêché par Moyſe vint donner avis qu'il couroit fortune d'être attaqué par un gros parti des ennemis ; & voicy ce qui avoit cauſé cette allarme. Les garniſons des Places renduës ſ'étant raſſemblées auprès d'Alchire, Ville de la Macedoine, qui étoit comme toute cette Province ſous l'obéïſſance du Sultan, avoient été jointes par quantité d'autres Turcs répandus dans les montagnes, & par des renforts qui leur étoient venus de divers lieux de la frontiere. Tous enſemble paroiſſoient ſe diſpoſer à une expedition conſiderable, & Scanderbeg en prévit d'abord tout le danger. Car ſi Moyſe étoit obligé de marcher à eux, il remettoit Sfetigrade en liberté par ſon éloignement ; que s'il les attendoit auprès de la Place, il étoit à craindre que ſe trouvant enfermé entre les troupes qui tenoient la campagne, & la garniſon de la Ville, il n'eût de la peine à ſe bien démêler d'un tel embarras. Le Prince étoit à table quand il reçût cette nouvelle, & à l'heure même étant monté à cheval avec quelques Seigneurs de ſa Cour, & environ cent cavaliers de la garniſon de la Ville, il courut au ſecours de Moyſe. Sa préſence calma d'abord l'inquiétude qu'avoient

les troupes de l'approche de l'ennemi. Les Turcs eux-mêmes ne furent pas plûtôt avertis qu'il étoit arrivé au camp, à deſſein de les aller chercher, qu'ils ſe débanderent, & ſe retirerent en déſordre dans les premieres Places qu'ils purent gagner. Scanderbeg indigné que par cette retraite honteuſe & précipitée, ils luy euſſent dérobé l'honneur d'une victoire qu'il ſe promettoit, détacha mille chevaux du camp de Moyſe, avec leſquels il fit une ſoudaine irruption dans la Macedoine. N'y trouvant point d'ennemis à combattre, il pilla & ravagea le plat païs, & fit un butin ſi conſiderable, que ſans autres proviſions, il y eut dequoy fournir abondamment à la ſubſiſtance du camp tout le reſte de l'hyver.

Le bruit de la révolution qui venoit de ſe faire en Albanie étoit déja trop répandu dans le monde, pour n'être pas parvenu juſqu'à la Cour d'Amurat. Peu de jours après la retraite de Scanderbeg, on avoit découvert les artifices dont il s'étoit ſervi pour faire réüſſir ſon entrepriſe : la bataille perduë à deſſein, les lettres au Gouverneur de Croïe extorquées du Secretaire de la Cour, le meurtre de ce Miniſtre, de peur qu'il ne donnât de trop prompts avis d'un tel attentat; & toutes ces choſes ayant été rapportées au Sultan, luy cauſoient un violent dépit. Mais quand il apprit le ſoulevement general de l'Albanie, & qu'à l'exception d'une ſeule Place qu'il ſeroit même difficile de ſauver, tout avoit ſecoüé le joug de ſa domination, il tomba dans un trouble & dans une agitation d'eſprit à ne ſçavoir quel parti prendre. D'un côté il voyoit l'avantage que les Chrétiens venoient de remporter ſur luy en Hongrie, & de quelle importance il étoit pour ſes intereſts & pour l'honneur de ſes armes d'empêcher qu'ils ne rétabliſſent le Deſpote de Servie; d'autre part connoiſſant par experience le courage & la vigueur de Scanderbeg, ſon génie pour la guerre, combien ſes ſujets lui ſeroient dévoüez, il craignit que s'il ne ſe hâtoit d'employer contre lui toutes ſes forces pour l'écraſer, il ne trouvât bien-tôt en ſa perſonne un ennemi capable de lui donner bien de l'occupation. Tantôt il ſe déterminoit à faire des propoſitions d'accommodement à Ladiſlas & à Huniade, pour ſe mettre en liberté de ſe venger avec éclat de l'audace & de la perfidie de l'Albanois : peu de temps après il en revenoit à pouſſer vivement la guerre de Hongrie, ne pouvant ſouffrir qu'il

fût dit dans le monde qu'un auſſi foible diverſion que celle d'une Province ſoulevée, l'eût empêché de marcher d'un pas égal à l'exécution d'un deſſein ſur lequel toute l'Europe avoit les yeux. Son Conſeil ne luy aidoit pas à ſe tirer de ſes irréſolutions, parce qu'il y trouvoit autant de diverſité de penſées & de ſentimens qu'il en avoit luy-même dans l'eſprit. Cependant après avoir balancé long-temps les opinions des uns & des autres; ſoit que celles qui alloient à terminer les affaires de Hongrie par un prompt accommodement luy paruſſent avoir plus de poids que les contraires, ſoit que l'animoſité qu'il avoit contre Scanderbeg, & une vive impatience de luy faire porter la peine de ſa rebellion, le déterminaſſent à prendre ce parti, il nomma des députez pour aller en Hongrie demander de ſa part aux Princes confederez une tréve de dix ans, moyennant quoy il leur rendroit la Méſie, qui étoit une Province annexée alors à la Servie, & en retireroit ſes troupes. Huniade qui ſe trouvoit preſque ſeul à la tête des affaires, à cauſe que la plûpart des autres Princes étoient ou abſens ou malades, ne crut pas devoir rejetter les conditions qu'on lui offroit, ni même en differer l'acceptation. Le Traité fut ſigné &

ratifié de part & d'autre, & enſuite porté au Sultan, qui d'abord n'eut pas de regret, & même témoigna de la joye qu'on eût accepté ſes offres. Mais ayant appris depuis en quel état étoit l'armée Chrétienne, & le peu que luy eût coûté une victoire contre des ennemis qui à peine euſſent oſé entreprendre de la diſputer, tant ils étoient ou diminuez par la multitude des morts, ou affoiblis & abbatus par la maladie, on dit qu'il en fut ſi outré de douleur & de dépit, que les larmes luy en vinrent aux yeux pluſieurs fois, déplorant ſon malheur, & ne ceſſant de ſe plaindre qu'on luy eût laiſſé ignorer une choſe dont il luy étoit ſi important d'être averti. Il eſt vrai que le chagrin qu'il avoit de cette Tréve précipitée étoit un peu adouci par la liberté qu'elle luy laiſſoit de décharger ſa colere ſur Scanderbeg. Mais comme les Chrétiens étoient toûjours en armes, ne voulant pas les quitter qu'après que le Deſpote ſeroit rétabli dans ſes Etats, & que d'ailleurs la rigueur de l'hyver qui fut fort long & rude cette année, ne luy permettoit pas encore de rien entreprendre, Scanderbeg eut le temps de ſe mettre en état de le bien recevoir, & de pourvoir à la ſeureté de toute l'Albanie.

Il avoit déja rétabli la Magiſtrature & la Police, & remis l'une & l'autre ſur le pied de l'ancien Gouvernement. Tout étoit en bon ordre dans les Villes & à la campagne, il ne s'agiſſoit plus que d'empêcher que la tranquillité dont on y joüiſſoit, ne fût troublée par les entrepriſes de l'ennemi. Il leva d'abord ſix mille hommes, à la tête deſquels il ſe mit avec Améſe, & alla ſe préſenter devant Sférigrade. Il ſe flattoit de gagner la garniſon par ſes promeſſes, ou de l'intimider par ſes ménaces. Mais tout ſe ſoutenoit également, & comme la Place étoit toûjours auſſi forte, les troupes qui l'occupoient n'avoient rien perdu de leur réſolution & de leur fermeté. Il laiſſa à Moyſe une partie de ſes troupes, & avec le reſte il ſe mit à ruiner le païs d'alentour, pour ôter à la Ville les vivres & le moyen de ſubſiſter. Quelques habitans qu'on avoit releguez dans les Fauxbourgs, & qui tous étoient Chrétiens & anciens ſujets du Roy Jean Caſtriot, vinrent le trouver en ſecret, pour le conjurer de faire ceſſer le dégat. *A qui en voulez-vous, Seigneur*, lui diſoient-ils? *Eſt-ce à l'ennemi qui a des vivres en abondance dans la Place, plûtôt qu'à nous que vous réduiſez par ces executions militaires à mourir de* *faim ? Sommes-nous cauſe de ſon obſtination, & doutez-vous que dans l'occaſion nous ne duſſions contribuer de nos forces & de notre induſtrie à vous faire ouvrir les portes de la Ville ? Tournez donc vos armes & toute votre rigueur contre les Mahometans vos ennemis, & pour nous qui ſommes Chrétiens déclarez, & dans l'ame très-attachez à vous par tout le zéle & toute la fidelité que des ſujets doivent à leur Souverain légitime, aſſûrez-vous que ſi vous nous laiſſez la vie, nous ne l'employerons jamais que pour votre ſervice.* Ces paroles le toucherent & luy firent changer de deſſein. Au lieu de continuer à ruiner ce païs, il entra dans un autre peu diſtant de Sfetigrade, & qui appartenoit au Turc. Ce n'étoit point tant une Province qu'un canton appellé Mocrée, où ſe trouvoient quantité de Bourgs & de Villages. Il ne penſoit d'abord qu'à le piller ; mais après l'avoir reconnu, il jugea qu'il feroit mieux de s'en rendre maître & de l'unir à ſes Etats. Rien ne s'oppoſa à l'exécution de ſon deſſein ; tout ce qu'il y avoit de ſoldats Turcs s'étant ſauvez au bruit de ſon approche. Ses troupes groſſiſſoient tous les jours, & en quelque lieu qu'il parût, Albanois & autres peuples venoient en foule ſe ranger ſous ſes enſeignes. Les armes de ſa Maiſon étoient une Aigle éployée de ſable en champ de gueules ; & les troupes qu'il levoit, voyant briller ces Aigles à leurs yeux comme le ſymbole de leur liberté, au lieu du Croiſſant qui leur rappelloit à toute heure le ſouvenir d'une triſte ſervitude, ne pouvoient contenir leur joye. Cela luy étoit d'un bon augure ; mais il ne laiſſoit pas de ſe donner tous les mouvemens d'un homme qui ſe voit à la veille de tomber dans des embarras & dans des dangers d'une grande guerre. Il viſitoit toutes les Places, & donnoit ſes ordres pour les mettre du moins hors d'inſulte. Il revenoit ſouvent à Croïe pour en faire hâter les fortifications. Il parcouroit toute la campagne pour en reconnoître les differentes ſituations ; montagnes, foreſts, vallées, plaines, défilez, rivieres, ruiſſeaux, il vouloit tout voir, étant perſuadé que la connoiſſance d'un païs qu'on veut défendre n'eſt pas moins neceſſaire à la guerre que celle des forces de l'ennemi qui l'attaque. Ce qui luy reſtoit de tems, il l'employoit ou à étendre ſes conqueſtes, ou à faire des courſes ſur les terres des Infideles, autant pour le profit qu'il en retiroit, que pour tenir ſes troupes en haleine. On luy entendoit ſouvent repeter ce qu'il avoit appris de ce fameux Capitaine dont la ſage lenteur déconcerta tous les deſſeins du plus grand ennemi que Rome ait jamais eu, que de remuer une armée, & luy faire changer ſouvent de camp, c'étoit le moyen de la rendre plus prompte & plus ſouple à tous les ſervices qu'on en vouloit tirer.

Amurat qui étoit bien informé de tous les progrès de ſon ennemi, ſe détermina enfin à raſſembler la meilleure partie de ſes forces pour les faire agir contre luy. Si cette expedition apportoit quelque retardement à ſes autres deſſeins, il eſperoit au moins qu'elle ne l'occuperoit pas long-temps, & que la réduction entiere de l'Albanie ne ſeroit l'affaire que d'une campagne. Quelque ſoin qu'il eût de tenir ſon projet fort caché, Scanderbeg ne manqua pas d'en être averti, tant par les intelligences qu'il entretenoit à la Porte, que par divers eſpions qu'il avoit jetté en Turquie pour obſerver & luy faire ſçavoir tout ce qui s'y paſſoit. Ne pouvant donc plus douter que ce ne fût à luy qu'on en vouloit, ſon premier ſoin fut de s'appuyer de quelques Princes voiſins, & de les convier de faire avec luy une ligue offenſive & défenſive contre leur commun ennemi. Ce ne fut toutefois ni de loin

ni par des perſonnes interpoſées qu'il voulut traiter avec eux, de peur que cela ne tirât trop en longueur, mais par une entrevûë qu'il leur fit propoſer, & pour laquelle il choiſit la Ville de Lyſſe qui étoit de la dépendance des Venitiens. Par là il coupoit chemin aux chicanes inévitables du point d'honneur, s'il avoit marqué pour le lieu de l'Aſſemblée une Ville qui fut à luy, ou à quelqu'autre des Princes convoquez; parce qu'ils ont tous pour maxime que de ſortir de leurs Etats pour entrer dans ceux d'un autre ſouverain, auſquels ils ſe meſurent, c'eſt déroger à leur dignité. De plus il ſe promettoit que dans les conferences qu'ils auroient enſemble, il leveroit ſans peine les difficultez qu'on pourroit lui former; comme il fit en effet, n'ayant pas moins d'intelligence & de capacité pour les affaires, que de genie & de courage pour la guerre.

Tous étant convenus du temps & du lieu de cette importante négociation, le premier qui arriva fut Ariamnite, Prince dont les Etats s'étendoient le long de la côte maritime de l'Epire, & ſurnommé le Grand par les Macedoniens & les Albanois, pour avoir ſignalé ſa valeur contre les Turcs, tant par une ferme défenſe de ſon païs, que par divers avantages qu'il avoit remportez ſur eux. Il eſt vray que ſe voyant depuis attaqué par toutes les forces de ces Infideles, il fut contraint de ſe rendre tributaire d'Amurat, n'ayant pû obtenir la paix qu'à cette condition. Une telle ſervitude lui paroiſſoit également dure & honteuſe, & comme il ne cherchoit qu'à s'en affranchir, il n'heſita pas à profiter de l'occaſion qui ſe préſentoit, & ſe hâta de venir noüer la partie avec le Prince d'Albanie, à qui il amena bon nombre de ſoldats cavaliers & fantaſſins. Après lui vint André Tophie accompagné de Comine & de Muſache ſes fils, de Tanuſe ſon neveu, & de quelques bonnes troupes qu'il entretenoit; il étoit ſouverain des Cimmeriens, peuples très-belliqueux, & qui occupent une aſſez grande étenduë de païs vis-à-vis l'Iſle de Corfou. Ceux-cy furent ſuivis de Georges Streſe, qui avoit ſon domaine entre Croïe & Lyſſe; de divers ſeigneurs de la Maiſon des Muſaches, toute dévoüée aux intereſts de Scanderbeg; de Nicolas & de Paul Ducagin, très-celebres l'un & l'autre par leur valeur, & maîtres d'une contrée qui confine d'une part à la riviere de Drin, & de l'autre à la haute Méſie; de Lech Zacharie, ſeigneur de la Ville de Daine & de quelques terres des environs; de Pierre d'Eſpagne, qui avoit avec luy

quatre de ſes fils tous animez de ſon eſprit, & ne reſpirant que la guerre comme luy; de Pierre Zernoviche & de Georges & Jean ſes fils, à qui appartenoient les Villes de Xabiac & de Falcon, & tout le territoire d'alentour dans l'Eſclavonie. Divers autres ſouverains de moindre nom s'y rendirent encore, & quantité de petites Villes envoyerent des députez offrir des ſecours plus ou moins conſiderables à proportion de leur puiſſance & de leur facultez. La République de Veniſe auſſi interreſſée que les autres Etats à la défenſe de l'Epire, où il y avoit quelques Villes & des contrées entieres qui étoient de ſon domaine, fit auſſi une députation, plûtôt pour obſerver ce qui ſe paſſeroit dans cette aſſemblée, & quelles réſolutions on y prendroit, qu'à deſſein de prendre elle-même aucun engagement.

Le jour que ſe devoit faire l'ouverture de ces conferences, les Princes & les députez s'étant aſſemblez dans la grande Egliſe, Scanderbeg prit la parole, & élevant la voix pour être entendu de tous ceux qui étoient préſens, il commença par leur témoigner la crainte qu'il avoit qu'on ne luy reprochât d'avoir troublé le repos de l'Epire, excité l'orage qui ſe formoit en Turquie, & qui alloit éclater ſur leurs têtes ; mais qu'il les prioit de conſiderer en quel état il ſe trouvoit auprès du Sultan, à qui ſon mauvais ſort l'avoit livré dès l'enfance ; toûjours en ſervitude quoiqu'iſſu de ſang Royal, & deſtiné à ſucceder à un Prince auſſi celebre parmi eux par la gloire de ſes armes, que ſa bonté étoit connuë à ſes ſujets ; toûjours entre la vie & la mort, & en danger d'être ſacrifié comme ſes freres à la défiance d'un tyran qui avoit encore les mains toutes ſanglantes de leur meurtre ; non ſeulement ſans liberté de profeſſer ouvertement la foy de ſes peres, qu'il reconnoiſſoit être la ſeule voye de ſalut, & dans laquelle il vouloit vivre & mourir : mais ce qui lui cauſoit bien plus de douleur, contraint malgré lui de répandre tous les jours le ſang des Chrétiens, dont le cruel Amurat ne pouvoit s'aſſouvir, auſſi acharné à leur perte, qu'avide de leurs biens, & ne ſongeant qu'à engloutir tous leurs Etats ; que pour ſe délivrer de tant de miſeres, il n'avoit cru pouvoir trouver d'aſyle plus ſûr que ſa patrie ; que ſi on le condamnoit d'avoir pris ce parti, il falloit faire le procès à quiconque s'efforçoit de retirer ſon bien des mains d'un injuſte raviſſeur ; qu'au reſte le danger où ils craignoient de tomber, n'étoit ny ſi certain ny ſi inévitable qu'il leur paroiſſoit ; qu'étant à la Porte il avoit veu ſouvent les incertitudes de cette Cour, & combien de temps elle étoit à déliberer, quand il falloit ſe déclarer contre les Epirotes, redoutez également & par leur courage & par les difficultez extrêmes de faire la guerre avec ſuccès dans leur païs ; que quand on apprendroit l'union qui étoit entre eux, peut être perdroit-on la penſée de les attaquer, ou que ſi on les attaquoit en effet, il ne doutoit pas que ce fût à la honte & au regret de ceux qui oſeroient le faire ; qu'outre que le Seigneur les couvriroit de ſa protection, puiſqu'ils ne combattoient pas moins pour l'honneur de ſes Autels, que pour leur liberté & pour leur vie, les Princes Chrétiens ne manqueroient pas de profiter de la conjoncture pout renouveller la guerre en Hongrie, ce qui délivreroit bien tôt l'Albanie de celle dont elle étoit menacée, & en diminuëroit notablement le peril ; quoiqu'il en pût arriver, qu'il leur promettoit de faire tête par tout à l'ennemi, & de voler avec toutes ſes troupes au ſecours de ceux qui ſeroient plus en danger ; que la guerre ſe faiſant à ſon occaſion, il en prendroit ſur ſoy tous les riſques, & qu'avant que de penetrer juſqu'à eux, il faudroit neceſſairement l'abbattre & lui paſſer ſur le ventre ; que ce n'étoit pas toutefois pour leur ôter la liberté de leurs ſuffrages qu'il leur faiſoit toutes ces déclarations ; qu'il les prioit de ne conſulter que leurs propres intereſts, ſans égard & ſans conſideration pour les ſiens ; & que s'ils jugeoient que l'entrepriſe dont il s'agiſſoit leur dût être plus préjudiciable qu'avantageuſe, ils priſſent hardiment des réſolutions conformes à leur ſentimens ; que pour luy en particulier, après les démarches qu'il avoit faites, il n'y avoit plus moyen de reculer, & qu'il falloit abſolument ou périr ou réduire l'ennemi & le laiſſer en repos luy & les peuples qui lui étoient ſoûmis. Il avoit les yeux ſur les Albanois en prononçant ces dernieres paroles ; & la fermeté de leur contenance, & un air de réſolution qui paroiſſoit ſur leurs viſages, luy marquant aſſez ce qu'il devoit en attendre : *C'eſt vous*, ajoûta-t-il, *braves & fideles Sujets, qui m'inſpirez ce courage ; vous ne m'avez pas remis ſur le trône, pour ſouffrir qu'on m'en précipite ; & l'appui que j'ai trouvé parmi vous pour rentrer dans tous mes droits, m'eſt une bonne & ſeure caution de tout ce que vous ferez dans la ſuite pour les ſoutenir. Portons ſeuls tout le poids de la guerre ſi les autres refuſent d'en partager avec nous les fatigues & les dangers ; moins nous ſerons de monde à tenir ferme contre une puiſſance auſſi formidable que celle qui nous ménace, plus nous aurons ſujet de nous ſçavoir bon gré de notre valeur, plus nous nous attirerons de bénédictions du ciel, plus notre gloire éclatera par toute la terre, & rendra notre nom memorable à la poſterité.*

Il n'eut pas achevé de parler que toute l'Egliſe retentit des acclamations & des applaudiſſemens dont ſon diſcours fut ſuivi. Autant que les eſprits ſe trouvérent d'accord à approuver ſon deſſein, autant le furent-ils ſur le choix qu'il falloit faire de ſa perſonue pour lui déferer le commandement & la conduite de cette guerre. Ils y étoient tous portez par les mêmes raiſons. Où trouver un General qui eut autant de capacité & la même experience, plus ſeur pour le conſeil & auſſi vigoureux dans l'exécution ? Qui pourroit mieux que luy prévenir les deſſeins & rompre les méſures des Turcs, parmi leſquels il avoit eté élevé ? Connoiſſant comme il faiſoit le fort & le foible de leurs armes, qui ſçauroit mieux ou ne rien hazarder temerairement, ou profiter de tous les avantages dont la fortune les favoriſeroit ? Cet avis étant paſſé tout d'une voix, chacun s'empreſſa de lui offrir ſes Troupes & de les ſoumettre à ſon autorité. Ariamnite, ou plus dévoüé aux intereſts de la Religion & de la Patrie, ou plus attaché à la perſonne de Scanderbeg, déclara hautement : Qu'il le reconnoiſſoit pour Souverain & Roy d'Albanie ; que le tribut qu'Amurat avoit exigé en cette qualité, c'étoit à lui deſormais qu'il vouloit le payer.

Preſque tous les Princes & les Seigneurs qui étoient preſens ſuivirent ſon exemple, & ſe rendirent tributaires de Scanderbeg ; du moins n'y en eut-il point qui ne ſe cottiſât de luy-même, & ne luy fit preſenter un état des troupes qu'il vouloit fournir, & de l'argent deſtiné à leur entretien. La ſeule Republique de Veniſe comme ſuperieure en grandeur & en puiſſance à tous ces petits Potentats, refuſa de ſe taxer & de s'impoſer des redevances ordinaires, mais elle ne laiſſa pas dans la ſuite de contribuer aux frais de la guerre, tant en argent qu'en vivres & en munitions.

Toutes ces choſes ainſi reglées, & Scanderbeg ayant été declaré Roy d'Albanie & General des Armées d'Epire, on fit des prieres & des proceſſions ſolennelles pour obtenir de Dieu qu'il affermît l'union de ces Princes, & répandit ſes benedictions ſur leurs armes. Après s'être ſéparez, les uns s'en retournerent en leur Païs, d'autres accompagnerent Scanderbeg juſqu'à Croïe, ou pour lui faire honneur, ou pour déliberer plus à loiſir ſur l'eſtat preſent des affaires, & regler de concert avec lui tous les ordres neceſſaires pour une prompte exécution.

Le premier qu'on envoïa fut à Moïſe, qui par ſon attention continuelle à ſerrer de près, & à harceller la Ville de Sfetigrade, l'avoit enfin réduite à ſe rendre par compoſition. On lui enjoignit d'amener inceſſamment à Croïe les Troupes quil commandoit. Il y arriva peu de temps après ſuivi de ce corps d'armée qui ne ſe trouva plus que d'environ cinq mille hommes, parce qu'il en avoit fallu faire divers détachemens pour la garniſon de Sfetigrade, & pour occuper quelques défilez par où les Turcs auroient pû ſe gliſſer & approcher de cette place. Enſuite on dépêcha des Courriers à tous les Alliez, pour les preſſer de faire les levées qu'ils avoient promiſes, & de les envoïer au plûtoſt au rendez-vous qui leur eſtoit marqué.

Pendant tous ces mouvemens des Chrétiens, Amurat ne s'endormoit pas ; plus animé que jamais contre Scanderbeg par les nouvelles qu'il recevoit de tout ce qu'il avoit fait pour fortifier ſon parti, & réſolu de le perdre, il avoit déja raſſemblé quarante mille chevaux pour les envoyer contre lui. Il en donna le commandement à Aly Bacha, l'un de ſes meilleurs Generaux, & qui par ſon mérite étoit parvenu au premier rang & à tous les honneurs de la guerre. Toute la Turquie étoit pleine du bruit de cette expedition & des pronoſtics que chacun en faiſoit. Ceux qui étoient encore dans les intereſts de Scanderbeg le plaignirent, d'autant plus qu'ils ne voïoient pas comment il pourroit détourner l'orage qui alloit fondre ſur lui. D'autres qui lui étoient contraires triomphoient d'avance, comme s'ils l'euſſent déja vû chargé de fers, amené aux pieds du Sultan & livré à ſa vengeance. En Albanie l'alarme étoit univerſelle. Au premier bruit qui s'y répandit que l'armée Infidelle étoit en marche, tous les habitans de la campagne ſe hâtoient de ſe refugier dans les meilleures Villes, & d'y faire conduire avec eux ce qu'ils vouloient ſauver des mains de l'ennemi. Dans les Places qui étoient plus foibles, on travailloit avec empreſſement à les mettre hors d'inſulte. Femmes, enfans, vieillards, tous mettoient la main à l'œuvre; & parmi les hommes, il n'y en avoit point de quelque rang & de quelque état qu'ils fuſſent, qui ſe puſſent exempter de prendre les armes; de monter la garde, & de faire toutes les autres fonctions militaires.

Ce que le travail leur laiſſoit de tems durant le jour, la plûpart le paſſoient dans les Egliſes, où ils couroient en foule faire des vœux & des prieres à Dieu pour la conſervation de leur païs. A voir les mouvemens & l'agitation extraordinaire de ces peuples, on eut dit que toutes les armées Ottomanes étoient déja à leurs portes, tant la peur troubloit les eſprits & leur faiſoit croire le danger plus grand & plus proche qu'il n'étoit. Scanderbeg ſans s'effrayer, ni de cette terreur populaire, ni de la multitude des ennemis qui alloient lui tomber ſur les bras, paroiſſoit auſſi libre & auſſi tranquille que s'il eut été en pleine paix.

Quand les Troupes qu'il attendoit furent arrivées, ſon Conſeil craignant que le nombre n'en fut pas aſſez grand pour repouſſer les efforts des Turcs, & voulant lui perſuader de commander de nouvelles levées, il répondit d'un air déliberé : Qu'il y en avoit trop, & qu'il étoit expedient pour le bien de l'Etat d'en renvoyer une partie. C'eſt ce qu'il fit effectivement au grand étonnement de tout le monde; & après avoir mis de bonnes garniſons dans les principales

Places, il ne ſe réſerva pour tenir la Campagne que huit mille chevaux, & ſept mille hommes de pied, la fleur & l'élite de tous ceux qui s'étoient préſentez, & congedia le reſte. Peut-être craignoit il que s'il en retenoit un plus grand nombre il n'eut peine à les faire ſubſiſter; mais la raiſon qu'il rendit de ſa conduite à ceux qui paroiſſoient l'improuver: c'eſt qu'il ne vouloit pas s'expoſer à une entiere défaite; & que ſi dans un combat les Turcs avoient de l'avantage ſur lui, il ne leur coûteroit pas plus de battre vingt-cinq ou trente mille hommes, que les quinze mille qu'il alloit leur oppoſer. La révûë de ces Troupes s'étant faite aux portes de Croïe, il rentra dans la Ville, afin d'aſſiſter aux prieres publiques qu'on y fit pour l'heureux ſuccès de la campagne. Enſuite il alla camper avec ſon armée aſſez proche de la baſſe Dibre, par où il ſçavoit que les Turcs devoient entrer. Pour ſonder les diſpoſitions de ſes Troupes, il s'adreſſa aux Chefs, & feignant d'être incertain du parti qu'il avoit à prendre, il les pria de déliberer entr'eux, s'il ne ſeroit pas plus à propos de ſe reſſerrer dans quelques lieux inacceſſibles, que d'entrer en plaine & de marcher à l'ennemi. Les Chefs en firent le rapport aux Soldats, qui s'écrierent tous: Qu'il leur ſeroit honteux de ſe tenir cachez, comme s'ils vouloient éviter d'en venir aux mains; qu'il falloit ſur l'heure les mener à l'ennemi, & le chercher même, s'il tardoit de ſe préſenter. Sur cela, ce ne fut que joïe & qu'allegreſſe dans le Camp, comme des gens, qui ayant déja eſſuïé les perils du combat, n'auroient plus qu'à recüeïllir les fruits de la victoire. Scanderbeg, qui n'ignoroit pas que la réſolution des grandes entrepriſes ſe doit prendre ſur les diſpoſitions des Soldats, dès le lendemain fit donner aux ſiens la paye ordinaire, & après qu'on eut dit la Meſſe à la tête du Camp, il ſe mit en marche pour aller au devant de l'armée Infidelle, qu'il ſçavoit n'être pas fort éloignée.

Il choiſit pour Champ de bataille une plaine de la baſſe Dibre, qui avoit à dos une chaîne de montagnes, tournées en amphitheatre, & couvertes d'une foreſt fort épaiſſe. Il alla d'abord reconnoiſtre tous les lieux des environs, & voyant qu'il pouvoit tirer un avantage conſiderable de la diſpoſition du terrein, il détacha trois mille chevaux commandez par Gnée Muſache & par Ameſe, qui eurent ordre de ſe mettre en embuſcade dans un coin de la foreſt & de n'en point ſortir qu'on ne fût aux priſes avec les ennemis ; mais qu'alors auſſi, ils ne manquaſſent pas de fondre ſur eux à toute bride , & de les charger en queuë. Lui avec ſes autres Troupes occupa le fond de la plaine,& s'appuya de la montagne, laiſſant devant lui tout l'eſpace qu'il falloit aux Turcs pour ſe developper & ſe ranger en bataille. A peine eut-il achevé ces diſpoſitions , que les deux armées ſe trouverent à peu de diſtance l'une de l'autre , mais ſans venir encore à la charge,parce qu'il étoit déja nuit. Scanderbeg commença par faire éteindre tous les feux de ſon Camp , & commanda à ſes Troupes de ſe tenir en repos & en ſilence. Ce ſilence & ces tenebres redoublerent l'audace des Turcs. Ils allumerent de grands feux de leur côté , s'approcherent diverſes fois du camp des Chrétiens pour leur reprocher leur foibleſſe & leur poltronnerie : & peu s'en fallut qu'ils n'aſſailliſſent leur Camp.Eux piquez de ces bravades & de ces railleries inſolentes avoient peine à ſe contenir ; mais ſe reſſouvenant de la défenſe que le Prince leur avoit faite , perſonne ne branla. Le lendemain , dès la pointe du jour,il donna ordre qu'on les fit manger. Il prévoyoit que l'action pourroit tirer en longueur ; & ſi les forces venoient à leur manquer , il étoit à craindre que le courage ne leur manquât comme les forces. Enſuite il envoya divers pelotons de Cavalerie voltiger autour des ennemis, pour découvrir leur nombre & leur ordonnance ; & auſſi-tôt qu'on lui eut rapporté ce qui en étoit , il ſe diſpoſa au combat. L'aîle droite compoſée de quinze cens chevaux , & d'autant de fantaſſins eſtoit commandée par Moyſe , la gauche par Tanuſe , avec pareil nombre de Cavalerie & d'Infanterie. Au centre étoit Scanderbeg avec le reſte de ſes Troupes , diſpoſées en forme de croiſſant. Les plus remarquables de ceux qu'il avoit auprés de lui , eſtoient Aidin frere de Gnée Muſache,& Georges Streſe ; le premier conduiſant le gros de l'Infanterie , l'autre un corps de Cavalerie formé de la jeuneſſe de Croïe , à la teſte de laquelle il avoit demandé d'être mis, afin d'eſtre témoin des belles actions de ſes compatriotes ; & de les exciter par les ſiennes. Uranoconte brave & habile guerrier, commandoit l'arriere-garde & le corps de réſerve.

L'armée ainſi rangée , Scanderbeg ne voulut point qu'on ſonnât la charge, que les ennemis de leur côté ne ſe fuſſent mis en ordre de bataille , & ne commençaſſent à s'ébranler pour venir à lui. Ce qui le retenoit , c'eſt que ſi ſes ſoldats emportez par trop de feu rompoient leurs rangs & ſe débandoient, il craignoit de ne pouvoir les rallier. On rapporte que le General Turc, après avoir obſervé l'ordre & la contenance des Troupes Chrétiennes, jettoit de grands éclats de rire, & ne ceſſoit de repeter à ſes gens: que dites-vous de la folie de l'Albanois qui marche en pompe & en ſi bel ordonnance à ſes funerailles? A l'entendre ce n'étoit qu'un jeu que la bataille qu'ils alloient livrer; mais ce jeu ſe changea bien-tôt en une affaire fort ſerieuſe pour lui. Au moment que ſes Troupes ſe mirent en mouvement pour venir à la charge, Moyſe & Tanuſe partageant entre eux les deux aîles ennemies, les chargerent avec tant de furie, qu'à peine purent-elles ſoûtenir ce premier choc. Scanderbeg donna ſur le corps de bataille avec la même vigueur, & à l'inſtant ceux qui eſtoient en embuſcade eſtant ſortis du bois, & fondant impetueuſement ſur l'arrierre-garde, y jetterent tant d'épouvante, que la plûpart des Eſcadrons qui la compoſoient ſe diſſiperent & prirent la fuite. Tandis que Moyſe & Tanuſe continuoient de combattre la droite & la gauche des ennmis, Scanderbeg renverſoit tout dans le corps de bataille.

Après avoir pouſſé & enfoncé pluſieurs de leurs rangs, il ſe trouva arreſté par un gros d'eſcadrons ſi ſerrez & ſi épais qu'il deſeſperoit preſque de les pouvoir rompre. C'eſtoit l'élite de toute l'armée Ottomane qu'Aly avoit fait venir auprès de lui pour ſoûtenir le reſte de ſes troupes qui ſe trouvoient déja bien éclaircies & fort ébranlées. Il eſtoit difficile que Scanderbeg, avec le peu de monde qu'il avoit, pût ſurmonter cet obſtacle & remporter une pleine victoire, ſi Aidin & Uranoconte ne l'euſſent ſecondé. Le premier à la tête de ſon Infanterie donnoit ſi rudement ſur tout ce qui s'oppoſoit à lui, & en faiſoit un tel carnage, qu'une partie du corps qui environnoit Aly fut obligé de ſe détacher pour courir au ſecours de ceux qu'ils voyoient ſi malmenez. A l'heure même arrive Uranoconte qui ſe joint à Scanderbeg avec le corps de réſerve. Le Bacha qu'ils ſerroient de fort près, commençoit déja à perdre contenance & à battre en retraite. Mais peu de temps après Aidin, devant qui rien n'avoit pû tenir, eſtant ſurvenu, voilà Aly & ceux qui eſtoient autour de lui enveloppez & chargez de tous coſtez, ſans pouvoir eſtre ſecourus & tirez de danger par le reſte de leurs Troupes.

Ce n'eſtoit plus pour la victoire qu'ils combattoient, ce derniere choc leur en ôtoit toute eſperance, mais pour défendre leur vie. Tout plioit cependant devant les Chrétiens, ou tomboit ſous leur épée par le grand maſſacre qu'ils continuoient de faire. Aly qui craignoit d'avoir le même ſort, crut devoir ſe ſouſtraire à un ſi ſanglant combat, & ſe ſauva à courſe de cheval.

Les Turcs qui le voïoient fuir n'héſiterent pas à prendre le même parti, ne ſe croïant pas obligez de tenir ferme après que le General avoit lâché le pied. La même choſe arriva aux deux aîles, où tout ce qui ſe défendoit encore ſuivit l'exemple d'Aly, & chercha ſon ſalut dans une fuite précipitée. Une partie de la Cavalerie Chrétienne, & les Croïens particulierement furent quelque temps à pourſuivre les fuyards; mais la plûpart leur échaperent, ou par la vîteſſe de leurs chevaux, ou par la difficulté des lieux où ils s'étoient jettez pour ſe dérober à cette pourſuite. La perte des ennemis fut de vingt-deux mille hommes qui demeurerent ſur la place, outre deux mille autres qui furent faits priſonniers, & vingt-cinq étendards qu'on leur prit. Du coſté des Chrétiens il n'y eut à la verité que ſix vingts hommes de tuez, mais le nombre des bleſſez fut aſſez conſiderable. Il

paroît preſque incroïable qu'un tel carnage ait pû ſe faire en quatre heures de temps, qui fut à peu près la durée du combat. Mais c'eſt que la vigueur avec laquelle les Infideles furent attaquez rendit leur réſiſtance ſi molle, que durant la meilleure partie de l'action, les Chrétiens eurent moins à combattre qu'à pourſuivre & à tuer. La plûpart des Officiers Albanois, quoiqu'habiles & experimentez, pour avoir ſouvent combattu contre les Turcs ſous le regne précedent, ne pouvoient ſe laſſer d'admirer la valeur & la capacité de leur Prince. Ils l'avoient vû s'expoſer & aller aux coups comme un ſimple ſoldat, & dans le tumulte & la chaleur des plus grands mouvemens donner ſes ordres avec autant de préſence d'eſprit que s'il n'eut eſté que ſpectateur du combat. Ils raiſonnerent fort entr'eux ſur toutes les circonſtances d'une victoire ſi éclatante, & conclurent tout d'une voix que ce n'eſt point tant la multitude des troupes qui décide du gain d'une bataille, que l'habileté d'un General qui ſçait bien prendre ſon poſte, concerter ſon entrepriſe, en prévoir tous les inconveniens & les éviter, en reparer ſur le champ les deſavantages, & qui avec cela paye de ſa perſonne & n'exige rien des autres pour le ſuccès d'une action qu'il ne leur en donne l'exemple.

Tout le reſte du jour & la nuit ſuivante, l'armée ſe tint dans le camp par ordre de Scanderbeg, qui vouloit laiſſer reprendre haleine à ſes gens, & les diſpoſer par là à une expedition qu'il méditoit. Le lendemain, après les avoir loüez de leur bravoure & de la gloire qu'ils s'eſtoient acquiſe par une victoire ſi memorable, il leur témoigna le regret qu'il avoit de n'eſtre pas aſſez riche pour les recompenſer tous ſelon leur mérite; que n'ayant pas d'argent à leur diſtribuer, il alloit leur ouvrir le Païs ennemi, pour trouver dans le butin qu'ils y feroient le païement de leurs ſervices; qu'afin que tout le monde eut part au profit, comme tous en avoient eu à la gloire, il vouloit que l'Infanterie montaſt à cheval, & qu'il avoit ordonné qu'on en fournît un à chaque Fantaſſin de ceux qu'on avoit pris aux ennemis; qu'il ſe mettroit lui-même à leur teſte pour favoriſer cette courſe; & que s'il avoit eſté très-content d'eux de les voir contribuer par tant de valeur au gain de la bataille, il n'auroit pas moins de joïe de leur en voir recüeillir les fruits. Il ne fallut pas un long diſcours pour les porter à cette ſeconde entrepriſe. Aux ſeuls mots de courſe & de butin, tous ſe trouverent preſts à bien faire; &

il n'y eut pas juſqu'aux bleſſez qui ne vouluſſent eſtre de la partie.

Il attendit cependant que les batteurs d'eſtrade qu'il avoit envoïé reconnoiſtre le païs fuſſent de retour; & ſur le rapport qu'ils firent, qu'il n'y avoit point de danger, & que les ennemis ayant continué de fuir comme s'ils avoient toûjours eu les vainqueurs à leurs trouſſes, étoient déja fort éloignez, on fit une irruption dans une contrée très-fertile, tirant vers la Macedoine, & dont les habitans eſtoient ſujets du Turc. Le Prince qui vouloit épargner, & la vie des hommes qui ne feroient point de réſiſtance, & l'honneur des femmes, avoit défendu très expreſſément le meurtre & le viol. Mais à cela prêt, tout eſtant permis au ſoldat, on fit une infinité d'eſclaves, on mit le feu à quantité de Bourgs & de Villages, après en avoir enlevé tout ce qu'il y avoit de meilleur, & ſur tout il y eut un ſi grand butin de chevaux & de bétail, que ceux qui les avoient pris ne pouvant pas ſuffire à les conduire, étoient obligez d'en laiſſer une partie en chemin. Le ſoldat trouvoit dans de ſi riches dépoüilles dequoy s'applaudir de la victoire; mais pour Scanderbeg rien ne lui en fit mieux ſentir le prix & les avantages, que les receptions triomphantes que lui firent toutes les Villes qui étoient ſur ſon paſſage, & particulierement la Capitale, lorſque quelques jours après il y ramena ſon armée. Il étoit encore aſſez éloigné, qu'il trouva déja les chemins couverts d'un monde infini, qui étoit venu au-devant de lui. A meſure qu'il approchoit, on entendoit redoubler les cris de joïe & les applaudiſſemens. On l'appelloit le Liberateur de la Patrie, on lui ſouhaitoit toutes les couronnes qu'il méritoit ; on inſultoit aux Turcs comme s'ils euſſent été préſens, & on les défioit de revenir une ſeconde fois, pour apprendre à leurs dépens quelle étoit la vigueur des Albanois, s'ils n'en étoient pas encore aſſez inſtruits. Ce ſuccès leur avoit non ſeulement relevé le cœur, mais encore inſpiré tant de confiance, qu'ils ne regardoient plus la puiſſance Ottomane que comme un vrai phantôme qu'ils n'avoient qu'à affronter hardiment pour l'abbattre & le jetter à leurs pieds. Scanderbeg étant rentré dans la Ville, il y eut des réjoüiſſances qui durerent pluſieurs jours : & pour donner avis aux Princes & aux ſeigneurs voiſins de la bataille qu'on venoit de gagner, on leur envoïa des lettres ornées de laurier, & quelques-uns des étendarts qu'on avoit pris ; les autres furent portez dans les Egliſes, & ſuſpendus aux voûtes avec toute la pompe & toute la pieté qui devoient accompagner cette ceremonie.

Auſſi-toſt qu'on apprit à la Porte la victoire de Scanderbeg, Amurat en eut tout le chagrin que devoit lui cauſer l'eſperance d'un triomphe ſur lequel il comptoit ſeurement, détruite tout à coup par la nouvelle certaine d'une honteuſe défaite. Une armée nombreuſe & compoſée de ſes meilleures Troupes s'eſtre laiſſé tailler en pieces par une poignée de brigands ramaſſez à la haſte & peu aguerris, c'eſt ce qu'il ne pouvoit digerer. Plein de ces penſées & de ce dépit, il ne put voir Aly ſe préſenter à lui à ſon retour, ſans lui reprocher aigrement ou de l'avoir trahi, ou d'avoir manqué de conduite & de courage Aly s'en prit à ſon eſtoile & à l'incertitude ordinaire du ſort des armes. Il convint même qu'il y avoit eu quelque manque de prévoïance de ſon coſté, de ne s'eſtre pas aſſez défié de la ſurpriſe qui avoit commencé d'ébranler ſon armée, & qui lui avoit comme arraché la victoire des mains ; mais que ſi ſa Hauteſſe vouloit le renvoïer contre ce frauduleux ennemi, il lui rendroit ſtratagême pour ſtratagême, & qu'il en avoit imaginé un, qu'il lui ſeroit auſſi difficile de prévoir, qu'impoſſible de s'en démêler.

Le Sultan qui croïoit voir plus de préſomption que d'habileté dans le Bacha, ne daigna pas ſeulement l'écouter & le laiſſer s'expliquer ſur ſon projet. Il avoit même déja réſolu d'en ſubſtituer un autre en ſa place pour continuer la guerre contre l'Albanois, & pour venger l'affront qu'il venoit d'en recevoir, s'il n'eut eſté détourné de ce deſſein par d'autres évenemens qui demandoient tous ſes ſoins & toute ſon attention.

Le bruit de la perte qu'il venoit de faire en Epire s'eſtant répandu dans tous les païs circonvoiſins, le Roi de Cilicie, autrement dit le Caraman, réſolut de profiter de la conjoncture pour ſe reſſaiſir de l'Anatolie, Province de l'Aſie mineure qu'Amurat lui avoit enlevée. Il mit ſur pied grand nombre de troupes, avec leſquelles il entra dans cette Province, & en peu de tems la réduiſit preſque toute entiere ſous ſon obéïſſance. Ces progrès & ceux qu'il eſtoit en eſtat de faire avec les forces qu'il avoit, donnerent tant d'allarme au Sultan, qu'il abandonna tout autre deſſein pour aller s'oppoſer au nouvel ennemi. Il mena contre lui une puiſſante armée qu'il forma à la hâte de toutes les troupes qu'il put raſſembler. Son éloignement, & le peu de forces qu'il avoit laiſſées ſur les frontieres de Hongrie, furent cauſe que Ladiſlas Roi de Pologne & de Hongrie, & Huniade Vayvode de Tranſylvanie, preſterent l'oreille aux ſollicitations qu'on leur fit de rompre l'accord paſſé avec lui peu de mois auparavant. Cette intrigue fut conduite par les négociations de l'Empereur Grec plus expoſé que tous les autres aux invaſions du Turc, & par cette raiſon plus intereſſé qu'eux à donner des bornes à ſon ambition & à ſa puiſſance. Il dépêcha au Pape Eugene IV. pour luy repreſenter que le repos de la Chrétienté dépendoit de la ruine de cet ennemi; qu'on ne pouvoit ſe la promettre que de l'union des Princes Chrétiens, & qu'il étoit de l'intereſt de l'Egliſe de lever tous les obſtacles qui pouvoient les empêcher de conſpirer unanimement à l'exécution d'un deſſein ſi important. Le Pape touché de ces raiſons envoïa ordre au Cardinal de Saint Ange ſon Legat auprès de Ladiſlas, d'emploïer tous ſes ſoins & toute ſon induſtrie pour porter ce Prince & le fameux Huniade à reprendre les armes contre les Turcs. Et de peur qu'ils ne fuſſent retenus par la crainte d'un parjure, parce qu'après avoir ſigné la Tréve, ils avoient juré ſur les Evangiles & les Turcs ſur l'Alcoran qu'ils l'obſerveroient inviolablement, il leur fit déclarer par ſon Legat qu'il les relevoit de ce ſerment, & qu'ils pouvoient renouveller la guerre ſans craindre de bleſſer leur conſcience. Ils ſe diſpoſerent donc l'un & l'autre à ſuivre les intentions du ſaint Pere, & leur premier ſoin fut de ſonger de qui ils pourroient fortifier leur parti. Il étoit bien naturel qu'après ce qui venoit de ſe paſſer en Albanie, Scanderbeg ſe préſentât d'abord à leur eſprit, & la réſolution de l'inviter à entrer dans cette ligue fut preſque auſſi-tôt priſe que la penſée leur en vint. Ladiſlas lui dépécha un courier chargé d'une lettre, par laquelle après s'être conjoüi avec lui de l'heureux recouvrement de ſes Etats, & de la grande victoire qu'il avoit remportée; il lui repreſentoit qu'il n'y avoit encore rien de fait s'il s'en tenoit à ces premiers ſuccès; que le fier Ottoman ne lui pardonneroit jamais la gloire qu'il venoit d'acquerir aux dépens de la ſienne, & qu'une telle humiliation étoit trop ſenſible au tyran pour ne pas tenter toutes les voyes de s'en relever; que tout étoit à craindre de ſon reſſentiment joint à ſa puiſſance; mais que s'il vouloit concourir avec pluſieurs autres Princes Chrétiens à affoiblir ſa puiſſance, il pourroit alors en toute ſeureté braver ſon reſſentiment; qu'il n'en trouveroit jamais d'occaſion plus favorable que celle que la fortune lui préſentoit; que joignant ſes armes à celles du ſaint Pere, de l'Empereur, de la Pologne & de la Hongrie, il ne perdroit rien de l'honneur qu'il pourroit tirer d'une guerre particuliere, & auroit encore celui d'avoir contribué autant qu'il étoit en ſon pouvoir au bien de la cauſe commune.

Cette lettre ayant été renduë à Sçanderbeg, il fit aſſembler les principaux ſeigneurs de ſa Cour pour conferer avec eux ſur le parti qu'il y avoit à prendre en cette conjoncture. Et comme il n'y avoit perſonne qui ne vît que ſi Amurat venoit à bout de ſubjuguer la Hongrie, le contre-coup n'en dût retomber ſur l'Epire, il fut d'abord arrêté qu'on accorderoit à Ladiſlas le ſecours qu'il demandoit, & cet avis paſſa tout d'une voix. Quant à la force de ce ſecours & au nombre de troupes qu'on lui envoyeroit, cela fut plus long-temps agité. Quelques-uns vouloient qu'on ſe contentât de fournir huit mille hommes, d'autres prétendoient que c'étoit aſſez de cinq mille, & pluſieurs en propoſoient encore moins: leur raiſon étoit qu'il n'y avoit pas de ſeureté à laiſſer l'Albanie dénuée entierement de gens de guerre,

& que l'occaſion pourroit inviter les Turcs à faire quelque entrepriſe. De ſçavoir après cela s'il eſtoit expedient que Scanderbeg marchât en perſonne, c'eſt ce qui donna encore lieu à de longues conteſtations. Toutefois comme ſa préſence fut jugée très-neceſſaire, tant pour la défenſe que pour le bon ordre de l'Eſtat, la plûpart opinerent qu'il devoit reſter en Albanie, & cet avis commençoit à prévaloir. Il eſtoit déja nuit qu'on n'avoit encore rien conclu, & l'on alloit remettre les déliberations au lendemain, lorſqu'un homme de crédit & d'autorité réunit les eſprits & leur fit prendre des réſolutions toutes contraires à celles qui les avoient partagez. Ce fut Paul Ducagin dont nous avons déja parlé comme d'un Prince très-diſtingué par les armes, & qui s'eſtoit encore rendu plus recommandable par le zele extraordinaire qu'il faiſoit paroître pour les intereſts de la Religion. Il témoigna d'abord qu'il eſtoit fort ſurpris d'entendre parler de huit mille hommes, de cinq mille, même encore de moins, pour une guerre auſſi importante que celle où on les appelloit. Que diroient les alliez quand ils verroient ce foible ſecours? Que feroient les Albanois en ſi petit nombre, & de tout ce qu'ils pourroient entreprendre qu'en reviendroit-il au bien commun de la Chrétienté & à la gloire de la nation? Pourquoi vouloir retenir des gens de guerre dans le païs, & qu'y avoit-il à craindre lorſque tant de Princes Chrétiens aïant joint leurs armées, le Turc n'auroit pas aſſez de toutes ſes forces pour leur faire tête? Qu'il falloit demeurer chez ſoi, ou n'en ſortir qu'avec des troupes auſſi conſiderables par leur nombre que par leur choix. *Je comprens encore moins*, ajoûta-t-il, *ceux qui veulent que le Prince ſe contente d'envoyer des hommes ſans les conduire en perſonne. Ont-ils bien penſé à ce qu'ils diſent: & peuvent-ils ignorer que le ſeul nom de Scanderbeg ſera d'un plus grand ſecours aux alliez que toute l'Albanie en armes; que c'eſt lui particulierement qu'ils demandent, & qu'ils compteront pour rien tout ce qui leur viendra ſans lui. Vous ne vous croyez pas en ſûreté ſi Scanderbeg s'éloigne, & vos ſoldats pourront-ils répondre de quelque ſuccès s'il ne marche à leur tête? ſa préſence vous paroît néceſſaire pour la conſervation de vos Villes, le ſera-t-elle moins pour celle de vos troupes, & pour les exploits glorieux que nous en devons attendre? A quoi donc ſe déterminer? A quoi? Ordonner ſur le champ des levées de gens de guerre toutes* *les plus nombreuſes qu'on pourra, courir au ſecours des Princes qui nous tendent les bras, & que le notre ſi redoutable par ſon nom, la terreur & le fleau des Turcs, commettant à quelque homme ſage & vigilant le ſoin de ſes Etats, ne confie qu'à lui ſeul le commandement de notre armée. Et afin que vous ne diſiez pas que ce ne ſont-là que des diſcours où vous ne voyez encore rien qui puiſſe faciliter cette grande entrepriſe, me voici preſt à me joindre à vous avec cinq mille homme entretenus à mes frais, & réſolu de contribuer de tous mes moyens au ſuccès de cette expedition pour la défenſe de* JESUS-CHRIST *& de ſon Egliſe, pour l'honneur de la nation en general, & en particulier pour celui du Prince genereux & invincible dont le regne eſt la gloire & la ſeureté de tout l'Epire.*

Ce diſcours appuyé de l'autorité de celui qui parloit, & des offres avantageuſes qu'il faiſoit, entraîna tous les eſprits, & la guerre fut réſolu d'un commun accord. Scanderbeg qui la ſouhaitoit paſſionnément, mais qui n'avoit pas voulu ſe découvrir pour ménager la liberté de ſes peuples, ne pouvoit ſe laſſer de loüer Ducagin, & repeta pluſieurs fois que ſi l'Albanie avoit pluſieurs hommes auſſi braves & auſſi genereux que lui, elle deviendroit bien-tôt le plus floriſſant de tous les Etats. Dès le lendemain il renvoya le courier de Ladiſlas avec une lettre au Roy ſon maître, par laquelle il l'aſſeuroit qu'il alloit ſe hâter de faire ſes levées, & qu'incontinent après il iroit en diligence ſe joindre à lui ; qu'il ſouhaitoit de mener autant de forces à cette guerre qu'il y porteroit de bonne volonté & de courage ; que cependant celles qu'il lui promettoit n'étoient point à rejetter, puiſqu'aux quinze mille hommes qui avoient battu Aly Bacha, il vouloit en ajoûter quinze mille autres que l'Albanie pourroit lui fournir. Sa dépêche faite, il ordonna d'abord qu'on remplît tous les corps qui étoient de ſa premiere armée, ſans toutefois refuſer le congé à perſonne, ne voulant pour cette ſeconde guerre que ceux qui s'y portoient volontairement, gens deliberez & réſolus à courir la même fortune que lui. Enſuite furent diſtribuées des commiſſions pour la levée de dix mille hommes de nouvelles troupes. Tout cela fut executé en très-peu de temps, tant à cauſe du zéle & de l'ardeur que les Albanois avoient pour le ſervice de leur Prince, que par l'empreſſement qu'il y avoit parmi ceux qui aimoient la guerre, à ſe ranger ſous les enſeignes d'un guerrier dont on eſperoit que tous les combats ſeroient autant de triomphes. Ducagin de ſon côté ne tarda pas à accomplir ſa promeſſe ; il vint avec cinq mille hommes, tous en bon équipage & bien armez. Ainſi les trente mille hommes qu'on avoit fait eſperer au Roi Ladiſlas ſe trouvant preſts, on leva les quartiers, & on décampa des environs de Croïe pour tirer vers la Hongrie. Il n'y avoit point de temps à perdre : Amurat allarmé du danger qu'il couroit s'il differoit de s'oppoſer à ce torrent de Troupes Chrétiennes qui alloient innonder ſon païs, s'étoit accommodé avec le Caraman, avoit ſacrifié à une prompte paix une partie de ſes intereſts & de ſes prétentions. Déja il eſtoit repaſſé d'Aſie en Europe, & marchoit à grandes journées vers la Hongrie. Son armée eſtoit nombreuſe & remplie de ſes meilleures Troupes, & s'il venoit à rencontrer celle des Chrétiens avant l'arrivée du ſecours qu'ils attendoient d'Albanie, il eſtoit fort à craindre pour eux qu'ils ne ſe trouvaſſent trop foibles pour lui réſiſter. Scanderbeg bien informé du danger où ils eſtoient précipita ſa marche, & il ne lui reſtoit plus que la Méſie à traverſer pour les joindre, lorſqu'il ſe trouva tout à coup arreſté par la trahiſon du Deſpote de Servie. C'eſtoit le même que Ladiſlas

& Huniade avoient retabli dans ſes Etats & ſoûtenu contre la puiſſance du Sultan. Mais plus touché des promeſſes que lui firent les Turcs que des obligations qu'il avoit à ces Princes Chrétiens, il s'étoit ligué ſecretement avec les premiers, & attendoit à ſe déclarer que Scanderbeg lui demandât paſſage ſur ſes terres. Homme auſſi bizarre dans ſa Religion qu'inconſtant dans ſes traitez. Car comme la Servie étoit alors la borne commune des Turcs & des Chrétiens, & que tantôt il s'attachoit aux uns, tantôt aux autres, ſelon l'intereſt qu'il y trouvoit, auſſi n'étoit-il proprement Chrétien ni Turc de profeſſion; mais prenant quelque choſe de l'Evangile & de l'Alcoran pour ſe faire un culte à ſa mode, on ne peut dire en qui il croyoit ou de JESUS-CHRIST ou de Mahomet. Quelques Ecrivains rapportent que ſur la fin de ſes jours Jean Capiſtran entreprit de le convertir, & n'oublia rien pour gagner cela ſur ſon eſprit. C'étoit un Religieux de l'ordre de ſaint François, fort celebre dans l'Hiſtoire par la Croiſade qu'il prêcha contre les Turcs, & dont le ſuccès fut la délivrance de Belgrade en 1456. & la défaite entiere de l'armée Ottomane qui l'aſſiegeoit. Ce ſaint homme ne trouva pas le Deſpote auſſi diſpoſé à l'écouter que les Princes Croiſez. Sur les inſtances qu'il lui fit d'abjurer ce qu'il tenoit du Mahometiſme, pour ne profeſſer que la foi de Jesus Christ, avec promeſſe d'une puiſſante protection contre les Infideles; le Deſpote lui répartit qu'étant âgé de quatre-vingt-dix ans, il ne lui convenoit plus de changer de Religion, & qu'il aimoit mieux paſſer pour un Prince malheureux que pour un vieux radoteur. Il y a grande apparence que ce fut la Deſpoene Marie ſa fille qu'il avoit mariée à Amurat, qui le fit rompre avec les Princes Chrétiens & l'attacha à l'Ottoman avant la bataille de Varne. Peut-être auſſi ne fut-il porté à ce changement que par jalouſie & par dépit contre Huniade, à qui Ladiſlas du conſentement des alliez donna quelques Places de la Servie, & les unit à ſes Etats, en recompenſe de la victoire qu'il avoit remportée ſur le Bacha Carambei, lorſque Scanderbeg ſe retira. Quoi qu'il en ſoit, quelque choſe qu'on ſçût lui dire de la part de Scanderbeg pour obtenir qu'il le laiſſât paſſer, & par quelques conſiderations qu'on le prît, jamais on ne put le fléchir. Ainſi il falloit ou rebrouſſer chemin ou s'ouvrir un paſſage de vive force & les armes à la main. C'etoit bien malgré lui que Scanderbeg ſe déterminoit à prendre ce dernier parti; mais la neceſſité l'y contraignit, & déja il ſe diſpoſoit à entrer dans le païs du Deſpote, lorſqu'il apprit que tout eſtoit perdu par le mauvais conſeil de Ladiſlas, qu'il y avoit eu un ſanglant combat, où ce Prince avoit eſté tué, & ſon armée entierement défaite : voici en peu de mots la cauſe & le détail d'un ſi triſte évenement.

Amurat avec toutes les troupes qu'il avoit raſſemblées continuoit d'avancer vers la Hongrie. Il eſtoit expedient pour le bien & pour la ſeureté du païs d'empêcher qu'il n'y entrât, & s'il en falloit venir à un combat, il valoit mieux le hazarder pendant que l'armée eſtoit encore fraîche & complette, que d'attendre que les fatigues ou les maladies l'euſſent affoiblie ou diminuée comme en la derniere guerre. Il eſt vraiſemblable que Ladiſlas & Huniade s'attendoient toûjours que Scanderbeg pourroit les joindre avant la bataille. Mais ſoit qu'ils craigniſſent que les obſtacles qu'il trouveroit à l'exécution de ſon deſſein, ne retardaſſent trop ſon arrivée; ſoit qu'ils euſſent appris que les forces d'Amurat n'étoient pas ſi grandes qu'on l'avoit publié, & qu'ils cruſſent en avoir ſuffiſamment de leur côté pour le combattre; ſoit enfin qu'étant bien informez que le Sultan ne venoit à eux que dans le deſſein de les attaquer, ils jugeaſſent qu'il étoit de leur honneur de le prévenir & de ſe porter pour aggreſſeurs plûtôt que de ſe tenir ſur la défenſive, ils réſolurent de tenter au plûtôt cette grande entrepriſe. Sur la connoiſſance qu'ils avoient du païs, ils ſe déterminerent à choiſir pour champ de bataille la plaine de Varne, appellée ainſi à cauſe du voiſinage d'une petite Ville qui porte le même nom, & qui n'eſt pas fort éloignée du Pont Euxin. Ils trouverent en y arrivant que les Turcs y étoient déja campez, & comme ils ne voyoient pas qu'ils ſe miſſent en devoir de reculer devant eux, on tint un Conſeil de guerre ſous la tente du Roy, où la bataille fut réſoluë d'un commun conſentement, & les ordres donnez pour l'aller préſenter aux ennemis le lendemain dès la pointe du jour.

La plaine de Varne ayant aſſez d'étenduë pour donner aux Generaux des deux armées la liberté de bien ranger leurs troupes, le jour ſuivant qui étoit le 10. de Novembre de l'an 1444. Huniade forma l'aîle droite de la plus grande

partie des Hongrois, la gauche des Polonois & des Valaques, & pria le Roy de demeurer avec ſa nobleſſe au corps de bataille, compoſé de quelques-autres regimens Polonois & Hongrois. Le Sultan de ſon côté avoit mis les Europeens à ſa droite, commandez par Carats, l'un des plus grands Capitaines qui fut dans ſon Empire; à ſa gauche les Aſiatiques, & autour de lui il avoit les Janiſſaires, ſelon la coûtume des Princes Ottomans, leſquels ne ſe croyent jamais plus en ſeureté que lorſqu'ils ſont environnez de cette milice, qui paſſe dans leur eſprit pour la meilleure & la plus invincible du monde. Toutes choſes ainſi diſpoſées, Huniade qui ne vouloit pas laiſſer à l'ennemi la gloire d'avoir commencé l'action, marcha contre les Aſiatiques, & les pouſſa avec tant de vigueur qu'ils n'attendirent pas un ſecond choc pour lâcher le pied. Leur déſordre n'emporta point ce ſage General, il les pourſuivit, mais ſans permettre que ſes ſoldats quittaſſent leurs rangs; & comme ce premier corps des ennemis n'eut jamais l'aſſeurance de tourner teſte contre lui, cela lui donna ſi beau jeu qu'en peu de temps la terre fut toute couverte de morts. Il continuoit de les charger dans le même ordre & avec le même ſuccès, lorſque les Valaques, gens extrêmement âpres à la proye, voyant une partie des Aſiatiques s'enfuir à vauderoute, ſe détacherent ſur eux, & les menerent battant juſqu'à la tente d'Amurat. Il leur eût peu coûté d'achever de les défaire; mais le butin leur fit négliger la victoire; & comme ils ſçavoient que quelque complette qu'elle pût être les Generaux leur en raviroient tout l'honneur, ils voulurent s'en aſſurer le profit.

Après avoir fait leur main ils ſe retirerent en leurs quartiers, & refuſerent opiniâtrement de retourner au combat; goûtant la vie depuis qu'ils s'étoient enrichis, & la trouvant alors d'un trop grand prix pour s'expoſer une ſeconde fois à la perdre. Huniade, qui avoit encore aſſez de troupes pour attaquer les Européens qui faiſoient la gauche des ennemis, & qui nonobſtant la déroute de la droite s'étoient tenus immobiles dans leur poſte, fit de nouvelles prieres au Roi de demeurer au ſien avec ſes troupes, afin qu'il pût trouver une retraite aſſeurée auprès de lui, s'il étoit pouſſé par les ennemis à la ſeconde attaque qu'il alloit leur livrer. Il ne doutoit pas que les Europeens ne duſſent faire plus de réſiſtance que les Aſiatiques, & l'experience lui fit bien-tôt voir qu'il ne s'étoit pas trompé. Carats le reçut avec autant de fermeté qu'Huniade avoit eu de courage à l'attaquer. L'honneur du combat fut diſputé ſi opiniâtrement, que la perte étant preſque égale de part & d'autre, la victoire demeuroit comme en ſuſpens entre les deux partis. Mais enfin Carats ayant été tué d'un coup de lance, & après lui pluſieurs braves qui cherchoient à venger ſa mort, les Chrétiens touchoient preſque au moment qui alloit les faire triompher hautement d'Amurat & de toute ſa puiſſance. Il paroît que c'eſt en cette conjoncture que doit être arrivé ce qu'on rapporte de ce Prince Infidéle, que ſe voyant ſur le point de perdre la bataille, il tira de ſa poche le traité qu'il avoit fait avec Ladiſlas & Huniade, & levant vers le Ciel la main dont il le tenoit, prononça ces paroles à haute voix: JESUS CHRIST, ſi tu es Dieu, comme les tiens nous l'aſſurent, venge l'injure qu'ils t'ont faite en violant ce traité qu'ils m'avoient juré ſur ton nom d'obſerver inviolablement: la priere étoit trop impie pour être exaucée; mais une funeſte jalouſie des Chrétiens lui fit obtenir ce qu'il ne pouvoit eſperer de ſes armes, après le double échec qu'il venoit de recevoir.

Les Seigneurs Polonois qui étoient auprès de Ladiſlas, piquez d'honneur & d'émulation de voir Huniade cueillir tant de lauriers pendant qu'ils demeuroient les bras croiſez, ſe mirent à crier qu'il étoit honteux à Sa Majeſté & à toute ſa nobleſſe de n'être que ſpectateurs d'une ſi grande action, & qu'il falloit ſe hâter d'y prendre part avant qu'elle fût conſommée. Ce Prince qui étoit jeune & plein de cœur, prend feu à ces paroles, part de la main avec ſa troupe, pouſſe au corps des Janiſſaires qui environnoient le Sultan, les charge avec plus de valeur que de ſuccès; parce que de quelque côté qu'il les prît, il ne trouvoit pas moyen de les rompre ou de les entamer. Irrité d'une réſiſtance ſi ferme, il pique ſon cheval & ſe lance au milieu d'eux. Il croyoit par là ſe faire une ouverture pour paſſer juſqu'au centre de ces gros bataillons, & que ſes gens tranſportez de la même ardeur que lui, & ſe mêlant parmi ces troupes, les mettroient bien tôt en déſordre. Entrepriſe hardie & déterminée à la verité, mais auſſi d'une temerité qui lui coûta cher. A peine ſe fut il jetté dans ce peril, que le cheval qu'il montoit reçût un coup de hâche d'armes au jarret, dont il tomba par terre, & renverſa ſous lui ſon cavalier. Et comme les gens de Ladiſlas étoient trop éloignez ou en trop petit nombre pour le ſecourir, il fut percé de pluſieurs coups, & ſa tête coupée par un Janiſſaire qui courut la porter à Amurat. Jamais preſent ne fut plus agréable à ce Prince cruel; il fut quelque temps à la conſiderer avec une joye barbare, & après en avoir repu ſes yeux, il donna ordre qu'on la mît au bout d'une lance, pour la faire voir à tous les Polonois.

Ceux-ci frappez d'épouvante à la vûë d'un tel ſpectacle, perdirent bien-tôt courage, & vaincus par la peur avant que de l'être par l'ennemi, ſe mirent à fuir honteuſement devant lui. Les Turcs les pourſuivirent avec chaleur, & en firent un grand carnage. Tout ce que put faire Huniade qui combattoit toujours les Européens avec tout l'avantage qu'il avoit eu contre les Aſiatiques, fut de ſe retirer en bon ordre vers le Danube ſuivi de tous ceux qu'il commandoit. Ils paſſerent ce fleuve à la hâte, & par là ſe déroberent à la fureur des ennemis. Cependant le malheur voulut qu'Huniade tombat entre les mains de Dracule, prince de Moldavie & allié des Turcs, qui le retint priſonnier. Les Generaux de l'armée Chrétienne envoyerent pluſieurs fois le redemander & offrir ſa rançon, ſans que le Moldave y voulût entendre, & il ne le relâcha que ſur la ménace qu'ils lui firent de porter la guerre en ſon païs, & d'y mettre tout à feu & à ſang, s'il differoit de leur accorder ſa liberté. Telle fut la triſte cataſtrophe de la bataille de Varne, commencée ſi heureuſement & finie avec tant de malheur. Les Chrétiens y firent une perte conſiderable, tant par la mort de Ladiſlas, que par celle de Julien Cardinal Legat, & de pluſieurs autres perſonnes de marque, outre quantité de troupes qui y périrent. Il eſt vrai neanmoins qu'il en coûta encore plus de ſang aux vainqueurs qu'aux vaincus; juſques-là qu'Amurat entendant les conjoüiſſances qu'on lui faiſoit ſur le ſuccès de cette grande action, répondit avec un air chagrin, qu'il croyoit avoir plus perdu que gagné, & qu'il choiſiroit preſque auſſi-tôt de perdre une bataille, que d'en gagner une ſeconde au même prix.

On peut juger de la douleur que cauſa à Scanderbeg la nouvelle de cette calamité, tant par le regret qu'il avoit de ne s'être pas trouvé à porté de ſoutenir les Princes Chrétiens, que par la fierté qu'il prévoyoit qu'elle alloit inſpirer au Sultan. En effet, il étoit fort à craindre qu'enflé d'un tel ſuccès il ne fiſt de nouveaux efforts pour réduire l'Albanie, & pour tirer raiſon de celui qui l'avoit armée contre lui. Il n'étoit donc plus queſtion que de s'y retirer au plûtôt, & de pourvoir à la ſeureté de tout le païs. C'eſtoit le ſentiment de ſon Conſeil & des chefs de ſes troupes, & il y eſtoit fort diſpoſé. Mais outré de l'affront qu'il avoit reçû du Deſpote, il voulut avant que de s'éloigner ſe venger de ſa perfidie. C'eſt ce qu'il fit par une incurſion de quelques jours dans ſon pais, où il exerça toutes les hoſtilitez que lui permettoit le droit de la guerre, & à quoi il ſe ſentoit pouſſé par ſon propre reſſentiment. Cette exécution faite il reprit le chemin de Croïe, où ſa préſence commençoit à devenir neceſſaire pour appaiſer les alarmes qu'avoit déja repanduës dans cette Ville & dans tout l'Epire la victoire que les Turcs venoient de remporter ſur les Hongrois.

Fin du premier Livre.

HISTOIRE DE SCANDERBEG ROY D'ALBANIE.

LIVRE SECOND.

IL n'y a pas de doute que la journée de Varne ne dût avoir des ſuites très-funeſtes pour toute la Chrétienté, ſi Amurat avoit ſçû profiter de ſa victoire, & qu'incontinent après il ſe fût avancé vers la Hongrie, dont la defaite de ſes ennemis lui ouvroit l'entrée. Mais ſoit qu'il fut las de la guerre à cauſe de ſon grand âge, ſoit que la multitude d'hommes & d'Officiers de diſtinction qu'elle venoit de lui enlever, lui en fiſſent appréhender l'incertitude & les perils, non-ſeulement il laiſſoit les Hongrois en repos, mais même il ſembloit avoir perdu toute penſée de troubler celui de l'Epire.

Toutefois il ne put tenir, ni contre les plaintes des Macedoniens qui touchoient à l'Albanie, ni contre celles du Deſpote ſon beau-pere. Les premiers demandoient qu'on les mît à couvert des violences de l'Albanois qui ruinoit tout leur païs par des courſes continuelles ; l'autre, qu'on le vengeât des torts qu'il en avoit reçûs dans la Méſie, & qu'on le délivrât au plûtôt de l'inquiétude que lui cauſoit le voiſinage d'un ennemi ſi entreprenant & ſi dangereux. Le Sultan, avant que de ſe mettre en devoir de les ſatisfaire par les armes, jugea à propos de tenter une autre voye, ou pour ne pas s'expoſer à recevoir un ſecond affront en Epire, ou pour tenir en reſpect les Princes confederez & leur ôter l'envie de remuer encore du côté de la Hongrie. Quelque peine qu'il eut de s'abaiſſer à faire des propoſitions d'accommodement à Scanderbeg, qu'il ne regardoit que comme un eſclave revolté, il le fit cependant, mais ſans croire avilir ſa dignité, à cauſe de la hauteur & de la fierté dont il s'y prit. Il lui écrivit une lettre dont le titre étoit tel : AMURAT OTTOMAN SOUVERAIN DES TURCS ET EMPEREUR D'ORIENT, A SCANDERBEG SON PUPILLE INGRAT, POINT DE SALUT. Il entroit d'abord dans un long détail de tous les bienfaits dont il prétendoit qu'il lui étoit redvable. Il lui reprochoit amerement ſon ingratitude & ſa perfidie ; & ſur tout d'avoir trahi lâchement ſes intereſts, & fait périr l'armée qu'il lui avoit confiée. Enſuite il lui offroit le pardon de ſes fautes, pourvû ſeulement qu'il voulût fléchir ſon eſprit à les reconnoître & les avoüer, & que par cette ſoûmiſſion il ſe rendit moins indigne de la grace qu'il étoit diſpoſé à lui faire. Il finiſſoit par lui promettre plûtot par pitié à ce qu'il diſoit, que par la neceſſité de ſes propres affaires, de lui laiſſer Croïe & quelques autres Villes de l'Eſtat de ſon pere, mais à deux conditions ; la premiere, qu'il rendroit au plûtôt ce qu'il avoit uſurpé ſur lui & ſur ſes alliez ; la ſeconde, qu'il les dédommageroit en argent de tous les brigandages qu'il avoit commis dans les païs qui leur appartenoient, ſur quoi il avoit donné tout pouvoir à Airadin ſon Envoyé, & ſon Miniſtre de traiter avec lui. Au reſte, qu'il devoit ſçavoir combien la puiſſance qu'il avoit oſé affronter étoit formidable, & que s'il l'avoit ignoré juſques-là, le déſaſtre des Hongrois & du malheureux Ladiſlas leur Prince lui en faiſoit une belle leçon. Cette lettre étoit datée d'Andrinople le 15 de Juin l'an 1445.

Quand Scanderbeg l'eut communiquée à ſon Conſeil, la plûpart furent d'avis qu'il falloit rejetter des propoſitions ſi dures & ſi hautaines. D'autres cependant moins fermes ou plus timides que ces premiers, ſans oſer combattre ouvertement leurs ſentimens, ſe contenterent de repreſenter doucement que ſelon toutes les apparences, le Sultan ne faiſoit des propoſitions ſi peu raiſonnables, que pour engager le Prince à en faire de ſon côté qui pourroient être écoutées; qu'on devoit compter pour beaucoup d'obtenir la paix à l'amiable, plûtôt que par un traité forcé; que les évenemens de la guerre étoient toûjours très-douteux, & qu'on ne pouvoit pas ſe répondre d'un bonheur invariable ſur quelques premieres proſperitez que la fortune avoit coutume de trahir par ſon inconſtance ordinaire ; que les Hongrois avoient combattu plus ſouvent qu'eux contre les Turcs, & que cependant ils venoient d'éprouver à leur grand malheur combien il étoit dangereux d'avoir affaire à de tels ennemis ; que ſi on entroit en quelque negociation avec Airadin, peut-être trouveroit-on que ſa commiſſion ſétendoit plus loin qu'il ne l'avoit d'abord fait entendre ; qu'il étoit à préſumer qu'il pouvoit encore ſe relâcher de quelque choſe pour la concluſion d'un accommodement, qui n'ôteroit rien au Prince de ſa gloire, & qui aſſeureroit le repos & la tranquillité de ſes peuples. Scanderbeg ne put goûter ces raiſons. Il étoit convaincu, comme il s'en expliqua ſur le champ, qu'Airadin étoit moins venu comme négociateur que comme eſpion, pour découvrir l'état de leurs forces, & pour preſſentir les cœurs des Albanois ſur leur penchant à la paix ou à la guerre; que pour peu qu'ils paruſſent portez à la paix, Amurat ne manqueroit pas de l'imputer à foibleſſe, & en tireroit un bon augure pour le ſuccès des nouvelles expeditions qu'il méditoit contre eux; que cela étant, il falloit déclarer réſolument qu'on vouloit continuer la guerre, & ne rien épargner en effet pour la ſoûtenir avec autant de vigueur qu'on l'avoit commencée; qu'une telle déclaration donneroit à penſer à l'ennemi, & lui feroit peut-être changer de deſſein; & que quand il offriroit la paix de bonne foy, toûjours eſtoit-il à craindre qu'après qu'on lui auroit rendu les Places qu'il redemandoit, il ne s'en ſervît bientôt pour reprendre celles qu'il leur auroit laiſſées; qu'il ne manqueroit jamais de prétextes pour attaquer l'Albanie, lorſqu'il la trouveroit

affoiblie, & moins en état de lui réſiſter; que veritablement il étoit uſé & caſſé par les années, autant que par les fatigues de la guerre; mais qu'il n'en avoit pas moins de conſeil pour conduire ſes deſſeins, ni moins d'autorité pour ſe faire obéïr; que ſuppoſé même que la mort les délivrât bien-tôt de lui & de la juſte défiance qu'ils en devoient avoir, il n'y avoit rien de meilleur à attendre de Mahomet ſon fils & ſon ſucceſſeur, Prince auſſi belliqueux que ſon pere, & beaucoup plus fier & plus violent que lui; qu'ils viſſent donc ce qu'ils aimoient mieux, ou d'une paix peu ſeure & qui tranſporteroit aux ennemis tous leurs avantages, ou d'une guerre qui ne ne pouvoit tourner qu'à leur gloire & à leur profit.

A peine eut-il achevé de parler que tous ceux qui étoient d'un avis contraire paſſerent au ſien, & le réſultat du Conſeil fut de rejetter hautement les offres d'Airadin.

Scanderbeg ne laiſſa pas d'en uſer avec lui comme s'il eut obtenu par ſa médiation une paix très avantageuſe. Il le pria de differer ſon départ de quelques jours, pendant leſquels ce ne furent que feſtins, que jeux, & que plaiſirs. Il affecta ſur tout de lui faire ſentir toute la confiance d'un homme qui croit donner plus de crainte qu'on ne peut lui en cauſer. Il lui fit voir les fortifications de Croïe, les arſenaux & les munitions; il l'entretint fort long-tems de l'état de ſes autres places, du nombre & de la qualité de ſes troupes, & de la facilité qu'il trouveroit à les augmenter s'il en falloit davantage pour défendre ſon païs. Enfin il le renvoya avec la réponſe qu'il faiſoit par écrit au Sultan, & qui commençoit par ces mots : GEORGES CASTRIOT, SURNOMME' SCANDERBEG, SOLDAT DE JESUS-CHRIST ET PRINCE DES EPIROTES, À OTTOMAN PRINCE DES TURCS; SALUT. Ce titre étoit ſuivi de la déclaration qu'il faiſoit de le vouloir ſurpaſſer en moderation & en retenuë, autant qu'Amurat prétendoit l'avoir ſurpaſſé en generoſité & en bienfaits. Après il lui demandoit quels étoient donc ces bien-faits qu'il lui reprochoit ? Si c'étoit d'avoir envahi le Royaume de ſon pere, d'avoir fait mourir ſes freres, & cherché par mille artifices à ſe défaire de lui ? S'il ne ſeroit pas mieux fondé de ſon côté à lui reprocher les ſervices qu'il lui avoit rendus, les batailles qu'il avoit gagnées contre ſes ennemis, les conqueſtes qu'il avoit ajoûtées à ſa Couronne, & tous les hazards qu'il avoit

courus pour la gloire & le ſuccès de ſes armes : Cependant quelle avoit été la recompenſe de tant de travaux, qu'une dure & inſupportable ſervitude, & la crainte continuelle où il eſtoit d'eſtre ſacrifié à ſa défiance ? Il lui témoignoit qu'il ſe ſoucioit peu qu'il le traitât de traître & de perfide, puiſque ſa Réligion, le repos de ſa conſcience, la ſeureté de ſa vie, le droit qu'il avoit au patrimoine de ſes peres qu'on lui retenoit injuſtement, le juſtifioient aſſez dans l'eſprit de tous les gens équitables, & que lui-même, s'il vouloit s'en rapporter à ſon bon ſens, ne pourroit pas diſconvenir que ce ne fuſſent là de fortes & de plauſibles raiſons du parti qu'il avoit pris. Tout cela étoit ſuivi d'un refus net & abſolu de la paix qu'on lui offroit; à quoi il ajoûtoit qu'il étoit fort étrange que les vaincus en vouluſſent impoſer les conditions au vainqueur, & que pour lui qui aimoit la victoire & l'honneur qui la ſuit, il ne reſpiroit & ne demandoit que la guerre. La date de cette lettre étoit de ſon camp proche de Croïe le 12. d'Aouſt de l'année 1445.

Amurat l'ayant reçûë, la lut incontinent en préſence de ſes courtiſans, & d'abord avec une tranquillité apparente, ſouriant & maniant ſa barbe comme ſi tout ce qu'il liſoit lui eut paru plus digne de mépris que de colere. Mais quand il vint à l'endroit ou Scanderbeg ſe diſoit vainqueur & lui vaincu, ſon viſage s'altera, & n'étant plus maître de ſon dépit; *Tu veux donc*, dit-il d'une voix élevée & d'un ton aigre, *tu veux te rendre memorable par ta mort, on te contentera. Oüi grand Roy d'Albanie, nous nous trouverons à tes funerailles ſans attendre tes ordres, & tu n'auras pas lieu de te plaindre en l'autre monde qu'on t'ait refuſé en celui ci les honneurs qui t'étoient dûs.*

S'il n'eut ecouté que ſon reſſentiment, l'ordre eut été envoyé ſur l'heure à toutes ſes troupes de marcher vers l'Albanie. Mais il étoit retenu par les avis qu'il recevoit tous les jours du Deſpote qu'Huniade qui avoit formé une nouvelle armée tant des débris de la premiere que des renforts qui lui étoient arrivez, avoit certainement quelque deſſein, à quoi il falloit ſe rendre attentif, & ſe tenir en état de s'y oppoſer. Il ſe contenta donc pour lors d'envoyer neuf mille chevaux en Epire, ſoit pour ne pas trop affoiblir l'armée qu'il vouloit tenir ſur les frontieres de Hongrie, ſoit qu'il crût que ce nombre ſuffiroit pour vaincre, ou du moins pour tenir en bride l'Albanois, parce qu'on l'aſſuroit qu'il avoit congedié quantité de ſes troupes & relâché beaucoup de ſa vigilance; ſoit enfin qu'il craignît qu'une plus groſſe armée ne fiſt trop de bruit, & que la marche n'en fut plus lente, ce qui reveilleroit ce dangereux ennemi, & lui donneroit le temps de ſe mettre ſur ſes gardes ou de penſer encore à quelque nouveau ſtratagême. Il confia le ſoin de cette expedition à FeriſeBacha, diſtingué entre tous ſes Generaux par une grande activité. Pour le piquer d'honneur, il lui inſinua adroitement que la commiſſion qu'il lui donnoit décideroit de ſa réputation, ajoûtant l'intereſt à l'honneur par les grandes promeſſes qu'il lui fit. Sur tout il lui recommanda le ſecret & la diligence, afin d'entrer en Epire le plûtôt & le plus ſourdement qu'il pourroit, & que l'ennemi apprît ſon arrivée avant que d'être averti de ſa marche. Scanderbeg ne laiſſa pas d'en recevoir divers avis, tant par ſes eſpions que par les garniſons des Places; ce qui fut cauſe que ceux qui prétendoient le ſurprendre furent ſurpris eux-mêmes & fort maltraitez. Par la route qu'ils tenoient, il n'y avoit proprement que le Val de Mocrée qui pût leur donner entrée en Albanie. C'eſt un lieu fort étroit, couvert de bois & de rochers, & où peu d'hommes bien placez peuvent combattre avec avantage contre un nombre fort ſuperieur. Auſſi Scanderbeg ne prit-il avec lui que deux mille chevaux & quinze cens fantaſſins, & il leur aſſigna differens poſtes ſelon qu'il convenoit au deſſein qu'il avoit d'envelopper les ennemis. A peine eut il achevé de les ranger & de donner ſes ordres, que les Turcs parurent marchant en trois corps, dont l'avant-garde eſtoit le plus nombreux & le mieux fourni, & avec la même aſſurance que ſi l'ennemi eut eſté fort éloigné. Il y avoit ordre aux Chrétiens de ne ſe point découvrir, & de ſe tenir en ſilence dans leurs poſtes, juſqu'à ce qu'ils les viſſent engagez bien avant dans ces défilez. Tout cela fut obſervé, & on laiſſa avancer l'avant-garde autant qu'il falloit pour la couper & pour empêcher qu'elle ne put être ſecouruë. Alors Scanderbeg ayant fait donner le ſignal, l'Infanterie fondit impetueuſement ſur le premier corps, & le chargea avec vigueur. Les Turcs ſe voyant pris de tous côtez, en tête, en queuë & en flanc, ne laiſſerent pas de ſoûtenir cette attaque imprévûë, & de faire une ferme réſiſtance. Ils ſe battirent avec courage tant qu'il leur reſta quelque eſperance de vaincre, & avec fureur quand ils virent qu'ils ne pouvoient éviter de perir. Pluſieurs aimerent mieux ſe faire tuer ſur la place que de s'enfuir ou de reculer. Dautres au nombre de ſept cens ſoixante, moins réſolus que ces premiers, mirent bas les armes, & ſe jettant à genoux implorerent la clemence du vainqueur. Les Albanois, qui ſçavoient comment les Turcs avoient coûtume de traiter les Chrétiens en de pareilles occaſions, alloient les tailler en pieces, mais Scanderbeg qui eut pitié d'eux ſe contenta de les faire priſonniers. A la vûë du déſaſtre de l'avant-garde, le Bacha oublia bien-tôt & les belles paroles qu'il avoit données au Sultan, & les ordres qu'il en avoit reçûs. Ne pouvant croire que les ennemis ne fuſſent en plus grand nombre qu'ils ne paroiſſoient, il tourna le dos, & dit tout haut à ſes gens, qu'il étoit d'un bon General de ſauver une partie de ſes troupes plûtôt que de les perdre toutes par un combat opiniâtré. Sur quoi s'étant mis à fuir à toute bride, de tous ceux qui l'accompagnoient il n'y en eut pas un qui ne ſe fît un devoir de le ſuivre ou même de le devancer. La cavalerie Albanoiſe courut après eux, tua tous ceux qu'elle put atteindre, pouſſa long-temps l'épée dans les reins ceux qui fuyoient avec plus de vîteſſe, & ne ceſſa de les pourſuivre que lorſque les chevaux qu'elle montoit furent rendus & hors d'haleine. Telle fut la ſeconde victoire que Scanderbeg remporta ſur les Infideles, moins conſiderable que la premiere, mais cependant très-glorieuſe, & qui fut bien-tôt ſuivie d'une troiſiéme.

La nouvelle de cette défaite ne fit que redoubler la fureur d'Amurat contre Scanderbeg, & ſon dépit contre Huniade. Il ſe plaignoit que ce dernier, par les mouvemens & par tous les préparatifs de guerre qu'il faiſoit en Hongrie, lui lioit les mains & l'empêchoit de tirer de l'autre une prompte vengeance. Ayant cependant à ſe précautionner contre Huniade, & ne voulant pas laiſſer l'Albanois tranquille, il donna ordre à Muſtapha, l'un des plus grands generaux de ſes armées, de recüeillir les débris de celle de Feriſe, d'en rétablir tous les corps en diligence, & de joindre à ces premiers ſix mille autres chevaux qu'il lui aſſigna, choiſis entre toutes ſes troupes, & dont il eſperoit tirer de bons ſervices.

Il lui enjoignit très-expreſſément d'éviter tous les lieux où l'ennemi pourroit lui dreſſer des embûches, de ne point hazarder de combat, à moins que la fortune ne lui fit naître quelque occaſion d'une victoire certaine; mais d'avoir

ſoin ſeulement de ſe bien retrancher, & d'envoyer de ſon Camp quantité de partis dans le Plat-Païs, pour y faire tout le dégaſt qu'ils pourroient. Suivant ces ordres Muſtapha entra dans l'Albanie avec ſes quinze mille chevaux; & après avoir été quelques jours à reconnoître le Païs, il ſe détermina enfin à aſſeoir ſon Camp ſur une hauteur qui lui parut de difficile accès, & qu'il rendit encore plus inacceſſible par tous les travaux qu'il y ajoûta. Il mit des corps de garde ſur toutes les montagnes aux environs, avec ordre que s'ils découvroient quelque choſe, & qu'ils viſſent l'ennemi approcher, ils en avertiſſent le Camp & ceux qui ſeroient en parti en la maniere qu'il leur marqua, qui étoit de brûler de la paille en l'air. A la vûë de ces ſignaux, il étoit commandé à tous les Coureurs ſur peine de la vie de ſe retirer promptement au Camp, & l'ordre en fut publié dans toute l'Armée. Ces précautions priſes, il n'eut plus d'attention qu'à déſoler le Païs par toutes ſortes d'hoſtilitez. Le ſaccagement, le pillage, l'incendie, rien ne fut épargné, ſans parler de la multitude d'eſclaves qu'on faiſoit, & du maſſacre de ceux qu'on trouvoit armez & qui entreprenoient de ſe défendre. Bientôt toute la campagne d'alentour ne fut plus qu'un déſert affreux par tous les ravages qui s'y firent, & par la neceſſité qui força les habitans de ſe refugier dans les Villes. Cette nouvelle méthode de faire la guerre ne donnoit pas peu d'inquiétude à Scanderbeg. Il ne voyoit qu'avec douleur toute cette contrée en proye aux ennemis, & qu'avec un cruel dépit de ne pouvoir la mettre à couvert de ces violences. On lui conſeilloit de répandre divers corps de troupes dans la campagne, afin que les Turcs craignant d'en rencontrer quelques-uns fuſſent plus retenus & moins hardis à faire des courſes. Mais un parti battu ne remedioit pas au mal à cauſe de leur grand nombre, & pour un, ſur lequel on pourroit tomber par hazard, combien y en auroit-il qu'on manqueroit ? il ne laiſſa pas de s'avancer avec quatre mille chevaux & mille hommes de pied, & entra dans le Val de Mocrée, où il fut quelque temps à déliberer s'il attaqueroit les ennemis, ou s'il ſe contenteroit de les reſſerrer & de les affamer dans leurs retranchemens. Sur ces entrefaites arrive un Albanois qui venoit de ſe ſauver de leur camp, où il étoit priſonnier. Il en avoit obſervé ſoigneuſement la ſituation & toutes les diſpoſitions ; & comme il étoit homme intelligent, on crut pouvoir s'en fier ſeurement à ſon rapport. Scanderbeg lui fit diverſes queſtions, & il comprit par toutes les réponſes du fugitif, qu'il n'étoit pas impoſſible de forcer les ennemis ; qu'il n'y avoit qu'à les ſurprendre lorſqu'il y auroit de gros détachemens en courſe, dequoi on pourroit être averti par de bons eſpions ; que ne ſe défiant pas qu'on dût les attaquer, retranchez & poſtez auſſi avantageuſement qu'ils l'étoient, ils ne ſe tiendroient pas ſur leurs gardes ; & que quand cela ſeroit, l'audace des aſſaillans d'aller les relancer dans leur fort, jetteroit infailliblement la terreur & le déſordre parmi eux. Il s'en ouvrit aux Chefs de ſes troupes, qui approuverent tous ſa réſolution, & témoignerent avec ardeur, & même avec quelque impatience, qu'il n'avoit qu'à commander & qu'il ſeroit bien ſervi. *Mais ſi nous allons à eux,* ajoûta-t-il, *il ne faut pas marcher, il faut voler ; & quand nous ſerons entrez dans leur camp prendre garde ſur-tout que le ſoldat courant avec trop d'empreſſement au pillage, ne laiſſe échaper la victoire. Paſſons tout au fil de l'épée, tuons tout, ne ſongeons d'abord qu'à la gloire d'exterminer ces Barbares, après quoi nous n'aurons plus qu'à nous enrichir de leurs dépoüilles.* On lui promit que tout cela s'executeroit,

& on lui tint parole. A peu de jours delà, ſur les avis qui lui vinrent que grand nombre des ennemis battoient la Campagne, il ſort du Val de Mocrée avec ſes Troupes, les range le plus promptement qu'il peut, & précipite ſa marche pour aſſaillir les Turcs, avant qu'ils euſſent le loiſir de ſe reconnoître & de raſſembler toutes leurs forces. A ſon approche les ſignaux parurent ſur les montagnes, & comme on ne s'attendoit gueres à une attaque ſi bruſque, ce ne fut que tumulte & que confuſion parmi les Infideles. Ceux qui purent regagner le Camp avant qu'il y arrivât, augmenterent beaucoup l'épouvante, publiant que c'étoit Scanderbeg en perſonne qui venoit à eux ſuivi d'une groſſe armée ; & que ſi le Ciel ne les aſſiſtoit tout étoit perdu. Avant que de donner l'aſſaut, il fit occuper par pluſieurs compagnies d'Arbaleſtriers toutes les avenuës du Camp, pour tirer ſur ceux qui voudroient y rentrer ou en ſortir. Auſſi-tôt après il fait ſonner la charge, & à l'inſtant on part de la main, on grimpe la montagne, on force les chariots dont les ennemis s'étoient remparez ; on franchit leurs lignes & on ſe jette à corps perdu parmi eux. Et comme on en étoit trop près pour ſe ſervir de javelots & de fléches,

il y eut ordre de tirer l'épée & de quitter toutes les armes de ject. Ce combat fut ſi rude & pouſſé avec tant de fougue, qu'en peu de temps le Camp ſe trouva tout couvert de morts. En vain Muſtapha s'efforçoit de ſoûtenir ſon parti & de diſputer la victoire à l'autre, tous ſes efforts n'aboutirent qu'à une plus grande perte. Il s'en falloit peu qu'on n'eût déja percé juſqu'à lui, & les rangs qui le couvroient ſe trouvant rompus & éclaircis, il jugea qu'il étoit temps de pourvoir à ſa ſeureté. Un cheval fort vîte qu'il montoit favoriſa ſa retraite, il gagna une porte du Camp qui étoit la plus éloignée du lieu du combat, s'enfuit le premier au grand galop, & après lui tous ceux qui purent le ſuivre. Sa fuite rallentit fort la réſiſtance de ceux qui reſtoient dans le Camp. Il y en eut pluſieurs qui poſerent les armes, & qui demanderent quartier ; mais les Albanois pleins d'animoſité & de fureur contre eux, à cauſe des cruautez qu'ils avoient exercées dans le Païs, ne les écouterent point, & de cinq mille hommes qui étoient à leur merci, ils ne laiſſerent la vie qu'à trois cens qu'ils firent priſonniers de guerre, tout le reſte fut maſſacré.

Cette derniere action de Scanderbeg

donna encore plus d'éclat & plus de réputation à ſes armes que les précedentes. Tout le monde admiroit qu'il eût oſé entreprendre d'inſulter dans un poſte le plus avantageux & le mieux défendu qu'on eût encore vû, des ennemis deux fois plus forts en nombre que lui. Il eſt vrai que ſa conduite & ſa valeur le rendoient ſi redoutable aux Generaux Turcs, qu'on eût dit que ſa préſence ſeule leur faiſoit perdre l'eſprit.

Mais il avoit auſſi pour maxime, que dans la plûpart des combats, c'étoient la promptitude & la vigueur qui décidoient du ſuccès; qu'au lieu de s'amuſer à tâter l'ennemi, il falloit le bruſquer, & qu'une trop grande circonſpection n'étoit jamais ſans quelque timidité.

Amurat d'autant plus ſurpris de ce nouveau triomphe de l'Albanois qu'il lui paroiſſoit plus extraordinaire, & contre toutes les regles de la guerre, ſçût cependant ſe poſſeder, & demeura dans une tranquillite dont il étoit difficile de déviner la cauſe. On ne l'a découvrit que quelques jours après, lorſqu'on vit éclore un deſſein ſécret qu'il méditoit. Il crut que tant de ſuccès d'un ennemi courageux à la verité, mais foible & mépriſable, à cauſe de l'extrême inferiorité de

ſes forces & de ſa puiſſance, étoient des coups de la main de Dieu. Et ſe reſſouvenant qu'avant la bataille de Varne, dont il appréhendoit fort l'iſſuë, il avoit fait vœu que ſi le Ciel couronnoit ſon regne de cette derniere victoire, il ſe retireroit dans un Monaſtere pour y paſſer le reſte de ſes jours au ſervice de Dieu & de ſon Prophete Mahomet, il ne penſa plus qu'à accomplir ſa promeſſe. Il fit donc aſſembler tous les Bachas & les principaux Officiers de la Porte, & Mahomet ſon fils eut ordre de ſe trouver au Divan avec eux. Il s'y rendit enſuite en perſonne avec toutes les marques de ſa dignité, dont il ſe dépoüilla ſur l'heure, & en revêtit Mahomet. En même temps il le déclara Souverain des Turcs & Empereur d'Orient; ordonnant à tous ceux qui étoient préſens de le reconnoître pour tel; & qu'incontinent après on dépêchât des Couriers dans les Provinces & aux Generaux de ſes armées, pour leur donner avis de l'abdication qu'il venoit de faire en ſa faveur. Il choiſit pour ſa retraite la Ville de Burſe, ſi connuë autrefois ſous le nom de Pruſe capitale de la Bithinie, & où Ottoman premier Prince des Turcs avoit établi le ſiége de ſon Empire. Il y avoit un Monaſtere de Religieux nommez Zighytes, d'une grande réputation parmi les Mahometans, & fort eſtimez pour la regularité & l'auſterité de leur vie. Ce fut là qu'il s'enferma, & où il paſſa quelques mois ſéparé du monde, & déchargé de toutes les affaires civiles & militaires. Il ne fut pas long-tems ſans comprendre que ſi on ſe laſſe quelquefois de porter une couronne, on ne manque jamais de ſe repentir de l'avoir quitté. D'abord il goûtoit aſſez l'entretien des Religieux avec qui il vivoit, & les connoiſſances qu'ils lui donnoient de ſa loy. Mais ce goût ne tint pas long-temps contre celui qui lui reprit du gouvernement & d'une ſouveraine autorité. Ceux qui avoient eu le plus de part à ſa faveur, s'appercevant de ſon chagrin & de ſon ennui, ne manquerent pas de lui repreſenter que l'Etat ne pouvoit ſe paſſer de lui ; que pour en prendre ſur ſoi tous les ſoins & porter tout le poids des affaires, il falloit plus d'âge & plus d'experience que n'en avoit Mahomet ; & que le plus grand ſervice qu'il pouvoit rendre à l'Empire & à ce jeune Prince, étoit de le former par ſes exemples & de le rendre digne de lui ſucceder. Ces raiſons lui parurent bonnes, & il s'y rendit. La difficulté étoit de remonter ſur le Trône après en eſtre deſcendu. Comment y faire conſentir

Mahomet, eſprit fier & ambitieux, & d'une roideur inflexible ? & s'il entreprenoit de s'oppoſer à ce changement, où cela iroit-il ? Se trouvant ainſi partagé entre une ardente paſſion de regner, & la crainte qu'il avoit que pour y revenir il ne fallût porter les choſes à l'extrémité, il s'ouvrit au Bacha Chatite, l'un de ſes confidens & de ſes favoris, lui déclara toutes ſes penſées & l'agitation qu'elles lui cauſoient. Ce Bacha, homme adroit & plein de réſolution, le détermina à reprendre ſon rang, & ſe chargea hardiment de la conduite d'une affaire ſi délicate & ſi perilleuſe. Il alla trouver Mahomet, & lui propoſa une partie de chaſſe Royale, qui devoit durer quatre jours. Mahomet, qui ſe plaiſoit fort à cet exercice, ne ſe fit pas beaucoup prier. Tandis qu'il en eſt tout occupé & qu'il ne ſonge qu'à ſe divertir, Chatite tire Amurat de ſon Cloître & le conduit lui-même au Divan, où il ne trouva perſonne qui fit difficulté de le reconnoître pour Sultan & pour Empereur des Turcs comme il l'étoit auparavant. Le voilà donc rétabli ſur le trône à ſon grand contentement, mais avec peu de ſatisfaction, ou plûtoſt avec un violent chagrin de Mahomet. Au retour de la chaſſe apprenant ce qui s'étoit paſſé, & que ſon pere avoit repris la place qu'il lui avoit cedée, il fut quelque temps en ſuſpens & ſans ſçavoir à quoi ſe réſoudre. Toutefois après avoir fait ſes réflexions ſur le naturel d'Amurat, qui n'étoit pas moins cruel qu'ambitieux, & qui ne feindroit pas de ſacrifier ſon propre fils à ſon repos & à l'affermiſſement de ſon autorité: voyant d'ailleurs que tout le monde ſe remettoit ſous ſon obéïſſance, & que s'il alloit éclater & s'élever contre lui, il ne pouvoit pas eſperer de trouver aſſez d'appuy pour ſe ſoutenir; il eut la force ou plûtôt la politique de s'accommoder au temps & aux conjonctures. Loin donc de ſe plaindre & de témoigner le moindre dépit, il alla trouver Amurat, ſe préſenta devant lui avec un air guai & ſerein, lui fit les mêmes ſoumiſſions, & lui rendit les mêmes honneurs qu'avant qu'il eut abdiqué, proteſtant avec une ſincerité apparente, qu'il étoit ravi de lui voir reprendre le gouvernement de l'Etat, qui jamais, diſoit-il, ne pouvoit être en de meilleures mains. Il n'ignoroit pas la part qu'avoit eu Chatite à ce changement, il ne laiſſa pas néanmoins de lui faire bon viſage pendant la vie d'Amurat & même après ſa mort, tant que ce Bacha lui parut neceſſaire à ſes deſſeins. Mais ſi-toſt qu'il ſe vit maître de Conſtantinople, & qu'il crut n'avoir plus beſoin que de lui-même pour maintenir ſon autorité & ſa puiſſance, il fit mourir ce fidele ami de ſon pere, autant par reſſentiment de l'affront qu'il croyoit en avoir reçû, que pour profiter des grandes richeſſes qu'il avoit amaſſées pendant qu'il étoit en faveur & en credit.

Après la défaite & la fuite de Muſtapha, & durant la retraite d'Amurat, Scanderbeg commençoit à reſpirer. Ce repos, qui devoit lui être fort doux, ſuccedant heureuſement à tant de fatigues & de perils, fut bien-tôt troublé par une nouvelle guerre, où de preſſans motifs d'honneur & d'interêt le contraignirent d'entrer. Voici ce qui y donna occaſion. Lech Ducagin, fils de ce fameux Paul Ducagin dont nous avons parlé, voyant que Lech Zacharie, Seigneur de la Ville de Daine, & de tout le Païs d'alentour étoit ſans enfans, & hors d'eſperance d'en avoir, le fit aſſaſſiner, dans le deſſein de ſe rendre maître des Etats de ce Prince qui confinoient aux ſiens. A peine ſes ordres furent-ils executez qu'il s'empara d'une partie des terres du défunt, & ſe préſenta devant Daine pour s'en faire ouvrir les portes. Mais les Damiens déteſtant ſa barbarie refuſerent de le reconnoître, & promirent à la Princeſſe Boſe, mere de

Zacharie, qu'ils la défendroient courageuſement contre ce cruel uſurpateur, & la maintiendroient en poſſeſſion du domaine de ſon fils. Cela la conſola un peu de la perte qu'elle venoit de faire; toutefois comme elle étoit fort avancée en âge, & que les troubles & le tumulte de la guerre ne pouvoient pas compatir avec le repos qu'elle cherchoit, elle ſe retira à Scutari Ville de l'Epire qui appartenoit à la Republique de Veniſe. Elle y fut ſi bien reçûë & avec tant de marques d'honneur & de diſtinction, que pour en témoigner ſa reconnoiſſance aux Venitiens, elle leur fit une ceſſion authentique de ſes Etats, leur laiſſant à ſe démêler des querelles & des guerres des Princes voiſins qui croyoient y avoir quelque prétention. Du vivant de Zacharie il y avoit eu entre lui & Scanderbeg un traité de ceſſion mutuelle, par lequel ils convenoient que celui des deux qui ſurvivroit à l'autre, demeureroit maître des biens & des poſſeſſions du défunt.

Quant à la validité d'un tel acte, & ſi ces Princes pouvoient ainſi diſpoſer de leur domaine au préjudice de leurs Collateraux, & ſans le conſentement des Etats du Païs, c'étoit aux Juriſconſultes qu'il appartenoit d'en connoître & de décider cette queſtion. Scanderbeg, qui

apprit que les Venitiens, en vertu de la donation que leur avoit fait la Princeſſe Boſe, s'étoient emparez de Daine, proteſta d'abord contre cette uſurpation, en appella au premier traité quil rendit public, & enſuite à ſon épée. Soit qu'il crût ne pouvoir ſortir de cette affaire à ſon honneur par des conduites foibles, ſoit qu'il eut dans l'eſprit comme les Romains * qu'il étoit de la dignité d'un Etat de s'expliquer de ſes prétentions par des déclarations de guerre plûtôt que par des queſtions de droit, il raſſembla promptement tout ce qu'il avoit de Troupes ſur pied, ſe mit à leur tête, & étant arrivé aux portes de Daine, inveſtit la Place, & la fit ſommer de ſe rendre. Quoique ſes propoſitions ne fuſſent point écoutées, il s'abſtint de toute violence, ſurſit les attaques & défendit même très-expreſſément à ſes Troupes de faire le moindre dégaſt dans le Païs des environs, de peur d'aigrir les Dainiens, & qu'ils ne s'obſtinaſſent encore davantage à tenir contre lui. Tous ſes ſoins & tous les ordres qu'il donna n'étoient que pour empêcher que rien n'entrât dans la Place, voulant la mâter par la faim & la reduire à la neceſſité de lui ouvrir ſes portes.

Le Senat de Veniſe averti du danger

* Hæc denunciatio belli magis ex dignitate Populi Romani viſa eſt, quam de fœderū jure verbis diſceptare. *Tit. Liv. liv. 21.*

où elle étoit, entreprit de la ſecourir & de la délivrer. Les troupes de la Republique n'étoient pas d'abord en grand nombre, mais elles s'accrurent conſiderablement par celles de Lech Guſman & de Pierre d'Eſpagne. C'étoient deux Seigneurs Albanois qui avoient fait ligue offenſive & défenſive avec Scanderbeg contre les Turcs, comme nous avons dit ; mais qui dans cette conjoncture crurent devoir ſe détacher de ſon parti pour prendre celui des Venitiens. Ils y furent portez tant par les anciennes alliances qu'ils avoient avec ces derniers, que parce qu'il n'étoit pas ſeur pour eux d'en uſer autrement, leur païs ſe trouvant proche de Drivaſte, & de quelques autres Places qui étoient de la Juriſdiction de Veniſe. Ces troupes auxiliaires jointes à celles de la Republique, compoſoient une armée d'environ treize mille hommes, commandez par Daniel Jurich de Sebence, qu'on appelloit communément Vaivode.

Scanderbeg n'avoit en tout que quatorze mille hommes qu'il fut obligé de partager en deux corps, l'un de cinq mille qu'il laiſſa devant Daine pour la tenir toûjours bloquée, l'autre de ſept mille chevaux & de deux mille fantaſſins qu'il mena contre l'armée Venitienne.

Les deux partis étoient également réſolus de ſoûtenir leur droit ; & comme ce n'étoit que par la voye des armes qu'ils pouvoient ſe faire juſtice, l'un & l'autre ſe diſpoſoit au combat. Le General Venitien n'oublioit rien pour raſſeurer les Officiers de ſon armée contre la crainte qu'ils paroiſſoient avoir de Scanderbeg. Il leur repreſentoit combien il lui avoit été aiſé de vaincre les Turcs gens étourdis & précipitez dans les combats, & faiſant la guerre ſans art ; le petit nombre de troupes qui l'accompagnoient, & ſur tout l'injuſtice de ſa cauſe, trop manifeſte & trop criante pour croire que le Ciel voulût la favoriſer. Scanderbeg de ſon côté, qui voyant les Albanois moins animez contre les Chrétiens que contre les Turcs, appréhendoit qu'ils ne combattiſſent pas avec le même courage, leur faiſoit entendre qu'il falloit ſéparer la Réligion des ennemis d'avec leur injuſte prétention ; que ce n'étoit pas contre des Chrétiens qu'ils alloient tirer l'épée, mais contre des uſurpateurs ; qu'il y alloit de l'honneur autant que de l'interêt d'un Etat de ſoûtenir ſes droits, & de ne ceder jamais que ce qui lui étoit enlevé par les armes & impoſſible de recouvrer ; qu'il n'y avoit rien de pareil à craindre dans les conjonctures où ils ſe trouvoient ; que les Venitiens, quelque confiance qu'ils euſſent en leur nombre & en leur valeur, n'étoient pas plus invincibles que les Turcs dont l'Albanie avoit déja triomphé tant de fois, & que de nouveaux ennemis vaincus ſeroient une nouvelle gloire pour les vainqueurs. Pour aller à eux il lui fallut paſſer la riviere de Drin qu'il laiſſa derriere lui, & trouvant au-delà de l'eau une plaine propre à ſervir de champ de bataille, il ſe hâta de ranger ſon armée, parce qu'il étoit déja midy, & qu'il vouloit finir cette affaire avant la nuit. Il mit à la tête une troupe d'archers & d'autres ſoldats armez à la legere. Il forma les deux aîles d'une partie de ſon infanterie & de deux mille chevaux à chacune ; & le centre, du reſte de ſa cavalerie, entremêlée comme les aîles de quelques compagnies de fantaſſins. Il ne voulut ni de corps de réſerve, ni de détachement pour garder le paſſage de la riviere, tant il ſe tenoit ſeur de ne point reculer devant l'ennemi, & de retourner à ſon Camp de Daine auſſi tranquillement & en auſſi bon ordre qu'il en étoit parti.

Du côté des Venitiens il y avoit devant les Enſeignes une teſte de Piquiers ; à la droite où étoit le General, un gros corps de cavalerie preſque tous Sclavons, & environné de quantité de Gendarmes Italiens, & à la gauche que commandoit Humoï de Scutari, ſe trouvoient les troupes que ce Seigneur avoit levées en Epire pour le ſervice de la Republique ; André ſon frere & Simon Volcatagne conduiſoient le corps de bataille. Les Venitiens vinrent les premiers à la charge, & le choc commença par leurs piquiers qui furent d'abord repouſſez par les archers Albanois. Mais étant revenus ſur eux & les ſerrant de près, l'uſage des fleches devenoit inutile à ces derniers, & ils couroient riſque d'être mis en déroute, ſi d'autres eſcadrons accourus à leur ſecours le ſabre à la main, n'euſſent rallenti l'ardeur des ennemis qui les pouſſoient. Scanderbeg, qui s'étoit apperçû de ce déſordre, s'avança avec un corps de cavalerie pour les couvrir, & leur ayant fait faire quelques pas en arriere, il leur donna moyen de ſe ſervir à l'aiſe de leurs arcs & avec plus d'effet. Les piquiers Albanois qui avoient de bonnes cuiraſſes à l'épreuve des traits marcherent plus hardiment, & chargerent l'ennemi avec une vigueur qui fut d'un bon augure pour le gain de la bataille. A l'heure même les aîles ſe mêlerent de part & d'autre, & ce fut-là proprement le fort du combat, qui dura aſſez long-temps, ſans qu'on vît encore de quel côté penchoit la victoire. Il eſt vrai que Scanderbeg à la tête de pluſieurs Eſcadrons s'étant enfoncé dans la droite des ennemis où étoit Jurich leur General, les pouſſa avec tant de vigueur, que pluſieurs d'entr'eux étant tuez, & plus grand nombre encore écartez & jettez hors de leurs rangs, il ſe croyoit déja débaraſſé de cette partie de leur armée qui étoit la plus forte. En effet, tout alloit à ſouhait pour lui, ſi les Sclavons qui avoient lâché le pied ne ſe fuſſent ralliez promptement pour revenir à la charge. Tout ce qu'ils purent faire neanmoins, fut de ſoûtenir encore quelque temps leur General, & toûjours plus occupez à ſe défendre qu'en liberté d'attaquer. Les deux corps de bataille ſe tenoient immobiles de part & d'autre, ayant les yeux ſur l'action des aîles dont l'évenement paroiſſoit encore fort douteux. Tanuſe qui voyoit Scanderbeg combattre avec tant de valeur à la droite, impatient de partager avec lui l'honneur de la victoire, courut à la gauche avec un gros d'eſcadrons & de bataillons qu'il tira du centre où il étoit. Il rompit d'abord les Sclavons qui s'y étoient jettez pour l'appuyer, &

les contraignit de repaſſer à la droite. Enſuite il tourna ſur la cavalerie de Scutari, qui n'étant plus ſoûtenuë, prit la fuite. Quelques troupes du corps de bataille, qui étoient accouruës au ſecours de ces derniers eurent le même ſort; après s'être défenduës aſſez foiblement contre Tanuſe, elles plierent & abandonnerent leurs Chefs André & Volcatagne, qui furent faits priſonniers avec pluſieurs autres Officiers. La vûë de cet avantage remporté ſur la gauche redoubla le courage de Scanderbeg. Fortifié des Dibriens qui avoient commencé de plier, épuiſez de fatigue, mais que Moyſe qui les commandoit avoit ranimez par de vives reprimandes; il ſe lança avec tant d'impetuoſité ſur la droite qu'il la rompit entierement. La déroute ſuivit de près ce déſordre. Jurich n'étoit plus écouté, & voyant qu'il ne pouvoit éviter de perdre la vie ou la liberté s'il opiniâtroit plus long-temps le combat, il tourna le dos à l'ennemi & quitta la partie, pouvant ſe vanter d'avoir plus diſputé la victoire à Scanderbeg que ni Aly Bacha ni les autres Generaux Turcs, mais cependant inconſolable & preſque au déſeſpoir de ne l'avoir pû obtenir.

A l'exemple du Chef, tous les corps de ſon armée, tant ceux qui avoient combattu, que ceux qui avoient été ſpectateurs du combat, lâcherent le pied & s'enfuirent avec une extrême précipitation. Scanderbeg les fit pouſſer juſqu'aux portes de Scutari, avec ordre à ſes gens de laiſſer la vie à ceux qu'ils pourroient atteindre, & de ſe contenter de les faire priſonniers, tant il avoit horreur de répandre ſans neceſſité le ſang des Chrétiens. La défaite de l'armée Venitienne avoit déja jetté le trouble & la conſternation dans Scutari; tous les habitans de cette Ville avoient le cœur ſerré de douleur, & la triſteſſe peinte ſur le viſage. Mais rien ne leur fut plus amer que de voir les vainqueurs ſous leurs murailles triompher à leurs yeux, les inſulter du geſte & de la voix, faire paſſer & repaſſer pluſieurs fois les priſonniers qu'ils tenoient, & crier inſolemment à ceux qui paroiſſoient ſur les remparts, qu'il falloit qu'ils joüiſſent à loiſir de la vûë d'un ſi beau ſpectacle. Scanderbeg après avoir laiſſé le ſoldat ſe réjoüir un peu aux dépens de l'ennemi, fit ſonner la retraite; parce que la nuit approchoit, & reconduiſit ſes troupes au camp de Daine. Il s'étoit flatté qu'en ſe repreſentant aux portes de cette Ville à la tête d'une armée victorieuſe, & avec la multitude de priſonniers qu'il avoit

faits, la conſtance des Dainiens ſeroit ébranlée, & d'abord il les fit ſommer pour la ſeconde fois de ſe rendre & de lui livrer la garniſon Venitienne. Mais il fut bien ſurpris de les retrouver dans les mêmes diſpoſitions qu'avant la bataille, & toûjours réſolus de tenir juſqu'à la derniere extrémité. Vif & boüillant comme il l'étoit, une telle obſtination devoit l'irriter, & tout étoit à craindre de ſa colere; cependant il n'uſa ni de menaces contre la Ville, ni de violence contre les priſonniers. Il eut même la generoſité de renvoïer tous ces priſonniers ſans rançon, à la reſerve des deux principaux, André & Volcatagne, qu'il retint auprès de lui, & pour qui il n'épargna rien de tout ce qui pouvoit leur faire oublier qu'ils étoient entre les mains d'un ennemi. Il n'y avoit plus qu'une voye de réduire cette Place, qui étoit de l'aſſieger dans les formes, & il y a apparence qu'elle n'eût pas long-temps reſiſté à ſes attaques. Mais comme il avoit ſur les bras des affaires bien plus preſſantes dont nous ne tarderons pas à parler, il s'aviſa d'un autre expedient. A quatre ou cinq lieuës de Daine entre Scutari & Drivaſte, deux autres Places qui étoient du domaine de Veniſe, ſe voïoient encore les reſtes d'une ancienne Ville appellée Baleſe, &

qu'on prétendoit avoir été détruite par le fameux Attila Roi des Goths. Scanderbeg entreprit de la faire rebâtir. Il crut que par le moyen d'une forte Garniſon qu'il y mettroit, non ſeulement il empêcheroit que Daine ne fût ravitaillée, mais même il pourroit déſoler le païs des Venitiens par les fréquentes excurſions qu'on y feroit de cette Place. Cette réſolution priſe, on mit auſſi-tôt la main à l'œuvre, & le travail fut pouſſé avec tant d'ardeur & de diligence qu'en fort peu de temps la Ville ſe trouva rétablie, les murailles relevées avec de bonnes terraſſes & de bonnes paliſſades, outre pluſieurs dehors qui la couvroient, & qui la mettoient tout-à-fait hors d'inſulte. Scanderbeg y laiſſa une groſſe garniſon commandée par Ameſe ſon neveu, & par Marin Span Albanois d'un grand mérite & d'une prudence conſommée, & tous deux ne s'appliquerent d'abord qu'à bien executer ſes ordres.

C'eſt à quoi il falloit s'en tenir, mais Ameſe plein d'audace & de temerité, ſe mit en tête de tenter une entrepriſe, qui loin de lui être commandée, ne vint pas même à la connoiſſance de Scanderbeg qu'après l'execution, & lui cauſa d'autant plus de chagrin qu'elle eut un très-mauvais ſuccès. Soit qu'Ameſe, à l'exemple de ſon oncle voulut ſe ſignaler par quelque action d'éclat, ſoit qu'il ſouffrit impatiemment de le voir ſe morfondre devant une bicoque comme Daine, qu'on pouvoit, diſoit-il, emporter d'emblée, & qu'il ſe crût aſſez habile pour lui apprendre ſon métier, il forma le deſſein de ſurprendre Drivaſte & de s'en rendre maître. C'eſt une Ville qui appartenoit alors aux Venitiens, ſituée ſur le penchant d'une montagne qui en a pluſieurs autres à ſes côtez, toutes d'une même hauteur & à une égale diſtance l'une de l'autre, comme ſi l'art y avoit eu plus de part que la nature, & qu'elles euſſent été arrangées avec la main. Aux pieds de ces montagnes s'étend une grande plaine fort découverte, & au ſommet de celle où eſt la Ville, il y avoit alors une fortereſſe qui la commandoit; tellement qu'il ne ſervoit de rien de s'emparer de la Ville, ſi en même temps on n'emportoit la fortereſſe. La Ville ayant une bonne demi lieuë de circuit, étoit d'une grandeur raiſonnable & fort peuplée, ſans autres fortifications à la verité que les foſſez & les murailles qui l'environnoient; mais bien pourvûë d'hommes, de munitions & de tout ce qui étoit néceſſaire pour une bonne défenſe. Ameſe ayant communiqué ſon deſſein à Marin, le trouva peu diſpoſé à y donner les mains. Celui-ci qui avoit beaucoup plus d'âge & d'experience qu'Ameſe, ne pût lui diſſimuler qu'il couroit grand riſque d'échoüer; qu'en tout cas il ne faudroit pas s'embarquer dans cette expedition à l'inſçû & ſans l'ordre du Prince, & qu'il ne doutoit pas que s'il en étoit averti il ne dût la deſaprouver. Ameſe ne l'écouta point, & emporté par un feu de jeune homme, il prit la meilleure partie de la garniſon & ſe diſpoſa à partir. Marin le laiſſa faire, tant à cauſe qu'il pourroit arriver que le ſuccès juſtifieroit la hardieſſe de l'entrepriſe, que parce que s'il s'y oppoſoit de vive force, il craignoit que le ſang ne parlât en faveur d'Ameſe dans le cœur de Scanderbeg, qui avoit pour lui une tendreſſe de pere, & qu'on ne le condamnât de s'être broüillé avec le neveu de ſon Souverain. Quelque ſoin que prît Ameſe de cacher ſa marche & ſon deſſein, les Drivaſiens qui en eurent le vent furent encore plus ſoigneux de ſe prémunir. On courut aux armes, on couvrit les ramparts de tout ce qu'il y avoit de meilleurs hommes dans la Place, on y conduiſit des pierriers & quelques autres machines qui étoient alors en uſage, & il y eut ordre à tous ceux

qui étoient en faction, tant ſoldats que Bourgeois, de ne point quitter leurs poſtes, & de ſe tenir en état de bien recevoir l'ennemi. A meſure qu'il approchoit la ſurpriſe des Drivaſtins augmentoit de voir qu'avec ſi peu de monde il entreprît de réduire une Place dont la ſeule garniſon étoit plus nombreuſe que les troupes qu'il amenoit; ce qui fit croire d'abord que ce qui paroiſſoit n'étoit encore qu'une tête d'armée qui ſeroit bien-tôt ſuivie d'un corps plus conſiderable. Mais quand on ſçût certainement que tout ſe réduiſoit en effet à un ſi petit nombre, la crainte qu'on avoit eüë au commencement ſe tourna bien tôt en mépris & en moqueries. Ameſe ne laiſſa pas de leur faire ſignifier au nom de Scanderbeg qu'ils euſſent à lui ouvrir leurs portes, uſant de promeſſes & de menaces pour obtenir d'eux qu'ils ſe ſoumiſſent. Les Drivaſtins toûjours plus étonnez de ſon audace, lui répondirent que pour ne rien ôter à la gloire de ſa conquête, il falloit lui en laiſſer toute la difficulté, & que ſi ſon deſſein étoit d'avoir la Place, il falloit qu'il l'emportât à la pointe de l'épée. Une réponſe ſi fiere & ſi inſolente ne manqua pas d'irriter Ameſe; mais comme il ne pouvoit s'en faire raiſon ſur le champ, il ſe retira à une petite demi-lieuë de la ville où il établit ſon Camp. Il eut été très-abſurde de propoſer à ſes gens d'aſſaillir la Place avant qu'il y eût brêche, & il n'avoit pas de quoi la battre. Pendant donc qu'il révoit à quelqu'autre moyen de s'en rendre maître, & qu'il en deliberoit avec ſes Officiers, il y ſurvint un affaire qui lui donna un peu plus d'occupation.

Il y avoit à Drivaſte un nommé André l'Ange, l'un des premiers de la ville par ſa naiſſance, & des plus accreditez parmi les troupes par ſa valeur. Celui-ci voyant à une des portes de la Ville qui donnoit ſur la plaine, la meilleure partie de la garniſon rangée en bataille & en bonne contenance, tous les remparts bien garnis de gens armez, de gros corps de garde à toutes les portes, il lui vint en penſée d'aller attaquer l'ennemi dans ſon camp, pour le contraindre de ſe retirer & en délivrer le païs. Il en fit la propoſition aux troupes, & afin de les exciter & de les animer par un exemple plauſible, il les fit reſſouvenir que du temps d'Amurat premier, Barach l'un de ſes Generaux s'étoit venu preſenter avec vingt mille hommes aux portes de Drivaſte & en demander les clefs qui lui furent refuſées; que ſur ce refus s'étant

mis à ravager tout le païs des environs, les Drivaſtins étoient ſortis ſur lui pendant que ſes gens couroient la campagne, ſéparez & épars en divers endroits, qu'ils en avoient tué un grand nombre, fait pluſieurs autres priſonniers, & contraint enfin Barach de faire une honteuſe retraite, & de leur laiſſer en dédommagement de quelques cantons ruinez, quantitez de riches dépoüilles qu'ils lui avoient arrachées. Il ajoûta qu'il ne leur croyoit pas moins de cœur qu'en avoient leurs peres, & qu'il s'en falloit bien qu'ils n'euſſent une ſi grande multitude de monde à combattre; que la Ville de Daine qui depuis long-temps arreſtoit Scanderbeg même & ſes meilleures troupes, leur faiſoit aſſez voir qu'avec un peu de conſtance & de fermeté, on pouvoit décourager de tels ennemis; mais que ſi on vouloit le ſuivre on verroit encore mieux qu'avec la réſolution & la vigueur dont il leur donneroit l'exemple, on pouvoit les vaincre.

Il n'avoit pas ceſſé de parler que les troupes qui étoient en bataille demanderent avec ardeur qu'on les fiſt marcher ſur l'heure, quoiqu'il fût déja tard & qu'il ne reſtât preſque pas une demi heure de ſoleil. Comme il y avoit très peu de chemin à faire pour joindre l'ennemi, au lieu de ſonner la marche on ſonna la charge, & cela avec de ſi grands cris & des ſoldats qui couroient au combat, & de ceux qui bordoient les remparts de la Ville que l'épouvante ne fut pas moindre dans le Camp d'Ameſe que la ſurpriſe. On le preſſa de monter à cheval, & avec ce qu'il trouveroit de troupes prêtes à le ſuivre, pouſſer l'ennemi & chercher à l'amuſer, tandis que celles qui étoient allées aux vivres & au fourrage rentreroient dans le Camp, & ſe rangeroient en bataille. Mais la promptitude & l'habileté du Chef des Drivaſtins rompirent toutes ces meſures. Il avoit partagé ſa petite armée en trois bandes, dont l'une, qui étoit compoſée d'infanterie Italienne & de quelque cavalerie, eut ordre de couler promptement le long des retranchemens des ennemis pour les prendre par derriere; l'autre qui n'étoit que des archers de la campagne, mais adroits & fort aguerris, d'occuper toutes les avenuës de leur camp pour empêcher ceux qui en étoient dehors d'y rentrer; lui avec la troiſiéme marcha droit à Ameſe qu'il eut bien-tôt enfoncé, & qu'il contraignit de fuir à vauderoute avec les troupes qu'il avoit à ſes côtez. Celles qui reſtoient dans le Camp, quoiqu'abandonnées de leurs Chefs & de tous ceux qui auroient pû les ſecourir, ne laiſſerent pas de ſe défendre quelque temps avec aſſez de fermeté. Mais étant en trop petit nombre pour faire front des deux cotez, & deſeſperant de pouvoir tenir contre la multitude dont elles alloient eſtre enveloppées, elles ſe ſauverent par où elles purent, & gagnerent la plaine pour aller rejoindre Ameſe. L'Ange ne ſe mit point en peine de les pourſuivre, il lui ſuffiſoit de leur avoir fait ſentir que ſi l'envie leur reprenoit de ſe préſenter une ſeconde fois, ils devoient s'attendre d'eſtre auſſi-bien reçûs que la premiere. Il fit ſonner la retraite, & reprit avec ſon monde le chemin de la Ville, où on les attendoit avec impatience pour ſe conjoüir avec eux de leur victoire. Ameſe au deſeſpoir de la honte qu'il venoit d'eſſuyer, & de la perte qu'il avoit faite, s'en vengea ſur le plat païs. Il eſt vrai qu'il voulut qu'on épargnât les hommes; mais à cela près tout fut ſaccagé par le fer & par le feu; ce qui cauſa bien du dommage aux Drivaſtins, & ne rabatit pas peu de la joye qu'ils avoient de leur triomphe. Après cette belle expedition il n'étoit pas à propos qu'il s'allât remontrer à Baleſe, où la ſeule vûë de Marin dont il avoit rejetté les conſeils, lui eût reproché ſa temerité. Il ſe contenta d'y renvoyer ſes troupes, & tira droit à Daine pour rendre compte à Scanderbeg de tout ce qui s'étoit paſſé. Il en fut fort mal reçû ; on lui demanda qui lui avoit donné ordre de faire cette entrepriſe ; on le reprit ſeverement & en des termes fort durs de ſon imprudence, & de toutes les fautes qu'il avoit faites ; & comme il ſembloit qu'on voulût paſſer des paroles aux effets, & le faire mettre en arrêt, tous les Officiers qui étoient préſens firent de ſi preſſantes inſtances en ſa faveur qu'il en fut quitte pour ces repréhenſions. On rapporte qu'en ſe tournant vers eux avec la triſteſſe & la confuſion ſur le viſage, il leur dit ces paroles : *Quel metier que le notre, où ſi la fortune vous eſt contraire, vous avez d'une part mille railleries à eſſuyer de l'ennemi, & de l'autre ceux mêmes que vous ſervez au peril de votre vie, vous accablent de reproches & d'invectives.*

Quelque affligé qu'il parût de cette diſgrace, il n'en étoit encore, l'infortuné jeune homme, qu'aux premiers pas des cruels malheurs où ſa deſtinée le conduiſoit. Pour revenir préſentement à Scanderbeg, & ſçavoir quelle raiſon il eut de remettre le ſiege de Daine à un autre temps, il faut reprendre la choſe de plus haut.

Auſſi-tôt qu'Amurat eut quitté ſa ſolitude & repris le gouvernement de l'Empire, il tourna toutes ſes penſées vers l'Albanie, & réſolut d'y envoyer une nouvelle armée pour tenter encore une fois de ſe l'aſſujettir. Muſtapha, qui ſçavoit par ſa propre experience combien l'entrepriſe étoit difficile, & qui n'avoit pas moins en vûë de juſtifier ſa défaite que de réſoudre le Sultan à prendre un bon parti, ne feignit point de lui repreſenter que tout étoit à craindre de la valeur & de l'habileté de l'Albanois, ſi on ne ſe hâtoit de s'en défaire ; que pour y réüſſir il étoit d'une neceſſité abſoluë de s'y prendre autrement qu'on ne l'avoit fait juſques-là ; & ſans ſe contenter d'envoyer de petites armées comme pour eſcarmoucher contre la ſienne, tomber ſur lui avec toutes les forces de l'Empire, ou ceſſer de lui faire la guerre : qu'à la verité on pouvoit la finir par quelque traité ; mais que s'il n'étoit pas de la dignité d'un Empereur Ottoman de rechercher de paix un eſclave revolté contre ſon maître, il étoit auſſi de l'honneur & de la reputation des armes Ottomanes de n'être plus employées contre lui, que pour lui faire porter la peine que meritoient ſon audace & ſa rebellion. Ce qu'avançoit

Muſtapha fut appuyé par Aly Bacha, & par Teriſe, qui n'avoient pas moins d'intêret que lui à faire entendre au Sultan ce qu'il devoit penſer de Scanderbeg, ennemi ſelon eux très-redoutable, & à moins que de l'accabler par le nombre, invincible. Soit que leurs diſcours n'euſſent fait nulle impreſſion ſur l'eſprit d'Amurat, ſoit qu'il voulût ſe reſerver la gloire de triompher d'un guerrier qui étoit la terreur de ſes Generaux; il ſe contenta de renvoïer Muſtapha en Epire avec quinze mille chevaux. Mais de peur de décrediter ſes armes; il lui défendit très-expreſſement de ne rien entreprendre contre l'Albanois quelque occaſion favorable qui pût ſe préſenter, ni de faire le dégât dans ſon païs comme auparavant; que tout ce qu'il lui enjoignoit, & à quoi uniquement il réduiſoit ſa commiſſion, étoit de mettre les ſujets de l'Empire à couvert des courſes & des vexations de ce brigand, ainſi appelloit-il Scanderbeg, & de veiller au repos & à la ſeureté de la frontiere. Suivant ces ordres Muſtapha prit la route de la Macedoine avec ſon armée, & choiſit un poſte ſur les confins de l'Epire, qui lui parut devoir ôter aux ennemis toute eſperance de le forcer & toute envie de l'attaquer. Il y avoit déja quelques jours qu'il s'y étoit établi, lorſque Scanderbeg fut obligé de quitter le Camp de Daine pour aller livrer bataille aux Venitiens. Son éloignement & le peu de monde qu'il avoit laiſſé devant la Place, furent une forte tentation au General Turc d'aller chercher ces troupes, dont la défaite lui paroiſſoit immanquable, en auſſi petit nombre qu'elles étoient, & pendant l'abſence de leur Chef. Il demeura long-temps en ſuſpens entre le deſir de remporter cet avantage, & la crainte de déſobéir au Sultan; l'honneur l'éguillonnoit & le pouſſoit au combat; mais la ſeverité Ottomane & les exemples qu'il avoit devant les yeux de la punition de pluſieurs Generaux qui avoient outre-paſſé leur pouvoir, étoient un frein à ſon déſir. Et quoiqu'il eût lieu de préſumer qu'on ne condamneroit point à la Porte une entrepriſe faite en de ſi favorables conjonctures; il jugea qu'il étoit encore plus ſeur pour lui de manquer une victoire par ſoumiſſion aux volontez de ſon maître, que de la remporter au hazard de lui déplaire & de l'offenſer. Cependant comme il mouroit d'envie d'avoir ſa revanche, & de rétablir l'honneur de ſon parti, il ne ceſſoit de donner des avis à la Porte de l'embarras que cauſoit à l'Albanois la guerre qu'il avoit avec les Venitiens, & de la facilité qu'on trouveroit à le vaincre, ſi ſa Hauteſſe vouloit revoquer ſes ordres & lui permettre de l'attaquer. Amurat qui ſoupçonnoit qu'il y eût de la colluſion dans cette guerre que les Chrétiens ſe faiſoient en Albanie, & que ce pouvoit bien n'eſtre qu'une feinte pour tirer le Bacha de ſes retranchemens, fut quelque temps à deliberer quelle réponſe il lui feroit. Après y avoir bien penſé, & jugeant l'affaire fort ſerieuſe ſur la nouvelle qu'il reçût de la bataille qui s'étoit donnée entr'eux, il fit ſçavoir à Muſtapha qu'il levoit la défenſe qu'il lui avoit faite de ſortir de ſes retranchemens ; qu'étant ſur les lieux il pourroit mieux juger que ceux qui en étoient éloignez, de l'état des affaires, & prendre conſeil du temps & des occurrences ; qu'il s'en remettoit donc à ſa prudence, & qu'il tentât hardiment ce qui lui paroiſſoit devoir tourner à l'honneur & à l'utilité de l'Empire.

A la premiere nouvelle qui étoit venuë à Scanderbeg de l'arrivée de Muſtapha, il avoit envoyé cinq mille hommes ſur les confins de la Macedoine, afin de l'obſerver & de s'oppoſer à ſes deſſeins. Ces troupes, qui jugerent par tous les mouvemens que faiſoit le Bacha depuis la permiſſion qui lui étoit venuë de la Porte, qu'il ſe diſpoſoit à un combat, dépêcherent à Scanderbeg pour avoir ſes ordres. Sa réponſe fut qu'il vouloit abſolument qu'ils l'attendiſſent pour en venir aux mains, que dans peu de jours il iroit les joindre avec un renfort conſiderable, & que ce qu'ils avoient à faire avant ſon arrivée étoit de ſe tenir dans des lieux couverts de bois & de montagnes, comme il s'en trouvoit pluſieurs dans leur voiſinage, qui les miſſent en ſeureté contre les entrepriſes de l'ennemi. Il étoit alors devant Daine qu'il tenoit toûjours bloquée. Il donna à Ameſe le commandement des troupes qu'il y laiſſoit, & lui déclara que ſon intention étoit qu'il demeurât dans ce Camp pour tenir toûjours la Place ſerrée de près, ſans livrer d'attaques, & ſans faire de courſes dans le païs d'alentour. Et comme de cinq mille hommes qui faiſoient tête aux Turcs il en avoit tiré près de mille pour divers beſoins, il prit avec lui cinq cens chevaux & quinze cens hommes de pied, choiſis entre tous ceux qui étoient aux portes de Daine, & avec ce petit corps il alla en toute diligence ſe joindre à celui qui l'attendoit ſur la frontiere.

A peine étoit-il en marche que les Scutariens informez des deſſeins du General Turc, & de l'occupation qu'il donnoit à Scanderbeg, réſolurent entr'eux de profiter de la conjoncture pour ſurprendre la ville de Baleſe, dont la garniſon ne ceſſoit de les harceler & de ravager leur Païs. Tout ce qu'il y avoit de troupes à Scutari & aux environs marcha à cette expedition avec un gros train d'artillerie. Quelque ſoin qu'ils euſſent de tenir leur deſſein ſecret, Marin qui commandoit dans Baleſe ne laiſſa pas d'en être averti. Et comme il s'en falloit bien qu'il n'eut aſſez de forces pour ſe défendre contre la multitude qui venoit l'attaquer; voyant d'ailleurs que des murailles toutes fraiches étant battuës par le canon, feroient bien-toſt ruinées, il fit charger promptement tous les bagages, donna ordre à la garniſon de prendre les armes & de ſe tenir prête à marcher; & à l'entrée de la nuit ſe retira ſans bruit avec toute ſa ſuite au Camp de Daine, laiſſant Baleſe deſerte & toute nuë aux ennemis. Peu d'heures après que ceux-ci n'étoient déja plus qu'à une demi-lieuë de la Place, ſurpris extrémement de ne rencontrer perſonne, de ne rien entendre, de ne voir même aucune apparence de corps de garde ni de ſentinelles ſur les remparts, ils ſe défierent de ce ſilence & de

cette ſolitude, & craignirent que Marin bien inſtruit de leurs mouvemens ne leur eut dreſſé quelque embûche. Pour s'en éclaircir, ils firent reconnoître la place, & lorſque ſur le rapport de ceux qui l'avoient veuë de plus près, ils ſçurent ce qui en étoit, ils ne furent pas peu mortifiez de ſe voir fruſtrez de leur eſperance. Perſonne toutefois n'en eut plus de dépit que Humoï qui avoit la conduite de cette affaire. Il vouloit ſe venger de la détention d'André ſon frere que Scanderbeg n'avoit jamais voulu relâcher; & peut-être ſe flatoit-il que parmi les priſonniers qu'il feroit, il s'en trouveroit en aſſez grand nombre, ou d'un rang aſſez diſtingué, pour en propoſer un échange avec André. Mais à la veuë de la place tous ces beaux projets s'évanoüirent, & il ne s'agiſſoit plus que de la raſer, pour ôter aux ennemis l'envie de s'en reſſaiſir. Les ordres donnez pour cet effet ne furent pas d'une difficile execution. Il ne fallut ni ſappe ni mines pour démolir les murs; le mortier qui lioit les pierres n'étant pas encore durci, il ſe trouva qu'en pouſſant encore ces ouvrages avec des barres de fer, tout ſe détachoit & tomboit. Enſuite on mit le feu aux paliſſades, on détruiſit les remparts & les caſernes; & en fort peu de temps Baleſe fut remiſe dans le même état où Scanderbeg l'avoit trouvée. Les Scutariens qui ne vouloient pas qu'on perdît le ſouvenir de leur expedition, en laiſſerent ce triſte monument, qui peu de temps après fut à Scanderbeg un vif éguillon de dépit & de vengeance contre eux. Avant que de reprendre le chemin de Scutari, il y en eut qui propoſerent d'aller délivrer Daine, pour ne pas retourner chez eux ſans quelque exploit conſiderable.

Ils ſe perſuadoient que Scanderbeg étant abſent & fort occupé, on pouvoit ſe répondre ſeurement du ſuccès de cette entrepriſe & même du gain de la bataille, ſi Ameſe ſortoit de ſes lignes & venoit au devant d'eux pour les combattre. Ils ne furent pas écoutez, parce qu'il parut à la meilleure partie des Officiers qu'ils n'étoient pas aſſez forts pour faire cette tentative, outre qu'il ne leur étoit pas permis d'y penſer ſans un ordre exprès de leur General, qui étoit le Gouverneur de Scutari. Ainſi l'on s'en retourna à peu près comme on étoit venu, ſans dépoüilles, ſans priſonniers, ſans aucunes marques de victoire; ce qui fit dire à quelques-uns de ceux qui ſouffroient impatiemment, qu'on ne les eut point menez au ſecours de Daine, que

pour une entrepriſe comme celle de la ruine de Baleſe, on pouvoit ſe contenter de pionniers & de Manœuvres ſans y employer des guerriers.

Cependant Muſtapha épioit inutilement l'occaſion de défaire la petite armée d'Albanois que Scanderbeg avoit envoyez contre lui. Car ceux ci tantôt ſe couvrant de leurs retranchemens qui les defendoient encore mieux que leurs armes, tantoſt ſortant en petites troupes, & feignant de fuir devant les eſcadrons qu'on détachoit ſur eux, ne faiſoient qu'amuſer l'ennemi qui n'oſoit ni les attaquer dans leur fort, ni les pourſuivre quand ils ſe retiroient, de peur de donner dans quelque embuſcade. Deſeſperant donc de pouvoir les joindre pour les combattre, il ſe contenta de pourvoir à la ſeureté de ſon Camp par de bons corps de garde, & d'employer le reſte de ſes troupes à piller & ſaccager tous les lieux d'alentour. Sur ces entrefaites arrive Scanderbeg avec les nouvelles troupes qu'il amenoit; & au premier avis qu'en eut le Bacha, il fit un mouvement en avant, & vint camper dans une plaine appellée Orenochie, à une bonne demi-lieuë des Albanois, & à trois lieuës ou environ de Croïe. Scanderbeg fit d'abord publier un ordre, qui portoit défenſe expreſſe à tous ſes Soldats d'abandonner leurs poſtes & de s'éloigner du gros de l'armée. Enſuite il les fit travailler en diligence à fortifier le Camp, pour y trouver un aſyle, en cas qu'il fût pouſſé par les ennemis. Les travaux achevez, il fit la reveuë de ſes troupes, qui ne ſe trouverent que de quatre mille chevaux & d'environ deux mille hommes de pied ; tous au reſte bien aguerris & d'une réſolutiou qui ne permettoit pas de douter que ce nombre ne ſuffiſt pour remporter une ſeconde victoire ſur Muſtapha, auſſi glorieuſe que la premiere.

Les deux armées n'étant plus ſéparées que d'un petit intervalle, il y eut une ſcene qui donna bien de la joye aux Chrétiens, & qui fut un facheux préſage pour les Infideles. Un Cavalier Turc, nommé Caraguſe, homme de diſtinction, autant qu'on en pouvoit juger à ſes armes & à ſon cheval, s'étant détaché des rangs, vint voltiger autour de l'armée Chrétienne, & défier à un combat ſingulier celui qui ſe croiroit le plus brave d'entr'eux. On négligea d'abord cette rodomontade : lui perſuadé qu'on le craignoit, redouble ſa fierté, fait caracoler ſon cheval dans la plaine, morgue les Chrétiens & ne ceſſe de les agacer par des paroles & des railleries piquantes. Scanderbeg porta les yeux ſur ſes Officiers, d'une maniere à leur faire entendre qu'on lui feroit plaiſir de faire taire ce fanfaron.

Paul Maneſſi qui devina ſa penſée, & qui avoit la réputation d'être le meilleur & le plus adroit Cavalier de toute l'armée, va ſur l'heure ſe préſenter au Prince & lui demander ſon agrément pour accepter le défi. Scanderbeg y conſent avec joye, le louë de ſa genereuſe entrepriſe, & lui témoigne que le ſuccès particulier qu'il en eſperoit lui feroit d'un bon augure pour la victoire generale. Dès qu'ils furent en lice, les deux champions prennent du champ autant qu'il en falloit pour courir l'un ſur l'autre. Les armées avoient les yeux ſur eux avec toute l'attention que devoit leur cauſer un tel ſpectacle. Il ne dura pas long-temps. Paul qui viſoit à l'œil droit de Caraguſe, & qui avoit bien meſuré ſon coup, lui enfonça ſa lance ſi avant dans la teſte, qu'il le renverſa de cheval, ou mort ou mourant. Auſſi-tôt il met lui-même pied à terre, enleve les armes au Turc, lui coupe la teſte, & la mettant au bout de ſa lance rentre dans les rangs chargé de ce glorieux trophée. Il y fut accüeilli des acclamations & des applaudiſſemens de toute l'armée & conduit comme en triomphe à Scanderbeg. Le Prince après l'avoir comblé de careſſes & de conjoüiſſances, lui fit préſent d'une riche cotte d'armes, & outre cela d'une terre d'un gros revenu, dont peu de jours après il fut mis en poſſeſſion.

Scanderbeg prit de là occaſion d'encourager ſes gens & de les piquer d'émulation. Il leur dit, qu'ils devoient regarder Caraguſe comme une victime immolée à la victoire qui la rendroit favorable à leur parti; que ſur ce premier eſſay de la valeur Albanoiſe, ils allaſſent aux ennemis la teſte levée & ſe perſuadaſſent qu'il n'y en auroit pas un d'entr'eux dont ils n'euſſent auſſi bon marché que Paul l'avoit eu de ſon aggreſſeur. Après quoi tout étant prêt pour la marche, il tire les troupes de ſon Camp ſur les onze heures du matin, au bruit des tambours & au ſon des trompettes, les range en bataille, ſe met à leur tête, & les faiſant avancer avec autant d'ordre qu'elles avoient de réſolution, s'approche fierement des Infideles pour les combattre. Un mouvement ſi hardi ſurprit d'autant plus Muſtapha, qu'il n'auroit jamais pû imaginer qu'une ſi petite armée eut l'audace de ſe préſenter devant la ſienne, deux fois plus forte, & de l'affronter en raſe campagne. Ne s'étant pas attendu à

un combat, il fallut le ſoûtenir d'abord avec quelques eſcadrons qu'il y entraîna rapidement & en aſſez mauvais ordre. Il eſt vrai que ces premiers furent ſuivis de tout le reſte de l'armée, mais par pelotons ſeulement; & comme ils ne ſe trouvoient jamais en aſſez grand nombre pour faire teſte aux Albanois, à peine un Corps s'étoit-il montré qu'il étoit défait, & regagnoit le Camp, pendant que d'autres en ſortoient pour courir au ſecours du General & de ceux qui étoient aux priſes. Muſtapha au deſeſpoir de ce déſordre, crioit à ſes gens qu'ils le ſuiviſſent; & qu'ayant toûjours les yeux ſur lui, par-tout où ils le verroient porter l'attaque, ils donnaſſent teſte baiſſée. Sur cela il pouſſe ſon cheval, & ſe lance impetueuſement dans le premier front des ennemis, reſolu de s'y ouvrir un chemin à la victoire, ou de vendre cherement ſa vie. Quantité d'Officiers, & aſſez bon nombre d'Eſcadrons le ſuivirent; & ceux qui s'étoient retirez ayant honte d'avoir abandonné leur General, revenoient les uns après les autres, & s'efforçoient de repouſſer l'ennemi. Ainſi le combat devenoit plus âpre & plus ardent, ſans toutefois que les Turcs puſſent encore eſperer d'en remporter l'avantage, ni les Albanois appréhender de le perdre. Moyſe toûjours lui-même, c'eſt à-dire plein de courage & de vigueur, tantoſt avec des gens de pied, tantoſt ſuivi de quelques eſcadrons, couroit à tous les ennemis qui ſe préſentoient, & en faiſoit un grand carnage. Paul de ſon côté qui s'étoit attaché au corps de bataille, le menoit ſi rudement, qu'après une legere réſiſtance tout plioit devant lui ou étoit taillé en pieces. Muſtapha voyant avec quelle vigueur ce dernier pouſſoit ſes gens, mit ſa teſte à prix, & promit de grandes récompenſes à quiconque viendroit à bout de le défaire d'un ſi redoutable ennemi.

A l'heure même Paul ſe voit inveſti d'un gros de Turcs, qui s'envioient les uns aux autres la gloire & l'avantage d'executer l'ordre qu'ils avoient reçû. Ce vaillant homme ne faiſoit en quelque maniere que ſe joüer de ces vains efforts, & avec une troupe des plus braves & des plus intrepides de l'armée renverſoit & abbatoit à ſes pieds tous ceux qui cherchoient à l'approcher. Du côté des Turcs c'étoit une confuſion à ne ſçavoir plus où ils en étoient ; tous leurs rangs rompus, tous leurs poſtes abandonnez, preſque tous leurs chevaux tuez à coup de piques par l'Infanterie Chrétienne ; & ces Cavaliers démontez, obligez la lance au poing de combattre & de ſe défendre en fantaſſins, l'Albanois peſle-meſle parmi eux, qui les chargeoit de tous coſtez, & qui n'ayant plus d'attaques à ſoûtenir ne trouvoit & ne ſongeoit qu'à maſſacrer. Muſtapha voulut encore faire une tentative, & s'enfonça avec quelques Officiers auſſi déterminez que lui dans un gros de troupes où étoit Scanderbeg, perſuadé que s'il pouvoit l'avoir vif ou mort, c'étoit une plus grande victoire pour lui, que s'il avoit défait toute ſon armée. Sa temerité lui reüſſit mal ; il ſe vit environné d'abord par une grande foule de combattans, & ſerré de ſi près que ſa perte étant inévitable, il fut obligé de ceder à ſon malheur & de ſe rendre priſonnier de guerre avec douze de ſes principaux Officiers. Après les avoir déſarmez, on les mena comme en triomphe par tous les rangs, lui ſeul à cheval, tous les autres à pied & les mains liées derriere le dos. On prétend que les Turcs laiſſerent bien dix mille hommes ſur la place. Il y eut peu de priſonniers, parce que les Albanois acharnez au combat tuoient indifferemment tout ce qui réſiſtoit ou qui demandoit quartier. Il ne s'en trouva donc aprés l'action que quatre-vingts deux, plus conſidérables par leur qualité que par leur nombre, & avec cela quinze étendarts qu'on leur prit. Du côté des Chrétiens on ne comptoit que trois cens hommes tuez & aſſez peu de bleſſez. Scanderbeg en ſe conjoüiſſant avec les Chefs de ſon armée, leur déclara que jamais il n'avoit vû d'action plus vive ni pouſſée avec plus d'haleine. Le Soldat eut bien dequoi s'enrichir de la dépoüille des ennemis. On trouva dans leur Camp quantité de chevaux, parmi leſquels il y en avoit pluſieurs de prix, ſans parler du grand butin qu'ils avoient amaſſé par les courſes & le pillage qu'ils ne ceſſoient de faire depuis quelque temps dans tout le Païs. Mais ce qui ſuffiſoit pour remplir l'avidité du ſoldat ne ſatisfaiſoit pas encore la vengeance du Chef. Plein de reſſentiment & d'indignation du ravage que les Turcs avoient fait dans quelques contrées de l'Albanie, après avoir laiſſé reſpirer un moment ſon arméee, il la conduiſit ſur les terres des Infidelles, fit piller quantité de bourgs & de villages, & enſuite y mettre le feu. Il étoit plus d'une heure de nuit, lorſqu'il rentra dans ſon Camp, & de là juſqu'au jour on permit aux troupes de ſe repoſer. Tout étoit dans un morne ſilence, ſans cris d'allegreſſe ſans feux de joye, ſans le tumulte & l'a-

gitation ordinaire d'une armée victorieuſe ; parce que le Prince paroiſſant conſterné de la nouvelle qu'il venoit de recevoir, que la garniſon de Scutari avoit raſé Baleſe, ceux qui l'entouroient compoſoient leur viſage ſur le ſien ; & que cette triſteſſe qu'on leur voyoit ſe communiquoit à toutes les troupes.

Le lendemain il laiſſa deux mille chevaux & mille hommes de pied pour couvrir la frontiere, & ſe faiſant ſuivre du reſte de l'armée avec les priſonniers & le butin qu'il avoit fait, il tira droit à Daine, où il apprit de Marin Span tout le détail de la ruine de Baleſe. Sa colere redoubla au recit qu'on lui en fit, Pour ſe venger avec éclat, il ordonna à ſa cavalerie de marcher avec lui, paſſa le Drin, & étant entré dans le territoire de Scutari, il y exerça des violences & des hoſtilitez que juſques-là il ne s'étoit point encore permiſes. On étoit ſur la fin de l'Automne, qui eſt le temps qu'on a coûtume de recüeillir les fruits de la terre. Il fit couper les arbres, ravager les vignes, brûler quantité de villages, avec ordre à ſes troupes de tuer tous ceux qui ſe mettroient en devoir de ſe défendre & de diſputer ce qu'il vouloit qu'on leur ravît. Ce païs ruiné il paſſa en d'autres qui étoient encore du domaine de Veniſe, & les traita à peu près comme le premier. La déſolation fut ſi grande dans toute cette contrée, qu'il n'y avoit perſonne qui ne criât hautement contre les Scutariens, & ne deteſtât leur temerité d'avoir attiré ſur eux les armes d'un tel ennemi. Il vouloit continuer ſes courſes & ſes ravages, mais les pluyes qui ſurvinrent, ſuivies de neiges & d'un grand froid, l'obligerent de ſe retirer ſous ſes tentes auprès de Daine, pour ſe mettre à l'abri des injures de l'air & des rigueurs de la ſaiſon. On lui conſeilloit d'attaquer la Place, & ſes troupes paroiſſoient diſpoſées à bien ſeconder cette entrepriſe : il crut neanmoins devoir encore temporiſer ; parce qu'il apprenoit tous les jours par des rendus que la diſette de vivres y étoit extrême, & que bien-tôt elle ſeroit forcée de demander à capituler. Quelques jours après qu'il s'en fut rapproché, arriverent les Députez de la Porte pour traiter avec lui de la rançon de Muſtapha & des autres Officiers Turcs qu'il tenoit priſonniers. On convint de vingt-cinq mille ducats qui lui furent délivrez ſur le champ ; & à peine les eut-il touchez qu'il les fit diſtribuer à divers Officiers qui s'étoient le plus diſtinguez dans le dernier combat. Pour lui, ſe contentant de la gloire qu'il y avoit acquiſe, & de la terreur que ſon nom répandoit dans tout l'Empire Ottoman, après avoir remis en liberté ſes priſonniers, il ne ſongea plus qu'à les traiter comme des hoſtes & des amis. Il leur fit rendre par ſa Cour & par ſes troupes tous les honneurs qui étoient dûs au rang qu'ils tenoient parmi eux, les régala pluſieurs fois magnifiquement ; & outre une bonne eſcorte qu'il leur donna quand ils partirent, quelques Seigneurs & quelques Officiers de guerre eurent ordre de les accompagner juſques ſur la frontiere.

Preſque au même temps il reçut divers avis que les Venitiens penchoient fort à la paix. Tout le païs qu'ils avoient en Epire, ou ſaccagé par le fer & par le feu, ou menacé d'un pareil déſaſtre, & avec cela la crainte de perdre Daine qui ſouffroit les dernieres extrémitez, deux raiſons preſſantes qui les avoient fait penſer à un accommodement. Les premiers bruits qui en couroient furent confirmez peu de jours après par les nouvelles qui lui vinrent, qu'ils envoïoient des députez pour négocier cette affaire, & que déja ils étoient ſur la frontiere. La ſage conduite de cette Republique eut bien-toſt déſarmé ſa colere ; à l'heure même non-ſeulement il fit ceſſer toutes les hoſtilitez qu'on continuoit d'exercer dans leur Païs, mais même il envoya une partie de ſa Nobleſſe au devant de ces députez, pour leur faire une reception plus honorable. Dès le lendemain de leur arrivée il leur accorda l'audience qu'ils demandoient pour expoſer leur commiſſion. Elle portoit en deux mots, que le Prince d'Epire retireroit ſes troupes de devant Daine, & que la Republique ayant déja pris cette Place ſous ſa garde & ſous ſa protection, la proprieté lui en demeureroit avec tout droit de Souveraineté; qu'en échange elle cederoit au Prince d'Epire une contrée qui s'étendoit le long du Drin, nommée Buſegiarpeni. Ce qu'on lui offroit étant plus à ſa bienſeance & d'une plus grande étenduë de terres que ce qu'on lui diſputoit, ſon Conſeil fut d'avis de prendre les Venitiens au mot. Il le fit ſans balancer, & incontinent après le traité fut ſigné de part & d'autre, & envoyé au Senat de Veniſe pour le ratifier. Enſuite adreſſant la parole à ces Envoyez, il leur témoigna un ſenſible regret de s'être vû contraint de déclarer la guerre à une République pour laquelle il avoit toute l'eſtime & tout l'attachement qu'avoient eu ſes Anceſtres, & que des Princes Chrétiens ne pouvoient juſtement lui refuſer; que ce

n'étoit point pour lui demander raiſon d'une injuſtice qu'il avoit pris les armes contre elle, étant très-perſuadé de la ſageſſe & de l'équité de ſon gouvernement, mais ſeulement pour ne ſe pas manquer à lui-même à ſon propre honneur, & pour ſoutenir un droit qu'il ne croyoit pas qu'on pût lui conteſter; que lorſqu'il avoit produit ſon traité avec Lech Zacharie, on devoit l'en croire ſur ſa parole & ſur des preuves ſi authentiques, plûtôt que de prêter l'oreille à des eſprits mal intentionnez qui s'efforçoient de le faire paſſer pour un fauſſaire & pour un uſurpateur; mais qu'enfin ce differend ſe trouvant heureuſement pacifié par l'accord qui venoit d'être conclu, il les prioit d'aſſeurer leurs maîtres qu'il acceptoit de tout ſon cœur leur amitié & leur alliance, & que tous les biens qu'il avoit, ſes forces & ſon païs, ſa vie même, il les voüoit à leur ſervice & aux interêts de leur Etat. Auſſi toſt après il annonça cette paix à ſes troupes, & la fit publier dans tout l'Epire par des couriers dépêchez exprès. Enſuite le blocus de Daine fut levé & les portes de la Ville ouvertes.

Les aſſiegeans ceſſant dès-lors de regarder les aſſiegez d'un œil ennemi, les invitoient à manger ſous leurs tentes pour les dédommager de la longue faim qu'ils leur avoient fait ſouffrir ; & tous enſemble, comme confondus en une ſeule armée, travaillerent par ordre de leurs Chefs à raſer les lignes & les forts qui tenoient la Place renfermée. En vertu de ce traité André & Volcatagne furent remis en liberté ; & on rendit aux Scutariens & aux autres ſujets de la Republique, les Châteaux, les Forteresſes & tout le païs qu'on leur avoit pris. A quelques jours de là, après de grandes réjoüiſſances & divers ſpectacles de jeux & de tournois, ſelon la coûtume du Païs, on renvoya les députez avec de riches & de magnifiques préſens.

Cependant Scanderbeg à qui ſa grande vivacité ne permettoit pas de ſe tenir long-temps en repos, s'avança ſur les frontieres des Turcs pour y faire le dégât & le butin ordinaires. Il joignit aux troupes qui avoient gagné la derniere bataille, celles qu'il avoit laiſſées au blocus de Daine, & forma de ces deux corps une armée auſſi nombreuſe qu'il avoit accoûtumé d'en mener contre les ennemis quand il falloit les combattre. A le voir avec tout ce monde on eut dit qu'il alloit executer quelque grande entrepriſe ; & les troupes quoique fatiguées ne laiſſerent pas de s'y diſpoſer. Il

ſe déclara cependant de ſon deſſein, & à la premiere ouverture qu'il en fit, il n'y eut perſonne qui ne voulut être d'une expedition où tous eſperoient de trouver la recompenſe de leurs ſervices. Car juſques-là ſes ſoldats n'avoient point encore de paye reglée, n'en recevant d'ordinaire qu'autant qu'ils ſçavoient s'en donner par leurs mains ; & c'eſt en partie ce qui l'obligeoit à faire tant de courſes & de pillages, & ce qui donnoit lieu à quelques Princes voiſins, plus ſoigneux d'amaſſer que lui, d'appeller les terres des ennemis, le tréſor de Scanderbeg. Il les laiſſoit dire ; & ſans mettre d'impoſts ni de taxes ſur ſes peuples, il s'en tenoit à la maxime d'un ancien Romain*, que la guerre doit fournir elle même à ſon entretien. Etant donc entré dans le Païs des Turcs, il partagea ſon armée en trois corps, qui deux jours durant ne ceſſerent de ravager & de piller tous les lieux où ils ſe répandirent. Le maſſacre accompagna le pillage, en repreſſailles des violences & des cruautez de Muſtapha : & de tous les ſujets du Turc il y avoit ordre de n'épargner que les Chrétiens, auſquels encore on ne laiſſoit que la liberté & la vie. Tout ce qu'on ne pouvoit emporter on y mettoit le feu de même qu'aux édifices. Ses troupes fort fa-

* Bellum ſeipſum alit. Tit. Liv. liv. 34.

tisfaites de leur expedition & gorgées de butin, ne demandoient pas mieux que de continuer cette guerre. Scanderbeg, qui n'étoit pas de même avis, en congedia une partie, ſelon qu'il avoit coûtume d'en uſer lorſque l'ennemi s'étoit retiré, laiſſant toutefois ſur les confins de la Macedoine les trois mille hommes qui avoient eu ordre d'y demeurer après la bataille ; & avec ſa garde ordinaire & quelques autres corps qu'il retenoit toûjours auprès de lui, il reprit le chemin de Croïe.

Peu de jours après il y reçut une Ambaſſade ſolemnelle de la part des Venitiens. *Le Senat touché d'une joye ſenſible d'apprendre la facilité que les députez de la Republique avoient trouvée dans le Prince d'Epire pour conclure un accommodement, & tous les honneurs qu'ils en avoient reçûs, voulut combattre de generoſité avec lui. Tous ceux donc qui le compoſoient s'étant aſſemblez, après avoir déliberé long-temps ſur ce qu'ils pourroient faire de mieux pour lui marquer leur reconnoiſſance & leur attachement, ils le créerent Citoyen de Veniſe lui & ſes deſcendans, & firent inſcrire ſon nom parmi les premieres & les plus nobles familles de la Seigneurie. Ce pas fait, ils l'établirent ſeul Gouverneur de tout le Païs que la Republique avoit en Epire, & Lieutenant General de ſes troupes. Les Patentes en ayant été expediées ſur le champ, de même que les Lettres de naturalité, elles lui furent apportées par les Ambaſſadeurs avec de riches préſens, & c'eſt ce qui mit le dernier ſceau à une paix ſi utile aux deux partis. Il étoit de l'intereſt commun des Venitiens & de Scanderbeg de ſe réünir contre Amurat ennemi déclaré de tous les Princes Chrétiens. Mais autant que la République fit paroître de ſageſſe à rechercher l'alliance d'un guerrier ſi formidable aux Infideles, autant y eut-il de nobleſſe & de grandeur dans la maniere dont elle le fit, lui donnant des marques éclatantes d'eſtime & d'honneur ſans déroger à ſa propre dignité.

Juſques-là les Turcs n'avoient fait proprement qu'eſſayer les forces & la valeur de ce Prince ; mais ſçachant par une rude expérience ce qui en étoit, & que pour ſe délivrer d'un tel ennemi, il falloit neceſſairement l'attaquer avec d'auſſi fortes armées que s'ils euſſent eu affaire aux plus grandes puiſſances de l'Europe ; ils ſe déterminerent enfin à prendre ce parti. Il paroîtra peut-être que Scanderbeg prévoyant cet orage devoit ſonger à le conjurer par quelques avances & quelques propoſitions d'accommodement, & que de vouloir s'y oppoſer, c'étoit porter la hardieſſe juſqu'à la temerité. Mais outre qu'il ne pouvoit pas compter ſur la bonne foi des Turcs, quelque traité qu'ils fiſſent avec lui, il avoit trop de hauteur pour s'abaiſſer à demander la paix à des ennemis, à qui il ſe croyoit en droit de la donner par l'aſcendant qu'il avoit pris ſur eux; & trop de fermeté pour s'effraïer de tous les efforts qu'ils pouvoient faire, & ſe laiſſer vaincre par cette ſeule terreur Il croyoit qu'il étoit d'un grand cœur de tenter le danger avant que de le craindre ; & qu'au pis aller, il y auroit plus d'honneur à y perir avec courage, que de l'éviter avec lâcheté. Dailleurs eſtant plein de Religion il s'aſſeuroit toûjours ſur la protection du Ciel, attendant de Dieu tout ſon ſecours, de même qu'il reconnoiſſoit & qu'il s'en expliqua pluſieurs fois, que ce n'eſtoit qu'à lui qu'il étoit redevable de la proſperité de ſes armes. On verra par la ſuite de cette hiſtoire que ſa confiance ne fut pas vaine, & que la même main qui l'avoit porté ſur le trône, ne ceſſa depuis, tant qu'il vécut, de ſe preſter à lui pour l'y affermir.

Fin du ſecond Livre.

HISTOIRE
DE
SCANDERBEG
ROY D'ALBANIE.

L'IVRE TROISIE'ME.

AUTANT que la paix qui venoit d'être concluë entre Scanderbeg & les Venitiens avoit répandu de joye dans toute l'Albanie, autant jetta-t-elle d'allarmes & d'épouvante dans la Macedoine, dont les peuples étoient preſque tous ſujets du Turc. Ils avoient déja beaucoup ſouffert des fréquentes courſes de Scanderbeg; mais voïant qu'il n'y avoit plus rien qui pût détourner ſes armes de deſſus eux, & qu'ils alloient être plus expoſez que jamais à toutes ſes ſurpriſes, ils dépêcherent couriers ſur couriers à la Porte, pour en obtenir un prompt & puiſſant ſecours On y comprit ſans peine de quelle importance il étoit de ne pas fermer l'oreille à leurs plaintes, & qu'autrement c'étoit les réduire à la neceſſité de ſe ſoumettre à ce dangereux voiſin contre qui ils demandoient de la protection. D'un autre côté, ne pas envoyer en Epire de plus fortes armées qu'on n'avoit fait juſques-là, qu'y gagneroit-on que de redoubler l'audace & la fierté de l'ennemi qu'on vouloit abbattre, & augmenter ſes triomphes par tous les avantages qu'il continueroit de remporter ? C'eſt ce qui détermina Amurat à faire agir contre lui toutes ſes forces, pour le terraſſer d'un ſeul coup ; & non content de cela, il crut devoir ſe charger lui-même de l'execution de ce deſſein. Il s'en ouvrit à quelques Viſirs qui étoient de ſon Conſeil, & tous ayant approuvé ſa réſolution, il leur recommanda le ſecret & la diligence. On travailla d'abord à l'expedition de ſes ordres, & auſſi-toſt après furent publiez des Mandemens dans toutes les Provinces de ſon obéiſſance, qu'elles euſſent à fournir certain nombre d'hommes & de chevaux qu'on leur impoſoit, & de les envoyer le plus promptement qu'il ſe pourroit à Andrinople. Au premier bruit qui courut d'un ſi grand appareil de guerre, tous les Etats Chrétiens voiſins de la Turquie

priſent l'alarme, & particulierement les Grecs & les Hongrois. Les premiers craignoient qu'il n'eût deſſein de renverſer leur Empire qui étoit déja ſur le penchant de ſa ruine ; les ſeconds qu'enflez du ſuccès de la journée de Varne, il n'entreprît d'envahir la Hongrie pour l'unir à ſes autres Etats. On ne manquoit pas de fortifier les ſoupçons des uns & des autres. Certains eſprits artificieux, qui feignoient d'être dans leurs intereſts, les avertiſſoient ſous main qu'ils ſe tinſſent ſur leurs gardes, parce que ſelon toutes les apparences c'étoit à eux qu'on en vouloit, & cela pour donner le change à Scanderbeg. Il étoit trop accoûtumé aux ruſes de ces Infideles pour s'y laiſſer ſurprendre ; & quand il n'eut pas appris, par les intelligences qu'il entretenoit à la Cour d'Amurat, que tous ces préparatifs étoient deſtinez contre l'Albanie, il n'auroit pas laiſſé de pourvoir également à la ſeureté de ſon païs. Il dépêcha à tous les Etats & à tous les Princes ſes confederez, pour les preſſer de prendre les armes, & de munir inceſſamment leurs Places de bonnes garniſons, & de toutes les choſes neceſſaires pour ſoutenir un ſiege. Il chargea Moyſe & quelques autres Generaux de faire de nouvelles levées, il fit enlever tous les grains de la campagne pour remplir les greniers & les magaſins des Villes ; & ſur-tout de celles qui étoient menacées. Il viſitoit lui-même tout le païs, vouloit tout voir par ſes yeux & entrer dans tous les détails, craignant toûjours que quelque choſe n'échapaſt à la prévoyance de ceux ſur qui il s'en repoſoit. Et parce que la conſervation de ſon Royaume dépendoit entierement de celle de Sfetigrade & de Croïe ; que la premiere de ces Places en étoit comme la clef, l'autre le centre, il eut un ſoin particulier qu'il n'y manquaſt rien pour une bonne défenſe. Il y avoit dans Croïe quantité d'habitans capables de porter les armes, tous au reſte très belliqueux & auſſi attachez à ſon ſervice, qu'ennemis de la domination des Turcs. Il n'en falloit pas davantage pour défendre la Place, & il pouvoit s'en fier à eux. Cependant il y fit entrer treize cens hommes choiſis ſur tous ceux qui compoſoient ſon armée, & dont il n'y en avoit pas un qui ne fût d'une valeur & d'une fidelité éprouvée. Il laiſſa à Uranoconte, homme d'une grande réputation dans tout l'Epire & parmi les troupes, le Gouvernement de cette Place, qu'il lui avoit donné quelque temps auparavant, & lui marqua tout ce qu'il y avoit à

faire pour la ſauver des mains des ennemis. De toutes les précautions qu'il prit, celle qui lui parut la plus neceſſaire, fut d'en tirer les femmes, les enfans & les vieillards, & de les faire conduire dans quelques Villes maritimes de l'Epire, où pluſieurs habitans de la campagne eurent ordre auſſi de ſe refugier avec leurs meilleurs effets. Il ne fut pas aiſé de faire conſentir les Croïens à cette ſéparation, & il y eut bien des plaintes & des remontrances, tant de ceux qui devoient reſter dans la Ville que de ceux qu'on obligeoit d'en ſortir ; mais les ordres étoient ſi exprès & ſi abſolus qu'il fallut obéir. Il craignoit que la préſence des femmes & des enfans n'amolît le courage des habitans, & que la crainte qu'ils auroient de voir paſſer au fil de l'épée des perſonnes qui leur étoient ſi cheres, s'ils venoient à être emportez d'aſſaut, ne les forçaſt de demander à capituler ; au lieu que tout objet capable de les attendrir étant éloigné de leur vûë, & n'ayant plus que leur propre vie à défendre, il eſperoit qu'ils aimeroient mieux la perdre les armes à la main que de ſurvivre à leur honneur.

Ce qu'il avoit fait à Croïe, Moyſe le fit de ſon côté à Sfetigrade. Il donna ordre de travailler ſans relâche à en augmenter ou perfectionner les fortifications ; il eut ſoin que les magaſins & les arſenaux fuſſent bien fournis ; il mit dehors toutes les bouches inutiles, & les remplaça de deux mille Dibriens qui avoient la reputation d'être les meilleurs guerriers de tout l'Epire ; & ne jugeant perſonne plus capable de bien défendre cette Place qu'un certain Pierre Perlat, il lui en donna le Gouvernement que le Prince avoit laiſſé à ſa diſpoſition. Quelque raiſon qu'eût Scanderbeg de croire que Moyſe, qui ne manquoit ni d'activité ni d'intelligence, avoit pourvû à tout, il voulut s'en aſſeurer encore davantage ; comme par un preſſentiment du malheur dont cette Place étoit menacée, & il s'y rendit en diligence. Tout ſe rapportoit parfaitement à ce qu'on lui avoit dit, bons travaux, bonne garniſon, des vivres & des munitions en abondance ; & ne trouvant pas qu'il y pût rien ajoûter, il ſe contenta d'aſſembler les Chefs de la bourgeoiſie, & les principaux Officiers des troupes pour les exhorter à bien faire leur devoir. Il ne leur diſſimula point qu'il s'attendoit qu'ils ſeroient les premiers attaquez ; mais auſſi qu'il eſperoit qu'ils ne combattroient pas avec moins de force pour le ſalut & pour la liberté de leur patrie, qu'ils l'avoient fait déja en tant d'occaſions pour la victoire & pour l'honneur de la nation. Il leur repreſenta que le deſtin de l'Albanie étoit entre leurs mains ; que Sfetigrade en étant le meilleur rempart, ſi les Infideles venoient à bout de la renverſer, tout le païs alloit eſtre en proye à leur avarice & à leur cruauté ; que ſi au contraire ils ſe trouvoient arrêtez d'abord par une ferme réſiſtance, ils perdroient courage, & deſeſpereroient de pouvoir ſubjuguer des peuples ſi belliqueux. Faites donc état, leur ajoûtoit il, que c'eſt de cette premiere entrepriſe qu'Amurat tirera les préſages du ſuccès de ſes armes. Qu'elle lui réüſſiſſe, vous l'allez voir triompher dès-lors comme vainqueur de tout l'Epire ; que vous la faſſiez échoüer par votre valeur & par votre conſtance, il ſe tiendra pour vaincu & ſe retirera. Quoique les Dibriens paruſſent aſſez encouragez par ce diſcours, le Prince n'oublia pas de leur promettre à tous des recompenſes proportionnées au ſervice important qu'ils rendroient à l'Etat, & c'eſt avec cette parole qu'il les quitta. Il reprit enſuite le chemin de Croïe, où les troupes qui devoient tenir la campagne avoient ordre de ſe rendre & de camper ſous les murailles de la Ville, en attendant qu'on en diſpoſaſt autrement.

A peine s'en fut-il rapproché, que divers coureurs vinrent lui donner avis que les ennemis eſtoient arrivez ſur la frontiere, & que tant que la vûë pouvoit porter, la plaine & les montagnes paroiſſoient toutes couvertes de troupes. Il eſt vrai qu'Amurat marchant en perſonne, amenoit avec lui toutes les forces qu'il avoit pû raſſembler de l'Europe & de l'Aſie. On prétend que ſon armée étoit de cent cinquante mille combattans, quatre-vingt-dix mille chevaux, & ſoixante mille fantaſſins. A quoi il faut ajoûter la Maiſon du Grand Seigneur compoſée d'une infinité de gens de toutes conditions; pluſieurs milliers d'hommes bannis & endettez, dont les uns cherchoient à meriter leur rétabliſſement par quelque exploit ſignalé, les autres à profiter des dépoüilles de l'ennemi pour ſatisfaire leurs creanciers; ce nombre prodigieux de valets & de vivandiers qui devoient accompagner une ſi grande armée; & ſur tout une multitude innombrable & comme une ſeconde armée d'eſclaves qu'Amurat avoit coûtume de mener à ſes expeditions, tant pour la montre & pour imprimer plus de terreur par la grandeur apparente de ſes forces, que pour les expoſer au premier choc de l'ennemi, afin que jettant d'abord tout ſon feu ſur eux, il eût moins d'haleine pour charger ſes troupes reglées, ou pour leur réſiſter. C'eſt ce que le Sultan regardoit comme un de ſes meilleurs artifices, parce qu'en pluſieurs occaſions il lui avoit réüſſi. Ce n'eſt donc pas merveille qu'avec tout cet attirail, l'armée Infidelle parût une fois plus nombreuſe qu'elle ne l'étoit en effet. Le bruit qui s'en répandit dans l'Albanie y jetta une telle épouvante que tout le monde ſe crut perdu ſans reſſource. Quelque bonne mine que fiſt Scanderbeg, il ne laiſſoit pas de ſe trouver fort embarraſſé; & ne jugeant pas qu'il pût tenir la campagne en préſence de ce monde d'ennemis, il prit la réſolution de ſe cantonner dans quelques lieux de difficile accès, d'où il pût les harceler ſans ceſſe & traverſer tous leurs deſſeins. Il eſtoit dans une vive impatience d'apprendre à quoi ils ſe détermineroient, lorſqu'on vint l'avertir que cinq mille chevaux de leur armée avoient inveſti Sfetigrade à l'entrée de la nuit, & que le lendemain Amurat étoit arrivé devant la Place avec tout le reſte de ſes troupes. Ainſi à prendre le ſiege de Sfetigrade du jour de l'arrivée du Sultan, c'eſt le 14. May qu'il commença l'an de JESUS CHRIST 1449. & le neuviéme depuis le rétabliſſement de Scanderbeg dans ſes Etats.

Auſſi toſt qu'il ſçût certainement que les Infideles s'étoient attachez à cette Place, il partit du Camp de Croïe avec quatre mille chevaux & mille fantaſſins, & marcha avec tant de diligence, qu'en vingt-quatre heures il arriva avec ſon monde à deux lieuës de Sfetigrade, quoique diſtante de Croïe de prés de trente. Il choiſit pour ſon Camp un lieu couvert de bois & de montagnes, & ſans ſe fier encore à une ſituation ſi avantageuſe, il donna ordre de travailler ſans relâche à creuſer des foſſez, & à faire des levées de terre en forme de remparts en tous les endroits par où on pouvoit y aborder. Enſuite il aſſigna des quartiers tant à la cavalerie qu'aux gens de pied, regla l'ordre des gardes avancées, enjoignit à pluſieurs d'aller ſecretement reconnoître le païs pour découvrir les poſtes qui leur paroiſſoient les plus propres à dreſſer des embuches, & défendit à tous très-expreſſement d'allumer des feux, & de rien faire qui pût les découvrir aux ennemis. Lui avec Tanuſe & Tophie ayant coulé doucement tantoſt par l'épaiſſeur des foreſts, tantoſt

par le creux des vallons, gagne la cime d'une montagne peu élevée, & à l'oppoſite de Sfetigrade. Ce fut de là qu'il obſerva à loiſir l'armée des Turcs; & par quels endroits il pourroit approcher de leurs quartiers pour faire diverſion aux attaques de la Ville. Et comme il ſçavoit que le danger dont tout l'Epire étoit menacé, avoit jetté les peuples dans une extrême conſternation, il ſe crut obligé de remedier au mal en perſonne. Il prit avec lui douze hommes ſeulement, & habillé comme un ſimple cavalier, il fit en peu de temps le tour de la Province, viſitant toutes les Places qui étoient les plus expoſées, & y laiſſant de bons ordres pour les garantir de toute ſurpriſe, raſſurant ceux qui craignoient, raffermiſſant ceux qui étoient ébranlez, combattant la peur qu'ils avoient des grandes forces des ennemis, & leur faiſant entendre qu'il ſçavoit le moyen de vaincre Amurat avec ſa grande armée, comme il avoit déja défait celles de ſes Generaux. On le croyoit, parce qu'on le connoiſſoit fécond en expediens, & auſſi plein de reſſources pour ſe tirer d'un peril, que de vigueur & de réſolution pour attaquer. Il s'arrêta un peu plus long-temps à Croïe, Capitale du pais, & le principal objet de ſes ſoins & de ſon inquietude. Il n'entra pas cependant dans la Ville, mais s'en étant approché de fort près, il manda Uranoconte & quelques-uns des principaux Officiers de la garniſon; il leur dit tout ce qui pouvoit leur inſpirer de l'honneur & du courage, & leur recommanda particulierement la vigilance. Uranoconte chagrin de le voir dans un temps où ſa préſence étoit ſi neceſſaire au Camp, lui répondit avec un peu d'émotion, qu'il pouvoit s'épargner la peine de leur venir faire ces leçons; qu'il devoit mieux connoiſtre ceux à qui il avoit confié ſa Capitale, & ſe repoſer ſur eux de tout ce qui étoit neceſſaire pour la conſerver; que Dieu merci ils ne manquoient ni de prévoyance ni de cœur, & qu'autant qu'ils eſtoient attentifs à pourvoir à la ſeureté de la Place, autant auroient ils de fermeté & de courage pour la diſputer à l'ennemi s'il s'aviſoit de l'aſſieger; que loin de s'effrayer d'une telle entrepriſe, ils la ſouhaitoient au contraire comme la plus belle occaſion qui pût jamais s'offrir, de ſignaler le zele qu'ils avoient pour ſon ſervice & pour le ſalut de la patrie. Scanderbeg lui répartit qu'il n'eſtoit point venu pour leur apprendre leur devoir, mais afin de leur donner avis de la venuë & des forces de

l'ennemi, & qu'ils euſſent ſoin de ſe prémunir contre lui; après quoi ayant embraſſé Uranoconte il le renvoya dans la Place, & continua ſes courſes avec toute la diligence & l'activité que lui donnoit ſon grand feu.

Il reprit enſuite le chemin de ſon Camp; & à peine y fut-il arrivé qu'on vint l'avertir que pluſieurs Envoyez des Princes ſes Alliez demandoient à lui parler. Il n'étoit gueres en état de leur donner audience, ſe trouvant épuiſé de veilles & de fatigues, & n'ayant précipité ſon retour que pour prendre un peu de repos avant que de ſonger à la délivrance de Sfetigrade. Cependant ſans ſe donner le temps de reſpirer, il aſſembla ſous ſa tente les Chefs & les principaux Officiers de ſes troupes, & fit introduire ces Envoyez pour expoſer leurs commiſſions. Elles ſe réduiſoient toutes aux ſecours que leurs maîtres lui offroient pour l'intereſt de la cauſe commune & pour le ſalut de l'Epire, n'y en ayant pas un d'eux qui ne voulût y contribuer de tous ſes moyens, & particulierement par les hommes qu'ils étoient prêts de lui fournir. Il loüa hautemement ces Princes de leur bonne volonté, & témoigna le gré qu'il leur en ſçavoit; mais quant aux troupes qu'ils lui deſtinoient, il dit qu'il n'étoit pas encore temps d'attaquer les ennemis avec de plus grandes forces que celles qu'il avoit amenées, qu'ils retinſſent les leurs pour la défenſe de leur païs, & ne l'expoſaſſent pas nud & dégarni aux courſes & aux entrepriſes des Infideles; qu'il ne rejettoit pas leurs offres; & que ſi-tôt qu'il verroit jour à tenter une grande action, ou que la neceſſité l'y contraindroit, il les accepteroit avec plaiſir. Il chargea ces députez de faire mille remerciemens de ſa part à leurs maîtres; & après un repas ſplendide qu'on leur fit, il les renvoya comblez d'honneur & de largeſſes.

Tandis qu'il ſe donnoit tous ces ſoins pour conſerver l'Albanie, Amurat de ſon côté n'oublioit rien pour s'en ouvrir l'entrée par la priſe de Sfetigrade. Dès le lendemain de ſon arrivée il fit tourner toutes ſes troupes autour de la montagne, au ſommet de laquelle étoit la Ville. Elles marchoient en ordre de bataille au ſon des trompettes & des tambours, & avec grand bruit de toute l'artillerie, ſans que la garniſon ni les habitans paruſſent effrayez d'un appareil ſi formidable, comme Amurat l'avoit prétendu. Incontinent après il les envoya ſommer d'ouvrir leurs portes, avec ordre à ceux qu'il avoit chargez de cette commiſſion,

de donner parole aux habitans qu'il leur conſerveroit leurs privileges, leurs immunitez & leurs charges, ſelon que Scanderbeg en avoit diſpoſé; de promettre au Gouverneur des graces & des emplois conſiderables, & à la garniſon la liberté de ſe retirer où elle voudroit, outre une groſſe ſomme d'argent qui ſeroit diſtribuée ſur l'heure à ceux qui la compoſoient; qu'en cas de refus ils leur déclaraſſent de ſa part qu'il alloit faire foudroyer leurs murs & leurs remparts, forcer leurs retranchemens, & mettre tout à feu & à ſang; auſſi inexorable à leurs cris & à leurs prieres quand ils ſe trouveroient réduits à l'extrémité, qu'ils auroient été ſourds aux propoſitions qu'on leur faiſoit. Il étoit déja nuit quand on vint avertir le Gouverneur qu'il y avoit quelques Turcs ſous les murailles qui demandoient à lui parler au nom du Grand Seigneur. Il ſe fit accompagner de pluſieurs Officiers, & ſe rendit avec eux à l'endroit où l'attendoient ceux qui venoient parlementer. Ces Turcs le voyant à portée d'entendre ce qu'ils avoient à lui dire, le prierent d'abord de renvoyer cette multitude qui l'environnoit, allegant que les choſes dont ils avoient à traiter avec lui demandoient du ſecret. Perlat leur répondit en raillant, qu'il falloit que leur commiſſion eut quelque choſe de bien myſterieux, puiſqu'ils en vouloient dérober la connoiſſance aux hommes & au jour; que pour lui il ne vouloit rien entendre qui eût horreur de la clarté & qui ne pût être communiqué à tout le monde, & là-deſſus il leur ordonna de ſe retirer. Amurat loin de s'offenſer d'une réponſe ſi audacieuſe, ſe flatta au contraire que quand le Gouverneur & la garniſon ſçauroient les déclarations qu'on avoit à leur faire, ils rabbatroient beaucoup de leur fierté, & peut être prendroient-ils le parti de ſe ſoûmettre. Ainſi le jour ſuivant il fit une ſeconde tentative par l'entremiſe d'un Bacha Albanois d'origine, homme habile & éloquent, & qui parlant aux aſſiegez en leur Langue naturelle en devoit être reçû plus favorablement. On l'introduiſit dans la Ville par une poterne; mais on ne lui permit de faire entrer avec lui que trois Officiers & deux de ſes domeſtiques. Perlat leur donna audience en préſence de tous les Chefs de la Ville & des troupes dans l'Egliſe de Notre-Dame. Il écouta paiſiblement ce nouveau député, & après qu'il eut fait ſes propoſitions avec toute l'adreſſe & tout l'artifice qui pouvoient les rendre plauſibles, il lui répondit en

peu de mots : Que lui & tous ceux qui étoient dans la Ville ſe trouvoient trop bien du Gouvernement de Scanderbeg pour vouloir changer de maiſtre ; que dans toute ſa harangue, quoique très-éloquente, ils n'avoient rien vû qui pût leur perſuader de preferer un uſurpateur à un Souverain légitime, un Turc à un Albanois, un Infidele à un Chrétien; que quelque puiſſant que ſe crût Amurat, on lui avoit aſſez appris en Epire qu'il n'étoit pas invincible, & que s'il ne ſe hâtoit de ſe retirer, on lui en feroit bientôt de nouvelles leçons. Comme il étoit preſque nuit quand la conference finit, il ne voulut pas laiſſer ſortir ces Turcs ſans leur avoir fait un magnifique ſoupé, après quoi il les renvoya auſſi peu contens de ſes réponſes qu'ils devoient l'être de ſes honnêtetez.

Amurat piqué au vif de voir ſes offres rejettées ſi fierement, ne ſongea plus qu'à pouſſer ſon entrepriſe avec ardeur, & ſa vengeance avec animoſité. Suivant la diſpoſition qu'il avoit faite de ſon armée en arrivant, l'infanterie étoit campée au pied de la montagne de Sfetigrade, la cavalerie partie à trois, partie à quatre cens pas de la Ville, & à une petite demi-lieuë étoit le quartier general où il avoit fait dreſſer ſes tentes & le pavillon Imperial. Pour commencer l'attaque de la Place, il fit dreſſer une batterie ſur une hauteur qui en étoit fort proche, & d'où le canon pouvoit avoir tout ſon effet. L'artillerie étant encore fort rare alors & d'une groſſe dépenſe, les Albanois en manquoient abſolument. Amurat lui-même avec tout ce grand attirail de guerre qui le ſuivoit, & bon nombre de pieces de campagne, n'avoit fait amener que deux pieces de gros canon, ſoit qu'il n'en eût pas une grande quantité, ou qu'il crût qu'il n'en falloit pas davantage pour lui ouvrir toutes les Villes d'Epire, qu'il ne regardoit que comme des bicoques. Trois jours durant, le canon n'ayant ceſſé de tirer, & la brêche étant déja fort grande, un corps d'Aſappes, gens de pied que les Provinces doivent fournir au Grand Seigneur en tems de guerre, & un autre de Janiſſaires furent commandez pour monter à l'aſſaut. Et parce ce que tout ce que pouvoit faire la cavalerie qui les ſoûtenoit, étoit d'avancer de trois ou quatre pas au deſſus du pied de la montagne à cauſe de ſon extrême roideur, ceux qui défendoient la bréche ne s'en mettoient point en peine, ne voyant pas que les fléches des cavaliers puſſent porter juſqu'à eux. Ainſi toute leur attention n'alloit qu'à repouſſer l'infanterie qui commençoit à les joindre de près. Pendant que l'artillerie battoit en brêche la muraille de la Ville, Perlat avoit fait élever derriere l'endroit où donnoit le canon un grand cavalier, dont les terres étoient ſoûtenuës par des ais & des clayes, outre de grands amas de pierres en talu qui l'appuyoient. Cette élevation de terrain n'eſtoit pas d'un mediocre ſecours aux aſſiegez pour lancer de là leurs traits avec avantage, & quantité de groſſes pierres qu'on en faiſoit rouler, bondiſſant & ſe précipitant avec rapidité, écraſoient tous les aſſaillans ſur qui elles tomboient. Ceux qu'épargnoient les pierres ne pouvant affermir le pied en un lieu ſi roide & ſi eſcarpé, tomboient au premier coup de trait ou de fléche dont ils eſtoient atteints. Pour faire diverſion à la grande attaque & partager les forces des aſſiegez, d'autres bandes d'Aſappes & de Janiſſaires grimpant par quelques endroits de la montagne où la pente étoit plus douce, s'efforçoient de gagner la muraille, & d'y appliquer leurs échelles. Ils avoient à leur dos deux gros bataillons d'arbaleſtriers & d'arquebuſiers pour nettoyer le mur & écarter les défenſeurs. Mais à meſure qu'ils en approchoient, la pente ſe trouvant plus roide & ne pouvant aſſurer leurs pas, on les voyoit culbutter les uns ſur les autres, ou entrainez par leur propre poids, ou renverſez par les pierres qui tomboient ſur eux. S'il s'en trouvoit de plus heureux ou de plus hardis qui oſaſſent tenter l'eſcalade, ils n'étoient pas mieux traitez ; car les échelles venant à rompre pour eſtre trop chargées, ou jettées par terre par les aſſiegez, ceux qu'elles portoient rouloient au bas de la montagne le corps tout froiſſé, & pluſieurs morts ou mourans. D'autres qui avoient atteint le haut du mur & qui ſe prenoient aux crenaux pour le franchir, on leur coupoit les mains à coups de ſabre, & n'ayant plus moyen de ſe tenir, ils tomboient incontinent à la renverſe. Une ſi vigoureuſe réſiſtance à l'une & à l'autre attaque avoit déja bien rallenti l'ardeur des Infideles ; pluſieurs rebutez d'un ſi rude combat ſe retiroient dans leurs quartiers, d'autres ne retournoient à l'aſſaut que malgré eux, & n'y portant que peu de courage en revenoient bientoſt avec beaucoup de honte pour leur party. En vain les Officiers les excitoient & les forçoient même à faire leur devoir en les chargeant à grands coups de canne & d'épée ; tout ce qu'ils gagnoient ſur eux n'étoient au plus que que de vains & foibles efforts qui donnoient plus à rire aux aſſiegez qu'ils n'en étoient effrayez. Il étoit dur aux barbares de ſe voir toûjours repouſſez avec tant de perte, & par deſſus cela d'avoir à eſſuyer les railleries & les bravades de leurs ennemis. Amurat en fut ſi outré qu'il donna ordre à Feribaſſa, l'un de ſes meilleurs Generaux, de recommencer l'aſſaut avec trois mille hommes qui furent commandez de nouveau, & lui fit fournir quantité d'échelles & de machines de guerre. Il avoit ſi à cœur le ſuccès de cette ſeconde attaque, qu'il menaça de mort tous ceux qui reviendroient avant que d'avoir emporté la Place, ou ſans être rappellez. La garniſon les voyant approcher, eſſaya d'abord de les éloigner à coups d'arquebuſes & d'arbaleſtres. Et comme ils ne laiſſerent pas de gagner le mur, & que déja ils plantoient les échelles, outre une grêle effroyable de pierres dont ils ſe virent accüeillis, on fit pleuvoir ſur eux un ſi grand déluge de feu, pailles, facines & corbeilles enduites d'huile & de poix, & toutes embraſées, que les uns à demi-brulez ne ſongeoient plus qu'à éviter le feu, tandis que les autres étoient occupez à l'éteindre. En moins de rien, preſque toutes leurs échelles & toutes leurs machines furent réduites en cendre. Avec le peu qui en reſtoit Feribaſſa exhortoit ſes gens de continuer l'attaque, promettant de grandes recompenſes à ceux qui franchiroient le mur les premiers, & les faiſant reſſouvenir des ordres du Sultan. C'eſt ce qui les fit paſſer promptement de l'endroit où ils étoient à un autre qui leur parut plus dégarni & plus aiſé à forcer. En effet après avoir tué ou écarté le peu de monde qui le défendoit, ils commençoient déja à l'eſcalader avec quelque eſperance de ſuccès, lorſque Perlat y accourut avec bon nombre de Dibriens. Il les chargea avec tant de vigueur que tous les nouveaux efforts des aſſaillans, & tous les mouvemens de celui qui les commandoit n'aboutirent qu'à une plus grande perte. Pas un toutefois n'oſa retourner au Camp que lorſqu'ils entendirent ſonner la retraite.

Ce qui y donna occaſion fut l'avis qu'on eut à l'armée des Infideles, tant par les coureurs que par un nuage de pouſſiere qui s'éleva en l'air, de l'approche de Scanderbeg. Ses eſpions ne lui avoient pas laiſſé ignorer le jour de l'aſſaut, & ſon premier deſſein étoit de ſe préſenter d'abord aux ennemis pour faire une diverſion. Mais la plûpart de ſes Officiers comptant ſur la bravoure de Perlat & de ſa garniſon, furent de ſentiment qu'il falloit laiſſer les Infideles s'épuiſer à l'attaque, & qu'après on pourroit donner avec plus de ſuccès ſur quelqu'un de leurs quartiers. Il marchoit avec ſept mille chevaux & trois mille fantaſſins, ayant fait venir depuis peu quantité de nouvelles troupes dans ſon camp. N'étant plus qu'à une demie-lieuë des ennemis, il détacha Moyſe avec toute l'infanterie & deux mille chevaux pour occuper un poſte avantageux qu'il lui marqua, & lui défendit très-expreſſément de le quitter ſans ſon ordre. Lui avec le reſte de ſa cavalerie s'avança vers le camp des Infideles, & par le grand bruit que firent ſes troupes & les cris qu'elles jetterent, il fit aſſez connoître aux aſſiegez qu'il venoit à leur ſecours. Ce fut alors qu'Amurat fit ceſſer l'aſſaut, & que tous ceux qui en étoient ſe hâterent de regagner leurs quartiers. Perlat profita de l'occaſion pour faire une ſortie ſur eux avec trois cens hommes, en tua pluſieurs à coups de traits & de main, & pourſuivit le reſte juſqu'au bas de la montagne. Amurat envoya d'abord un corps de cavalerie contre Scanderbeg fort ſuperieur au ſien; & comme il vit qu'au premier choc de l'ennemi ſes gens commençoient déja à plier, il fit ſuivre ce premier corps de la meilleure partie de ſon armée. Scanderbeg craignant moins de ſe voir accablé par la multitude que d'être coupé, battit en retraite pour aller rejoindre Moyſe. Les Turcs le ſuivirent quelque tems; mais Amurat qui ſe défioit, diſoit-il, des ruſes ordinaires de l'Albanois, & qui apprehendoit que ſes troupes ne tombaſſent dans quelque embuſcade, les fit rappeller. Scanderbeg eut ce qu'il prétendoit, n'ayant point marché aux ennemis pour leur livrer bataille; mais ſeulement pour interrompre l'attaque de la Place. Il y réuſſit, & ce ſuccès lui parut ſi conſiderable, qu'il le comptoit pour une victoire. En effet il dépêcha des couriers pour en faire part à Uranoconte qui commandoit dans Croïe, & aux Gouverneurs de diverſes autres Places. La perte que firent les Turcs à ce premier aſſaut fut de plus de trois mille hommes qui demeurerent ſur la place, & d'environt quatre mille bleſſez; les aſſiegez n'eurent que quarante hommes de tuez, mais le nombre des bleſſez paſſoit de beaucoup celui des morts. Le lendemain de l'action Scanderbeg accompagné de deux cens chevaux alla obſerver la contenance des Turcs, & voyant que tout étoit tranquille dans leur camp, deux jours

après il conduiſit ſon armée dans la haute Dibre, y choiſit un poſte à cinq lieuës des ennemis, preſque inacceſſible, & où il n'y avoit rien à craindre d'eux, en quelque nombre qu'ils vinſſent pour l'attaquer. Il y trouvoit deux avantages conſiderables; le premier étoit l'abondance des fourrages, ayant déja mangé tous le païs des environs de ſon premier camp; l'autre de ſe mettre à couvert des ſurpriſes de l'ennemi qu'il lui étoit difficile d'éviter s'il fut toûjours demeuré au même lieu.

Cependant Amurat ne ceſſoit de fatiguer la Ville, & il ne ſe paſſoit point de jour qu'il ne fit livrer quelque attaque. Il ſe perſuadoit qu'il y en auroit à la fin quelqu'une qui lui réüſſiroit, & qu'il ne ſe pouroit faire qu'à la longue les aſſiegez ne perdiſſent haleine, ou ne relâchaſſent beaucoup de leur vigilance & de leur vigueur. Ses eſperances furent trompées, & en quelque temps & par quelque endroit qu'on les prît, on les trouvoit toûjours également alertes & prêts à bien recevoir l'ennemi. Scanderbeg de ſon côté alloit tous les jours à la découverte, & le 22. de Juin qu'il n'avoit avec lui que Tanuſe & cinquante hommes, s'étant approché des aſſiegeans, il apperçût du haut d'une coline que la ſecurité étoit ſi grande parmi eux, & les factions ordinaires ſi negligées, que ſans les étendarts & les drapeaux plantez de diſtance en diſtance, ſelon la coûtume, on n'auroit pû deviner que ce fût un camp; grand ſilence dans tous les quartiers, les hommes ſous les tentes ou ſur l'herbe pêle-mêle avec les chevaux, & preſque tous aſſoupis ou endormis à cauſe des grandes chaleurs de la ſaiſon. A la vûë d'un tel ſpectacle ne doutant point que le lendemain il ne dût retrouver les ennemis dans la même létargie, il retourne en toute diligence à ſon camp prendre les enſeignes & faire marcher ſes troupes; & cela ſi bruſquement qu'il ne leur laiſſa pas même le temps de manger, ordonnant ſeulement que chacun portât avec ſoi des vivres pour un jour. Auſſi-toſt il ſe met à leur teſte & enjoint aux Officiers de preſſer la marche tant qu'ils pourroient. Sur le ſoir à la faveur d'un grand broüillard il s'avança le plus près qu'il put du camp des Turcs avec ſon armée. N'en étant plus qu'à un quart de lieuë, il fit faire alte, & avant que de rien entreprendre il envoya deux ſoldats adroits & intelligens reconnoiſtre en quel état ils étoient, avec ordre à eux de viſiter tous les quartiers & de s'en bien-mettre le plan & la diſpoſition dans la tête. Moyſe qui comprit de quelle importance étoit cette commiſſion, voulut être de la partie & ſe traveſtit en valet Turc avec une épée Sclavone au côté. Sous ce déguiſement il entre hardiment dans le camp ennemi ſuivi des deux ſoldats habillez à la Turc comme lui. Il n'y eût rien qu'il ne voulût voir & obſerver lui-même, s'en fiant plus au témoignage de ſes yeux qu'à celui des deux autres eſpions, qui de temps en temps s'éloignoient de lui & venoient lui rapporter ce qu'ils avoient découvert. La Lune qui étoit fort claire ne favoriſoit pas peu ſon deſſein. Après s'être bien aſſuré de tout ce qu'il vouloit ſçavoir, il revint en diligence rejoindre Scanderbeg. Dès qu'il parut tout le monde s'attroupa autour de lui pour entendre ce qu'il avoit à dire. Il leur déclara que l'occaſion ne pouvoit eſtre plus belle, & qu'en ſurprenant les Turcs en l'état où il les avoit vûs, on leur donneroit bien de l'exercice. Scanderbeg tranſporté de joye exhorte en peu de mots ſes gens à combattre de nuit avec le même courage qu'au grand jour; qu'à la verité les tenebres deroberoient à ſes yeux la vûë de leurs belles actions, mais qu'il en jugeroit aſſez par les drapeaux & les étendarts, par les dépoüilles ſanglantes,

& par les têtes des ennemis qu'ils lui apporteroient : ces paroles furent ſuivies des prieres & des vœux qu'il fit à Dieu pour le ſuccès de ſon entrepriſe, & incontinent après on tira droit au Camp des Infideles. Quelque ſilence qu'on tâchât d'obſerver, le bruit des armes qu'on ne put empêcher de s'entre-choquer dans une marche précipitée, & le henniſſement des chevaux, firent bien-tôt connoître aux gardes avancées que l'ennemi approchoit. Ils crierent aux armes, & par leurs clameurs redoublées répandirent l'allarme & l'épouvante dans tout le Camp. Le Sultan reveillé à ce tumulte ſe hâte de donner ſes ordres & de ſe mettre en état de ſoûtenir l'attaque, autant que les tenebres & la confuſion le pourroient permettre. Scanderbeg ſans s'étonner de tous ces mouvemens força d'abord leurs lignes, ce qu'il n'eut pas de peine à faire ; parce qu'elles étoient fort mal gardées. Sa premiere charge fut ſur quelques troupes Aſiatiques qui ne s'étoient point attenduës à un tel contre-temps, il en tua une partie & mit les autres en fuite. De là il paſſe aux quartiers voiſins, où il porte comme aux premiers la terreur & le maſſacre, allant toûjours de proche en proche pour ne rien laiſſer derriere lui qui pût l'embaraſſer ou empêcher ſa retraite. En ceux où il ne trouvoit que des tentes que la peur avoit contraint les Turcs d'abandonner, il y fait mettre le feu. Rien ne tenoit encore contre lui, & tout ce qui s'étoit préſenté juſques-là avoit été d'abord ou taillé en pieces ou diſſipé par l'effroy. Il n'en fut pas de même d'un corps de quatorze mille hommes qui s'avança pour l'arreſter. Il eſt vrai qu'une tête d'arquebuſiers, d'arbaleſtriers & de tous les archers Albanois les reçût fort mal, & en jetta par terre un ſi grand nombre que tous les autres furent ſur le point de lâcher le pied. Mais ſe confiant en leur multitude, & ne doutant point qu'Amurat ne dût encore envoyer d'autres troupes pour les appuyer, ils firent ferme, réſolus ou de perir ſur la place ou de contraindre l'ennemi de ſe retirer. Scanderbeg, qui ne pouvoit ni avancer à cauſe de l'obſtacle qu'y mettoit un ſi gros corps, ni ſe réſoudre à quitter la partie ſans un gain plus conſiderable, s'affermit de ſon côté contre eux, & recommanda à ſes gens de redoubler leur courage pour renverſer ceux qui les empechoient de paſſer plus avant ; ſur tout qu'ils priſſent bien garde de ne ſe point mêler avec eux, de peur que dans l'obſcurité, ils ne puſſent plus diſtinguer l'ami d'avec l'ennemi. Les voilà donc réduits à ſe battre main à main & homme contre homme comme dans un duel, frappant ſouvent au hazard & ne pouvant juger que le coup a porté que parce qu'ils trouvent à avancer d'un pas, & qu'il faut neceſſairement que l'ennemi qu'ils avoient en tête ſoit hors de combat. Le choc dura aſſez long-temps, mais enfin les Turcs qui ſe ſentoient pouſſez vivement commencerent à défiler par bandes ou ſains ou bleſſez, & ſe ſauvant dans le quartier d'Amurat, y porterent la nouvelle de leur déſaſtre. Toutes ſes autres troupes étant rangées en bataille & n'attendant ſes ordres que pour aller au combat, il les fit marcher ſur l'heure, mais inutilement; Scanderbeg qui en fut averti ſe retira avec les ſiennes, tant à cauſe de la trop grande inegalité de ſes forces, que parce qu'il craignoit la confuſion que pouvoit cauſer l'obſcurité de la nuit. Il n'étoit encore qu'à un petit quart de lieuë du champ de bataille, & il eut été aiſé aux ennemis de l'atteindre s'ils euſſent fait courir après lui quelque corps de cavalerie pour rallentir ſa marche juſqu'à ce que l'armée pût les joindre & le charger avec eux; mais c'eſt ce qu'ils n'oſerent jamais hazarder, de peur d'être ſurpris ou coupez.

On leur avoit tué pendant l'action plus de deux mille hommes qui demeurerent ſur la place, ſans compter cinq ou ſix cens bleſſez, au lieu que les Albanois ne trouverent à dire que quarante hommes en tout. Quand donc au point du jour les Turcs apperçûrent quelle perte ils avoient faite, tous en furent conſternez; quelques-uns outrez de rage & de fureur ſe jetterent ſur les cadavres de ces Albanois & les mirent en pieces, comme ſi c'eut été leur arracher une ſeconde vie, ou autant de nouveaux ennemis qu'ils euſſent ſacrifiez à leur vengeance. Scanderbeg, qui avoit déja gagné une vallée appellée par les gens du païs, la Belle, & éloignée d'une bonne lieuë du camp d'Amurat, s'y arrêta quelque tems pour donner haleine à ſes troupes, & pour faire penſer les bleſſez dont il prenoit toujours un très-grand ſoin. Il vouloit voir lui même leurs playes & eſtre préſent quand on y mettoit le premier appareil; il les careſſoit, les encourageoit & ne manquoit jamais de les recompenſer d'une maniere qui leur faiſoit plus de plaiſir que la recompenſe même, ornant de mille loüanges les dons qu'il leur faiſoit. Par-là il gagnoit leurs cœurs, & l'amour qu'on avoit pour lui ne le cedoit point à l'eſtime. Pendant la halte qu'il fit, on lui préſenta ſept enſeignes des ennemis, quantité de teſtes de ceux qu'on avoit tuez, pluſieurs priſonniers, & deux cens-trente chevaux ; il loüa ceux qui lui offroient ces dépoüilles, & leur fit à tous des gratifications conſiderables. On envoya les priſonniers dans des Villes voiſines, les enſeignes & le plus riche butin aux Princes confederez, tout le reſte fut diſtribué aux Soldats.

Amurat fut ſi conſterné du mauvais ſuccès de cette derniere action, qu'il tomba dans une noire mélancolie qui le rendoit comme ſtupide, ne pouvant ni penſer à la continuation du ſiege ni en entendre parler. Le Bacha de Romanie pour lui remettre l'eſprit, entreprit d'emporter la Place. Il l'attaqua trois diverſes fois avec de grandes forces & par les endroits où il la croyoit plus inſultable, mais il eut le chagrin de ſe voir toûjours repouſſé comme les autres, & tous ſes deſſeins confondus ; à quoi contribuoit également la fermeté des aſſiegez & le découragement des Turcs qui commençoient à ſe rebutter. Le Sultan, qui étoit un peu revenu à ſoy, mais toûjours plein d'indignation & de fureur, & réſolu de venger ſa puiſſance mépriſée, par le ſac de cette Ville, aſſemble les

Chefs de ſes troupes pour les diſpoſer à un dernier aſſaut. Il leur déclara qu'il vouloit que tout le monde fut de la partie, & que perſonne ne ſongeât à revenir au Camp que la Ville ne fut forcée, & tout ce qui étoit dedans mis à feu & à ſang ; qu'il iroit lui-même ſe poſter en un lieu où il ſeroit temoin de leurs actions ; & qu'autant qu'il auroit de ſeverité pour punir les lâches, autant les braves & les intrépides devoient-ils s'attendre d'être bien recompenſez. En effet, il leur fit de ſi grandes & de ſi magnifiques promeſſes, que ſi l'affaire avoit réuſſi ſelon ſes ſouhaits, il lui eut été preſque impoſſible de tenir ſa parole. Et afin que rien ne pût troubler cette derniere attaque, il fit un détachement de douze mille chevaux & de ſix mille hommes de pied, dont il confia la conduite à Feribaſſa l'un de ſes Generaux. Il n'y en avoit point dans ſon armée qui ſe diſtinguât par plus de vigilance & d'activité, toûjours à cheval pour aller à la découverte, toûjours des premiers ſur l'ennemi ; mais auſſi l'un de ces braves d'oſtentation qui ne ſçauroient ſe borner à leur devoir, & qui cherchent à toute heure des occaſions de ſignaler leur valeur, ſouvent avec perte de leur vie, & toûjours aux dépens de leur ſageſſe, L'ordre que lui donna le Sultan fut d'approcher le plus près qu'il pourroit du camp de l'Albanois pour le tenir en échec & l'empêcher de venir au ſecours de la Place. Et comme il n'y avoit pas de tems à perdre, il le fit partir ſur l'heure & renvoya ſes autres Officiers faire les diſpoſitions neceſſaires pour l'aſſaut qu'il avoit fixé au lendemain. Peu d'heures après Scanderbeg en fut averti par ſes eſpions, & par quantité de Turcs qui vinrent ſe rendre à lui, pour éviter de perir dans une action où ils prévoyoient qu'il y auroit bien du ſang répandu.

Le jour venu, Amurat ayant fait ſonner la charge au lever du Soleil, en un moment toute la montagne ſe trouva couverte de combattans qui grimpoient avec le même empreſſement que ſi la Ville eut été ouverte & ſans défenſe, & qu'il n'eut plus été queſtion que d'en partager le butin. Les uns avec de longs crocs tâchoient d'atteindre & de tirer à eux ceux qui paroiſſoient ſur les remparts; d'autres travailloient à ſapper le pied du mur, à couvert de quelques madriers dont ils s'étoient fait des mantelets; pluſieurs lançoient une infinité de feu d'artifice pour occuper une partie des Bourgeois & de la garniſon à éteindre les incendies. Le plus grand effort

& le plus à craindre pour les aſſiegez fut à l'une des portes de la Ville, où les ennemis par le moyen de quantité de poutres & de planches avoient élevé une eſpece de platte-forme à la hauteur & tout près du mur. L'ouvrage étant d'une grande étenduë, & pluſieurs échelles dreſſées autour, une infinité de Turcs y montoient; & comme ils y avoient le pied plus ferme qu'à terre, on ne peut dire combien les aſſiegez en étoient incommodez par une greſle de fleches & d'arquebuſades qu'ils avoient à eſſuyer. Le nombre des aſſaillans qui y accoururent de toutes parts, comme ſi c'eût été le chemin par où la victoire dût les conduire ſeurement à la conqueſte de la Place, groſſiſoit de moment en moment, Pour un ou deux qui étoient renverſez, vingt autres s'empreſſoient de prendre leur place. Ceux pour qui il n'y en avoit plus, s'employoient avec la même ardeur, ou à aggrandir la platte-forme, & à l'étayer avec de groſſes poutres, ou à fournir des armes à ceux qui combattoient de deſſus, tandis que d'autres pardeſſous s'efforçoient de rompre la muraille & de la faire tomber. Déja quelques Turcs avoient gagné le rempart & y avoient planté des enſeignes d'Amurat. Ceux qui leur faiſoient teſte dépêcherent à Perlat pour lui dire que s'il ne venoit promptement à leur ſecours avec un puiſſant renfort, tout étoit perdu. Il étoit déja en chemin pour s'y rendre quand il reçut cet avis, & amenoit avec lui ce qu'il avoit pû raſſembler de Soldats & de Bourgeois.

En arrivant il trouva qu'effectivement le peril étoit extrême, & qu'il falloit y aller du tout pour s'en délivrer. Il exhorte ſes gens en peu de mots de ſuivre l'exemple qu'il leur donneroit; & ſe lançant impetueuſement au milieu de la mêlée, contraint d'abord les Turcs qui étoient ſur le rempart de ſe retirer, enleve les enſeignes d'Amurat & les fait porter en triomphe par la Ville, pour raſſeurer les habitans, & leur faire connoître l'avantage qu'il avoit déja remporté ſur les ennemis, pouſſe avec ſon monde juſques à l'ouvrage & maſſacre ou précipite tous ceux qui l'occupoient. Et parce qu'il n'étoit pas ſeur pour lui d'y reſter, à cauſe que les Turcs pouvoient aiſément le renverſer en coupant les poutres ſur leſquelles il portoit, après l'avoir nettoyé il regagna le rempart. Tout cela, quoique hardi & courageux, ne le tiroit pas de danger ſi l'on ne trouvoit le moyen de détruire cet ouvrage, à la faveur duquel les Turcs pourroient toûjours recommencer leur attaque. Il y fit d'abord jetter beaucoup d'huile boüillante, tant pour le rendre plus combuſtible que pour écarter ceux qui étoient aux pieds; enſuite on le couvrit de faſcines enduites de poix, auſquelles on mit le feu; & quand on le vit à demi brûlé, on y fit rouler de deſſus le rempart de gros quartiers de pierre qui acheverent de le ruiner. De là Perlat courut aux autres attaques; & après avoir mis ordre à tout il revint en hâte à celle dont nous parlons, ſur l'avis qu'il reçût que les Turcs ſçachant qu'il s'étoit retiré, travailloient déja à réparer ce que le feu & les pierres avoient détruit. Ils n'eurent pas le temps d'avancer beaucoup, parce que le prompt retour de Perlat troubla d'abord les travailleurs & les contraignit enfin d'abandonner ce deſſein.

L'attaque ne laiſſoit pas de continuer mais foiblement, lorſque les aſſiegeans furent avertis que Scanderbeg n'étoit qu'à ſix cens pas de leur Camp. Feribaſſa qui crut qu'il n'approchoit de ſi près, que pour interrompre par une fauſſe alarme l'aſſaut commencé, courut ſe préſenter à lui, diſant fierement, qu'avant que de le laiſſer paſſer il falloit qu'ils comptaſſent enſemble. Scanderbeg fit d'abord quelques pas en arriere, comme s'il eut craint le Turc, & qu'il n'eut oſé paroiſtre devant lui, mais en effet pour l'attirer dans un lieu où il eſperoit de le combattre avec plus davantage. Y étant arrivé il rangea ſes troupes en bataille, & s'avança avec toute la réſolution d'un homme qui loin de fuir le combat ne cherche qu'à l'engager. Son armée étoit de neuf mille hommes, outre quinze cens qu'il avoit laiſſez à quelque diſtance de là ſous les ordres de Muſache, pour favoriſer ſa retraite s'il arrivoit qu'il eût du deſſous. Feribaſſa étendit d'abord ſes troupes ſur une ſeule ligne qui avoit beaucoup de front & peu de hauteur, afin de couvrir la marche de quatre mille chevaux qu'il venoit d'en détacher. Son deſſein étoit que ce détachement faiſant un aſſez long circuit, vint prendre Scanderbeg par derrierre; & il ſe perſuadoit que ſe trouvant inveſti de la ſorte, il ne pourroit lui échaper. Scanderbeg qui s'en apperçut, laiſſa Moyſe à la teſte du gros de ſon armée, pour s'oppoſer à Feribaſſa, lui recommandant neanmoins d'éviter autant qu'il pourroit une grande action, & de ne faire proprement qu'eſcarmoucher juſqu'à ſon retour. Lui, avec deux mille chevaux tourna promptement ſur la droite pour aller à la rencontre des quatre mille qui vouloient l'enfermer. A peine les eut il joints qu'il les chargea vigoureuſement; & bien que d'abord ils ſoûtinſſent ce choc avec aſſez de fermeté, ils ne furent pas long-temps ſans reconnoiſtre que ſi l'ennemi leur étoit inferieur en nombre, il avoit de ſon côté la ſuperiorité de la force & du courage, & ſe mirent en fuite. Scanderbeg en marchant à eux, avoit envoïé ordre à Muſache de ſe rendre inceſſamment auprès de Moyſe avec ſes quinze cens chevaux, pour remplacer les deux mille qu'il emmenoit. Muſache qui n'étoit pas fort éloigné, & qui avoit doublé le pas, étoit déja tombé ſur l'aîle gauche de Feribaſſa & la pouſſoit vivement. La diſtance qui étoit entre les uns & les autres, faiſoit qu'au lieu d'un combat il y en avoit trois, de Moyſe avec la droite & le corps de bataille du General Turc, de Muſache avec la gauche, & de Scanderbeg avec le détachement. Feribaſſa voyant que Moyſe ſe menageoit adroitement comme un homme qui ne vouloit rien hazarder, ne ceſſoit de reprocher aux Chrétiens leur lâcheté, & demandoit à haute voix où étoit donc ce Roy d'Albanie ſi enflé de ſes victoires, & pourquoi il n'oſoit paroître s'il ſe croyoit invincible; que c'étoit à lui ſeul qu'il en vouloit & non pas à cette racaille de vagabonds & de brigands qui s'offroient à ſes yeux, & qui ne meritoient pas qu'il trempât ſon épée dans leur ſang. Il ne fut pas long-tems ſans ſçavoir où étoit celui qu'il cherchoit; ſes troupes battuës lui en apprirent plus de nouvelles qu'il n'en demandoit; & auſſi-toſt après Scanderbeg ſe remontrant à la teſte de ſon armée lui fit bien connoiſtre qu'avec des gages auſſi ſeurs de la victoire qu'il en avoit déja entre les mains, on ne pouvoit pas manquer d'aſſeurance & de courage. Cela toutefois ne rabatit rien de la fierté brutale du Turc, il continuoit ſes bravades, appellant pluſieurs fois Scanderbeg du geſte & de la voix, & le défiant à un combat ſingulier.

Comme on vit le Prince ſur le point d'accepter ce défi, il n'y eut rien que les principaux Officiers de ſes troupes ne lui diſſent pour l'en détourner; qu'eſtant Roi & Souverain comme Amurat, il ne devoit regarder qu'avec un œil de mépris & de dédain un homme, qui quoi qu'à la teſte de quelques troupes de ce Prince n'étoit cependant que ſon eſclave; que ſi c'étoit Amurat lui même qui l'appellât, il pourroit ſe porter ſur le pré avec lui ſans mettre ſa dignité en compromis; qu'il alloit commettre dans ce combat & la gloire de tant d'années,

& la fortune de ſon parti; que la victoire qu'il s'en promettoit n'augmenteroit pas beaucoup ſa réputation, au lieu que s'il étoit vaincu, ce ſeroit un triomphe éclatant pour ſon ennemi, & la ruine de l'Albanie; qu'encore qu'ils mépriſaſſent ce barbare & ne le jugeaſſent pas digne de leur colere, il n'avoit toutefois qu'à nommer quelqu'un d'entre eux pour répondre à ſon appel, & qu'on le feroit bien tôt repentir d'une telle inſolence. Scanderbeg ferma l'oreille à toutes leurs raiſons; & ſoit qu'il ne crût perſonne plus capable que lui de ſe tirer de cette affaire avec honneur, ſoit qu'il fût emporté par cette ardeur martiale qu'on lui voïoit toujours à la guerre, il ſe détacha des rangs; & fit ſigne à ſon ennemi de s'avancer. Auſſi-tôt qu'on les vit s'approcher, les armées ſe tinrent immobiles de part & d'autre, attendant l'iſſuë du combat. Le ſpectacle étoit ſi nouveau qu'il meritoit bien qu'on ſuſpendît toute autre action pour ſe rendre plus attentif à celle-ci. Un moment décida de la victoire. Les deux combattans ſe rencontrerent à la premiere courſe, & le Turc aïant été atteint violemment à la tête de la lance de ſon ennemi, tomba de cheval & perdit la vie du même coup. Scanderbeg dédaigna de le dépoüiller, & de lui couper la teſte pour en faire trophée ſelon la coûtume des Turcs.

Il alla rejoindre ſes gens avec la même tranquillité que s'il fut revenu d'une promenade, fit taire leurs acclamations & les exhorta de donner promptement & avec vigueur ſur des ennemis fort étourdis, & déja demi-vaincus par la perte de leur chef. Ceux-ci cependant ne laiſſerent pas de ſerrer leurs rangs & d'avancer de quelques pas pour retirer le corps de leur General, & le garantir des outrages qu'ils craignoient qu'on ne lui fît. Et comme ils l'emmenoient précipitamment & le traînoient par les pieds, n'aïant pas eu le tems d'y pourvoir autrement, des ſoldats Albanois qui coururent après, l'arracherent d'entre leurs mains. La mort de Feribaſſa mit bien-tôt fin à l'action. A la premiere charge des Chrétiens, après cet accident, tout plia & prit la fuite; & quelque ardeur qu'on eut à les pourſuivre, on ne put empêcher que la plûpart de ces fuïards ne regagnaſſent leur camp.

Pendant qu'on étoit aux priſes avec l'armée de Scanderbeg, Amurat avoit commandé quantité de troupes pour livrer un nouvel aſſaut à Sfetigrade, qui ne lui réuſſit pas mieux que les précedens. Et bien qu'on l'aſſurât & qu'il vît

lui-même que ſes gens rebutez de la difficulté & du peril de l'entrepriſe, perdoient courage, il s'opiniâtra à faire continuer l'attaque juſqu'à la nuit. Alors n'y aïant plus rien à gagner pour eux que des coups, il fut obligé de faire ſonner la retraite. Tout le jour s'étant paſſé en divers aſſauts, on prétend qu'il y perdit pour le moins ſept mille hommes qui demeurerent ſur la place; & que de ceux qui en revinrent en vie, il y en avoit plus de la moitié de bleſſez. Du côté des aſſiegez il n'y eut que ſoixante-dix hommes tuez & quatre-vingt-douze bleſſez. Une ſi grande perte, jointe à la défaite de Feribaſſa, jetta le Sultan dans de grandes perplexitez. Que penſeroit-on de lui & de ſa puiſſance s'il falloit qu'il ſe retirât de devant une ſi petite Place, & comment eſſuïer cette honte? Mais auſſi d'y uſer toutes ſes forces, & toujours dans l'incertitude du ſuccès, étoit-ce un parti à prendre? Ne ſçachant à quoi ſe déterminer, & réduit à prendre conſeil du tems & des occurrences, il commanda pluſieurs eſcadrons pour battre la campagne & pour obſerver tous les mouvemens de Scanderbeg. Enſuite il fit deſcendre de devant la Place quelques moïennes pieces d'artillerie, pour en fortifier les endroits de ſon camp, par où les ennemis avoient coutume de l'attaquer. Il commit la garde des lignes aux troupes de Feribaſſa, & parce qu'elles ſe trouvoient diminuées de quatre mille hommes qui avoient péri à la bataille, il en commanda quatre mille autres pour remplacer ceux qui manquoient. Il y eut défenſe expreſſe de ſa part à toutes ces troupes de mettre le pied hors des lignes pour courir ſur les Chrétiens, ſa volonté étant qu'ils n'en vinſſent aux mains avec eux qu'en cas d'irruption dans le camp, & qu'ils ſe contentaſſent de les éloigner par un grand feu. Ces précautions priſes, il tint un conſeil de guerre pour ſçavoir ce que penſoient ſes Officiers de l'état du ſiege, & de quel ſentiment ils étoient. Pluſieurs opinerent qu'il falloit le continuer avec vigueur, alléguant qu'il ne ſe pouvoit faire que par quantité d'efforts redoublez on n'emportât enfin la Place, ou que la garniſon épuiſée ne ſe trouvât contrainte de capituler. D'autres furent d'avis de le lever ; mais parmi ces derniers les uns vouloient qu'avant que de quitter l'Albanie, on y mit tout à feu & à ſang, les autres qu'on allât aſſieger Croïe, parce que la réduction de cette ſeule Place les rendroient maîtres de tout le Païs. Ils ajoutoient, qu'étant la plus forte & comme le boulevart de tout l'Epire, Scanderbeg ne manqueroit pas de s'y renfermer pour la défendre ; & que ſi une fois on le tenoit, la guerre étoit finie. Un dernier avis fut, que ſans ſe retirer tout-à-fait de devant la Place on pouvoit ſe contenter de la tenir bloquée, & avec tout le reſte de l'armée peu affoiblie par un tel détachement, pourſuivre Scanderbeg dans ſes forêts & ſes montagnes, & ne point ceſſer de lui donner la chaſſe qu'on ne le tînt vif ou mort. En tout cela il n'y avoit rien à quoi le Sultan ne trouvât des inconveniens & des difficultez. Il prétendoit que de livrer de nouvelles attaques à la Place, ce ſeroit la ruine entiere de ſes troupes, & peut être la honte & le décri de ſes armes, pour la réſiſtance invincible de la garniſon. Que les habitans de la campagne s'étant refugiez dans les Villes avec tout ce qu'ils avoient de meilleur, & l'aïant laiſſée déſerte & abandonnée, les hoſtilitez qu'on propoſoit ne pouvoient tomber que ſur les arbres & ſur quelques méchantes maſures, ce qui ne ſeroit ni fort glorieux pour lui, ni d'un grand dommage pour les ennemis; que d'aſſieger Croïe, mieux fortifiée ſans comparaiſon que Sfetigrade, & où on trouveroit une garniſon plus fraîche & plus nombreuſe, on ne pouvoit s'y réſoudre ſans prendre follement le change ; & pour éviter un écueil ſe jetter de gaïeté de cœur dans un autre plus dangereux ; que de s'engager dans les forêts & les montagnes du païs à la pourſuite de l'Albanois , c'étoit vouloir l'attaquer dans ſon fort ; qu'à chaque pas qu'on y feroit on tomberoit dans de nouvelles embûches; & qu'en mettant à part la difficulté extrême des marches, il n'étoit pas de la dignité d'une armée Roïale de prendre ſur elle ce qu'on avoit coutume de laiſſer faire à des coureurs ou à un parti. Après ces réponſes il congedia l'aſſemblée ſans s'expliquer encore du deſſein qu'il avoit pris.

On tient pour ſûr que c'étoit de lever le ſiege , & de retourner à Andrinople ; mais qu'auparavant il voulut eſſaïer s'il ne pourroit point gagner la garniſon par de grandes promeſſes , ou au pis aller quelque particulier, dont la trahiſon réüſſît mieux que ſes armes , pour lui faire ouvrir les portes de la Ville. Toutes les offres qu'il fit aux aſſiegez en general pour tenter leur fidelité , ne faiſant que leur découvrir ſa foibleſſe & l'impuiſſance où il étoit de les forcer , furent rejettées avec mépris & avec fierté. Mais malheureuſement il ſe trouva un habitant , qui ſacrifiant ſon honneur & ſon

devoir à un lâche interêt , ſe chargea de réduire la Ville à la neceſſité de ſe rendre, par un moïen qu'il avoit imaginé, & qui eut tout l'effet qu'il s'en étoit promis. Il étoit bien honteux à Amurat de ſe voir ſurpaſſé en valeur, en induſtrie, en ſcience de l'art militaire par ſes ennemis , & qu'il fut obligé d'emploïer la trahiſon & la perfidie pour les ſupplanter. Mais auſſi ne fut-ce pas un moindre malheur pour Scanderbeg, qu'aïant par devers lui tout l'honneur de la victoire , le fruit lui en fût arraché par un noir complot ; voici comme la choſe ſe paſſa.

La garniſon de la Place étoit , comme nous avons dit , compoſée de Dibriens ; peuple qui à la verité faiſoit profeſſion du Chriſtianiſme , mais dont la Religion n'étoit pas ſi pure , qu'elle ne fut mêlée de pluſieurs erreurs fort ſuperſtitieuſes, par le commerce qu'ils avoient eu avec divers heretiques, particulierement avec les Manichéens. Une de leurs ſuperſtitions étoit de n'oſer jamais boire ni manger de tout ce qui avoit touché à un corps mort d'homme ou de bête , s'imaginant que cela leur laiſſoit une corruption dans le corps qui paſſoit juſqu'à l'ame. Et comme Sfetigrade étoit ſituée à la pointe d'un rocher où il n'y avoit point d'autre eau que celle qu'on tiroit ſez; mais tout cela ne remedioit point au mal. Perlat plus ſurpris & plus conſterné que nul autre d'un changement ſi inopine, n'oublioit rien pour vaincre leur opiniâtreté; & après les avoir preſſez par toutes les raiſons de ſageſſe, d'honneur & de fidelité au Prince qu'ils ſervoient, voïant qu'il ne gagnoit rien ſur leurs eſprits, il les conduiſit au puits, en fit tirer de l'eau, en bût le premier, & en fit boire aux principaux de la Ville, qui tous convinrent avec lui, que jamais elle ne leur avoit paru meilleure ni plus ſaine. Il en fit préſenter à quelques Dibriens, & les invita d'en boire; ils s'en défendirent avec horreur, & proteſterent qu'on leur tireroit plûtôt tout le ſang du corps, que de les faire conſentir à ſe ſoüiller d'une boiſſon ſi déteſtable. Il fallut donc en paſſer par leur caprice, & dreſſer au plûtôt la capitulation. Elle ne contenoit que deux articles; le premier, qu'il fût permis à la garniſon de ſortir avec armes & bagages, & de ſe retirer où elle voudroit; le ſecond, qu'on laiſſât aux habitans le choix de demeurer dans la Ville comme ils s'y trouvoient, ou de s'aller établir ailleurs.

Tout à plaindre qu'ils étoient, ce ne fut pas un petit bonheur pour eux qu'Amurat ne ſçût point encore la neceſſité

qui les forçoit de ſe rendre; car ſans cela il eſt bien sûr qu'il auroit voulu les avoir tous à diſcretion. Il ſouſcrivit ſans peine au premier article; mais pour ce qui regardoit les habitans, il ne put conſentir qu'ils reſtaſſent dans la Ville, craignant que l'attachement qu'ils avoient à leur Prince ne les portât à lui faciliter les moïens de la reconquerir; tout ce qu'il leur accorda fut qu'ils pourroient emporter avec eux leurs meilleurs effets.

Ces conditions acceptées de part & d'autre, & la Ville étant évacuée, tant des habitans que de la garniſon, on en porta les clefs à Amurat, qui y fit entrer bon nombre de troupes, & entre autres douze cens Janiſſaires, & donna ordre qu'on travaillât inceſſamment à en réparer les brêches. Celui qui l'avoit venduë s'étant préſenté & fait reconnoître aux Turcs à qui il s'étoit adreſſé, on le conduiſit aux tentes d'Amurat, qui avant toutes choſes voulut ſçavoir de quel artifice il s'étoit ſervi pour executer ſon deſſein, & enſuite le combla de careſſes & de bienfaits. Le premier don qu'il lui fit fut d'une groſſe ſomme d'argent qu'on lui délivra ſur l'heure: le ſecond, de trois veſtes fort riches qu'il lui préſenta de ſa main, & le dernier de pluſieurs terres qu'il lui aſſigna, & qui toutes enſemble portoient plus de ſix mille livres de rente.

Le malheureux ne jouit pas long-tems du fruit de ſon crime ; car quoique d'abord il fut en grande faveur parmi les Turcs, & qu'il en reçût mille témoignages d'amitié, cependant peu de jours après il diſparut, ſans qu'on pût jamais ſçavoir ce qu'il étoit devenu. Pluſieurs aſſurent qu'Amurat s'en étoit défait ſous main ; & tous ceux qui ſçavoient combien ce Prince étoit ombrageux & défiant, & l'inquietude qu'il auroit de laiſſer un traître déclaré dans une Ville nouvellement conquiſe, n'eurent pas de peine à ajouter foi au bruit qui couroit de ſa mort. Quoi qu'il en ſoit, il ſemble que la juſtice divine devoit cet exemple aux deux armées, d'enlever à un grand crime des récompenſes ſi indignement obtenuës, & de livrer ſans délai le criminel au ſupplice qu'il meritoit. La garniſon étant ſortie de la Ville paſſa en bon ordre au travers du camp d'Amurat, où toutes les troupes étoient ſous les armes. Le jeune Mahomet qui avoit ſuivi ſon pere en cette expedition, fit connoître dès-lors ce qu'on devoit attendre un jour de la mauvaiſe foi & de la cruauté d'un tel ennemi ; il vouloit qu'on paſſât tous les Dibriens au fil de l'épée, ou qu'on les retînt priſonniers, les fers aux pieds & aux mains, juſqu'à ce qu'ils euſſent paié une groſſe rançon. Ses raiſons étoient, qu'il falloit venger leur obſtination, dont les troupes Ottomanes avoient tant ſouffert, & apprendre par là aux troupes de l'Albanie à reſpecter une puiſſance victorieuſe de tant de peuples, & redoutée de toutes les autres ; que ſi les loix de la ſocieté civile défendoient de violer la parole qu'on avoit donnée, celles de l'Alcoran leur étoient contraires ; & que des Muſulmans pleins de l'eſprit & des maximes de leur grand Prophete, ne devoient jamais épargner des Chrétiens qu'ils avoient en leur pouvoir. Amurat ne fut pas de l'avis de ſon fils ; il lui fit entendre que les Dibriens étoient plus dignes de loüanges que de punition, de s'être défendus avec tant de courage ; que quand on pourroit leur faire un crime de leur réſiſtance, il étoit pardonné par l'accord paſſé avec eux, qu'on leur laiſſeroit la liberté & la vie ; que de manquer de fidelité à des peuples qu'on vouloit ſubjuguer, c'étoit les jetter dans le deſeſpoir, & que rien ne ſeroit plus capable d'arrêter les progrès d'un grand conquerant que d'avoir toujours à combattre contre des deſeſperez. Ainſi contre le ſentiment de Mahomet, tout ce qui étoit ſorti de la Ville paſſa librement & s'alla rendre au camp de Scanderberg.

Au premier avis qu'il reçut de la reddition de Sfetigrade, il n'avoit pû s'empêcher d'éclater contre ceux qui défendoient cette Place, déteſtant leur lâcheté, & menaçant d'en faire une punition exemplaire ; mais quand ils parurent en ſa préſence, le viſage abbatu de triſteſſe & proſternez à ſes pieds, la douleur des habitans qui ne s'expliquoit que par leurs larmes, & la confuſion extrême des Dibriens, qui n'oſoient lever les yeux, l'eurent bien-tôt appaiſé. Il leur dit d'un ton & d'un air aſſez radouci, qu'il eut été plus content d'eux s'ils euſſent continué de faire ce qu'ils pouvoient encore pour la défenſe de la Place, mais que cependant il vouloit bien leur accorder leur grace en conſideration de ce qu'ils avoient fait. Il aſſigna des demeures aux habitans avec des terres & des poſſeſſions pour leur ſubſiſtance, & ceux qui voulurent prendre les armes, il leur donna de l'emploi ſuivant leur condition & le rang qu'ils tenoient dans la Ville. Quant aux Dibriens, les jugeant plus dignes de compaſſion que de châtiment, & ne pouvant imputer leur faute qu'à une crédulité ſuperſtitieuſe, dont on ne ſe défait pas comme on veut, il leur

permit de ſe joindre à ſes autres troupes, bien réſolu cependant de ne leur commettre jamais la garde d'aucune Place après ce qui s'étoit paſſé. Mais comme ils virent qu'ils étoient regardez d'un fort mauvais œil dans l'armée, & qu'à toute heure ils avoient à eſſuïer les inſultes & les railleries que leur faiſoient les autres ſoldats ſur leur ridicule appréhenſion, il y en eut peu qui ne ſe dégoûtaſſent du ſervice, & tous ceux qui demandoient leur congé l'obtinrent ſans difficulté. On pouvoit avec plus de fondement trouver à redire à la conduite de Perlat : car d'avoir negligé de faire garder le ſeul puits qu'il y avoit à Sfetigrade, en des conjonctures où quelque traître gagné par les ennemis pouvoit l'infecter ou l'empoiſonner; d'avoir ſouffert que ceux qui étoient dans la Place euſſent de ſi fréquens entretiens avec les Turcs, ce qui pouvoit donner lieu à des pratiques dangereuſes, c'étoient là de juſtes ſujets de lui reprocher ſon peu de vigilance, ou ſa trop grande facilité. Mais comme de l'aveu de tout le monde, & même des Dibriens, on ne pouvoit pas imaginer plus de courage & de vigueur qu'il en avoit eu à repouſſer les ennemis ; homme d'ailleurs d'une grande conſideration par ſon ſçavoir, par ſon éloquence, par ſon caractere, étant engagé dans l'Ordre Eccleſiaſtique, & portant en Emathie, qui étoit ſon païs, le titre de Protoſengele, c'eſt à dire d'Abbé, le Prince loin de le blâmer le felicita hautement de ſa bravoure devant tous les Officiers de ſon armée; & après lui avoir fait mille careſſes & mille remerciemens, il voulut abſolument qu'il reçût de lui quantité de beaux chevaux, & une ſomme conſiderable dont il le gratifia.

Après la priſe de Sfetigrade Scanderbeg attendit avec beaucoup d'agitation d'eſprit à quoi ſe détermineroit Amurat, & tout l'Epire en étoit fort allarmé. Mais on fut bien ſurpris d'apprendre à quelques jours de-là qu'il reprenoit la route d'Andrinople avec ſon armée; & la joïe qu'en eurent les peuples ne fut pas moindre que leur ſurpriſe. La ſaiſon n'étoit pas fort avancée, & aïant quitté ſon camp le premier jour d'Août, il avoit encore devant lui deux grands mois de campagne; pourquoi donc ne les pas emploïer à faire quelque nouvelle conquête en Epire? C'eſt ce qui donna lieu à divers raiſonnemens. Les uns attribuoient la cauſe d'un ſi prompt retour au bruit qui s'étoit répandu que les Chrétiens remüoient en Hongrie, d'autres prétendoient que c'étoient les Grecs qui lui donnoient de l'inquietude; d'autres vouloient que ce fuſſent les Perſes qu'on diſoit faire un grand armement. Pluſieurs rejettoient toutes ces raiſons & n'en pouvoient point imaginer d'autre que la grande perte qu'il avoit faite devant Sfetigrade, dont il eſt conſtant que la priſe lui avoit coûté plus de trente mille hommes. Il paroît que ces derniers en jugeoient mieux, & qu'Amurat aïant bien conſideré que s'il attaquoit quelqu'autre Place de l'Albanie, & qu'elle dût lui être venduë auſſi cherement que la premiere, toutes ſes troupes y periroient, il conclut que le plus expedient & le plus ſûr pour lui étoit de ſe retirer. Quoi qu'il en ſoit, le dernier de Juillet aïant fait partir devant lui les gros bagages avec une partie de ſa cavalerie, la nuit ſuivante il fit mettre le feu aux hutes des ſoldats, & le jour d'après il ſe mit en marche au bruit de ſon artillerie, & de tous les inſtrumens de guerre. En même temps les Turcs pouſſerent de grands cris de joïe, comme de gens qui applaudiſſoient au vainqueur, & qui le remenoient en triomphe. Cependant toute ſa conquête ſe réduiſoit à une fort petite Place qui l'avoit arrêté deux mois & demi, où il avoit perdu autant de monde qu'il en falloit pour compoſer une groſſe armée, & dont enfin il ne devoit la priſe qu'à une ſiniſtre avanture, & au bizard ſcrupule de ceux qui la défendoient.

Auſſi-tôt que Scanderbeg apprit qu'il étoit décampé, il ſe mit à ſes trouſſes avec huit mille chevaux & trois mille hommes de pied, donnant ſur les traîneurs dont pluſieurs furent tuez ou faits priſonniers, chargeant quelques corps qui ſe trouvoient trop éloignez des autres pour en être ſecourus, eſcarmouchant tantôt en queuë, tantôt en flanc, & retardant la marche de toute l'armée preſque à chaque pas qu'elle faiſoit. Il les pourſuivit ainſi juſqu'à deux lieuës de leur camp ; & comme Amurat commençoit à ſe laſſer de toutes ces manœuvres, & des pertes qu'il y faiſoit, il commanda au Bacha de Romanie de demeurer derriere avec trente mille chevaux pour aſſurer la retraite de ſes autres troupes. Scanderbeg qui s'apperçût de ce mouvement, vit bien qu'il ne ſeroit pas ſûr pour lui de les cottoïer plus long-temps de peur de ſe trouver enfermé entre les deux armées, & ſe gliſſa avec ſes troupes dans des vallons où il pouvoit être en ſûreté. En s'y retirant il dit à ceux qui étoient à ſes côtez, qu'il y avoit moins d'inconvenient pour lui que le lieu qu'il quittoit fût fameux par ſa retraite, que d'être marqué & diſtingué par ſa croix ; voulant par là leur faire entendre qu'il valoit mieux s'en éloigner que d'y perir, parce que la coutume étoit en Epire comme ailleurs, de dreſſer des croix aux endroits où quelque Chrétien avoit été tué, & particulierement ſi c'étoit un homme de diſtinction. Quand il ſçut que le Bacha de Romanie, ſe croïant quitte de tout danger, avoit rejoint l'armée d'Amurat, il voulut ſe remettre à les pourſuivre, ſur l'eſperance qu'il avoit de trouver quelque occaſion de les combattre avec avantage. Mais ſes Officiers qui ſe trouvoient extrémement fatiguez des courſes & des travaux de cette journée, l'en détournerent, & lui dirent qu'il feroit mieux de laiſſer paſſer ce torrent qui quittoit l'Epire, que de l'y arrêter plus long-temps, au hazard d'en ſouffrir encore quelque nouveau dommage. Il les crut, & aïant regagné ſon camp pour y paſſer la nuit, le lendemain il en partit avec ſon armée & ſe rendit à Croïe.

Après y être arrivé il congedia une bonne partie de ſes troupes, à la charge que dans deux mois tous generalement tant Officiers que ſoldats, viendroient le rejoindre pour marcher à l'expedition qu'il avoit déja réſoluë, qui étoit de reprendre Sfetigrade. Il ne retint que deux mille chevaux & mille fantaſſins qu'il envoïa ſur la frontiere pour tenir en bride les Turcs qui avoient leurs quartiers dans la Macedoine. Se trouvant ainſi débaraſſé des ſoins & des travaux de la guerre, il s'appliqua plus que jamais à établir une bonne police dans ſes Etats, ſoit pour l'adminiſtration de la juſtice, ſoit pour la facilité & pour la ſûreté du commerce ſoit enfin pour le culte de Dieu & pour le ſervice de ſes autels. On s'étonnoit de voir qu'il fût le même par tout, & qu'il ne s'acquittât pas avec moins d'habileté de toutes les fonctions d'un ſage Politique, que de toutes celles d'un grand Guerrier. Les Albanois charmez de tant de belles qualitez, & d'un merite ſi univerſel, lui firent faire une propoſition à quoi il ne s'attendoit gueres. Ils avoient dans l'eſprit que s'il ſe marioit il pourroit leur laiſſer une poſterité qui hériteroit de ſes vertus comme de ſes Etats. D'ailleurs ils étoient perſuadez qu'il étoit tems qu'il le fît, non-ſeulement parce que l'éloignement des Turcs lui en laiſſoit la liberté, mais encore à cauſe qu'il avoit déja près de quarante-cinq ans, & qu'il étoit très-important pour le bien de ſon Roïaume qu'il eut le temps d'élever les enfans qui lui naîtroient, & de les former par ſes inſtructions & par ſes exemples. Pour gagner cela ſur ſon eſprit ils s'adreſſerent à quelques Grands de la Cour en qui il avoit plus de confiance, & les prierent de lui en porter la parole. Ceux-ci ſe chargerent de la commiſſion, & s'étant expliquez à lui du ſujet qui les amenoit: Quoi donc, leur dit il d'abord en plaiſantant, ſeriez vous d'avis qu'après m'être affranchi de la ſervitude des Turcs, je me ſoumiſſe à celle d'une femme? Enſuite prenant un ton plus ſérieux, il leur repréſenta qu'un Guerrier comme lui devoit ſa vie toute entiere à ſon honneur & au ſalut de ſa patrie, & que de ſe marier c'étoit s'impoſer l'obligation de la ménager pour l'appui & la conſolation d'une famille. On ne ſe contenta point de cette réponſe, & ſur les inſtances réïterées que lui firent ceux qui lui parloient, d'accorder cela aux vœux de ſes ſujets, & à l'utilité de tout le Roïaume, il crut devoir condeſcendre à leurs deſirs & leur promit de faire ce qu'ils ſouhaitoient après qu'il auroit retiré Sfetigrade des mains des Turcs, à quoi il alloit travailler inceſſamment. Ces ſeigneurs fort ſatisfaits de la parole qu'il leur donnoit lui en firent de grands remerciemens, & s'étant retirez publierent auſſi tôt cette bonne nouvelle qui remplit de joïe tout le païs.

Il n'en eut pas moins lui-même d'apprendre que les troupes qu'il avoit envoïées ſur la frontiere avoient battu un parti de trois cens hommes de la garniſon de Sfetigrade; & que depuis ce tems-là les Turcs ſe tenoient renfermez dans cette Place, comme s'ils euſſent eu une armée entiere à leurs portes. Cela lui fit hâter le deſſein qu'il avoit de la reprendre, voulant ſe tirer au plûtôt cette épine du pied, & rétablir la tranquillité dans ſon Roïaume. Les ordres qu'il avoit donnez furent executez avec tant de diligence qu'en fort peu de jours il aſſembla une armée de dix mille hommes de pied, & de huit mille chevaux. Il fit partir devant lui les équipages & les gros bagages, & les aïant ſuivi de près avec ſon armée, il arriva devant Sfetigrade le 20. de Septembre. Son quartier
1449. & celui de ſa Gendarmerie n'étoit éloigné de la Place qu'autant qu'il le falloit pour être hors de la portée de l'arquebuſe, parce que la garniſon n'étoit preſque compoſée que d'arquebuſiers qu'Amurat avoit choiſis entre toutes ſes troupes. L'infanterie s'approcha plus près des murailles, & comme elle manquoit de terre pour ſe couvrir, elle ſe ſervit de poutres & de ſolives pour dreſſer une grande paliſſade, derriere laquelle elle étoit en ſûreté. Il y avoit dans cette armée grande diverſité de nations, & on leur aſſigna des poſtes & des emplois, ſuivant leur maniere de combattre, & les armes dont ils ſe ſervoient. Les Albanois étoient preſque tous dreſſez à l'arc & à la fleche; les Italiens & les Allemans ſe ſervoient d'arquebuſes & d'arbalêtres, les Sclavons quoique mis au nombre des Archers comme les Albanois, étoient cependant bien plus propres à manier l'épée. Il n'y eut pas juſqu'à des François qui ſe trouverent à ce ſiege; & comme ils étoient tous canoniers, on leur donna le ſoin de l'artillerie, qui ne conſiſtoit qu'en quelques pieces de campagne, dont l'uſage étoit moins pour battre la Place, que pour écarter ceux qui paroiſſoient ſur les remparts. Et afin d'ôter aux aſſiegez toute eſperance de ſecours, on fit divers détachemens commandez par Streſe & par Tanuſe, qui occuperent toutes les avenuës par où les ennemis auroient pû approcher. Avant que de commencer les

attaques Scanderbeg fit ſommer les aſſiegez de lui remettre la Ville, leur offrant la même capitulation qu'Amurat avoit accordée aux Chrétiens. Ils répondirent fierement, qu'une Place qui leur avoit coûté tant de ſang, ne pouvoit ſe racheter que par le ſang; qu'après que les Chrétiens en auroient donné autant que les Muſulmans, ils ſeroient en droit de leur faire des ſommations; mais qu'en quelque temps & à quelque extrémité qu'on leur parlât de ſe rendre, on les trouveroit toujours également fermes & inébranlables, aïant le cœur plein de réſolution, & l'eſprit exempt de toute ſuperſtition Dibrienne qui pût les forcer à une honteuſe reddition. Sur cette réponſe à quoi Scanderbeg s'étoit bien attendu, il fit mettre le feu aux Fauxbourgs qui n'étoient proprement que des baraques, où les Turcs après s'être rendus maîtres de la Place avoient contraint les Chrétiens & les anciens habitans de ſe retirer. Moyſe qui vit une partie de la garniſon occupée à ſe défendre de ce côté-là & à éteindre le feu, mena contre la grande porte trois mille ſoldats des plus réſolus de toute l'armée, à deſſein de l'enfoncer. Et quoi qu'ils fuſſent couverts de mantelets, cependant ils ſe trouvoient ſi incommodez du feu des ennemis, de leurs traits, & de la grande quantité de pierres qu'on jettoit ſur eux du haut du mur, que Scanderbeg jugea à propos de les rappeller, pour concerter avec ſes Officiers les moyens de s'y prendre avec plus de ſeureté & plus d'eſperance de ſuccès.

Tous furent d'avis que ſans perdre le temps en de foibles attaques, qui tireroient trop en longueur, il falloit livrer un aſſaut general. Cela s'executa dès le lendemain. Toute l'Armée eut ordre de ſe tenir ſous les armes, & environ les dix heures du matin Scanderbeg mena dix mille hommes pour aſſaillir la Place par divers endroits; les autres furent laiſſez à la garde du camp, & pour rafraîchir ceux qui alloient combattre, à meſure qu'ils ſeroient mandez, afin que l'aſſaut ne fût point interrompu. Moyſe avec un gros d'infanterie fut le premier à l'eſcalade, ne doutant pas qu'elle ne dût luy réüſſir, parce qu'il étoit ſoûtenu des archers & des arbaleſtriers Italiens, qui avoient Scanderbeg à leur tête, & qui ne ceſſoient de tirer pour nettoyer le rempart. Outre cela l'artillerie qui étoit bien ſervie, ne donnoit pas peu d'exercice aux aſſiegez; car quoy que le canon n'endommageât pas beaucoup le corps de la muraille, il ne laiſſoit pas de raſer le parapet, & d'éloigner ceux qui ſe preſentoient pour repouſſer les aſſaillans. Pluſieurs, à l'aide des échelles, avoient déja gagné le haut du mur, où ils combattoient main à main avec les Turcs. D'un autre côté l'attaque de Zacharie étoit d'autant plus vive que celle de Moïſe, qu'il avoit avec lui le plus grand nombre de troupes & plus choiſies, & particulierement les Allemans, gens hardis & intrepides, & réſolus de perir plûtôt que de reculer. De ces derniers, les uns couverts de claïes & des boucliers de leurs compagnons, démoliſſoient la muraille, qui étoit encore toute fraîche, avec des pioches & des barres de fer; d'autres en ſappoient les fondemens, d'autres en tiroient les décombres, pour faire une ouverture au pied en forme de voûte, par où l'on pût ſe couler dans la Ville. Mais Amurat, en la faiſant rebâtir, lui avoit donné tant d'épaiſſeur, & l'avoit appuïée au-dedans de tant de pierres & de terres, que d'entreprendre de la percer, cela demandoit un travail infini. Zacharie, qui reconnut l'inutilité de ce travail, changeant tout à coup de deſſein, ſe mit à crier à l'eſcalade, & à l'inſtant tous ſes gens coururent aux *échelles, Les Turcs les laiſſerent faire d'a*bord, & à meſure qu'ils les voyoient approcher du haut du mur, tuoient les uns à coups d'arquebuſes, renverſoient les autres de leurs échelles, prenant plaiſir à les voir rouler du pied de la muraille juſqu'au bas de la montagne; parce que cet endroit étoit fort eſcarpé par derriere, & coupé en précipice. Du côté de Moïſe la défenſe des aſſiegez n'étoit pas moins vigoureuſe. Il ne laiſſoit pas de les pouſſer avec tout le feu & tout le courage qu'on lui voyoit toûjours en de pareilles occaſions. Mais ayant reçû une grande bleſſure qui le mit hors de combat; ſon attaque ſe rallentit ſur l'heure, & incontinent après ceux qui en étoient l'abandonnerent entierement.

A peine ſe furent-ils retirez, que la même choſe arriva à celle de Zacharie; où les troupes rebutées d'une reſiſtance ſi opiniâtre, commencerent à lâcher le pied. Scanderbeg s'avança juſqu'à eux ayant à ſes côtez deux ſoldats qui le couvroient chacun de leur bouclier, tandis qu'il ne ceſſoit de tirer de l'arc ſur les aſſiegez; & cela avec tant d'adreſſe, qu'on aſſeure qu'il n'y avoit pas un de ſes coups qui ne portât, & ne le défit d'un ennemi. Mais quelque effort qu'il *fit, & par l'exemple qu'il donnoit aux* troupes, & par les paroles dont il les animoit, & par les nouvelles échelles qu'il faiſoit dreſſer contre les murailles, tout cela devenoit inutile; on ne combattoit plus que mollement, & d'une maniere qui ajoûtoit toûjours au triomphe & à la gloire des aſſiegez; ſans augmenter leur perte. Ce découragement des Albanois, joint à la nuit qui approchoit, obligea Scanderbeg de faire ceſſer l'attaque. Ils demeurerent juſqu'au lendemain dans un morne ſilence, auſſi honteux d'avoir été repouſſez, que conſternez de la perte qu'ils avoient faite. Tout ſe réduiſoit cependant à deux cens morts, & à ſix cens bleſſez; mais c'étoit trop pour des gens accoutumez à gagner de grandes batailles à moins de frais. Du côté des aſſiegez, bien qu'il y eut aſſez bon nombre de morts & de bleſſez, toutefois comme ils comptoient pour une victoire d'avoir conſervé leur Place, & ſoûtenu avec tant de fermeté ceux qui l'attaquoient, ce ne furent durant toute cette nuit que feux de joye & chants d'allegreſſe, comme ſi le ſiege eut déja été levé.

Scanderbeg, quoique chagrin & inquiet du mauvais ſuccès de ce premier aſſaut, ne perdit point cœur. Dès le lendemain au point du jour il donna ordre

qu'on ſe tint prêt pour un ſecond, fit publier dans tout le camp à ſon de trompe qu'il abandonnoit la Ville au pillage, & promit de grandes recompenſes à ceux qui y entreroient les premiers. A l'heure marquée les bandes qui étoient commandées ſortirent du camp, & firent leurs approches à coups de traits. Arrivées au pied du mur, elles y appliquerent les échelles, & c'étoit à qui monteroit le premier pour meriter les récompenſes que le Prince avoit promiſes. Ils le firent en ſi grand nombre, & avec tant de réſolution, que les Turcs qui avoient fait d'abord une aſſez ferme reſiſtance, furent contraints de plier & de ſe retirer. C'en étoit fait ſi les aſſaillans avoient ſçu pourſuivre leur pointe; & le deſordre que leur hardieſſe & leur valeur avoient jetté parmi les Turcs, les rendoit maîtres de la Place. Mais la crainte qu'ils eurent que cette retraite ne fut qu'une feinte pour les attirer dans quelque embuſcade, les tint aſſez longtemps en ſuſpens. Les Turcs qui s'apperçurent de leur irreſolution, ne manquerent pas d'en profiter. S'étant ralliez & encouragez, ils revinrent à la charge, & donnerent avec furie ſur les Albanois. Ceux-ci ne voulant pas perdre leur avantage, le choc fut des plus violens, avec une perte conſiderable de part & d'autre, mais plus grande cependant du côté des aſſaillans. Elle alloit augmenter notablement parmi eux, ſi Zacharie par une ſeconde attaque n'eût fait une diverſion à cette premiere. Les Turcs qui le virent monter à l'eſcalade par un autre endroit, ſuivi d'une grande foule de combattans, furent obligez de ſe partager; & leurs forces ainſi diviſées, ils ne pouvoient pas tenir long-temps. Les archers rangez en cercle autour de la Place, ne ceſſoient de tirer pour dégarnir le mur, & en éloigner tous ceux qui le défendoient. Scanderbeg toûjours en mouvement, paſſoit à tout moment d'une attaque à l'autre, arrêtant par ſa preſence ceux qui étoient tentez de reculer, excitant ceux qui ſerroient l'ennemi de plus près, & par l'intrepidité qu'il faiſoit paroître, apprenant aux uns & aux autres à mépriſer le danger. L'affaire fut pouſſée avec tant de chaleur, que les Turcs qui étoient comme aux abois alloient ſuccomber, s'ils ne ne fuſſent aviſez d'une ruſe qui fut leur ſalut. Ils abbattirent les enſeignes qu'ils avoient arborées ſur les remparts, & criant à haute voix, demanderent une courte ſuſpenſion d'armes, avec permiſſion de parler au Prince d'Epire. L'un & l'autre leur fut accordé du conſentement de Scanderbeg, & à l'inſtant on ceſſa des deux côtez de tirer. Incontinent après vint ſe preſenter à lui un venerable vieillard, & qui ſous une candeur apparente cachoit un eſprit ſouple & artificieux. Il lui dit d'un air modeſte, que tout ce qu'il y avoit de Muſulmans dans la Place, ne s'étoient jamais flatté de pouvoir tenir contre la force victorieuſe de ſes armes; que s'ils y avoient reſiſté juſques-là, ce n'étoit que pour ne pas trahir leur honneur & la fidelité qu'ils devoient au Sultan leur maître; mais que leurs forces étant épuiſées, toute la garniſon ne ſongeoit plus qu'à obtenir une compoſition honorable; qu'on ne lui demandoit qu'un jour de treve pour en dreſſer les articles qui lui ſeroient apportez dès le lendemain, & qu'ils eſperoient de ſa clemence qu'il voudroit bien y ſouſcrire. Scanderbeg refuſa d'abord la tréve, ſe doutant bien que les aſſiegez ne la demandoient que pour reprendre haleine, & pour ſe tirer de l'extrêmité où ils étoient réduits. Vaincu neanmoins par les flatteries & par les preſſantes inſtances du vieillard, & voïant d'ailleurs que tous ſes Officiers étoient d'avis qu'il écoutât les propoſitions qu'on avoit à lui faire, il fit retirer ſes enſeignes & ſes machines, & ramena ſes troupes au camp. Le jour ſuivant quatre députez Turcs vinrent le trouver avec de grands préſens; mais les articles de la capitulation parurent ſi déraiſonnables, qu'il étoit aiſé de juger qu'ils ne les avoient propoſez que pour obtenir qu'il leur fût permis d'en ſubſtituer d'autres en la place de ces premiers, & par-là gagner du temps. Ces articles portoient, premierement que les anciens habitans ſeroient rétablis dans la Ville, à condition toutefois que leurs charges, leurs terres & leurs maiſons ſeroient partagées également entr'eux & la garniſon; Secondement, que les Turcs aſſociez ainſi aux habitans, ceſſeroient de reconnoître le Sultan pour leur Souverain, ſe ſoumettroient à l'autorité du Prince d'Epire, & obſerveroient inviolablement l'obéïſſance & la fidelité qu'ils lui auroient jurées; en dernier lieu qu'on donneroit au Chef qui les commandoit dans la Place, dix mille âpres argent comptant. C'eſt une monnoïe de Turquie d'un fort bas prix, cinquante âpres ne valant qu'un écu de France, ce qui ne laiſſoit pas néanmoins de faire une ſomme conſiderable en un temps & dans un païs où l'argent étoit encore rare. Les Officiers Albanois qui étoient preſens à la lecture de ces articles, ne répondirent que par de grands éclats de rire. Scanderbeg les rejetta avec indignation, & commanda aux députez de ſe retirer, avec défenſe expreſſe de reparoître devant luy s'ils n'avoient rien de meilleur à luy propoſer. Ils le quitterent avec promeſſe de luy donner plus de ſatisfaction à leur retour. Trois jours ſe paſſerent ainſi en allées & venuës, & en divers pourparlers, ſans neanmoins qu'on pût ſe plaindre que cela eût apporté quelque retardement au ſiege, parce que durant tout ce temps il fit de ſi grandes pluïes, & ſi continuelles, qu'à peine les ſoldats auroient-ils pû mettre le pied hors de leurs tentes.

Pendant cette ſuſpenſion d'armes, Scanderbeg reçut la confirmation des nouvelles qui lui étoient déja venuës de Turquie, qu'Amurat ayant appris le ſiege de Sfetigrade, avoit réſolu de repaſſer inceſſamment en Epire avec de plus grandes forces que la premiere fois. Cela jetta ce Prince dans de grands embarras. Il voyoit de quelle importance il étoit de reprendre Sfetigrade, pour fermer aux Turcs l'entrée de ſon païs; mais auſſi ſi les aſſiegez continuoient de ſe défendre avec autant de vigueur qu'ils l'avoient fait juſques-là, il alloit ruiner ſes troupes, dont toutefois il auroit un extrême beſoin pour s'oppoſer aux nouvelles entrepriſes de ſes ennemis, Ces deux inconveniens le tinrent quelque temps en ſuſpens ; & après les avoir bien balancez dans ſon eſprit, le parti qu'il prit fut de tenter encore un dernier aſſaut, & ſi la fortune continuoit de lui être contraire, de lever le ſiege & de ſe retirer. Le jour venu, quand les troupes voulurent grimper la montagne, elles trouverent le terrein ſi mou & ſi fangeux, que ce ne fut qu'avec des peines infinies qu'elles purent approcher des murailles, & y conduire les machines Et comme la difficulté des chemins *rendoit leur marche plus lente, les Turcs* eurent tout le temps de ſe préparer à les bien recevoir. Rien néanmoins n'inſpiroit plus de réſolution à ces Infideles que l'eſperance qu'ils avoient d'un prompt ſecours. Car ſoit par de faux avis qu'ils euſſent reçûs, ou par l'artifice du Gouverneur, le bruit s'étoit répandu parmi eux que le Sultan ne pouvant encore marcher en perſonne, à cauſe des incommoditez de la ſaiſon, envoïoit devant lui un puiſſant corps d'armée pour délivrer Sfetigrade, & pour lui ouvrir toutes les entrées de l'Albanie. Encore donc que les aſſiegeans combattiſſent d'abord avec autant de hardieſſe & de vigueur qu'aux autres aſſauts, toutefois trouvant la reſiſtance de la garniſon toûjours plus invincible, à meſure que l'eſperance de la vaincre s'éteignoit dans leur cœur, leur courage s'affoibliſſoit. Comme ils commençoient à ſe relâcher, & qu'il ſembloit même qu'ils ſongeaſſent moins à attaquer qu'à ſe défendre, Scanderbeg les fit rappeller. Dès qu'ils furent rentrez dans le camp toute l'armée fut avertie ſourdement de ſe tenir prête à partir au premier ordre, & à l'entrée de la nuit on décampa à petit bruit pour retourner à Croïe. Ainſi le ſiege ne dura proprement qu'un mois, ayant commencé le 20. de Septembre, & fini le 23. d'Octobre. Ce qui fit échoüer cette entrepriſe, c'eſt que les aſſiegeans manquoient de groſſe artillerie pour battre la place, & pour y faire des brêches, par où ils auroient pû l'emporter plus ſeurement que par toute autre voïe. On auroit tort toutefois de conteſter à la garniſon la gloire d'une genereuſe défenſe. C'eſt en quoi excellent les Turcs, & il y a peu de nations qui ſoûtiennent un ſiege nonſeulement avec plus d'art & d'induſtrie, mais même avec plus de courage & de fermeté. Il eſt vrai que ſouvent ils y ſont forcez par une politique cruelle qui les rend reſponſables ſur leur tête de la Place qu'on leur a confiée ; mais ſi cette dure neceſſité ôte quelque choſe au merite de leur valeur, elle ne la rend pas moins difficile à ſurmonter. Il n'en eſt pas de même des actions de campagne, où il n'eſt pas au pouvoir des Chefs d'empêcher que la terreur ne ſe répande parmi leurs troupes, & qu'elles ne prennent la fuite. Auſſi avons nous vû dans les dernieres guerres de l'Empire avec ces Infideles, que les Princes Chrétiens à qui il coûtoit ſi peu de les défaire en bataille rangée, ne trouvoient pas la même facilité à leur enlever les Villes qu'ils défendoient.

Scanderbeg rentrant dans Croïe, y trouva déja tout le monde fort alarmé des grands préparatifs de guerre que faiſoient les Turcs ; & il étoit temps qu'il revînt pour donner les ordres neceſſaires à la conſervation de cette place, d'où dépendoit le ſalut de tout l'Etat. Elle étoit déja bien munie ; mais ſans ſe contenter de ce qu'il y trouva, il y fit amener des vivres autant qu'il en faloit pour la ſubſiſtance des habitans & de la garniſon durant plus d'un an. Il en tira tout ce qui n'étoit point de ſervice, femmes, vieillards, & enfans, qu'il envoïa dans le païs des Venitiens ; & en leur place il y fit entrer deux mille hommes

de bonnes troupes. Elles étoient compoſées de diverſes nations, Albanois, Italiens, Allemans, Sclavons, François, mais cependant d'une parfaite intelligence, & ſans autre diviſion entr'eux que l'émulation qu'ils avoient de ſe ſignaler à l'envi les uns des autres. Ce qui lui manquoit le plus c'étoit l'artillerie; il la fit augmenter autant que le temps le permit, & en laiſſa le ſoin aux François, dont il avoit été très-bien ſervi au ſiege de Sfetigrade. Il confirma Uranoconte Gouverneur de la Ville ; il jugeoit dès-lors qu'il n'auroit pas lieu de ſe repentir du choix qu'il en avoit fait ; & il connut depuis qu'il avoit tout ſujet de s'en applaudir. Après avoir pourveu à la neceſſité de la Capitale, il fit la même choſe pour diverſes autres Places, & particulierement pour Petralbe & Stelluſe, où il envoya des troupes & des Chefs qui puſſent luy en rendre bon compte. Il paſſa une partie de l'hyver à parcourir toute l'Albanie, tant pour raſſeurer les peuples, que pour leur preſcrire à tous ce qu'ils avoient à faire quand l'ennemi y ſeroit entré. Et comme il ſçut que toutes les troupes Ottomanes étoient déja en mouvement, & que le rendez-vous leur étoit donné à Andrinople pour le 15 de Mars, il ſe r'approcha de Croïe, & ne ſongea plus qu'à choiſir les poſtes qu'il pourroit occuper, pour être à portée de la ſecourir. Cela n'étoit pas fort aiſé contre une armée auſſi nombreuſe que celle qu'elle alloit voir à ſes portes. Cependant il ne retint avec lui que ſix mille hommes de Cavalerie & deux mille d'Infanterie, ſoit qu'il n'en pût raſſembler davantage, à cauſe des garniſons qu'il avoit fallu jetter dans les Places, ſoit qu'il voulût attendre à les faire venir que l'occaſion ſe preſentât de tenter quelque grande entrepriſe; car juſques-là il n'avoit d'autre deſſein que de tenir les aſſiegeans en alarme, & de faire quelque diverſion aux attaques qu'ils livreroient à la Place aſſiegée.

On étoit au cinquiéme d'Avril lorſqu'Amurat fit partir un corps de quarante mille hommes, commandez par Sebalias Zeureneſe, avec charge de camper aux environs de Croïe, & d'en fermer toutes les avenuës. Trois jours avant qu'il y arrivât, Scanderbeg fit couper à cinq ou ſix lieuës d'alentour toute l'herbe qui étoit ſur la terre, pour ôter les fourrages à la Cavalerie ennemie, après quoi il ſe retira ſur une montagne nommée Tumeniſte, diſtante de Croïe de quelque cinq quarts de lieuë, à deſſein de ſe tenir toûjours près des ennemis, & de regler ſes mouvemens ſur les leurs. Sebalias n'aïant

rien trouvé en ſon chemin qui l'arrêtat, eut toute la liberté qu'il ſouhaitoit d'approcher de Croïe; & après avoir reconnu le terrein, fit dreſſer ſes tentes dans la Tyranne. C'eſt une plaine fort belle & d'une grande étenduë entre Croïe & une autre petite Ville, nommée Parthine, qu'on prétend avoir été ruinée par Ceſar, après qu'il eut obligé Pompée de s'éloigner de Duras, ſi connuë dans l'ancienne Hiſtoire, ſous le nom de Dyrrachium. A peine Sebalias avoit-il pris ſes quartiers, que Scanderbeg s'approcha de ſon camp; & comme il vit que les Turcs y étoient en très-grand nombre; & tellement ſur leurs gardes, qu'il n'y avoit pas moyen de rien entreprendre contre eux, ni de vive force, ni par ſurpriſe, il ſe retira au plûtôt de peur d'être enfermé entre cette premiere armée, & celle d'Amurat qui approchoit. En effet, ſur la fin d'Avril, peu de jours après que Sebalias avoit pris pied en Albanie, arriva le Sultan en perſonne, accompagné d'une armée, qui jointe à la premiere montoit au nombre de cent ſoixante mille combattans, ſans compter la ſuite, & tout l'attirail d'une grande Cour & d'une telle multitude de troupes. Il avoit avec lui Mahomet ſon fils, plus redoutable que ſon pere par la ferocité de ſon naturel, & auſſi plein d'animoſité que lui contre Scanderbeg. Avec eux marchoit un grand train de machines de guerre, une infinité d'outils à remuer la terre & à ſapper leurs murs, quantité de moyennes pieces d'artillerie, & tout le métail qu'il faloit pour en fondre de plus groſſes ſur les lieux, afin d'éviter la difficulté qu'il y auroit eu à les amener de ſi loin.

Voilà donc Croïe environnée de tous côtez d'une multitude de guerriers à perte de vûë pour ainſi dire, pluſieurs d'entr'eux n'ayant leurs quartiers qu'à deux grandes lieuës de la Ville; tout l'Epire aux écoutes pour ſçavoir quel ſeroit le ſuccès d'une ſi grande entrepriſe, & comment ceux à qui on avoit commis la défenſe de la Place ſe tireroient d'affaire; Scanderbeg dans toute l'agitation d'un homme qui joüoit de ſon reſte, & dont la fortune dépendoit de la bonne ou de la mauvaiſe iſſuë de cette affaire; Uranoconte & ſa garniſon réſolus de s'enſevelir ſous les ruines de leurs murailles, ou de vaincre toutes les forces de l'Empire Ottoman, & en triompher avec éclat. Cette réſolution bien établie dans leurs cœurs leur donnoit tant d'intrepidité & de liberté d'eſprit, qu'on eut dit qu'ils ſe croyoient déja quittes de tous les dangers qu'ils avoient à eſſuyer. Avant que

de commencer les attaques, des Heraults d'Amurat demanderent à parler à Uranoconte, & le ſommerent de ſe rendre. Les Officiers de la garniſon qui l'environnoient, ſans attendre qu'il prît la parole, s'écrierent tous qu'il ne falloit répondre à ces Envoyez qu'à grands coups d'arquebuſes, & leur firent mille railleries ſur l'abſurdité de leur demande. Amurat qui comprît qu'il n'y avoit plus de meſures à garder avec des gens qui le menageoient ſi peu, donna ordre qu'on travaillât en toute diligence à ſon artillerie. La fonte des métaux étant achevée, on en fit dix gros canons, ſix de deux cens livres de bale, & quatre de ſix cens. L'on ſeroit ſurpris de l'énorme groſſeur de ces pieces, ſi l'on ne ſçavoit certainement que quelques années après, lorſque Mahomet II. fit aſſieger Rhodes, il y en avoit qui portoient des boulets de trois pieds de diametre. Deux des plus groſſes pieces, & quatre des moindres furent pointées contre le côté de la muraille qui regardoit la plaine de Tyranne à l'Orient; les autres contre la porte de la Ville, & la ſeule qui y fût, parce que la montagne ſur laquelle Croïe étoit ſituée, n'avoit qu'un eſpace fort étroit par où on pût y aborder, tous les autres endroits étant eſcarpez à plomb & inacceſſibles. Quatre jours durant ces deux batteries ne ceſſerent de foudroïer la Place, après quoi les bréches ſe trouvant aſſez grandes pour donner un aſſaut, tout s'y prépara dans le camp ennemi avec un empreſſement extraordinaire. Amurat n'oublioit rien pour piquer d'honneur les principaux Officiers, ni ceux-ci pour animer les troupes. Mahomet en particulier ſe donnoit tous les mouvemens d'un homme qui ſe faiſoit ſa propre affaire du ſuccès de ce ſiege ; & outre les grandes récompenſes que devoit attendre du Sultan celui qui monteroit le premier ſur le rempart, & y arboreroit le croiſſant, il promit qu'il y ajoûteroit du ſien cent mille âpres. Au-dedans de la place tout étoit dans la même agitation qu'au dehors ; même ardeur pour ſe diſpoſer à une bonne défenſe, grandes promeſſes du Gouverneur à ſes troupes, vives & flatteuſes harangues pour les encourager, leur faiſant entendre que toute ſa confiance étoit en leur bravoure ; & à meſure que les murailles tomboient, abattuës par le canon, leur repetant toûjours qu'il comptoit pour rien des pierres renverſées, tant que de vaillans hommes comme eux tiendroient ferme, & ne ſe laiſſeroient point ébranler.

Il étoit près de midi lorſqu'Amurat fit

marcher les troupes qui étoient commandées pour l'aſſaut. L'heure étoit incommode à cauſe de la chaleur ; mais il lui parut qu'il y auroit encore moins d'inconvenient, qu'à attendre le ſoir ou la nuit, parce que Scanderbeg à la faveur des tenebres pourroit entreprendre quelque choſe qui troubleroit l'attaque. Ce n'étoit pas bien connoître celui à qui il avoit affaire, & il devoit avoir appris par experience que le grand jour n'étoit pas un obſtacle à ſes deſſeins. En effet, les Turcs ayant déja commencé de monter à l'aſſaut, au ſon de tous les inſtrumens belliqueux, & avec des hurlemens effroïables ſelon leur coûtume, on entendit tout à coup crier aux armes dans les quartiers les plus reculez du camp. On y courut à toute bride pour ſçavoir ce qu'il y avoit. C'étoit Scanderbeg à la teſte de cinq mille chevaux qui venoit de forcer les lignes, & qui faiſoit main baſſe ſur tout ce qu'il rencontroit. Il eſt vrai que les troupes qui avoient leurs quartiers proche de celui où il s'étoit jetté, ſe réünirent bien-tôt contre lui ; mais cela ne ſuffiſoit pas encore pour raſſûrer Amurat, qui le regardoit comme un furieux & un forcené, que rien ne pouvoit arrêter. Il y envoïa Seremet, l'un de ſes Generaux avec quatre mille hommes de Cavalerie, & Mahomet voulut y aller en perſonne, accompagné de ſa garde ordinaire, malgré tout ce que lui dit Amurat pour l'en détourner. Quelque diligence qu'ils fiſſent, ils y arriverent trop tard l'un & l'autre. Scanderbeg craignant de ſe voir accablé par la multitude, avoit déja regagné le chemin de ſon camp, & ſe retiroit en bon ordre. Jamais il ne courut plus de danger que dans cette occaſion : Emporté par ſon courage, il s'étoit lancé impetueuſement dans les plus épais eſcadrons des ennemis, où il demeura quelque temps engagé, ſans que ſes gens puſſent ſçavoir ce qu'il étoit devenu. Il avoüa lui-même, quand il s'en fut tiré, qu'il avoit penſé y perir, parce que les forces commençoient à lui manquer, & que ſon cheval étoit encore plus épuiſé que luy. En leur contant ſon avanture, il leur fit voir ſon bouclier ſi rompu & ſi défiguré, qu'on ne pouvoit plus dire ce que c'étoit. La merveille eſt, qu'ayant eu plus de coups à eſſuyer que ce fameux Sceva Officier de Ceſar, dont le bouclier fut percé de deux cens trente fléches à la défenſe d'un Fort, pas un toutefois ne l'eut atteint, & qu'il les eût tous parez ſans recevoir la moindre égratignure ; ce qu'on ne peut attribuer qu'à un bonheur ſingulier, ou plûtoſt à une

protection toute particuliere du Ciel. C'étoit là ſans doute l'une des plus hardies actions de ſa vie, mais ce n'étoit pas la plus prudente, & il n'en parloit jamais lui-même ſans ſe condamner. Quoique ce choc n'eut duré que fort peu de temps; cependant les Turcs y perdirent tant de monde, que Mahomet tranſporté de fureur à la vûë de ce carnage, fit mille imprecations contre Scanderbeg, & jura que ni jour ni nuit il ne ſe donneroit point de repos, qu'il n'eut fait tomber cette beſte feroce dans les pieges qu'il lui tendroit.

Cet orage qui n'étoit tombé que ſur l'extrêmité du camp, n'avoit pas laiſſé de ſuſpendre l'aſſaut ; mais auſſi-toſt qu'on ſçût qu'il étoit diſſipé, les aſſaillans eurent ordre d'avancer & d'attaquer en même temps la place par les deux bréches. Ils le firent avec furie pendant deux grandes heures, ſans pouvoir ébranler les aſſiegez, ni les contraindre d'abandonner leurs remparts. Au contraire, ceux-ci pour leur faire voir qu'ils étoient plus de monde qu'il ne falloit pour ſurmonter tous leurs efforts, firent une ſortie ſur eux, dont ils ne furent pas moins incommodez, que ſurpris de l'audace de ceux qui avoient oſé l'entreprendre. Amurat voïant qu'il perdoit une infinité de gens,

& que rien n'avançoit, fut quelque temps à déliberer s'il feroit ſonner la retraite, ou s'il commanderoit de nouvelles troupes pour rafraîchir celles qui paroiſſoient déja fort laſſes, & notablement diminuées. On lui conſeilla de ne point quitter priſe, & d'envoïer toûjours hommes ſur hommes, pour pouſſer cette affaire juſqu'au bout. Il ſuivit ce conſeil, ſe flattant que les aſſiegez combattus ſans relâche perdroient haleine, & ſeroient enfin contraints de ceder au nombre & à la force. Mais c'étoit ſe flatter en effet, plus on les ſerroit de près & en plus grande multitude, plus leur réſiſtance étoit ferme & courageuſe, plus le maſſacre qu'ils faiſoient de leurs ennemis augmentoit. La choſe alla ſi loin, qu'on aſſeure que cet aſſaut coûta huit mille hommes aux Infideles, quelques-uns bleſſez à mort ſeulement, tous les autres tuez. Cependant il n'y eut que la nuit qui mit fin au combat, laiſſant aux Croïens le merite & l'éclat d'un glorieux triomphe, & au Sultan toute la honte & tout le dépit que lui pouvoit cauſer un ſi grand deſavantage. Il ſe tint deux jours enfermé dans ſa tente, où il n'y eut que quelques Viſirs & quelques Officiers Generaux qui fuſſent admis pour concerter avec lui les moyens de réduire au plûtoſt la Place ſans une ſi grande effuſion de ſang. Pendant ce temps-là, Mahomet tout boüillant du deſir de venger la perte & l'affront de ſon parti, ne ſongeoit qu'à Scanderbeg. Sans ſe contenter de poſer lui-même de bons corps de garde aux endroits par où il avoit attaqué le camp, & d'y faire conduire de l'artillerie, il lui dreſſa diverſes embûches, où il paſſoit les nuits entieres, eſperant toûjours que quelque nouvelle entrepriſe de ce dangereux ennemi le feroit tomber entre ſes mains.

Scanderbeg en ſçavoit trop pour donner dans ces pieges. Etant bien informé de tout ce qui ſe paſſoit, il changea de camp, & alla ſe poſter en un lieu nommé Monticlée, où il trouvoit la même facilité d'inquieter les ennemis, & de les tenir continuellement en échec. Il laiſſa ſeulement cinq cens chevaux au Tumeniſte, ſous les ordres de Moïſe & de Tanuſe, & leur enjoignit d'approcher ſur le minuit du camp des Turcs, comme s'ils euſſent eu deſſein de s'y gliſſer par le même endroit qu'il y étoit entré peu de jours auparavant, mais qu'ils ſe gardaſſent bien d'en venir aux mains avec eux, ou de ſe laiſſer couper. Il fut obéï à point nommé; & à l'heure même qu'ils ſe preſenterent au camp ennemi, du côté du Tumeniſte, il y fit une irruption ſoudaine par la plaine de Tyranne avec toute ſon Infanterie, & huit mille chevaux. La ſurpriſe ôta aux Turcs le moyen & la liberté de repouſſer ſes premiers efforts; il traverſa pluſieurs de leurs quartiers, portant le fer & le feu par-tout, & faiſant un carnage qui luy coûtoit d'autant moins, que les Infideles avoient plus de peine à s'en garantir, n'ayant preſque pas eu le tems de prendre leurs armes. Ils y perdirent bien plus de monde qu'à la premiere attaque, tant à cauſe de la précipitation extrême de cette ſeconde, que parce que l'aggreſſeur étoit beaucoup plus fort. Scanderbeg de ſon côté n'y eut que très-peu d'hommes bleſſez, & encore moins de tuez. Il ne ſe retira que lorſqu'il vit venir à lui toute leur Cavalerie à deſſein de l'envelopper; & comme il auroit eu peine à s'en bien démêler dans une grande plaine, telle qu'étoit celle de Tyranne, il ſe hâta de regagner ſon camp. Les Turcs n'eurent pas la hardieſſe de le pourſuivre, de peur de donner dans quelque embuſcade, en quoy ils ſçavoient aſſez qu'il étoit fort intelligent. Amurat parut ſi chagrin & ſi conſterné de ce nouveau deſaſtre, que perſonne n'oſoit ouvrir la bouche pour luy parler du ſiege, ou luy propoſer des moyens

pour l'avancer. Le parti qu'on prit ſans attendre ſes ordres, fut de travailler en diligence à perfectionner les retranchemens aux endroits où ils étoient plus foibles, & à les border de canons, pour ſe défendre de pareilles ſurpriſes. En effet, cette précaution rompit les deſſeins de Scanderbeg, qui ſongeoit déja à revenir à la charge; & tant par cette raiſon, que pour la commodité des vivres qui commençoient à lui manquer au Monticlée, il conduiſit ſon armée ſur la riviere d'Iſme, où la ville de Duras peu éloignée de ſon camp, & le voiſinage de la mer lui fournirent abondamment des bleds, & tout ce qui lui étoit neceſſaire.

Du côté des Turcs quelques jours ſe paſſerent ſans autre action que de continuer de battre la Place, ſoit pour y faire de nouvelles bréches, ſoit pour détruire les réparations que les aſſiegez avoient déja faites aux premieres. Enſuite Amurat qui regardoit l'éloignement de Scanderbeg comme une conjoncture très-favorable à ſon deſſein, ordonna un nouvel aſſaut: mais à la premiere propoſition qu'il en fit, il fut fort ſurpris de voir tous les Officiers qui étoient auprès de lui baiſſer les yeux, & tomber dans un morne ſilence. Que veut donc dire ceci, s'écria le Vieillard, en leur adreſſant la parole, eſt-ce que vous voudriez laiſſer imparfaite une entrepriſe, où la gloire du nom Ottoman eſt ſi intereſſée ? Voyant qu'on ne lui répondoit rien, il leur repreſenta qu'il ſeroit bien étrange que des Guerriers de profeſſion comme eux, ſe décourageaſſent pour une ou deux tentatives qui ne leur avoient pas réüſſi ; qu'il ne falloit jamais ſe rebuter des premieres contrarietez de la fortune, & qu'il connoiſſoit par experience que ce n'étoit qu'en la preſſant & en l'importunant qu'on la déterminoit à favoriſer un juſte deſſein ; que l'éloignement de l'Albanois les mettoit en pleine liberté de livrer une nouvelle attaque, ſans être obligez de partager leurs forces comme auparavant pour veiller ſur lui ; que ſi toutefois ils craignoient qu'il ne fit encore quelque entrepriſe, il alloit lui en ôter le moïen, en envoïant contre lui un gros corps d'armée qui le tiendroit acculé dans ſes retranchemens, ou qui tailleroit ſon armée en pieces ſi elle oſoit en ſortir. Il leur tint parole, & donna ordre ſur l'heure à Sebalias de marcher contre Scanderbeg avec toute la Cavalerie qu'il commandoit. Rien n'inſpira plus de réſolution aux Turcs pour ce nouvel aſſaut, que de ſe voir délivrez des inquiétudes que leur cauſoit la proximité de l'armée Chrétienne, & du Chef qui la commandoit. Oubliant donc toutes les pertes qu'ils venoient de faire, ils coururent impetueuſement aux deux premieres bréches, d'où ils avoient déja été repouſſez. Ceux qui donnoient à la porte de la Ville s'efforçoient à grands coups de barres de fer de l'enfoncer ou de la jetter hors des gonds. A l'autre attaque, les uns montoient à l'eſcalade, pendant que les autres les ſoûtenoient d'un feu continuel de leurs arquebuſes & d'une grêle de traits. Amurat avoit fait braquer ſon canon contre les deux endroits qu'on attaquoit, & quoiqu'il ne pût tirer ſans tuer plus de Turcs que de Chrétiens, il comptoit cela pour rien, & diſoit en vrai barbare, qu'il croïoit avoir bon marché d'un Chrétien, quand il ne lui en coûtoit que vingt Turcs. Le triſte ſpectacle d'un monde infini qu'il perdoit, loin de le toucher, ne faiſoit qu'irriter & redoubler ſa fureur ; & il étoit réſolu de pouſſer juſqu'à la nuit le combat qui avoit commencé au lever du Soleil, ſi pluſieurs Bachas ne l'en euſſent détourné. Ils lui repreſenterent que la difficulté extrême de ces attaques ſeroit la ruine entiere de ſon armée ; qu'il valoit mieux creuſer des mines pour faire ſauter les murailles, & qu'alors y aïant de grandes ouvertures à la Ville, on pourroit l'emporter avec moins de danger. D'abord il ne les écoutoit point, & rejettoit rudement toutes leurs remontrances ; mais enfin à forces d'inſtances & de prieres, ils obtinrent de lui de faire ſonner la retraite.

Tandis que ces choſes ſe paſſoient devant la place, Sebalias avoit hâté ſa marche pour ſurprendre Scanderbeg ſur la riviere d'Iſme, où il avoit appris qu'il n'étoit point retranché. Scanderbeg de ſon côté ſçachant qu'il venoit à lui, quitta ce poſte, & ſe jetta dans des bois & des montagnes par où il croyoit que les Turcs devoient paſſer pour aller ſur l'Iſme. Ils prirent une autre route ; & ainſi il ne pût profiter des embûches qu'il leur avoit dreſſées. Ceux-ci, qui ne le trouverent point où ils le cherchoient, crurent qu'il étoit trop dangereux de l'aller chercher où il étoit ; & comme ils n'avoient été détachez ſur lui que pour l'empêcher de troubler l'aſſaut, ils reprirent le chemin du camp. On continuoit toûjours de canoner la place, mais foiblement, parce que toute la reſſource d'Amurat pour s'en rendre maître, étoit dans les mines qu'il avoit commandées. Pendant qu'on y travailloit, les aſſiegez firent une ſortie de cinq cens hommes qui ſurprit les Turcs, & leur fut d'un

grand dommage par la quantité d'hommes qu'ils leur tuerent. Cela augmenta l'inquietude de ces Infideles, qui virent qu'ils avoient également à craindre, & des ennemis qui étoient dans la Place, & de ceux qui en étoient dehors. Scanderbeg qui ne pouvoit les laiſſer en repos, leur enleva pluſieurs convois de vivres qui leur venoient de la Macedoine ou de quelques autres lieux, ce qui ne pût ſe faire ſans qu'ils en ſouffriſſent beaucoup. Peu de jours après, quoi qu'ils fuſſent bien retranchez, & leurs retranchemens bien munis d'artillerie, il ne laiſſa pas de tenter encore une irruption dans leur camp. Il partagea ſon armée en trois, en donna un tiers à Moyſe, un autre à Tanuſe, & prit le reſte avec lui. Sur le déclin du jour, ils marcherent tous trois vers le camp des Infideles, Moyſe & Tanuſe par des chemins couverts & détournez, Scanderbeg par le Monticlée. Il n'étoit plus qu'à une demie lieuë du camp lorſque les ſentinelles l'apperçûrent ; & au premier avis qu'ils en donnerent, ce fut un tumulte & une agitation extraordinaire dans les quartiers dont il approchoit. Huit mille hommes en ſortirent pour aller au-devant de lui ; & comme ils ſe diſpoſoient à le charger dès qu'ils ſeroient à portée de le faire, il recula peu à peu pour les attirer dans des lieux où ils ne puſſent profiter de la ſuperiorité de leur nombre, ce qui les obligea à la fin de ſe retirer. Pendant qu'il les amuſoit par de legeres eſcarmouches, & toûjours attentif à ne ſe point laiſſer envelopper, Moyſe & Tanuſe qui s'étoient joints, & contre leſquels on n'étoit point en garde, forcent les lignes par un autre endroit. La nuit empêcha de les découvrir & de tirer le canon ſur eux pour les éloigner. Ils ſe jettent donc ſur les premiers quartiers, & à la faveur des tenebres & du deſordre où avoit mis les Turcs cette attaque imprevûë, ils en font un carnage d'autant plus conſiderable, qu'on fut plus de temps à ſe mettre en état de les repouſſer. Ils ne ſe retirerent que lorſqu'ils virent que la partie devenoit trop inégale, & qu'ils ne pouvoient reſter plus long-temps parmi les ennemis ſans s'expoſer à y perir. Ils avoient beaucoup plus fait que Scanderbeg n'en attendoit; & l'étant allé rejoindre au rendez-vous qu'ils s'étoient donnez avant le combat, ils en furent accüeillis avec toutes les careſſes & toutes les loüanges qu'ils meritoient. Le lendemain matin Amurat à la vûë du grand maſſacre de cette nuit, & de l'état hideux & difforme de ſon camp, tomba dans un ſi grand chagrin, qu'il ne pût penſer à rien de tout le jour, ni donner aucun ordre pour l'avancement du ſiege.

Pendant qu'il viſitoit les quartiers, on lui fit appercevoir Scanderbeg qui ſe promenoit & s'entretenoit avec Uranoconte ſur une hauteur proche de la Ville. Quelques Officiers Turcs qui ſe flattoient de pouvoir l'attraper, demanderent au Sultan qu'il leur permît de courir après avec quelques eſcadrons. Il leur répondit, qu'il falloit laiſſer là ce Lion furieux, & ceſſer de le repaître du ſang des Muſulmans; que ſa rage feroit ſa perte, & qu'on en ſeroit défait plus ſeurement par les perils où elle le précipiteroit, que par tout ce qu'on entreprendroit contre lui. Plus ces termes étoient injurieux, plus ils marquoient combien Scanderbeg étoit formidable à ſes ennemis; & quand ils lui furent rapportez, il s'en fit plus d'honneur qu'il ne s'en tint offenſé. Mais ce qui acheva de déconcerter le Sultan, fut le rapport qu'on lui fit que les mines ne pouvoient réüſſir, à quoi deux choſes s'oppoſoient également. L'une que dans quelques endroits où il y avoit de la terre que l'on pouvoit creuſer, les aſſiegez qui avoient le ſecret & l'induſtrie de découvrir où l'on conduiſoit ces mines, ne manquoient pas auſſi-tot de les éventer.

L'autre que par tout ailleurs où l'on ne rencontroit que le roc, on ne pouvoit avancer l'ouvrage qu'avec un temps & un travail infini, & que les mineurs étoient ſi rebutez, qu'il ne s'en trouvoit preſque plus qui vouluſſent mettre la main à l'œuvre.

Amurat au deſeſpoir de tant d'obſtacles qu'il trouvoit en ſon chemin, réſolut de tenter ſi par preſens & par de grandes promeſſes il ne pourroit pas corrompre le Gouverneur & ſa garniſon. Il s'adreſſa pour cet effet à un Bacha, homme flatteur, inſinuant, & le plus capable qui fût dans toute ſa Cour de conduire habilement une intrigue. Les inſtructions qu'il lui donna ne rouloient que ſur les offres qu'il avoit à faire de ſa part à Uranoconte, voulant qu'il lui engageât ſa parole roïale, qu'il l'éleveroit à tous les honneurs de la guerre & de ſa Cour, s'il lui faiſoit ouvrir les portes de Croïe. Mais il lui recommanda de ſe garder bien de lui faire ces propoſitions en preſence de témoins, & de ſe contenter de le diſpoſer par les preſens qu'il lui envoïoit, à lui donner une audience particuliere. Le Bacha chargé de cette commiſſion s'achemine vers la ville ; & étant arrivé à la porte demande à parler au Gouverneur. Le voilà incontinent qui ſe preſente ac-

compagné de pluſieurs Officiers, & ſi-tôt que le Bacha le vit, après l'avoir ſalué avec de profondes inclinations, il lui dit qu'il venoit de la part du Grand Seigneur ſon Maître, lui offrir les preſens qu'il voïoit comme des gages certains de l'eſtime qu'il faiſoit de ſon rare merite. Uranoconte lui répondit qu'il étoit fort obligé au Sultan de l'honneur de ſon eſtime, mais qu'avant que de recevoir ſes preſens, il vouloit ſçavoir ce qu'il ſouhaitoit de lui. *Ce qu'il ſouhaite*, reprit le Bacha, *c'eſt la conſervation & le ſalut d'un illuſtre Guerrier & de toute une garniſon, dont il admire le courage & la valeur. Il priſe & aime la vertu dans ſes ennemis comme dans ceux qui ſont attachez à ſon ſervice ; & quelle douleur pour un cœur auſſi genereux que le ſien, s'il falloit faire paſſer au fil de l'épée, ou tenir dans les fers d'un triſte eſclavage tant de braves gens, & qui lui paroiſſent dignes des récompenſes les plus glorieuſes, plûtôt que d'un cruel ſupplice ? Cependant*, ajoûta-t'il, *c'eſt ce que vous devez attendre, & à quoi il ſe verra forcé par les loix de la guerre, & par celles de notre grand Prophete, ſi vous n'acceptez ſans delay les conditions honorables qu'il eſt prêt de vous accorder. Peut-être vous flattez-vous de tenir contre un Monarque ſi invin-*

cible ; mais avez-vous bien conſideré que ſes forces ſont inepuiſables, & que les vôtres diminuent tous les jours ? Que quand toute l'armée qui combat contre vous periroit ſous vos murailles, il peut en peu de temps la remplacer d'une autre plus nombreuſe encore & plus formidable. Mais il ſe rebutera, & ne voudra pas ſacrifier toutes ſes troupes à la conquête d'une Place peu importante à l'accroiſſement de ſa gloire & de ſon Empire. Non, c'eſt une affaire d'honneur où il s'eſt engagé ; & nous luy avons oüi dire pluſieurs fois, que dût-il perdre Andrinople & tous ſes Etats, il ne ſe retireroit jamais de devant Croïe qu'il ne s'en fût rendu maître. Je ſuis vieux, nous diſoit-il, & je ſens bien que je touche à la fin de mon regne & de ma vie ; mais puiſqu'il faut quitter la couronne avec la vie, je veux du moins ſauver la gloire de mes armes & de mon nom. Voyez donc quel parti vous avez à prendre, ou d'une compoſition avantageuſe, dont perſonne ne pourra vous blâmer après avoir ſignalé votre courage & votre fidelité autant qu'on pouvoit l'attendre des plus vaillans hommes qui portent les armes, ou d'une reſiſtance opiniâtre qui vous entrainera infailliblement dans les derniers malheurs ; c'eſt tout ce que j'avois à vous déclarer de ſa part. Pendant qu'il prononçoit ce diſcours, il avoit été fort attentif à obſerver l'air & la contenance de ceux qui étoient preſens, & n'y aïant rien apperçû qui ne marquât plus d'indignation que de foibleſſe & de timidité, il pria le Gouverneur de lui permettre de l'entretenir un moment en particulier. Uranoconte y conſentit, & tous les Officiers ſe retirerent, ſçachant bien qu'ils n'avoient rien à craindre d'un homme ſi magnanime, & qu'ils pouvoient s'en fier ſûrement à la fermeté de ſon cœur & ſes réponſes. Le Bacha commença à lui faire les propoſitions dont il étoit chargé, & il n'auroit rien oublié de tout ce qui pouvoit l'engager à y entendre. Uranoconte voïant de quoi il étoit queſtion, lui coupa la parole, & fit revenir les Officiers qu'il avoit renvoïez. Dès qu'ils parurent il dit fierement au Bacha, qu'il ne tenoit à rien qu'il ne le fît mourir ſur l'heure, pour venger l'injure qu'il lui faiſoit de le croire capable d'une lâcheté ; qu'il s'en retournât au plus vîte avec ſes preſens, & que ſi lui ou quelqu'autre d'entr'eux étoit ſi hardi que de ſe charger encore d'une pareille commiſſion, toute la réponſe qu'il leur feroit, ſeroit de leur faire couper le nez & les oreilles, & de les renvoïer en cet état à leur maître. L'Envoïé, qui comprit qu'après une telle déclaration il n'y avoit rien de bon à gagner pour lui, n'attendit pas un ſecond ordre pour ſe retirer. Aux côtez du Gouverneur étoient certaines gens, qui plus courtois & plus officieux que lui, auroient déchargé volontiers les Turcs de la ſuite du Bacha, & leur euſſent épargné la peine de reporter les preſens, mais il leur défendit très-expreſſement & ſur peine de la vie, de ne rien prendre ni de rien recevoir.

Amurat ſe ſentit piqué au vif du mauvais accüeil qu'on avoit fait à ſon Envoyé, & le reſſentiment de l'offenſe qu'il croyoit avoir reçûë, ſe joignant au deſir violent qu'il avoit de finir ce ſiege à ſon honneur, dès le jour même il commanda un quatriéme aſſaut pour le lendemain, & la nuit ſe paſſa à préparer tout ce qui étoit neceſſaire pour le donner. Ce fut le plus long & le plus violent de tous, & cependant les Croïens le ſoûtinrent avec encore plus de vigueur que les précedens. Pluſieurs milliers de Turcs y perdirent la vie, & tous les autres le courage; & ſi après un combat ſi ſanglant on avoit entrepris de les renvoyer à la charge, il n'y avoit plus que la crainte d'une mort preſente & inévitable qui pût les y forcer. Amurat qui avoit vû de ſes yeux comment ſes gens avoient été reçûs, & le carnage qu'on en avoit

fait, ſe retira dans ſa tente, outré de douleur & comme forcené. Là s'abandonnant à ſon deſeſpoir, il s'arrachoit la barbe, lançoit des regards furieux contre le Ciel, vomiſſoit des blaſphêmes execrables, demandoit à Dieu avec autant d'impieté que de rage, pourquoi il ne l'avoit pas tiré de ce monde, plûtôt que de le laiſſer expoſé à un ſi cruel affront ſur la fin de ſes jours. Il croïoit la gloire de toutes ſes conquêtes effacée entierement par le mauvais ſuccès de cette derniere entrepriſe; & comme ſon orgüeil étoit extrême, cela lui cauſoit un dépit qui tenoit de la phreneſie, & lui ôtoit l'uſage de la raiſon. Le lendemain qu'il étoit un peu plus tranquille, il fit venir deux de ſes principaux Viſirs, avec les Bachas de Romanie & d'Aſie, pour prendre leurs avis ſur l'embarras où il ſe trouvoit. De tous les expediens qu'ils lui propoſoient pour s'en tirer, il n'approuva que le dernier, qui étoit d'envoïer demander à Scanderbeg qu'il s'obligeât de lui payer un tribut annuel de dix mille écus, moyennant quoi on leveroit le ſiege de Croïe, & on le laiſſeroit à l'avenir regner paiſiblement dans l'Albanie. Il choiſit pour cette députation un nommé Iſup, qui étoit fort intelligent dans les affaires, & pour lui faciliter le ſuccès de cette negociation, il lui dit que ſi l'Albanois faiſoit difficulté de païer une ſi groſſe ſomme, il lui permettoit de ſe réduire à la moitié, & au lieu de dix mille écus, de n'en exiger que cinq mille. Il n'étoit plus queſtion que de ſçavoir comment le Député pourroit joindre Scanderbeg, & ne pas tomber dans quelqu'un de ſes partis qui ne ceſſoient de battre la campagne. Quelques Dibriens priſonniers des Turcs, s'offrirent de le conduire ſûrement, ſi on vouloit leur accorder la liberté à ce prix; la condition fut acceptée, & tous enſemble ſe mirent en chemin. Ils prirent d'abord celui de la montagne du Tumeniſte; & comme ils n'y trouverent point ce qu'ils cherchoient, ils tirerent vers la riviere d'Iſme. Y étant arrivez ils apprirent que l'armée Albanoiſe avoit décampé le jour précedent, & qu'elle n'étoit qu'à une bonne lieuë de-là dans un petit canton fort fertile, qu'on appelloit la pleine rouge. Un Dibrien fut détaché de la troupe pour aller ſçavoir de Scanderbeg s'il n'auroit pas de répugnance à recevoir la députation du Sultan, & à donner audience à ſon Miniſtre. Il y conſentit très-volontiers, & fit partir ſur le champ Tanuſe avec quelques troupes pour l'aller recevoir. Tanuſe l'aïant

reçû avec honneur, le conduiſit de même au camp, & de-là à la tente du Prince. Il étoit déja nuit quand il y arriva, ce qui fut cauſe qu'on remit au lendemain à parler d'affaires, & que toute la ſoirée ſe paſſa en joïe & en feſtin. Le jour d'après les Seigneurs & les principaux Officiers de l'armée s'étant rendus auprès de Scanderberg, Iſup fut introduit, & on l'invita d'expoſer le ſujet de ſa commiſſion. Il dit d'abord qu'il auroit bien ſouhaité que la propoſition qu'il avoit à leur faire, fût venuë plûtôt dans l'eſprit du Sultan, que par-là on auroit épargné bien du ſang, & ſauvé l'Albanie de tous les maux qu'elle avoit ſoufferts; que c'étoit la paix que ſon maître leur demandoit, mais à une condition ſi douce & ſi tolerable, qu'il ne doutoit pas qu'ils ne duſſent tous y ſouſcrire ſans balancer; que le Caraman, dont le Roïaume étoit l'un des plus grands & des plus floriſſans de toute l'Aſie, que divers autres Princes & Etats plus puiſſans que tout l'Epire enſemble s'y étoient ſoûmis, & qu'ils y avoient trouvé leur repos & leur ſalut; que s'ils étoient bien conſeillez, ils prendroient le même parti ſans délai, de peur qu'Amurat ne changeât de penſée, aïant douté long-temps s'il ſe contenteroit de ſi peu de choſe pour mettre fin à la juſte guerre qu'il leur faiſoit ; que ſi l'on rejettoit ſes offres, il étoit réſolu de paſſer l'hyver & l'été ſuivant, s'il le falloit, devant Croïe, pour la réduire de vive force ou par famine, & porter enſuite ſes armes victorieuſes dans tout leur païs ; que l'exemple de Sfetigrade devoit leur avoir appris que rien ne reſiſtoit à une puiſſance ſi formidable, & que quelques efforts qu'ils fiſſent pour ſauver Croïe, jamais ils ne la garentiroient de ſubir le même joug. Scanderbeg qui commençoit à ſe laſſer d'un ſi long préambule, l'interrompit & le preſſa de déclarer quelle étoit la condition qu'il avoit à leur propoſer. *De payer au Grand Seigneur mon maître*, reprit Iſup, *un tribut de dix mille écus par an ; pourriez-vous refuſer de racheter à ce prix la paix & la tranquillité de votre Royaume.* A ce mot de tribut tous les Albanois qui aſſiſtoient à la conference frémirent d'indignation, & ſi la preſence du Prince ne les eût retenus, le Turc couroit fortune d'être fort maltraité. Scanderbeg fit taire leurs murmures en prenant la parole, & s'adreſſant au Turc il lui dit; que ce qu'il lui propoſoit de la part d'Amurat, lui avoit déja été offert peu de temps après qu'il eut recouvré ſes Etats, & qu'il ne voyoit pas que depuis ce temps la puiſſance Ottomane fût aſſez accruë, & la ſienne aſſez diminuée pour être réduit à la neceſſité d'accepter de pareilles offres; que ſi d'autres Potentats avoient ſubi cette honteuſe condition, c'étoit leur affaire ; mais que Dieu l'ayant fait naître Souverain, il ne vouloit relever que de lui, & maintenir contre tout autre que lui l'autorité qu'il en avoit reçûë ; qu'il comptoit pour rien la perte de Sfetigrade, qu'un évenement bizarre avoit arraché d'entre ſes mains, mais qu'ils devoient compter pour beaucoup ce que leur avoit coûté diverſes attaques qu'ils avoient livrées à cette Place, & toutes ſans ſuccès ; que pour Croïe, il ſçavoit certainement qu'elle étoit encore auſſi en état de reſiſter qu'au commencement du ſiege, & que ſi le malheur vouloit qu'elle lui fût enlevée à la longue, il auroit du moins la conſolation de l'avoir défenduë avec honneur, & perduë ſans lâcheté ; qu'il n'avoit donc qu'à s'en retourner pour déclarer à ſon maître, que quand il lui cederoit tout l'Epire & toute la Macedoine, & même la moitié de ſes Etats, jamais il ne pourroit s'abaiſſer à ſe rendre ſon tributaire ; qu'il vouloit une paix honorable, & d'égal à égal, autrement qu'il ne lui demandoit que la guerre, & qu'il les défioit lui & Mahomet ſon fils de la pouſſer ſi vivement avec toutes leurs forces, qu'il ne ſçût encore mieux la ſoûtenir.

Une réponſe ſi fiere & ſi préciſe rendit muet l'Envoïé Turc, & il n'eût garde après cela de propoſer une diminution de tribut qu'il demandoit. Il craignoit avec raiſon que Scanderbeg ne s'en tint offenſé, comme ſi on l'eût ſoupçonné de rejetter cette condition par intereſt plûtôt que par honneur. Après que le Conſeil fut levé, le Prince l'invita à dîner avec lui, & le repas fini il le fit partir, & ordonna à Tanuſe de l'eſcorter avec quelques compagnies de chevaux juſqu'à une demi lieuë du camp, de peur que quelques Albanois ne fuſſent tentez de violer le droit des gens en ſa perſonne, pour profiter de ſes dépoüilles. Iſup à ſon retour trouva Amurat alité d'une fiévre continuë, & ce qu'il lui apprit des diſpoſitions de Scanderbeg, & de la hauteur avec laquelle il avoit rejetté l'offre qu'on lui faiſoit, lui aïant aigri l'eſprit, le mal empira notablement. Tous les Bachas ne ſortoient point d'auprès de lui, & c'étoit à qui lui donneroit de meilleures eſperances, ou d'une prompte guериſon, ou d'un heureux ſuccès de ſon entrepriſe.

Scanderbeg étant averti du trouble &

de la conſternation que la maladie du Sultan avoit jettez dans le camp des Turcs, ſe hâta de profiter de la conjoncture pour faire quelque nouvelle entrepriſe. Il avoit déja reconduit ſon armée à ſon premier camp du Tumaniſte, trouvant ce poſte plus sûr & plus favorable à ſes deſſeins, que celui qu'il occupoit ſur l'Iſme. Après y avoir reglé avec ſes troupes l'expedition qu'il méditoit, il en partit ſur le ſoir accompagné de toute ſa cavalerie, & laiſſa Moyſe avec l'infanterie à la garde du camp. Aïant gagné la plaine de Tyranne, il détache quelques eſcadrons, & les fait approcher du camp des ennemis, avec ordre d'y lancer quantité de traits, & de jetter de grands cris pour les attirer au combat. Une nuit noire & ſans Lune rendoit les Turcs plus timides & plus circonſpects, & ils ne ſortirent d'abord qu'en petites bandes, qui furent chargées vivement & contraintes de regagner le camp à toute bride. Mais enfin la crainte qu'ils eurent que l'Albanois, ſelon ſa coûtume, ne forçât les lignes par quelque endroit, leur fit prendre un autre parti. Douze à quinze mille chevaux qu'on envoïa contre lui, marcherent ſur la gauche pour le prendre par derriere & l'enfermer entr'eux & le camp. A leur approche Scanderbeg fit ſemblant de battre en retraite, comme s'il ſe fût ſenti trop foible pour leur faire teſte. Eux encouragez par cette fuite apparente, le pourſuivirent quelque temps ſans ſe défier de ſes ruſes ordinaires. Auſſi-toſt qu'il les vit aſſez éloignez du camp pour avoir un rude choc à eſſuïer avant qu'ils puſſent être ſecourus, il les fit couper par quelques bandes qu'il avoit jettées à deſſein ſur la droite & ſur la gauche, les enveloppa & donna ſur eux de tous côtez avec tant de furie, qu'en moins de rien toute la terre fut couverte de morts. Ils ne laiſſerent pas d'opiniâtrer le combat, ſur l'eſperance de recevoir du renfort. Souvent même, à l'approche de quelques eſcadrons Albanois que les tenebres les empêchoient de diſtinguer, s'imaginant que c'étoient de leurs gens, ils couroient à eux pour s'en appuyer ; mais tout étoit ennemi, & ils le ſentoient bien toſt par les rudes coups qu'on leur déchargeoit. Réduits à une telle extrêmité, ils jugerent que la partie n'étoit plus tenable pour eux ; & quoi qu'ils doutaſſent encore s'ils trouveroient leur ſalut dans la fuite, toutefois voyant qu'ils ne pouvoient éviter de perir dans le combat, ils s'y déroberent comme ils purent, & porterent au camp la nouvelle de leur

déſaſtre. Le jour qui approchoit ne permit pas à Scanderbeg de les pourſuivre, il ſe retira ſur ſon gain, tout glorieux d'avoir fait connoître à Amurat que ce n'étoit que par de pareils tributs qu'il vouloit acheter la paix. On fit tout ce qu'on pût pour cacher au Sultan la perte qu'il venoit de faire, ç'eût été un mauvais lenitif à ſon mal qui augmentoit d'heure en heure. Mais l'air effaré de ceux qui l'approchoient, le tumulte qui étoit dans le camp, les cris des mourans qu'il entendoit de ſon lit ne le tinrent pas long-temps dans l'incertitude, & il n'eût pas de peine à deviner ce que ce pouvoit être. Il en voulut ſçavoir toutes les particularitez ; & comme il ne paroiſſoit pas moins ſurpris que chagrin du ſuccès & de la hardieſſe de cette action, on prit de-là occaſion de lui conſeiller de quitter l'armée, & de s'en retourner à Andrinople. On le prioit de conſiderer qu'il étoit à craindre qu'un ennemi ſi furieux forçant de nouveau les lignes, ne perçât juſqu'à ſon quartier l'épée à la main, & alors où en ſeroit-on, & quel bouleverſement dans tout l'Empire Ottoman ? Que quand on éviteroit ce malheur, le repos & le changement d'air diminuëroient ſon mal ; qu'étant rendu à Andrinople il y travailleroit tranquillement à rétablir ſa ſanté, pendant que ſes troupes acheveroient de vaincre un reſte malheureux de Croïens qui ne ſe ſoûtenoient plus que par leur deſeſpoir. Le conſeil étoit bon, mais le malade n'étoit plus en état d'être tranſporté ; & comme il ſentoit lui-même ſes forces défaillir, & que ſa derniere heure approchoit, il demanda qu'on fit venir Mahomet avec tous les Grands de ſa Cour, & les principaux Chefs de ſes troupes. Il leur recommanda à tous l'obéïſſance & la fidelité qu'ils devoient à ſon fils qui alloit prendre ſa place & monter ſur le Trône ; puis s'adreſſant à Mahomet même, il le conjura par toute la tendreſſe qu'il avoit pour lui, de le venger de l'affront qu'il avoit reçû devant Croïe, de faire une guerre implacable à ce maudit Albanois qui étoit la cauſe de ſa mort, & de ſe reſſouvenir toûjours que ſes manes ne ſeroient point appaiſez qu'il ne leur eût immolé cette victime. Il ajoûta que ſon exemple devoit lui apprendre à ne jamais negliger un ennemi audacieux ; & que ſi la fortune lui en ſuſcitoit quelqu'un de ce caractere, ſans ſe contenter d'envoyer contre lui quelques corps d'armée, il y marchât en perſonne avec toutes ſes forces, & ne ceſsât de le pourſuivre qu'il ne l'eût atterré.

Il ſembloit avoir encore pluſieurs choſes à dire, mais la parole lui manqua tout-à coup ; & étant tombé en agonie il mourut quatre heures après en la quatre-vingt cinquiéme année de ſon âge, & la trente-deuxiéme de ſon regne. Il eſt certain qu'il y avoit cinq mois qu'il étoit devant Croïe, d'où l'on infere que ſa mort doit être arrivée vers la fin de Septembre l'an 1450.

Il paſſoit déja cinquante ans quand il ſucceda à Mahomet ſon pere, & encore avant que de ſe voir paiſible poſſeſſeur de la couronne, fut-il obligé de la diſputer long-temps à deux conquerans qui portoient tous deux le nom de Muſtapha, l'un qui étoit ſon oncle, & qu'il vainquit à Gallipoli, l'autre ſon propre frere, qui lui fut livré à Nicée par le Gouverneur de la Place. Il avoit enlevé Theſſalonique aux Venitiens ; ſubjugué le Caraman l'un des plus puiſſans Princes de l'Aſie ; conquis ou rendu tributaires la Servie, la Boſnie, l'Etolie, les Raſciens, & de ces derniers fait eſclaves & mis aux fers plus de deux cens mille ; forcé l'Iſthme de Corinthe, & réduit le Peloponeſe ſous ſon obéiſſance ; défait de grandes armées de Hongrie & de Pologne ; Guerrier auſſi celebre que haut & puiſſant Monarque, &

pouvant ſans uſurpation s'attribuer comme il faiſoit le titre du plus grand Conquerant de ſon ſiecle. Mais quelque honneur qu'il prétendît ſe faire de ce titre faſtueux, deux choſes lui ôtoient preſque tout ſon luſtre, une ambition démeſurée & une cruauté exceſſive. Car encore qu'il parût fort déclaré pour la juſtice, & qu'il eût un ſoin particulier de la faire rendre exactement à ſes ſujets, il ne la connoiſſoit plus quand il s'y agiſſoit d'aggrandir ſes Etats; meſurant toûjours ſon droit à ſa puiſſance, & ſe croïant legitime poſſeſſeur de tout ce qu'il pouvoit ravir ou uſurper. Que s'il ne ſe rendit pas maître de l'Europe & de l'Aſie entiere, c'eſt que ſes forces ne ſe trouvoient pas égales à ſon ambition, comme il l'éprouva à Conſtantinople & à Belgrade, dont on lui fit lever honteuſement le ſiege. Pour ſa cruauté, ſur quelque endroit que l'on tombe de l'hiſtoire de ſon regne, on en trouve des traits ſanglans. Il la ſignala dès ſon avenement à la Couronne par la mort de l'un & de l'autre Muſtapha, qu'il fit étrangler tous deux en ſa preſence, quoi qu'une priſon perpetuelle pût le raſſeurer également contre leurs entrepriſes. Etienne & Gregoire fils du Deſpote de Bulgarie, s'étant livrez à lui comme en ôtage, & pour lui

être une caution ſeure de l'attachement inviolable que le Bulgarien promettoit d'avoir à ſes interêts; ſur quelque ſoupçon qu'il eut que ces jeunes Princes le trahiſſoient, & découvroient à leur pere le ſecret de ſes deſſeins, il leur fit crever les yeux. Ayant porté ſes armes dans la Morée, dont ſes guerriers lui ouvrirent l'entrée par une bravoure extraordinaire, il ne ſe contenta pas de faire paſſer au fil de l'épée trois cens jeunes hommes qui s'étoient rendus à lui ſur ſa parole, il en acheta de ſes Janiſſaires ſix cens autres qui avoient été faits priſonniers, & les fit tous égorger. Au dernier combat qu'il y eut entre lui & Huniade, les Valaques qui faiſoient un corps conſiderable de l'Armée Chrétienne, changerent tout-à-coup de parti & allerent ſe preſenter à lui, avec parole & ſerment de ne jamais quitter ſon ſervice. Il les reçût d'abord à bras ouverts, & leur promit de grandes récompenſes. Peu de temps après il en prit ombrage, & ne pouvant s'ôter de l'eſprit qu'ils n'euſſent été envoyez par Huniade pour l'enlever ou pour faire perir ſon armée, il les fit inveſtir par vingt mille chevaux, à qui il commanda de les tailler en pieces, ordre qui fut executé ſi ponctuellement, que tous generalement perirent par l'épée des Infideles ſans qu'un ſeul en échapât. Il ne faut pas oublier les trois freres de Scanderbeg, dont nous avons parlé au commencement de cette hiſtoire, qui furent ſacrifiez à ſa défiance par une noire barbarie. Il haïſſoit tous les Chrétiens à mort, & particulierement depuis qu'il prétendoit qu'ils lui avoient manqué de foy par l'infraction du traité qu'il avoit fait avec Ladiſlas & Huniade. On lui a oüi dire pluſieurs fois lorſqu'il étoit à table & en débauche avec les Grands de ſa Cour, qu'il ne ſeroit jamais content qu'il n'eût fait une écurie ou un cabaret de leur grande Moſquée, voulant déſigner par là l'Egliſe de ſaint Pierre de Rome. Sa cruauté venoit en partie de ſa colere, dont il étoit très-ſuſceptible, à quoi ne contribuoit pas peu l'uſage du vin, & les grands & fréquens excès qu'il en faiſoit au mépris de ſa loy; & quand une fois cette paſſion avoit pris feu, il n'y avoit plus que le ſang qui pût l'éteindre. Que s'il ne pouvoit imputer à perſonne ce qui l'avoit excitée, ou que ceux qui l'avoient fait ne fuſſent pas en ſon pouvoir, il s'en prenoit au Ciel, qu'il attaquoit en forcené, & par tout ce que l'impieté pouvoit lui ſuggerer de plus outrageux au nom de Dieu. Bien en prit aux Croïens

d'avoir tenu ferme juſqu'à ſa mort, il n'auroit pas fait grace à un ſeul, eût-il dû les déchirer tous de ſes propres mains; & ce fut moins le regret de manquer une conquête, que celui de ne pouvoir aſſouvir ſa vengeance, qui arracha les derniers ſoupirs de ſon cœur.

Les Turcs eurent grand ſoin de tenir ſa mort ſecrete, de peur que ſi le bruit s'en répandoit dans l'armée, il ne parvînt juſqu'aux oreilles de Scanderbeg. Et comme Mahomet étoit obligé de ſe rendre inceſſamment à Andrinople, pour y prendre poſſeſſion de la Couronne, & prévenir les ſéditions qui étoient à craindre au commencement d'un nouveau regne & d'une autorité naiſſante, on conclut tout d'une voix au Conſeil à lever le ſiege, & à ſe retirer le plus promptement qu'on pourroit. On fit d'abord filer l'artillerie & les gros bagages, & toute l'armée ayant eu ordre de ſe tenir prête à marcher, la nuit ſuivante on décampa. Scanderbeg ſe mit à leur queuë comme il avoit fait après le ſiege de Sfetigrade, & les ſuivit quelque temps, voltigeant autour d'eux, & les obligeant de s'arrêter à tout moment pour tourner tête contre lui; de ſorte qu'ils ne purent s'éloigner ſans de nouvelles pertes, & qu'il n'y eût encore bien de leurs troupes écornées. Dès qu'il les vit hors de ſes terres il ſe hâta de retourner à Croïe, dont il trouva les chemins remplis d'une multitude inombrable de gens qui l'attendoient, pour ſe conjoüir avec lui de cette heureuſe délivrance. Il y fut reçû avec des acclamations extraordinaires mêlées agréablement au ſon des cloches, au bruit des trompettes & des tambours, & de toute l'artillerie. Uranoconte vint le ſaluer le premier à la tête de ſa garniſon ; & au moment qu'il parut, le Prince courut à lui, lui ſauta au cou & le baiſa. Ces careſſes furent ſuivies de mille conjoüiſſances qu'il lui fit de s'être défendu avec tant d'art & de courage, & il déclara hautement qu'il lui étoit redevable de la Place & de tout ſon Roïaume. Uranoconte qui n'avoit pas moins de modeſtie que de merite, confus de ces éloges, lui répondit qu'à la verité lui & la garniſon avoient tâché de faire leur devoir ; mais qu'ils reconnoiſſoient que tous leurs ſoins euſſent été inutiles, ſi le Prince ne les eût ſecondez par de vives & frequentes attaques qu'il avoit livrées aux ennemis ; que ſes diverſions avoient plus fait que toute leur reſiſtance ; & que ſi l'Albanie l'honoroit comme ſon Roy, elle devoit encore plus l'aimer comme ſon liberateur. Les honnêtetez de Scanderbeg ne ſe bornerent pas à des paroles. Outre une très-groſſe ſomme que ſes Treſoriers eurent ordre de délivrer ſur l'heure au Gouverneur, il lui fit preſent de deux cottes d'armes de pourpre, & d'une troiſiéme toute brodée d'or, de quatre Terres d'un gros revenu qui étoient dans l'Emathie ; & pour joindre l'honneur au profit, il érigea cette Province en Duché, dont il lui donna l'inveſtiture, & lui en fit expedier des Lettres patentes. Quant à la garniſon, ceux qui la compoſoient reçûrent auſſi des gratifications conſiderables ſelon le rang qu'ils tenoient, tous en argent, & pluſieurs encore en autres dons, comme chevaux, armes & riches habits. Pendant ces premiers jours ce ne furent dans Croïe que feſtins, que feux de joye, que jeux & ſpectacles, ſans parler d'une affluence extraordinaire d'étrangers qui s'y rendoient de tous côtez, tant pour voir en quel état les Turcs avoient laiſſé la Ville & la diſpoſition de leur camp, que pour ſe conjoüir avec les Croïens de leur courageuſe défenſe. La nouvelle s'en étant répanduë dans tout le monde Chrétien, elle y fut reçûë avec autant de joye qu'en Epire. Pluſieurs Princes, & entr'autres Nicolas V. Souverain Pontife, Ladiſlas Roy de Hongrie, Philippe Duc de Bourgogne, dépêcherent des Ambaſſadeurs à Scanderbeg avec de groſſes ſommes d'argent, pour lui aider à reparer les dommages qu'une ſi violente guerre avoit cauſez dans ſon païs. Alphonſe Roy d'Arragon, de Naples & de Sicile, qui charmé de ſa valeur & de ſes grands exploits, avoit contracté une étroite union avec lui, ſe diſtingua entre tous les autres par ſes liberalitez. Sans ſe contenter de partager avec lui ſon treſor, & de lui en faire tenir une bonne partie, ne doutant pas que la diſette des grains ne dût être grande en Albanie, par le dégât que les Turcs de leur côté & lui du ſien y avoient fait, il lui envoya trois cens mille meſures de froment & cent mille d'orge; ſecours qui lui vint fort à propos, & qui ne lui étoit pas moins neceſſaire que l'argent. Après qu'on eût paſſé quelques jours à ſe délaſſer des fatigues du ſiege, on travailla par ordre du Prince à faire de nouvelles fortifications à la Ville, parce que la muraille dont elle étoit ceinte tomboit en ruine en quelques endroits, & en pluſieurs autres avoit été démolie par le canon. Et d'ailleurs, ce qui ſuffiſoit contre les anciennes machines de guerre, ne ſe trouvoit pas aſſez fort contre les nouvelles, & il falloit neceſſairement proportionner les travaux à la violence de l'artillerie. Scanderbeg preſſa tant qu'il pût l'execution de ce deſſein, de peur que ſi les Turcs revenoient aſſieger Croïe une ſeconde fois, les ouvrages ne ſe trouvaſſent encore trop frais & plus aiſez à détruire.

Tout le monde le loüoit de ſon activité, & en particulier du ſoin qu'il avoit de bien munir ſa Capitale. Mais comme les Albanois avoient dans l'eſprit que ſa perſonne ſeule étoit la meilleure & la plus ſeure défenſe du païs, la tranquillité où ils ſe trouvoient reveilla tous leurs ſouhaits pour ſon mariage, dont ils remirent la propoſition ſur le tapis. Ils ſe flattoient que la propagation de ſon ſang ſeroit celle de ſes vertus, & que des enfans d'un tel heros ne pourroient naître ſans une valeur heroïque. Les Grands de ſa Cour, & ſes proches ſur tout, le firent reſſouvenir de la parole qu'il avoit donnée d'accorder cette grace aux vœux de ſes ſujets, dès qu'il ſeroit hors des embarras de la guerre. Il s'en défendit d'abord, n'ayant renvoyé l'affaire à un autre temps quand elle lui fut propoſée la premiere fois, que pour éluder la demande qu'on lui faiſoit. Mais il ſe vit alors ſi preſſé, & par des inſtances ſi réïterées, qu'il fallut enfin ſe rendre. Auſſi-tôt que le bruit fut répandu du deſſein qu'il avoit de ſe marier, Ariamnite dont nous avons parlé au premier Livre de cette hiſtoire, lui fit offrir ſa fille appellée Donique. Ce Prince auſſi diſtingué entre les Grands du Royaume par ſa puiſſance, & par l'étenduë des terres qu'il poſſedoit, que par la ſplendeur de ſon ſang & de ſon nom, ne voyoit que Scanderbeg au deſſus de lui dans tout l'Epire. Pour la Princeſſe ſa fille, l'hiſtoire ne fait mention que de ſa beauté, dont elle parle comme d'une merveille, ſans marquer ſi elle étoit accompagnée de toutes les autres qualitez, plus capables encore que celle-là de la rendre digne du choix que Scanderbeg en faiſoit. Quoi qu'il en ſoit il l'accepta ſans héſiter; & pour la dot de la Princeſſe & toutes les conventions matrimoniales, il s'en remit abſolument à la diſpoſition d'Ariamnite. Les nôces ſe celebrerent peu de jours après au mois de May de l'année 1451. Preſque tous les Grands & toute la Nobleſſe du païs s'y trouverent avec tout l'éclat qui pouvoit orner cette ceremonie, & faire honneur aux nouveaux mariez. Ceux qui ne purent y aſſiſter en perſonne, firent tous des députations

avec de riches & de magnifiques preſens. La Republique de Veniſe y envoya des Ambaſſadeurs qui ne ſe preſenterent pas les mains vuides. Mais celui qui l'emporta ſur tous les autres par ſa magnificence, fut le fidéle ami de Scanderbeg le Roy Alphonſe. Les préſens qu'on apporta de ſa part parurent ſi riches & ſi exceſſifs, que Scanderbeg fut quelque temps en ſuſpens s'il devoit les recevoir. Craignant cependant qu'Alphonſe ne trouvât mauvais qu'on eût refuſé ce qu'il offroit de ſi bon cœur & ne s'en tînt déſobligé, il les reçût avec toutes les marques d'une parfaite reconnoiſſance. Ceux qu'il renvoïa à ce Prince, ſans égaler la ſomptuoſité des ſiens, ne laiſſoient pas d'être d'un grand prix, & conſiſtoient preſque tous en chevaux, en eſclaves, & en quantité de riches dépoüilles des Turcs. La joïe de la Cour ſe répandit bien-tôt dans tout le Royaume. C'étoit au ſentiment des Albanois un grand bonheur pour l'Etat, non-ſeulement que Scanderbeg ne demeurât point ſans poſterité, mais encore qu'il eût contracté une étroite affinité avec Ariamnite, parce que les forces de ces deux Princes étant réünies & agiſſant de concert, on croyoit n'avoit plus rien à craindre des entrepriſes des Infideles.

Après que les réjoüiſſances des nôces furent paſſées, & que ceux qui étoient venus à Croïe pour y prendre part eurent quitté la Cour, Scanderbeg jugea à propos de faire le tour de ſon Roïaume avec la Reine ſon épouſe, autant pour la faire reconnoître dans tous les lieux de ſon obéïſſance, que pour regler par lui-même toutes les affaires civiles & militaires. Par tout où ils paſſerent, les Villes ſe ſignalerent à l'envi par les receptions & les préſens qu'elles leur firent. Il pouſſa juſqu'aux frontieres de ſon païs vers la Macedoine, & s'arrêta quelque temps en la baſſe Dibre. C'étoit par où les Turcs avoient coûtume d'entrer en Albanie, ſoit pour y porter la guerre, ſoit pour ſaccager le plat païs, & il n'y avoit proprement que cet endroit où elle leur fut ouverte. Scanderbeg entreprit de leur fermer cette entrée, ſuivant le deſſein qu'il en avoit depuis long-temps, & que juſques-là il n'avoit pû encore executer. Etant ſur les lieux, il trouva qu'il y avoit une montagne que les habitans du païs appelloient Modriſſe, fort roide & fort élevée, & découvrant une grande étenduë de païs dans la Macedoine. Ce fut au ſommet de cette montagne qu'il réſolut de bâtir une forteresſe, & d'y mettre une bonne garniſon. Il y voyoit deux avantages conſiderables; l'un que ceux qui ſeroient dans la Place avertiroient à coups de canon de l'approche des Turcs; l'autre que ce ſeroit un azile pour tous ceux qui étoient répandus dans la campagne des environs, & qu'au premier ſignal qu'on leur donneroit, ils pourroient s'y refugier avec leurs meilleurs effets. Sur cela étant retourné à Croïe, & en ayant trouvé les fortifications fort avancées, il envoya à Modriſſe les Ingenieurs, & tous les ouvriers qui y avoient travaillé, quantité de pionniers, & quatre mille hommes de bonnes troupes pour les couvrir. Il leur recommanda ſur tout la diligence; & ſes ordres furent ſi bien ſuivis, qu'en fort peu de temps tous les édifices furent achevez, & la Place bien fortifiée, ſans que les Turcs oſaſſent jamais ſe preſenter pour empêcher ou interrompre ce travail. Peu de temps après il eut avis que Mahomet faiſoit de grandes levées d'hommes pour rétablir & pour augmenter l'armée qu'il avoit ramenée de devant Croïe. Il ne douta point que ce ne fût contre lui que ſe fiſſent ces préparatifs, & ſes conjectures n'étoient que trop bien fondées, comme il parut par la ſuite. Mais avant que de paſſer outre, il eſt à propos de faire connoître ce nouvel ennemi qui alloit lui tomber ſur les bras, & contre lequel il eut à ſe défendre tout le reſte de ſes jours.

Fin du troiſiéme Livre.

HISTOIRE
DE
SCANDERBEG
ROY D'ALBANIE.

LIVRE QUATRIEME.

MAHOMET II. étant de retour à Andrinople n'eût pas de peine à ſe faire reconnoître pour ſucceſſeur d'Amurat. Perſonne ne lui conteſtoit ſon droit; & quand quelqu'un eût oſé le faire, il avoit à la main de quoi l'appuïer, parce que l'armée de ſon pere qu'il avoit ramenée d'Epire lui étoit toute dévoüée. Il couroit cependant un bruit que c'étoit un enfant ſuppoſé, & que le vrai fils d'Amurat étant tombé entre les mains des Chrétiens, avoit été livré au Pape Nicolas V. & élevé par les ſoins de ce Pontife dans la Religion Chrétienne. Mais outre que ce bruit avoit tout l'air d'une fable, &

qu'en tout cas il étoit preſque impoſſible d'en juſtifier la verité, l'autorité de Mahomet ſe trouvoit déja trop affermie pour laiſſer la liberté de relever un fait ſi douteux, & s'en prévaloir contre lui. Après donc qu'il eût été proclamé Empereur d'Orient & Souverain des Turcs, ſon premier ſoin fut de s'informer ſi Amurat n'avoit point eu d'autres enfans que lui, qui puſſent un jour troubler ſon regne & lui diſputer la Couronne. On lui en amena deux, l'un nommé Turſines, l'autre Calepin; le premier de dix-huit mois ſeulement, l'autre de ſix. Il n'y avoit gueres d'apparence que de ſi jeunes enfans euſſent pû naître d'Amurat qui mourut ſi âgé; cependant Mahomet ſe les fit apporter tous deux, voulant s'aſſurer de leur mort, & ne *pouvant s'en fier qu'à ſes propres yeux.* Le Bacha Moyſe lui preſenta lui-même Turſines, & auſſi-tôt que Mahomet le vit, il lui fit avaler tant d'eau, que l'enfant en fut ſuffoqué. On tient que la mere de cet enfant étoit preſente au parricide, ſe deſeſperant, & deteſtant la perfidie & la cruauté du Bacha qui l'avoit trahie; que Mahomet pour l'appaiſer lui abandonna ce Bacha, ſur lequel elle ſe lança d'abord un coûteau à la main dont elle lui porta un coup, & qu'enſuite lui ayant fendu le ventre elle lui arracha le cœur & le jetta aux chiens. Pour Calepin quelques-uns croïent que ſon Gouverneur Calibaſſa touché de compaſſion lui ſauva la vie par la ſuppoſition d'un autre enfant; qu'il fut nourri à Conſtantinople, & que depuis ayant été conduit à Rome, il y reçût le Baptême que le Pape lui-même, qui étoit Caliſte III. lui adminiſtra; que de-là s'étant retiré à la Cour de l'Empereur Frederic, il y fut reçû en grand Prince, & paſſa le reſte de ſes jours en Autriche. Quoi qu'il en ſoit, Calepin lui-même, ou l'enfant ſuppoſé eut le même ſort, & mourut d'un même ſupplice que Turſines. Après ces cruelles executions, Mahomet pour s'enrichir des dépoüilles de ceux qui avoient eu l'adminiſtration des affaires ſous le regne de ſon pere, voulut revoir leurs comptes, & ſous prétexte de malverſation en fit mourir pluſieurs, & confiſqua les biens de tous les autres. Tels furent les auſpices de ſon regne, qu'on prévit dès-lors devoir être auſſi dur & auſſi tyrannique parmi les Turcs, que celui de Neron chez les Romains. En effet il y avoit tant de rapport de l'un à l'autre, qu'on eût dit que le Turc s'étoit propoſé le Romain pour modele de mechanceté. Avare comme lui, n'épargnant ni fourbe ni calomnie pour ſe défaire avec quelque couleur de ceux dont les richeſſes pouvoient enfler ſes tréſors; cruel comme lui, immolant à ſa ſûreté ſes amis & ſes proches mêmes, ſur la moindre défiance qui lui en prenoit; voluptueux comme lui, rempliſſant ſon Serrail de l'un & de l'autre ſexe, & ſouvent ſe laiſſant emporter juſqu'à la fureur pour cette brutale paſſion. Témoin ce qui lui arriva avec Uladus fils du Prince de Moldavie, lorſqu'ayant entrepris de lui faire une violence infame, quoi que ce jeune Seigneur s'en défendit de toutes ſes forces, & même avec menaces de le tuer, il ne laiſſa pas de continuer, & en reçût un coup de poignard. Jamais il ne fit un ſcrupule de violer ſa parole, ſi peu de contrainte qu'il eût à ſe faire pour l'obſerver, ou qu'il trouvât d'avantage à ne la point tenir; & comment s'étonner qu'il manquât de foi & de probité, n'aïant point de Religion? Il avoit reçû cependant quelques principes de la foi chrétienne par les ſoins de ſa mere, fille du Deſpote de Servie, & appris de cette Princeſſe les prieres des Chrétiens. Peu d'années après il s'attacha au Mahometiſme, & ne s'en accommodant pas mieux que de la loi de JESUS-CHRIST, il ſe mocqua également de l'Evangile & de l'Alcoran, & ſe livra à ſes paſſions, ſans autre loi que l'interêt, & ſans autre divinité que la fortune. Avec tout cela il ne laiſſa pas de briller de ſon temps par un merite rare & extraordinaire, & on ne peut lire ſon hiſtoire que la vertu ne gémiſſe de trouver tant d'excellentes qualitez, avec de ſi grands vices; une penetration d'eſprit qui ſurprenoit; une raiſon pleine de lumieres, une facilité merveilleuſe pour les ſciences, & autant de goût que de facilité. Il avoit appris pluſieurs Langues qu'il poſſedoit parfaitement, étoit très ſçavant dans l'Hiſtoire & dans l'Aſtronomie, aimoit les beaux Arts, & paroiſſoit plein d'eſtime pour ceux qui y excelloient, les appellant à ſa Cour, & cherchant à ſe les attacher par de grandes largeſſes. Il étoit ſobre, vigilant, infatigable au travail, intrépide dans les dangers, conſtant dans ſes entrepriſes, ferme dans ſon gouvernement, ſevere & inflexible vengeur des injuſtices, & particulierement lorſque le Public & l'Etat en ſouffroient. Mais rien ne lui donnoit plus de luſtre que la connoiſſance qu'il avoit de l'art militaire, dont il s'étoit fait une étude particuliere dès ſon enfance, & qu'il entendoit mieux qu'homme de ſon ſiecle; & joignant à cette ſcience de la guerre une valeur heroïque pour y payer de ſa perſonne, de grandes forces pour la pouſſer ou pour la ſoûtenir, des richeſſes immenſes pour entretenir ſes forces, ce n'eſt pas merveille qu'avec de tels avantages il ſoit venu à bout de conquerir deux Empires, douze Roïaumes & plus de trois cens Villes. Les dehors ne répondoient pas bien aux qualitez de ſon ame. Il étoit de petite taille & ramaſſée, avoit le teint jaunâtre, les ſourcils longs & fort épais, les yeux de travers, le regard rude & farouche, le nez difforme, & dont la pointe touchoit à ſes lévres; au reſte ſi adroit à manier les armes, & d'une conſtitution ſi robuſte, que d'homme à homme il n'y avoit preſque perſonne qui pût tenir contre lui.

Voilà donc en peu de mots quel fût l'ennemi que la fortune mit en teſte à Scanderbeg, le plus grand & le plus formidable guerrier de tous les Princes Ottomans, la terreur de l'Europe & de l'Aſie, & le fleau du monde Chrétien. Dès qu'il ſe vit ſur le trône, il tourna d'abord toutes ſes vûës & tous ſes deſſeins contre l'Epire. Mais ayant appris que le Roi de Perſe armoit puiſſamment, & que c'étoit contre lui que ſe formoit cet orage; craignant d'ailleurs que s'il s'embarquoit

dans la guerre contre les Perſes, Scanderbeg ne profitât de la conjoncture pour faire de nouveaux progrès & pour accroître ſa puiſſance, il lui envoïa offrir la paix, à condition qu'il lui payeroit un tribut annuel, ſi modique qu'il voudroit, & dont ſon Agent avoit ordre de convenir avec lui. Scanderbeg n'héſita point à rejetter la propoſition de Mahomet auſſi fierement qu'il avoit fait celle d'Amurat, & dit à l'Envoïé Turc, que quand ſon Maître lui offriroit la Paix à des conditions honorables & utiles, encore délibereroit-il s'il devoit l'accepter; mais que celle qu'on lui propoſoit étant injuſte & honteuſe, il ne vouloit plus en entendre parler. Il ne douta point que ce refus ne dût piquer Mahomet au vif, & que bien-tôt il ne prît les armes pour s'en venger. C'eſt ce qui fut cauſe qu'il ſe hâta de munir la Fortereſſe de Modriſſe de tout ce qui étoit neceſſaire pour une bonne défenſe, & qu'il y fit conduire de l'artillerie, dont l'uſage commençoit à devenir plus commun parmi les Albanois, depuis qu'Amurat leur eut fait connoître quelle en étoit l'utilité. Il y mit enſuite une forte garniſon qu'il détacha du corps d'armée, à la tête duquel il s'étoit avancé ſur cette frontiere; & avec le reſte de ſes troupes il alla ſelon ſa coûtume ravager le Païs ennemi, & y fit un riche butin. Cette expedition faite, il laiſſa une partie de ſes gens ſur les confins de la Macedoine, les autres le ſuivirent à Croïe, où il ſe rendit en diligence pour y tenir un Conſeil ſur les deſſeins qu'il projettoit.

Dès qu'il y fut arrivé, il convoqua les Chefs de ſes troupes & de la Nobleſſe Albanoiſe, voulant leur expliquer ſes penſées & ſonder leurs diſpoſitions. Il leur dit donc qu'y aïant près d'un an que Croïe étoit délivrée, ſans que depuis ils euſſent rien entrepris de conſiderable, il lui ſembloit que c'étoit trop languir dans l'oiſiveté; que tous les arts demandoient de l'exercice, & particulierement celui de la guerre, dont une trop longue interruption faiſoit reprendre aux troupes le goût & l'habitude d'une vie molle, & énervoit leur courage; qu'il ne falloit pas croire que le ſaint Pere, que le Roy Alphonſe,& tant d'autres Princes ne leur euſſent envoïé de ſi grands ſecours, que pour remettre l'abondance dans l'Albanie, plûtôt que pour les faire ſervir au bien commun de la Chrétienté; que l'occaſion qui ſe preſentoit ne pouvoit être plus heureuſe, parce que Mahomet étant occupé de la guerre des Perſes, les laiſſeroit en liberté de porter leurs armes en

Turquie, ſans avoir à ſe défendre contre les ſiennes; que pour lui ſon avis ſeroit de retourner à Sfetigrade, & qu'en la battant avec une groſſe artillerie, ce qui avoit manqué au premier ſiege, il eſperoit de la réduire en peu de jours; que ſi on y trouvoit trop de difficulté, on pouvoit aller à Belgrade, plus éloignée que Sfetigrade à la verité, étant ſituée à l'extrêmité de l'Epire, mais auſſi plus importante, & dont la conquête ne ſeroit pas moins aiſée qu'utile à l'Etat, parce qu'il avoit appris qu'elle étoit fort dépourveuë d'hommes & de munitions; qu'ils euſſent donc à lui dire ce qu'ils penſoient non-ſeulement de la continuation de la guerre, mais encore des lieux où ils jugeoient qu'il fallût la porter. Ce diſcours de Scanderbeg ne fut pas ſuivi des applaudiſſemens ordinaires, tous baiſſoient les yeux & demeuroient muets, parce qu'encore qu'ils ne fuſſent pas de ſon avis, toutefois le reſpect qu'ils lui portoient ne leur permettoit pas de le contredire: il n'y eut qu'Uranoconte, qui prenant la parole le pria de conſiderer que la ſaiſon étoit ſi avancée, qu'à peine ſe ſeroit-on preſenté devant une Place, qu'on tomberoit dans le fort de l'hyver, & qu'ainſi on n'auroit pas ſeulement à combattre contre les ennemis, mais encore contre les injures & les rigueurs du temps ; que les pluïes & la gelée ſeroient auſſi favorables aux aſſiegez, que contraires aux aſſiegeans, raſſeureroient les uns & décourageroient les autres ; que Sfetigrade ſe défendroit mieux par ſa ſituation & par la force de ſa garniſon, que par ſes murailles, & que quand on les auroit ruinées par le canon, cela n'en avanceroit pas la priſe ; que pour Belgrade, dans la diſtance où elle étoit, on ne pouvoit pas y conduire une armée que la Porte n'en fut avertie ; & qu'au premier avis qu'elle en recevroit, cette Place lui étoit trop importante pour ne pas s'empreſſer de la bien munir avant le ſiege, & enſuite d'envoïer de grandes forces pour la ſecourir ; que le bruit qui couroit de la guerre de Perſe, avoit peu de vrai-ſemblance ; & que pour lui il ne pouvoit s'ôter de l'eſprit que ce ne fut un artifice de Mahomet pour endormir leur vigilance, une feinte de Maître d'armes, qui faiſant ſemblant de porter ſes coups ailleurs, vouloit eſſaïer par-là s'ils ne ſe laiſſeroient pas découvrir ; qu'en tout cas il falloit imiter les Mariniers, & attendre la ſaiſon de faire la guerre, comme eux celle de naviger ; que quelque deſſein qu'on prît, l'execution en ſeroit toûjours plus ſûre & plus aiſée quand le

temps ſeroit d'accord avec leurs projets ; qu'il ſe ſervoit de la liberté qu'il leur laiſſoit de lui dire leurs ſentimens, ſans toutefois entreprendre de combattre le ſien ; & que s'il perſiſtoit dans la penſée de marcher à quelque expedition d'importance, il lui répondoit de lui & de tous les autres Officiers, qu'ils étoient prêts de le ſuivre en quelque temps & en quelque lieu que leurs ſervices pourroient lui être utiles. Ces raiſons parurent bonnes à Scanderbeg : & comme il vit tous ceux qui compoſoient l'aſſemblée pencher à l'avis d'Uranoconte, il ſe rangea de leur côté, & conſentit ſans peine qu'on remît la partie à un autre temps.

Il avoit laiſſé la Reine à Petralbe, où elle paſſa depuis tous les Etez, parce que la ſituation & la fraîcheur du lieu adouciſſoient l'air & en temperoient les grandes chaleurs. L'hyver elle ſe tenoit à Croïe, hors quand les Turcs étoient entrez en Albanie, ou qu'ils en approchoient ; car alors elle ſe retiroit avec toute ſa Maiſon à Colchine, ville maritime des Venitiens, & y faiſoit porter tout ce qu'elle avoit de plus précieux. Scanderbeg ſe rendit auprès d'elle avec Ameſe ſon neveu, & fort peu de ſuite. Le Château étoit ſur une hauteur au pied de laquelle s'étendoit une grande plaine, également ornée par la nature & par les mains des habitans du lieu. Autour de la plaine ſe trouvoient quantité de bois & de vallons fort étroits, où le Prince avoit ſoin de mettre autant de Gardes qu'il en falloit pour ſe garantir de toute ſurpriſe. Après avoir demeuré quelques ſemaines à Petralbe, il apprit que Mahomet ſe laſſant de feindre avoit enfin levé le maſque, & déclaré hautement que c'étoit à l'Albanois qu'il ſe diſpoſoit de faire la guerre, aïant herité de toute la haine d'Amurat contre lui comme de ſa Couronne. Au premier avis qu'en eut Scanderbeg il ramena la Reine à Croïe. On lui confirma ſur les lieux la nouvelle qu'il avoit reçûë, & que déja un corps de troupes ennemies aſſez conſiderable étoit entré dans la Macedoine. Il ſe hâta de raſſembler toute la milice qui étoit en état de ſervir, & avec cinq mille hommes ſeulement il gagna la baſſe Dibre, où il avoit coûtume d'attendre l'ennemi. Il envoïa de-là avertir Moyſe qui étoit à la tête d'un autre corps ſur la frontiere, qu'il ſe gardât bien d'engager aucune action avec les Turcs qu'il ne fût près de lui, & à portée de lui donner la main. Dix jours ne ſe paſſerent pas qu'il n'apprît par le canon de Modriſſe, qui

tiroit coup ſur coup, que les ennemis approchoient. A l'heure même il prit la réſolution d'aller au-devant d'eux, & partit de nuit pour cacher ſa marche. Moyſe ne fut point de la partie, parce qu'il n'oſa quitter les avenuës qu'il avoit ordre de garder. Le nombre des ennemis n'étoit que douze mille chevaux, commandez par un General Turc, qui portoit le nom d'Ameſe comme le neveu de Scanderbeg. En même temps que les Chrétiens marcherent à eux, ils firent auſſi de leur côté une grande diligence; & quand ils eurent paſſé la montagne de Mocrée, ils s'arrêterent dans une vallée qui ſéparoit cette premiere montagne d'avec celle de Modriſſe. Après y avoir repris haleine, ils entreprirent de franchir la ſeconde pour ſe répandre de-là dans le plat-païs. Ils marchoient ſans ordre & ſans défiance, n'aïant pas le moindre ſoupçon que Scanderbeg fût ſi proche d'eux, & qu'il les attendît au haut de cette montagne. S'étant donc mis à grimper autant que leurs chevaux pouvoient y fournir, le voilà tout à coup qui ſort de ſon embuſcade, & fond ſur eux avec toute la rapidité d'un torrent qui ſe précipite d'un lieu fort élevé. Les premiers culebutez & renverſez ſur ceux qui les ſuivoient; & ceux-ci ſur tout ce qui étoit à leur queuë, hommes & chevaux roulent pêle-mêle au pied de la montagne, & preſque tous morts ou bleſſez. Pendant qu'on continuë de les pouſſer, une partie de l'Infanterie court à ceux qui avoient gagné le ſommet; elle le fit ſans beaucoup de péril, parce que les chevaux aïant perdu haleine en montant, & ne pouvant ſe tenir fermes, ceux qui étoient deſſus, agitez par leurs mouvemens, ne pouvoient aſſener un coup bien ſeurement; joint à cela que ces Fantaſſins couverts de leurs boucliers ſe mêloient parmi eux, & coupant les jarrêts aux chevaux, avoient bon marché des Cavaliers renverſez. D'un autre côté l'Ameſe chrétien, que Scanderbeg avoit fait marcher avec un gros de Cavalerie par un endroit de la montagne où la pente étoit moins roide, donnoit déja ſur ceux qui étoient dans la vallée, & en faiſoit un grand carnage. Ce fut là qu'aïant joint le General Turc, il le chargea ſi rudement, qu'après avoir écarté ou abbatu tous ceux qui l'environnoient, il le fit priſonnier. Il y mourut en cette action environ ſept mille hommes des ennemis, preſque tous leurs chevaux furent tuez ou bleſſez, tous leurs étendarts pris, tous leurs bagages pillez; & les Chrétiens de leur côté n'y perdirent que trente hommes, tant la fortune fut fidelle à bien ſeconder leur valeur. Scanderbeg voulut que ſelon le droit de la guerre l'Ameſe Chrétien demeurât maître de l'Ameſe Turc, qu'il le menât à Croïe avec tous les autres priſonniers; & que pour décorer ſon triomphe on portât autour de lui tous les étendarts qu'on avoit pris, le reſte du butin fut abandonné aux Soldats. Pour lui il demeura encore quelque temps ſur les lieux à viſiter la frontiere, & à donner ſes ordres pour fermer aux ennemis toutes les entrées de l'Albanie, & ne ſe rendit à Croïe que peu de jours avant Noël. Il y eut à ſon retour un plus grand concours de monde, & plus de démonſtration de joïe qu'après toutes ſes autres victoires, parce que celle-ci étoit priſe pour un préſage certain de la proſperité de ſes armes contre Mahomet comme contre Amurat; & qu'encore qu'on eut aſſez ſouffert de l'un, on croyoit avoir beaucoup plus à craindre de l'autre. Etant rentré dans Croïe, il donna ordre d'élargir les priſonniers, & de leur laiſſer la Ville pour priſon; fit venir le General Turc en ſon Palais, le regala pluſieurs fois, ajoûtant la courtoiſie à la bonne chere, & lui faiſant rendre les mêmes honneurs qu'il auroit reçûs parmi les ſiens. Celui-ci charmé des bons traitemens qu'il recevoit, demanda pour ſurcroît de grace, qu'il lui accordât quelqu'un des priſonniers, pour l'envoyer à Andrinople donner avis de ſa captivité, & en rapporter ſa rançon. *Scanderbeg y conſentit* très-volontiers; & étant convenu avec lui de la ſomme de treize mille écus pour le rachat de tous les priſonniers, deux des plus remarquables d'entr'eux partirent pour Andrinople, où ils trouverent d'abord quelques obſtacles au ſuccès de leur negociation.

Mahomet au premier avis qu'il eut de cette perte, quoique dans l'ame il la reſſentît très-vivement & qu'il en tirât un mauvais augure, ne laiſſa pas de tenir bonne mine. Il fit même un feſtin aux Grands de ſa Cour, pendant lequel le diſcours étant tombé ſur cette affaire, il la traita de bagatelle, prenant un air de gaïeté, & tâchant d'inſpirer autant de joïe à ceux qui mangeoient avec lui, qu'il affectoit d'en témoigner. Mais quand les deux priſonniers furent arrivez, & qu'il eut appris d'eux tout le détail du combat, il ne fut plus aſſez maître de ſon dépit pour l'empêcher d'éclater. Il accuſoit Ameſe tantôt de perfidie, tantôt d'ignorance de ſon métier, d'avoir combattu en un lieu ſi deſavantageux, &

de n'avoir pas ſçû attirer l'ennemi dans une plaine. Cela alla ſi loin, qu'il fut quelque temps à douter s'il le racheteroit; mais les amis & les proches du priſonnier lui ayant repreſenté qu'il falloit neceſſairement qu'il y eut eu du malheur en cette rencontre; qu'Ameſe avoit toûjours paſſé pour un bon Guerrier, très-fidele & très-attaché aux Princes Ottomans, il ſe rendit à cette raiſon, & fit délivrer l'argent de ſa rançon. Les deux députez étant de retour à Croïe, remirent l'argent entre les mains de Scanderbeg, qui en donna plus de la moitié à Ameſe; le reſte il le fit diſtribuer partie aux troupes qui avoient combattu à Modriſſe; partie à celles qui étoient au camp de Moyſe. Ameſe imitant la generoſité de ſon oncle, partagea entre ſes amis & les gens de guerre tout ce qu'il avoit touché, & ſe contenta de l'honneur qu'il s'étoit acquis en ce combat. La rançon payée les priſonniers furent mis en liberté. Leur General parut ne quitter qu'à regret Scanderbeg, dont il avoit reçu tant d'honnêtetez, & qui lui fit encore de grands préſens à ſon départ. On dit même qu'il l'entretint aſſez long-temps de tous les deſſeins qu'il croïoit que Mahomet formoit contre lui, & de quels moyens il pourroit ſe ſervir pour les rompre.

Tandis qu'Ameſe étoit encore priſonnier à Croïe, on avoit déja ſubſtitué en ſa place un nommé Debreas, qui étoit Sanjac; homme d'une grande réputation parmi les troupes, mais ſi prévenu en faveur de ſon propre merite, qu'il s'offrit de lui-même à Mahomet pour cette expedition. Il lui dit pluſieurs fois, avec un air de confiance & de préſomption, qui ne déplaiſoit pas au Sultan, qu'il ne lui demandoit qu'autant de troupes qu'il en avoit donné à Ameſe, & qu'avec cela il étoit bien ſeur de lui rendre bon compte de l'Albanois, & de le mettre bien-tôt à la raiſon. Sur ces entrefaites Ameſe revient à la Cour, & parle ſi hautement & avec tant d'admiration de la valeur & de l'habileté de Scanderbeg, que Mahomet en parut un peu ſurpris, & Debreas fort inquiet. Ce dernier commençoit, dit-on, à comprendre qu'il avoit plus promis qu'il ne pouvoit tenir, & auroit bien voulu pouvoir ſe tirer d'intrigue. Mais comme il y alloit de ſon honneur, & peut-être de ſa fortune, à ſoûtenir ce qu'il avoit avancé, il n'oſa jamais s'en dédire. Mahomet le fit partir avec autant d'hommes qu'il en falloit pour remplir les douze mille qu'avoit Ameſe, & trois autres mille qu'il y ajoûta, eurent ordre de le ſuivre avec ſes premiers. Il hâta ſa marche tant qu'il pût, impatient de joindre l'ennemi dont il triomphoit déja en idée. Après avoir traverſé une bonne partie de la Bulgarie, il s'arrêta dans une contrée qu'on nomme Pologue, qui n'eſt proprement qu'une plaine ſituée entre la Bulgarie & l'Epire, & fermée de part & d'autre de quelques montagnes fort hautes. Son deſſein étoit de pouſſer de là en Epire; mais Scanderbeg lui épargna la peine d'une plus longue marche. Il alla au-devant de lui avec ſa ſeule Cavalerie, qui ne conſiſtoit qu'en ſix mille hommes; & dès qu'il l'eut approché, il envoïa Moyſe reconnoître le nombre & la diſpoſition de ſes troupes. Il ne le pût faire qu'au clair de la Lune, parce que ce fut de nuit que ſe donna ce combat; & ſur le rapport aſſez incertain qu'il en fit, Scanderbeg ne laiſſa pas de ſe preſenter aux ennemis. Il y eut d'abord quelques eſcarmouches aſſez rudes entre les enfans perdus. Moyſe voyant que ceux de ſon parti ne donnoient pas avec leur vigueur ordinaire, ſe mit à leur tête, & chargea ſi rudement ceux des ennemis, qu'il les contraignit bien-tôt de regagner le gros de leur armée. Debreas ſe perſuadoit que les Chrétiens s'en tiendroient à ce premier choc, & que dans un Païs auſſi ouvert que celui où l'on étoit, & où il n'y avoit pas moyen de dreſſer des embûches, l'Albanois n'oſeroit hazarder une plus grande action. Il ſe trompoit, car un moment après l'un des Muſaches beau-frere de Scanderbeg, qui n'avoit ordre que d'eſcarmoucher ſur l'aîle gauche des ennemis, ſe lança impetueuſement au travers de leurs rangs qu'il rompit & enfonça. A la vûë de ce deſordre Scanderbeg marche au corps de bataille, où il croïoit trouver le General Turc : car c'étoit ſa coûtume de commencer toûjours un combat par l'attaque du General, diſant à ceux qui lui en demandoient la raiſon, que quand la tête étoit coupée le corps tomboit de lui-même. Debreas qui étoit paſſé à l'aîle gauche pour y rétablir les rangs, ne ſe trouvant point au corps de bataille, Scanderbeg ne laiſſa pas de le charger. Moyſe le ſuivit de près, perça les plus épais de leurs eſcadrons, & y jetta tant de confuſion & d'épouvante, que pluſieurs commençoient déja à lâcher le pied. A l'heure même arrive Debreas, qui crut pouvoir les raſſeurer & les ſoûtenir : mais ni la terreur des uns ni la déroute des autres ne ceſſa point par ſa preſence, & il parut que la tête lui tournoit à lui-même, ne faiſant que s'agiter & crier ſans donner aucun ordre, ni faire aucun mouvement qui fût de quelque utilité. Scanderbeg qui vit l'embarras où il étoit, pouſſa à lui avec quelques Eſcadrons choiſis, & s'étant fait jour au travers de tout ce qui le couvroit, le joignit corps à corps, & lui porta un coup de lance à la gorge, dont il fut renverſé & jetté mort par terre. Quand on ſçût comment & par qui il avoit été tué, pluſieurs Officiers Turcs, & du premier rang, n'en firent que rire, diſant qu'il étoit bien payé de ſes rodomontades. On plaint un homme modeſte à qui un pareil malheur arrive à la guerre, & ſa memoire n'en eſt que plus en honneur ; mais un fanfaron ne laiſſe à la ſienne que la honte du ridicule que ſa vanité y a attaché. La mort de Debreas mit fin au combat ; ceux qui étoient au corps de bataille avec lui prirent la fuite, & tout le reſte les ſuivit. Moyſe & Muſache ſe mirent à leur queuë, & en tuerent plus dans la déroute qu'il n'en étoit mort au combat. Leur perte cependant ne fut en tout que d'un peu plus de quatre mille hommes ; mais ſi Scanderbeg avoit eu ſes Archers & ſes Arquebuſiers, la plûpart de ceux qui ſe ſauverent ſeroient demeurez ſur la place. La merveille de cette action, & ce qui paroît preſque incroïable, c'eſt que du côté des Chrétiens, il n'y eut pas un ſeul homme de bleſſé ni de tué; ce qui fit dire qu'ils n'avoient point acheté la victoire, mais qu'elle leur avoit été donnée. Moyſe s'y ſurpaſſa lui-même, juſques-là que Scanderbeg fut obligé de le reprendre de ce qu'il s'expoſoit trop; mais le combat fini, il le loüa hautement devant tous les Officiers de ſa valeur extraordinaire, & lui fit préſent du cheval & des armes de Debreas. Il eſt certain, comme on le verra dans la ſuite, que les Turcs qui avoient été défaits lui attribuerent le gain de la bataille, ſoit par haine contre Scanderbeg, ou qu'en effet Moyſe y eut plus brillé que lui.

L'heureux ſuccès de cette journée, qui éloignoit les Turcs de l'Epire, fit reprendre à Scanderbeg le deſſein qu'il avoit eu l'Automne derniere d'aſſieger Sfetigrade ou Belgrade; & après avoir balancé quelque temps entre ces deux entrepriſes, il ſe détermina à la derniere. Mais comme l'experience lui avoit appris que les Albanois n'étoient pas d'auſſi bon ſervice pour les ſieges que pour les batailles, il lui vint en penſée d'envoyer demander du ſecours au Roy Alphonſe ſon bon ami. Il fit équiper deux vaiſſeaux qu'il chargea de quantité de choſes qu'il crut que ce Prince recevroit avec plaiſir, & nomma deux des plus grands Seigneurs de ſa Cour pour lui aller offrir ces préſens avec la lettre qu'il lui écrivoit. Il l'informoit dans cette lettre de la victoire qu'il venoit de remporter, & lui déclaroit qu'il vouloit profiter de l'éloignement des Turcs pour ſe rendre maître de quelque Place conſiderable; mais que ſes ſoldats étant moins propres pour les ſieges que pour la guerre de campagne, il le prioit de lui envoyer des Arquebuſiers & des Arbaleſtriers, non-ſeulement pour en fortifier ſon armée, mais encore afin que les Albanois appriſſent d'eux à attaquer les Places. Il le felicitoit de la proſperité de ſon regne, à quoi il ajoûtoit que ſi jamais il lui ſurvenoit quelque affaire où il eut beſoin de ſon ſecours, il lui offroit dès-lors ſon épée, & qu'il pouvoit compter que ſa perſonne & ſes troupes ſeroient toûjours à ſa diſpoſition. Alphonſe reçut très-honorablement l'ambaſſade & la lettre de Scanderbeg, & d'abord il donna ordre à mille Fantaſſins, cinq cens Arquebuſiers & le reſte Arbalêtriers, de ſe tenir prêts à paſſer en Albanie. Il avoit deſſein d'en augmenter le nombre, mais les Ambaſſadeurs lui témoignerent que cela ſuffiſoit, & que s'il vouloit ajoûter quelque choſe à un ſecours ſi conſiderable, ils le prioient que ce fut plûtôt du canon avec des gens pour le ſervir. On leur en fournit autant qu'ils en demanderent; & quoiqu'ils fuſſent très-contens & qu'ils n'attendiſſent rien de plus, Alphonſe voulut abſolument qu'ils acceptaſſent encore quantité de bled qu'il fit charger ſur des Vaiſſeaux qui étoient à lui, & une groſſe ſomme d'argent qu'il envoyoit à leur Prince. La lettre qu'il lui écrivit pour répondre à celle qu'il en avoit reçuë, fut portée par un nommé Gilbert Ortafan, Cavalier de diſtinction & de merite. Il commençoit par de grands remercimens des beaux préſens qu'il lui avoit envoyez. Après c'étoient de nouvelles offres de tout ce qui étoit dans ſes Roïaumes, n'ayant rien, diſoit-il, en ſon pouvoir qu'il ne fût preſt de partager avec lui. Il finiſſoit par un trait de plaiſanterie, touchant l'humeur des Italiens qu'il lui envoïoit, contre leſquels il l'avertiſſoit de ſe précautionner, & de prendre garde qu'avant que d'entrer en campagne pour faire la guerre aux Turcs, *ils ne troublaſſent le repos des maris dans* les maiſons où ils logeroient.

Scanderbeg étoit encore dans la baſſe Dibre à donner tous les ordres neceſſaires pour ſon expedition, lorſque le ſecours qui lui venoit d'Italie débarqua en

Epire. Il fit tout ce qu'il put pour engager Moyſe à être de la partie. Celui-ci s'en défendit toûjours, alleguant que tout autre que lui ne ſeroit ni ſi attentif ni ſi intereſſé à veiller à la ſeureté de cette contrée, dont la meilleure partie lui appartenoit; qu'il ne falloit pas douter que les Turcs voyant Scanderbeg & toutes ſes troupes fort éloignées, ne tentaſſent de nouveau de faire une irruption dans le Païs, ne fut-ce que pour rappeller les Albanois & les obliger de quitter le ſiege de Belgrade; que s'il y marchoit avec l'armée, cette Place étant à près de cinquante lieuës de la baſſe Dibre, c'étoit laiſſer ſes terres & ſon domaine en proïe aux ennemis; que ſans une neceſſité auſſi inſurmontable que celle qui le retenoit, il n'auroit eu garde de manquer une occaſion où il y avoit tant de profit à eſperer pour ſes troupes, & quelque gloire à acquerir pour lui. Tout cela étoit ſpecieux; & comme on ne pouvoit pas encore deviner ce qu'il avoit dans l'ame, il ne doutoit point que des prétextes ſi bien *colorez ne fuſſent pris pour de bonnes* raiſons. Scanderbeg ayant repris le chemin de Croïe, dès qu'on ſçût qu'il approchoit de la Ville, les troupes d'Outre-mer allerent au-devant de lui, & ſe mirent ſous les armes à quelque diſtance de la

Place pour le recevoir. Après y être rentrez tous enſemble, il pria les Chefs de ces troupes d'aſſiſter à un Conſeil de guerre, où ceux de l'armée Albanoiſe avoient ordre auſſi de ſe trouver. Là en preſence de tous ces Officiers, & de di*vers Seigneurs du Païs, il lut les lettres* que lui écrivoit Alphonſe, loüa la generoſité de ce Prince, & inſiſta long-temps ſur les obligations que lui avoit tout l'Epire des ſecours qu'il leur envoïoit; il déclara que ſon deſſein étoit d'aller aſſieger Belgrade, qu'il eſperoit de la réduire avant la fin de l'Eté; mais que ſi les aſſiegez tenoient plus long-temps, & que la ſaiſon devint trop fâcheuſe, il leur donnoit parole de ſe retirer, & que les premieres rigueurs de l'hyver mettroient fin aux fatigues de la guerre; qu'il ſçavoit qu'Amurat s'étant emparé de Belgrade après la mort de Theodore Corone ſon dernier Seigneur, tous les habitans qui étoient Chrétiens portoient impatiemment le joug de la tyrannie des Turcs, & ne manqueroient pas de ſeconder les efforts de ceux qui les aideroient à le ſecoüer; que ſi la gloire des Hongrois étoit d'avoir ſauvé la Ville de Belgrade des mains de ces cruels uſurpateurs, la honte de l'Epire ſeroit de n'en pas retirer une Place de même nom qui lui appartenoit, & de la laiſſer gémir plus long-temps ſous une domination ſi inſupportable.

Tout le monde applaudit à ſon diſcours *& à ſon deſſein; & en attendant qu'on fût* prêt à marcher, il fit camper les troupes Albanoiſes ſous les murailles de Croïe, & voulut que les Italiens reſtaſſent dans la Ville, avec charge aux habitans de leur donner de bons logemens, & tout ce qui étoit neceſſaire pour une ſubſiſtance honnête. Peu de jours après toute l'armée, qui étoit de huit mille Cavaliers & de ſept mille Fantaſſins, prit la route de Belgrade. Après un jour ou deux de marche, Scanderbeg détacha Tanuſe pour aller reconnoître la Place & l'inveſtir. Elle étoit à la pointe d'un rocher fort eſcarpé, & qu'on avoit taillé en divers endroits pour le rendre plus roide & de plus difficile accès. Il n'y avoit que mille hommes de garniſon; & quant à la Bourgeoiſie qui étoit plus nombreuſe, elle donnoit plus d'embarras au Gouverneur qu'il n'en pouvoit tirer de ſecours, parce qu'ils étoient tous Epirotes & Chrétiens. Il délibera long-temps avec les Officiers de ſes troupes s'il les mettroit hors de la Ville; & il penchoit fort à prendre ce parti, mais il s'en étoit aviſé trop tard, & l'ennemi étant déja aux portes, il n'étoit plus temps de les faire ſortir. Ainſi pour s'aſſeurer de leur fidelité, il fallut ſe réduire à prendre les principaux d'entr'eux en ôtage, & les renfermer dans la Citadelle où il n'y avoit que des Turcs. Il étoit dix heures du matin quand Scanderbeg y arriva avec l'armée. Il fit d'abord le tour de la Place, puis diſtribua les quartiers; & pendant que les ſoldats étoient occupez à s'y établir, il eut ſoin qu'on travaillât ſans relâche aux batteries. Ses ordres furent executez avec tant de promptitude, que dès le lendemain matin l'artillerie commença à tirer. Quatre jours ſe paſſerent à battre la Place, après quoi les ouvertures ſe trouvant fort grandes, & les foſſez preſque comblez des ruines de la muraille, Scanderbeg fit retirer le canon, & commanda des troupes pour donner l'aſſaut le lendemain au point du jour. On y marchoit déja avec une allegreſſe & une réſolution qui donnoit lieu d'en eſperer une bonne iſſuë, lorſqu'on vit deux hommes ſortir de la Ville courir au devant des aſſaillans, & leur faire ſigne de la main qu'ils avoient quelque choſe à leur dire. Interrogez du ſujet qui les amenoit, ils répondirent qu'ils demandoient à parler à Scanderbeg pour capituler. Cet incident ſuſpendit l'attaque, on les conduiſit au Prince, à qui ils demanderent d'abord quelle compoſition il leur accorderoit s'ils ſe rendoient ſur l'heure; la vie, leur dit-il, la liberté, & rien de plus. Ces conditions parurent fort dures aux aſſiegez, parce qu'ils n'y voyoient rien qu'on pût leur refuſer, quand même ils n'euſſent parlé de ſe rendre qu'après une longue défenſe. Ils en délibererent entr'eux durant tout le jour, & arrêterent enfin qu'on demanderoit une ſuſpenſion d'armes pour un mois; & que ſi avant que ce terme fut expiré, il ne leur venoit point de ſecours, ils accepteroient alors le parti qu'on leur offroit. Les Députez à leur retour ayant fait cette propoſition, Scanderbeg la traita d'abſurde & de ridicule, & leur dit qu'il leur donnoit encore la nuit ſuivante pour ſe déterminer à lui propoſer quelque choſe de plus raiſonnable, faute de quoi on leur apprendroit dès le lendemain par un aſſaut general, qu'on n'étoit pas venu là pour y paſſer un mois les bras croiſez. Il ne laiſſa pas de tenir ſur cela un Conſeil de guerre, & la plûpart furent d'avis de ne pas rejetter tout-à-fait les demandes des aſſiegez, mais ſeulement de les faire convenir d'un terme un peu plus court; qu'apparemment ils n'en demandoient un ſi long, qu'afin qu'on ne pût leur faire un procès à la Porte d'une reddition trop précipitée, mais que c'étoit là leur affaire, dont il falloit leur laiſſer à ſe démêler comme ils pourroient ; que pour eux ils devoient conſiderer que la ſituation de la Place en rendoit l'attaque auſſi perilleuſe que difficile ; qu'on ne pouvoit pas ſe promettre de l'emporter d'un premier aſſaut ni d'un ſecond, ce qui toutefois affoibliroit les troupes, & les mettroit hors d'état de s'oppoſer aux ennemis qui entreprendroient de faire lever le ſiege ; que ſi le ſecours ne venoit point pendant la tréve, on auroit la Place ſans perte & ſans effuſion de ſang, & qu'en cas qu'il en vînt, l'armée Albanoiſe ſe trouvant encore fraîche & complete, le battroit infailliblement, & joindroit à la gloire de la conquête qu'elle ſe propoſoit, celle d'une éclatante victoire. Scanderbeg ne pouvoit ſe rendre à ces raiſons, il y trouvoit de l'irreſolution & de la lâcheté ; & il leur demanda avec quelque émotion, depuis quand ils étoient devenus ſi délicats, refuſant de faire la guerre pendant l'hyver, & ne cherchant qu'à l'interrompre pendant l'été. Cependant, comme preſque tout le monde étoit d'un avis contraire au ſien, il fallut ceder & faire offrir aux aſſiegez une tréve de ſeize jours qu'ils accepterent. Quoique ce Prince fût plein de courage & de réſolution les armes à la main, il manquoit ſouvent de fermeté dans les affaires, & plus d'une fois ſa facilité penſa renverſer ſa fortune ; mais il ſuffit de rapporter preſentement le tort conſiderable qu'elle lui fit en cette rencontre.

Mahomet étoit ſur le point de partir pour le ſiege de Conſtantinople qu'il avoit réſolu depuis long temps, lorſqu'il apprit celui de Belgrade. Il en eût un dépit ſi violent, qu'il ne pût ſe tenir de s'écrier : *Quoi donc, toujours l'Epire apportera du retardement à nos deſſeins, & un petit coin de païs me fera manquer des Royaumes & des Empires ?* Quelques Bachas qui étoient preſens voulurent lui repreſenter qu'il devoit compter pour rien la perte d'une bicoque, & marcher d'un pas égal à l'execution de ſa grande entrepriſe. Il leur répondit qu'il avoit appris de ſes peres à conſerver ce qui étoit à lui avant que de s'étendre par de nouvelles conquêtes ; que Conſtantinople ne s'enfuïeroit pas ; au lieu que ſi une fois Belgrade lui étoit ravi, peut-être ne pourroit-il jamais le recouvrer ; qu'il ambitionnoit le titre de vainqueur, mais qu'il ne croiroit pas le meriter s'il y avoit un guerrier au monde qui pût ſe vanter de l'avoir vaincu. Plein de ces penſées, il fit partir ſur le champ quarante mille chevaux pour le ſecours de Belgrade, & mit à leur tête Sébalias dont il a déja été parlé. Il lui recommanda la diligence, lui repeta pluſieurs fois qu'il falloit que l'ennemi apprît qu'il étoit venu, avant que de ſçavoir qu'il dût venir, & lui donna parole de le récompenſer dignement s'il avoit lieu d'être content de ſon ſervice. Ce qu'il lui faiſoit eſperer étoient des honneurs & des emplois. Mais comme ſa plus violente paſſion étoit toûjours de faire perir Scanderbeg, il promit de groſſes ſommes d'argent à deux avanturiers, dont le premier ſe nommoit Amath, & l'autre Barach, tous deux également robuſtes & hardis, & qui s'offrirent à lui de ſuivre l'armée, de joindre l'Albanois à quelque peril qu'il fallût le faire, & le tuer. La marche de cette armée fut ſi prompte, qu'elle prévint en effet tous les bruits qui ont coûtume de ſe répandre & d'annoncer ces grands mouvemens, ce qui fut cauſe qu'on n'en eut aucun avis au camp des Chrétiens, ni avant qu'elle partît, ni avant qu'elle ſe mît en chemin. Scanderbeg étoit campé au pied d'une montagne fort proche de la Ville avec mille hommes de pied, & trois mille chevaux; le reſte de l'armée occupoit une grande plaine, & étoit commandée par Tanuſe & par Muſache, qui non contens de mettre des gardes avancées où il en falloit, avoient poſté vingt-cinq hommes au ſommet d'une haute montagne aſſez éloignée de Belgrade, & d'où l'on découvroit une grande étenduë de païs, avec ordre à eux s'ils voyoient paroître quelques troupes ennemies, de le faire ſçavoir au camp par une grande fumée. Ces précautions furent inutiles; les vingt-cinq hommes ou par trahiſon, comme quelques-uns l'ont cru, ou pour avoir été ſurpris par les ennemis, ayant manqué de donner le ſignal, les Turcs vindrent fondre inopinément ſur Tanuſe & Muſache avec toutes leurs forces, les envelopperent, en tuerent une grande partie, & entr'autres Muſache beau-frere de Scanderbeg, comme je l'ai dit, & l'un des meilleurs Officiers Albanois. Le carnage eût été plus grand ſi Scanderbeg ne ſe fût hâté d'aller au ſecours des ſiens avec ce qui lui reſtoit de troupes. Sa venuë raſſura ceux qui combattoient encore, ceux qui fuyoient ſe rallierent à lui, & s'étant preſentez aux ennemis, il les chargea ſi vivement, que Sebalias eut beſoin de toutes ſes forces pour lui réſiſter. Il avoit déja rompu & enfoncé pluſieurs eſcadrons qui environnoient le General, & vouloit pouſſer juſqu'à lui, lorſque les deux avanturiers dont j'ai parlé, trouverent moyen de l'approcher. Ils étoient ſoûtenus d'une groſſe troupe qui d'abord écarta ceux qui étoient autour de ce Prince, & alors courant à lui le cimeterre à la main, ils crurent qu'il ne pourroit échaper. Scanderbeg ſans s'étonner de leur audace, fut quelque temps à parer les coups qu'ils lui portoient; & comme il étoit auſſi robuſte & plus adroit qu'eux, il fendit la tête à Barach d'un coup de ſabre, & le jetta à ſes pieds. Pour Amath ſa fureur l'emporta plus loin. Son ſabre lui ayant échappé de la main, il ſe lança ſur Scanderbeg en deſeſperé, le ſaiſit, le ſerre étroitement par le milieu du corps; & quoiqu'enlevé de deſſus ſon cheval par les mouvemens que ſe donnoit Scanderbeg, ne laiſſe pas de demeurer ſuſpendu & attaché à lui, s'efforçant de le faire pencher tantôt d'un côté, tantôt d'un autre pour l'entraîner à terre. Il fut bien-tôt quitte de ce travail, par l'adreſſe qu'eut Scanderbeg de lui gliſſer ſon ſabre au-deſſus de la nuque du cou, & de lui couper la tête. Tout cela ne dura qu'un moment, & Scanderbeg avec le monde qui l'avoit rejoint, continuant de charger les ennemis, leur eût fait acheter plus cherement la victoire, ſi la nuit ne fut ſurvenuë. Sebalias toutefois fut le premier à faire ceſſer le combat, ou parce qu'il étoit épuiſé de fatigue, ou parce qu'il craignoit que les tenebres ne miſſent quelque confuſion parmi ſes troupes. D'ailleurs il ſe flattoit que le lendemain il lui ſeroit aiſé de rattrapper avec toute ſa cavalerie des ennemis déja battus, & de tailler en pieces ce qui en reſtoit. A l'heure même Scanderbeg ſe retira avec ſon armée ſur une montagne couverte de bois, & qui n'étoit qu'à une bonne demi-lieuë de Belgrade, ayant laiſſé devant la Place ſon canon & le gros bagage qu'il ne pût emmener. Outre les bleſſez qui étoient en grand nombre, il perdit en cette journée quelque cinq mille hommes qui demeurerent ſur la place. Du côté des Turcs quelques Auteurs aſſurent qu'il n'y en perit que trois mille; ce qui ſeroit aſſez difficile à accorder avec ce que dit Mahomet quand on lui apprit toutes les particularitez de ce combat, que quoique vainqueur il ſe croyoit vaincu. Peut-être ne parloit-il de la ſorte qu'à cauſe de la valeur extraordinaire que Scanderbeg y avoit fait paroître, & qu'il regardoit comme un deſavantage pour lui d'avoir un ennemi dont on lui contoit tant de merveilles. Car les Officiers Turcs qui avoient été témoins de ſes actions, convenoient tous qu'il s'étoit ſurpaſſé lui-même en force & en courage ; & que pour échaper des perils où ils l'avoient vû , il falloit neceſſairement qu'il eût un charme qui le rendît invulnerable. Se jetter dans ces perils , c'étoit réſolution & intrepidité ; mais en ſortir toûjours vif & ſans bleſſure, on ne peut pas nier que ce ne fût un bonheur rare & ſans exemple. Le jour ſuivant Sebalias faiſoit mine de vouloir l'aller chercher ; mais quand il ſçût comment il étoit poſté , craignant qu'une ſeconde action ne lui ravît la gloire de la premiere , il abandonna ce deſſein. Tout ſon ſoin fut de donner ſes ordres pour réparer promptement les murailles de Belgrade abbatuës ou ébranlées par le canon , d'en renforcer la garniſon de ſept cens hommes , & de la munir de toutes les choſes neceſſaires pour une bonne défenſe , s'il arrivoit que les ennemis vinſſent s'y preſenter une ſeconde fois. Cela fait , il ſe hâta de retourner à Andrinople pour s'y montrer victorieux & triomphant. Le peuple le reçût avec de grands applaudiſſemens , & Mahomet avec toutes les careſſes imaginables , qui furent ſuivies des récompenſes

qu'il lui avoit promiſes. Il eſt aiſé de ſe figurer le chagrin qu'eut Scanderbeg de cette défaite , à cauſe des ſiniſtres évenemens dont il prévoïoit qu'elle pouvoit être ſuivie. Si les Albanois venoient à ſe décourager , & à perdre la confiance qu'ils avoient euë en lui juſques-là ; s'il étoit contraint de rechercher de paix l'Ottoman , & de ſe ſoûmettre à un traité honteux ; ſi les Princes Chrétiens ceſſoient de lui envoyer du ſecours , voïant avorter les eſperances qu'ils avoient conçûës de ſes entrepriſes , tout cela lui rouloit dans la tête , & ne lui donnoit pas peu d'agitation. Mais à quoi il ne s'étoit pas attendu , & dont il parut plus conſterné que de la défaite de ſon armée, fut l'infidelité de Moyſe , qui quitta ſon parti pour s'attacher au ſervice de Mahomet.

C'étoit ſans contredit le meilleur Officier & le plus accredité qu'il y eût parmi ſes troupes ; homme très-intelligent & d'une experience conſommée dans la profeſſion des armes , plein d'expediens & de reſſources , ferme & intrepide au milieu des plus grands dangers , & ſur tout d'une hardieſſe & d'une valeur dans les combats , que Scanderbeg même admiroit , & qu'il propoſoit toûjours aux autres pour modele. Il n'y avoit point de victoire où il n'eût très-grande part ; & quant à celle qu'on remporta ſur Debreas en la plaine de Pologue, c'étoit le ſentiment commun des Albanois qu'on ne lui en étoit pas moins redevable qu'à leur Prince, tant ſa valeur y avoit éclaté. Pour les Turcs ils étoient ſi perſuadez, comme je l'ai déja dit, que toute la gloire lui en étoit dûë, qu'étant de retour à Andrinople, ils ne ceſſerent d'en entretenir Mahomet, n'oubliant rien pour lui faire comprendre qu'il avoit en la perſonne de ce Guerrier un ſecond Scanderbeg, auſſi redoutable & peut-être encore plus que le premier. Ces diſcours firent venir la penſée au Sultan de tenter la fidelité de Moyſe par de grandes offres ; & il crut que ſi une fois il pouvoit ſe l'attacher, ce ſeroit le moyen de ſupplanter Scanderbeg, ou du moins de ſe délivrer de toutes les inquiétudes qu'il lui cauſoit. L'affaire étoit délicate, & ne demandoit pas moins d'adreſſe que de ſecret. De lui envoyer de la Porte un homme exprès pour traiter avec lui, cela pouvoit faire de l'éclat, & donner lieu à quelque ſoupçon. Après y avoir bien penſé, il chargea de cette commiſſion le Gouverneur de Sfetigrade, qui n'étant pas éloigné de la baſſe Dibre où campoit Moyſe, pouvoit trouver plus

aiſément quelque moyen de le pratiquer. Les inſtructions qu'il envoyoit au Gouverneur portoient qu'il fît offrir de ſa part à Moyſe, en cas qu'il voulut ſervir l'Empire Ottoman, tel emploi & tel rang qu'il ſouhaiteroit dans ſes armées, telle Charge à ſa Cour qu'il voudroit, & autant d'argent qu'il en demanderoit ; que ſi tout cela ne l'ébranloit point encore, qu'il lui proposât le Roïaume d'Albanie avec promeſſe qu'on lui fourniroit toutes les forces neceſſaires pour l'enlever à Scanderbeg, & pour s'en aſſeurer la poſſeſſion. Le Gouverneur eut d'abord quelque penſée de s'aboucher avec Moyſe ; mais cette voïe lui paroiſſant difficile & trop ſuſpecte, il jetta les yeux ſur un de ſes domeſtiques, qui quoique Chrétien & Albanois, ne laiſſoit pas de lui être fort affidé ; homme d'ailleurs fin & adroit, & qui n'étoit pas pour ſe laiſſer donner le change. Il s'expliqua à lui des vûës & des deſſeins qu'on avoit ſur Moyſe, & à quelles conditions ; lui fit valoir le choix qu'il faiſoit de lui pour une negociation ſi importante, & lui promit une grande recompenſe ſi elle avoit une bonne iſſuë. Le domeſtique arrivé au camp de Moyſe, demanda à lui parler en particulier, & mit en œuvre tout ce qu'il avoit d'eſprit pour le perſuader, lui repetant pluſieurs fois qu'il falloit bien ſe garder de tourner le dos à la fortune lorſqu'elle lui tendoit les bras ; & que s'il ne ſuivoit ſans déliberer la voye qu'elle lui ouvroit d'une grande élevation, peut-être avec le temps lui deviendroit-elle auſſi contraire qu'elle lui étoit favorable. Moyſe après l'avoir écouté tranquillement, le renvoya ſans réponſe, & même ſans avoir laiſſé rien paroître ſur ſon viſage d'où le domeſtique pût conjecturer ſi ſes propoſitions étoient bien ou mal reçûës. Quelques Officiers de ſes troupes lui ayant demandé ce que lui avoit dit cet Albanois, il leur répondit que c'étoit un eſpion qui lui étoit venu donner un avis qui ne lui ſeroit pas inutile pour le ſuccès des deſſeins du Roy. On ſe paya de cette réponſe, parce qu'elle parut vrai ſemblable, & que d'ailleurs on n'avoit nul ſujet de le ſoupçonner de trahiſon. Quelques-uns cependant s'apperçûrent qu'il paroiſſoit diſtrait & plus rêveur que de coûtume ; il en avoit quelque ſujet, & pluſieurs choſes lui paſſoient par l'eſprit capables de lui ôter toute attention à ſes fonctions ordinaires. Il ſe voyoit eſtimé & cheri de Scanderbeg, le dépoſitaire de ſes ſecrets, & en grand credit auprès de lui, à la tête de toutes les affaires, &

particulierement pour la guerre, établi avantageuſement en Epire avec de grandes terres & de grands revenus. Il falloit non-ſeulement ſe détacher de ſon Prince, mais le trahir & prendre les armes contre lui, à la ruine de l'Albanie & aux dépens de la Religion, ſe livrer à un maître ſans foi & ſans parole, & dont la tyrannie le rendroit reſponſable ſur ſa tête des mauvais évenemens ; paſſeroit-il ſur toutes ces conſiderations ? Elles faiſoient de vives impreſſions ſur ſon eſprit, & auroient dû l'attacher inviolablement au Prince & à l'Etat qu'il ſervoit. Toutefois l'ambition de regner l'emporta ; & ſe reſſouvenant de pluſieurs grands Hommes qui avoient tout ſacrifié à une Couronne, il crut que ſi leur exemple n'étoit pas une loi pour lui, du moins pouvoit-il lui ſervir d'excuſe. Quelques jours après la premiere tentative qu'on avoit déja faite pour le gagner, le Gouverneur de Sfetigrade voulant s'éclaircir & s'aſſeurer de ſes diſpoſitions, lui renvoya le même domeſtique avec de grands préſens. Il refuſa les préſens, & défendit au negociateur de ſe remontrer davantage dans ſon camp. Et comme celui-ci perſiſtoit à lui demander une réponſe préciſe : *Dites à votre Maître*, reprit-il, *qu'il peut donner* *parole au Grand Seigneur, qu'à la premiere occaſion favorable qui ſe preſentera, je lui ferai connoitre que j'ai ceſſé d'être ſon ennemi.* L'occaſion qu'il attendoit ne tarda pas à s'offrir. Ayant appris que Scanderbeg, après avoir été battu devant Belgrade, en avoit levé le ſiege, & s'étoit ſauvé avec les débris de ſon armée, il crut qu'on lui pardonneroit d'avoir ſuivi le parti victorieux & le plus fort. Il fit même tout ce qu'il put pour y engager avec lui les meilleurs Officiers de ſes troupes, leur repreſentant qu'il étoit de la prudence de s'accommoder au temps, & que Scanderbeg abbatu par ce revers de fortune alloit entraîner dans ſon malheur tous ceux qui ne ſe hâteroient pas de ſe détacher de lui. Cette déclaration faite il n'y avoit plus à temporiſer; auſſi diſparut-il un jour ou deux après, & s'étant retiré à Sfetigrade avec un fort petit nombre d'Officiers qu'il avoit débauchez, il demanda un paſſeport au Gouverneur pour ſe rendre à Andrinople. Quelque chagrin qu'eût Scanderbeg de ſe voir abandonné de Moyſe, cependant il ſçut ſe poſſeder, & n'en parla qu'avec beaucoup de moderation, attribuant ce changement à la crainte qu'il avoit eu que la victoire que l'ennemi venoit de remporter ne fût ſuivie de la ſubverſion entiere du Roïaume. Et comme ceux qui étoient preſens prétendoient qu'il y avoit long-temps qu'il couvoit ce deſſein, & que ce n'étoit que pour trouver jour à l'executer qu'il avoit diſſuadé le ſiege de Sfetigrade, & refuſé de ſe trouver à celui de Belgrade, il fit taire ceux qui tenoient ces diſcours, & après avoir demeuré quelque temps ſans rien dire; Dieu veüille, s'écria-t'il tout à coup, qu'avec Moyſe toute trahiſon & toute mauvaiſe fortune ayent quitté l'Albanie.

Auſſi tôt qu'il fut de retour à Croïe il congedia ſes troupes, & renvoïa les Italiens à Naples, ayant auparavant dépêché à Alphonſe pour lui rendre compte de ce qui s'étoit paſſé, & le remercier de ſon ſecours. De-là il ſe rendit auprès de Mamiſe ſa ſœur, qu'il trouva accablée de douleur, & inconſolable de la mort de Muſache ſon époux. Il falloit un tuteur à ſes enfans, il leur donna Tanuſe, & pour elle il lui laiſſa le titre & l'uſufruit de la Principauté qui appartenoit au défunt, & l'adminiſtration de toutes les affaires. Elle s'en acquitta avec tant de ſageſſe & de dexterité, que jamais il n'y eût plus d'ordre & de tranquillité parmi les peuples qu'elle gouvernoit, bien qu'ils paſſaſſent pour des eſprits brouillons, & les plus difficiles de tout l'Epire. Auſſi étoit-elle pleine de bon ſens & de raiſon, & Scanderbeg qui la conſultoit ſouvent, & qui s'étoit toûjours bien trouvé de ſuivre ſes avis, déclara pluſieurs fois qu'elle ſeule pouvoit lui tenir lieu de tout ſon Conſeil. Comme elle étoit encore aſſez jeune & d'une rare beauté, il s'offrit de lui trouver un parti avantageux & conforme à ſa naiſſance, ſi elle vouloit ſe remarier après le temps de ſon deüil. Elle l'en remercia, lui repreſentant que la bienſeance ne permettoit pas à une perſonne de ſon rang de paſſer à de ſecondes nôces; que d'ailleurs la mort de ſon époux ne lui laiſſoit plus de ſentiment que pour la triſteſſe, & que c'étoit une perte pour elle qu'elle croyoit irreparable. Il eſt vrai qu'il étoit difficile de bien remplacer Muſache, le plus bel homme & le mieux fait ſans contredit du Royaume, & avec cela d'une douceur, d'une complaiſance, d'une politeſſe dont tout le monde étoit charmé, & qui enlevoit les cœurs. Scanderbeg ſe tint auprès de ſa ſœur juſqu'à ce qu'il eut avis que des Ambaſſadeurs du Roy de Naples étoient arrivez à Croïe, où il retourna en diligence pour les recevoir. Ils avoient apporté à l'ordinaire quantité de préſens, & ils lui dirent de la part de leur Maître, que s'il étoit touché ſenſiblement de l'interruption fâcheuſe que la fortune venoit de mettre au cours de ſes victoires, il étoit encore plus perſuadé qu'une bataille perduë ne lui feroit pas perdre cœur; qu'il lui conſeilloit d'entrer au plûtoſt en action pour avoir ſa revanche, & qu'il pouvoit s'aſſeurer que tout ce qu'il y avoit de troupes & d'argent dans le Roïaume de Naples ſeroit toûjours à ſa diſpoſition. Il accepta l'offre avec toute la reconnoiſſance qu'elle meritoit; mais pour le conſeil il en remit l'execution à un autre temps.

Tandis que ces choſes ſe paſſoient en Albanie, Moyſe qui étoit déja arrivé à la Porte, y reçut un accueil très favorable de Mahomet. On lui aſſigna d'abord une groſſe penſion pour ſon entretien; & ſur la demande qu'il fit d'un corps d'armée pour retourner au plûtôt en Epire, & faire la guerre à Scanderbeg, le Sultan lui répondit que l'hyver qui approchoit ne lui permettoit pas de rien entreprendre de conſiderable, & qu'il valoit mieux attendre le printems. Raiſon qui quoiqu'aſſez plauſible, n'étoit cependant qu'un prétexte; car au fond c'eſt qu'il vouloit auparavant ſe bien aſſurer de Moyſe, & obſerver de près s'il ne lui échaperoit rien qui pût rendre ſon changement ſuſpect. Au défaut de Moyſe il ne croïoit pas qu'il fut à propos d'envoïer un autre General en Epire, de peur qu'il ne crût qu'on ſe défioit de lui, & ne ſe repentît d'avoir changé de parti. Ainſi l'hyver ſe paſſa tranquillement entre les Turcs & les Albanois, ceux-ci contre leur coûtume ne s'étant point mis en devoir d'inquieter leurs ennemis, pendant que leurs ennemis les laiſſoient en repos. Moyſe cependant ne ceſſoit de redoubler ſes inſtances pour obtenir des troupes; & quand après cinq ou ſix mois d'épreuve on crut pouvoir ſe fier à lui, & que par l'animoſité conſtante qu'il faiſoit paroître contre Scanderbeg, il eut vaincu tous les ſoupçons de Mahomet & de ſon Conſeil, on voulut ſçavoir de quoi il ſe contenteroit pour executer ſon deſſein. Il ne demanda que quinze mille chevaux, s'aſſeurant & répondant au Divan que dès qu'il auroit mis le pied en Epire avec cette cavalerie, la plûpart des peuples, & particulierement les Dibriens, ſe joindroient à lui, & que dans peu de temps tout le Roïaume ſe ſouleveroit en ſa faveur. Quinze mille hommes n'étant pas une diminution conſiderable de ces forces innombrables que Mahomet deſtinoit contre la

Grece, ils lui furent accordez ſans peine. Il les preſſa de ſe tenir prêts à le ſuivre, alla prendre congé de Mahomet, & le 23 de Fevrier de l'an 1453. il partit d'Andrinople pour tourner tête contre ſon legitime Souverain, & porter le fer & le feu dans le ſein de ſa patrie.

Peu de temps après Mahomet de ſon côté ſe mit en chemin & marcha vers Conſtantinople, dont il y avoit longtemps qu'il méditoit le ſiege. Il y conduiſit deux puiſſantes armées, l'une de mer qui étoit de cent galeres, & de pluſieurs autres bâtimens de toutes ſortes, au nombre de cent trente; l'autre de terre, que preſque tous les Auteurs aſſeurent avoir été de quatre cens mille combattans; une artillerie prodigieuſe, tant pour le nombre que pour la groſſeur énorme des pieces, y en aïant pluſieurs de deux cens livres de bale, & une de douze cens qui ne tiroit point que toute la terre ne fût ébranlée à plus de deux lieuës à la ronde. La Ville, qui n'avoit gueres moins de ſix lieuës de circuit, étoit peuplée à proportion de ſa grandeur; & quoique le nombre des habitans fut fort diminué, tant par les guerres précedentes, que par le Schiſme des Grecs, il devoit y avoir encore plus de deux cens mille hommes capables de porter les armes. La double muraille dont elle étoit environnée, ayant été ou fracaſſée par le canon, ou détruite par les mines & par la ſappe, & le port occupé par les galeres Turques, on donna un aſſaut general qui fut ſoûtenu quelque temps avec plus de courage que d'ordre & de conduite. Conſtantin Empereur des Grecs, & pluſieurs Grands de ſa Cour y perirent; les Turcs forcerent les remparts, entrerent dans la Ville, paſſerent au fil de l'épée plus de quarante mille de ſes habitans, en mirent ſoixante mille à la chaîne; & après s'être aſſouvis de ſang, le reſte du jour & les deux ſuivans que Mahomet leur laiſſa la Ville en proïe, ce ne furent plus que violences infames faites à l'un & à l'autre ſexe, que pillages & cruelles extorſions pour ſe faire repreſenter ce qu'ils croyoient qu'on leur cachoit; que dépredations des Temples, que profanations ſacrileges des choſes les plus ſaintes, comme ſi ç'eût été ajoûter quelque choſe à leur conquête, de ſignaler leur barbarie après la victoire, autant qu'ils avoient ſignalé leur valeur en combattant. Durant ces jours d'horreur Mahomet n'étoit occupé qu'à ſe faire amener des priſonniers du premier rang, pour les faire mourir en ſa preſence ou en quelque lieu public qu'il marquoit pour

leur ſupplice. Mais de toutes ces inhumanitez, la plus horrible eſt celle que rapporte un Auteur contemporain, qu'étant à table avec les Grands de ſa Cour, dans la chaleur du vin & de la débauche, il fit venir quantité de ces malheureux captifs, & qu'ayant choiſi ceux d'entr'eux qui paroiſſoient les plus diſtinguez, il les fit ſcier tous vifs par le milieu du corps, & un à un, pour joüir plus longtemps de la vuë de ce ſpectacle. Si donc après la priſe de Conſtantinople il devint ſi formidable, il paroît que ce ne fut pas moins par ſa cruauté que par ſa puiſſance. Ce qu'il y a de ſurprenant, c'eſt qu'un coup qui venoit de renverſer le Trône des Empereurs d'Orient avec tant d'éclat, & qui fit trembler devant lui l'Europe & l'Aſie, ne fut point capable d'abbatre le cœur du magnanime Scanderbeg. Il apprit ſans s'étonner le triomphe du Sultan; & loin de chercher à détourner de deſſus lui les armes d'un ennemi ſi terrible, peu de temps après il refuſa avec autant de fermeté & de hauteur qu'il avoit déja fait, la paix qu'on vint lui offrir pour la troiſiéme fois. Cependant Moyſe approchoit de l'Epire, & Scanderbeg marchoit à la tête d'une armée pour le combattre. Il n'y eut ici ni marchées dérobées, ni embûches dreſſées.

Scanderbeg ſçavoit à qui il avoit à faire, & que ce nouvel ennemi qui ſe preſentoit à lui, étoit trop vigilant & trop ruſé pour ſe laiſſer ſurprendre. D'ailleurs avec ſix mille chevaux & quatre mille fantaſſins qu'il conduiſoit, tous gens d'élite & fort réſolus, il ſe croïoit plus fort qu'il ne falloit pour battre les Turcs en pleine campagne. Il les laiſſa donc entrer dans la baſſe Dibre, & s'avancer juſqu'à la plaine d'Oronichée, ſi celebre déja par tant de combats, & particulierement par la défaite de Muſtapha. Ce fut là qu'il les joignit, marchant en ordre de bataille, & au ſon des inſtrumens de guerre. Dès que les armées furent à la vuë l'une de l'autre, Moyſe ſe détacha des rangs, & s'approchant de celle des Albanois, cria à haute voix qu'il n'en vouloit point à eux, mais à leur Chef, & que c'étoit avec lui ſeul & corps à corps qu'il avoit deſſein de vuider leur differend. Scanderbeg mépriſa d'abord ce défi, jugeant que de l'accepter ce ſeroit faire trop d'honneur à un traître, & avilir ſa propre dignité. Toutefois comme l'autre continuoit de le provoquer, & même d'un air & en des termes inſolens, ſaiſi d'indignation il ſe dérobe tout à coup à ceux qui l'environnoient, & paroît ſur le champ de bataille. Quand

Moyſe le vit approcher, ſoit que ſon audace fût tombée à l'aſpect de ſon Roy, ſoit qu'il eût apperçû dans ſes yeux quelque choſe de terrible, & qui le menaçoit d'une mort certaine, il tourna bride, & le laiſſant ſeul dans la plaine, il courut ſe remettre à la tête de ſes eſcadrons. Il avoüa depuis, que quand il avoit défié Scanderbeg, il croyoit qu'étant d'un rang ſi ſuperieur à celui d'un ſimple General comme lui, il dédaigneroit de ſe preſenter, & que cependant les Turcs lui tiendroient compte de ſon appel, & qu'il en auroit tout le merite auprès d'eux ſans en avoir couru le danger. Ces Infideles n'augurerent pas bien d'une avance ſi mal ſoûtenuë, & où ils croyoient voir de la foibleſſe & de la lâcheté. Peut-être même auroient-ils ſongé à éviter le combat, ſi pendant qu'ils raiſonnoient entr'eux ſur cette foible démarche de leur Chef, les Chrétiens ne fuſſent venus les charger. L'armée Turque étoit partagée en trois corps ; le premier de quatre mille hommes, le ſecond de ſept mille, & au troiſiéme quatre autres mille comme au premier. En ce dernier étoient toutes les meilleures troupes, & Moyſe ſe mit à leur tête, n'ayant fait une telle diſpoſition, ni choiſi ce poſte, que pour donner avec plus d'avantage ſur les Chrétiens, lorſqu'ils ſe ſeroient épuiſez à combattre l'avant-garde & le corps de bataille. Le premier choc de ceux ci fut ſi impetueux, qu'en fort peu de temps l'avant-garde des ennemis fût rompuë & diſſipée. Ceux qui les ſoûtenoient firent plus de réſiſtance ; mais comme ils commençoient déja à plier, Moyſe accourut à leur ſecours, & s'aligna ſur le corps de bataille avec l'arriere-garde, tant pour raffermir ce qui étoit ébranlé, que pour envelopper les ennemis. Scanderbeg de ſon côté étendit ſes rangs pour avoir un front égal à celui des Turcs. Les Albanois encouragez par ſon exemple & par l'avantage qu'ils avoient remporté ſur l'avant-garde, pouſſerent les ennemis avec tant de chaleur, & les ſerrerent de ſi près, que bien-toſt ils les réduiſirent à une ſimple défenſe ; encore ne dura-t'elle pas long-temps ; car leurs rangs ſe trouvant déja fort éclaircis par le grand maſſacre que l'on faiſoit des uns, & par la fuite des autres, tout le reſte alloit ſe retirer ſi Moyſe ne les eût arrêtez. Il revint pluſieurs fois à la charge, non-ſeulement avec ſa réſolution ordinaire, mais avec fureur & deſeſpoir ; ce qui fit dire à Scanderbeg que la trahiſon lui inſpiroit plus de courage que l'honneur & la fidelité. Preſque toute ſon arriere-garde s'étant ralliée & combattant à ſes côtez, il crut la fortune de ſon partie rétablie. Un autre évenement lui donna encore de meilleures eſperances. Certain Officier Turc, homme adroit & robuſte, aïant démêlé Scanderbeg dans la foule des combattans, pouſſa à lui la lance en arreſt, & lui en porta un ſi rude coup dans l'eſtomac, qu'il le fit tomber à la renverſe ſur la croupe de ſon cheval. La violence du coup lui ayant fait perdre la reſpiration, on le crut mort dans l'armée ennemie, on jetta de grands cris de joïe ; & ce bruit répandu parmi eux rappella au combat quantité de ceux qui s'en étoient déja retirez. Ce triomphe imaginaire ne dura pas, Scanderbeg ayant repris ſes eſprits ſe remit en ſelle, ſuivit de l'œil celui qui l'avoit renverſé, perça juſqu'à lui à travers de la foule où il s'étoit rejetté, & d'un coup de ſabre l'étendit mort à ſes pieds. De là il courut à Moyſe, donna impetueuſement ſur tout ce qui reſtoit de troupes autour de lui, réſolu de l'avoir vif ou mort ; mais celui-ci ſe voïant abandonné de tout le monde ne ſongea plus qu'à ſe dérober au peril. Comme il étoit déja nuit, les tenebres favoriſerent ſa fuite. On le pourſuivit aſſez long temps ſans pouvoir le joindre.

ni le diſtinguer, mais tout ce qu'on rencontra en chemin, paya pour lui, & fut ſacrifié au dépit qu'on avoit de le manquer. Avec la connoiſſance qu'il avoit du Païs, il ne lui fut pas difficile de trouver un lieu qui pût ſervir d'aſyle aux triſtes reſtes de ſon armée, qui n'étoit plus que de quatre mille hommes; au lieu que du côté des Albanois il n'y en avoit eu que cent de bleſſez & quatre-vingt tuez. Scanderbeg ſe hâta de ramener à Croïe ſon armée victorieuſe, n'aïant laiſſé en la baſſe Dibre qu'un aſſez petit corps de troupes pour la couvrir: & l'éclat de ce nouveau triomphe fit bien-tôt évanoüir tout ce que l'affaire de Belgrade avoit laiſſé de triſteſſe & de crainte dans les eſprits.

Moyſe auſſi embaraſſé de la perte qu'il venoit de faire, que Scanderbeg avoit lieu de s'en applaudir, ne ſçavoit à quoi ſe réſoudre. Car de s'aller remontrer à la Porte vaincu & repouſſé honteuſement, après toutes les eſperances qu'il avoit données, il y voïoit autant de confuſion à eſſuïer pour lui, que de danger à craindre, & ſur-tout auprès d'un Prince, qui pour peu qu'on lui fût ſuſpect, ne jugeoit plus des intentions que par le ſuccès. D'un autre côté comment reſter en Epire avec ſi peu de forces, & quelle

apparence de pouvoir s'y établir? Il voulut cependant s'en tenir à ce dernier parti. Il eſperoit qu'en prenant de grands détours & marchant de nuit, il pourroit ſurprendre les troupes Albanoiſes qui campoient ſur la frontiere, & qu'après les avoir défaites, & s'être ouvert une entrée dans le Païs, tout ce qu'il y avoit de peuples en Epire, ou attachez à ſes interêts, ou peu contens du gouvernement, ou ruinez par la guerre, ſe joindroient à lui; qu'en aïant formé une armée dont il ſeroit plus maître que de la premiere, il pourroit livrer un ſecond combat, & peut-être arracher à ſon ennemi l'honneur & le fruit de ſa victoire. Tout cela étoit fort chimerique, & encore avant que d'en tenter l'execution faloit-il que les Turcs qui s'étoient ſauvez de la bataille, entraſſent dans ſes vûës & dans ſes projets. Mais c'eſt ce qu'il ne pût jamais gagner ſur eux; & à la premiere propoſition qu'il leur en fit, il eut le chagrin de les voir ſe retirer, & d'être contraint malgré lui de les ſuivre. Mahomet, qui s'étoit attendu à toute autre choſe, fut également ſurpris & indigné de le voir revenir ſi-tôt, & avec ſi peu de monde. Et quoique tous ceux qui avoient été de cette expedition lui certifiaſſent qu'on ne pouvoit payer de plus de courage & d'habileté que Moyſe l'avoit fait en cette rencontre, & qu'aſſeurément il eut vaincu ſon ennemi, s'il avoit pû vaincre la fortune qui lui étoit mille fois plus contraire, le Tyran n'écoutoit point ces raiſons; il ſoupçonnoit qu'il y avoit eu de la trahiſon, ou qu'en tout cas Moyſe étoit de ces eſprits vains & préſomptueux qui ne ſçavent que donner de belles paroles, & ſur leſquels il y a peu à compter. Préoccupé de la ſorte contre lui, & ne pouvant plus le regarder que comme un traître ou comme un homme tout-à fait inutile à ſes deſſeins, il réſolut de le faire mourir. Il n'étoit pas aiſé de lui faire changer de réſolution, particulierement lorſqu'il y avoit encore dans ſon eſprit de la défiance & des ombrages. Cependant quelques-uns de ſes Miniſtres lui firent ſi bien comprendre que par-là il alloit fermer tout accès auprès de lui à ceux qui penſeroient à s'y réfugier, qu'après y avoir fait quelque reflexion, il conclut qu'en effet il étoit de ſon intereſt d'avoir quelque indulgence pour Moyſe. Mais tout ſe borna à lui laiſſer la vie; car à cela près il eut ſi peu de conſideration pour lui, qu'il ne voulut jamais ni le voir ni lui faire la moindre gratification, ni même qu'on lui payât les penſions qu'il lui

avoit d'abord aſſignées pour ſon entretien. Moyſe qui ſe vit traité avec tant de mépris & de dureté, ne laiſſa pas de diſſimuler ſon dépit, ne pouvant le laiſſer éclater qu'au peril de ſa vie. Il fallut donc tenir bonne mine, faire ſa Cour aux Miniſtres & aux Grands de la Porte, comme cherchant à rentrer par leur entremiſe dans les bonnes graces du Sultan, & à en obtenir de nouveaux ſecours. Mais ſous ces dehors ſpecieux il cachoit un deſſein qu'il étoit bien réſolu d'executer auſſi-tôt qu'il verroit jour à le faire avec quelque ſeureté. Il déteſtoit dans l'ame l'injuſtice du Sultan, de le laiſſer dans l'obſcurité & dans l'indigence, parce que ſes troupes avoient été battuës, & de ſe prendre à lui de leur lâcheté. Comparant donc la barbarie de ce nouveau maître, avec l'équité, la bonté, la generoſité de Scanderbeg, il ne ſongea plus qu'à quitter le premier pour ſe rattacher plus fortement que jamais au ſervice du ſecond. Il eſt vrai que l'indignité de ſon procedé devoit être très-ſenſible à ce dernier, & l'avoir rendu irreconciliable; mais il connoiſſoit ſon cœur, & il ſçavoit qu'il n'y trouveroit pas moins de douceur & de clemence que tout le monde y voïoit de courage & d'élevation. Aïant donc donné le mot à ſes domeſtiques de ſe tenir prêts à le ſuivre, il partit à l'entrée d'une nuit fort obſcure, & telle qu'il faloit pour favoriſer ſon évaſion. Il courut toute cette nuit & tout le jour ſuivant ſans s'arrêter un moment; & après une ſi longue traite, ſe trouvant déja à l'extrêmité de la Thrace, qui confine à la Macedoine, il commença à moderer ſa marche, traverſa la Macedoine au pas du cheval, & entra dans la baſſe Dibre, où il avoit coûtume de ſe tenir avec un corps d'armée. Les Dibriens ne ſçûrent d'abord que penſer de ſon retour; mais à peine ſe fût-il expliqué à eux du ſujet qui le ramenoit, que la joïe de le revoir fut auſſi grande qu'on avoit été conſterné dans toute cette contrée de ſa révolte. Il y apprit que Scanderbeg n'étoit qu'à quelques lieuës de là, où il campoit avec le reſte de ſes troupes. A cette nouvelle, il quitta le deſſein qu'il avoit d'aller à Croïe, & tira droit au camp du Prince. Pluſieurs Officiers Dibriens ſe mirent à ſa ſuite, ou pour lui faire honneur, ou pour lui ſervir d'interceſſeurs s'il en avoit beſoin, ou peut être par ſimple curioſité, & pour voir comment il ſeroit reçû. Il étoit preſque nuit quand ils arriverent au camp. Dès qu'ils eurent paſſé les premiers quartiers, & qu'ils approcherent de celui du Roy, Moyſe deſcendit de cheval, & prenant ſa ceinture ſe la mit autour du cou, uſage établi parmi les Albanois pour ceux qui venoient en poſture de ſupplians, ou pour demander grace. Scanderbeg ſe promenoit devant ſes tentes, lorſqu'il vint ſe jetter à ſes genoux. A ſa vûë tout reſſentiment s'éteignit dans le cœur de ce bon Prince, qui ne lui fit ni reproches de ſon infidelité, ni queſtions ſur le ſujet de ſon mécontentement; à peine même lui laiſſa-t'il le temps d'exprimer ſon repentir, & les proteſtations qu'il faiſoit d'un retour ſincere & d'une fidelité inviolable juſqu'à la mort. L'ayant donc pris par la main preſque auſſi tôt qu'il le vit, il le fit lever, l'embraſſa pluſieurs fois, lui témoigna la même bien-veillance que lorſqu'il lui avoit rendu quelque ſervice important, le tira à part, & dans un aſſez long entretien qu'ils eurent enſemble, ne le mit que ſur les deſſeins de la Porte, & & ſur les diſpoſitions où il avoit trouvé cette Cour à l'égard de l'Albanie. Peu de jours après il ordonna que ſes biens, ou confiſquez ou diſtribuez à divers particuliers, lui fuſſent reſtituez, le rétablit dans ſon domaine & dans tous ſes emplois, & fit un Edit, qui portoit défenſe à tous les Albanois de parler jamais en public de ſa révolte, & encore moins de lui en faire des reproches. Un traitement ſi favorable à un homme qui s'en étoit rendu très indigne, & dont il avoit bien paru à la derniere bataille qu'on pouvoit ſe paſſer, eut tout l'effet qu'on en devoit attendre. Moyſe penetré de reconnoiſſance, & ne ſongeant plus qu'à reparer ſa faute, ſe dévoüa entierement aux interêts de ſon Maître, & ne crut pas pouvoir jamais être quitte envers lui de toutes ſes bontez, qu'en perdant la vie pour la défenſe de ſa Couronne, comme il lui arriva. Ainſi l'on peut dire qu'en cette occaſion Scanderbeg & Moyſe combattirent entr'eux, l'un de generoſité, en pardonnant noblement & en grand cœur l'offenſe qui lui avoit été faite; l'autre de fidelité, en payant de ſes ſervices & de ſon ſang la grace qu'il avoit reçûë. La joïe du retour de Moyſe, & de le voir rentré dans ſon devoir, fût univerſelle dans tout l'Epire. Mahomet en eût un cruel dépit, non pas tant pour avoir perdu un grand Guerrier, que parce qu'il ſe crût joüé, & qu'on ne pût jamais lui ôter de l'eſprit, que quand Moyſe s'étoit refugié auprès de lui, il ne l'avoit fait que de concert avec Scanderbeg, pour attirer en Epire une partie des troupes Ottomanes, & les faire tomber dans le piege où elles avoient péri. Mais ſi cela eût été, & que Moyſe eût preſſenti qu'on pût en avoir le moindre vent, eût-il jamais oſé retourner à Conſtantinople? Il paroit donc qu'en cette rencontre Mahomet écoutoit moins ſa raiſon que ſa paſſion, & qu'il ne ſçavoit à quoi ſe prendre d'un évenement fâcheux qui déconcertoit ſes projets. Quelque envie qu'il eut de ſubjuguer l'Albanie, & de s'ôter cette épine du pied, il lui ſembloit que l'état de ſes affaires ne lui permettoit pas encore d'y emploïer ſes forces. Mais une nouvelle conjoncture, & qui ne ſurprit pas moins ſa Cour, que celle de Scanderbeg, le détermina enfin à une prompte execution de ce deſſein.

Quelques mois après le retour de Moyſe, que tout étoit tranquille en Epire, Ameſe neveu de Scanderbeg diſparut tout-à coup, & à peu de jours de là vinrent des avis certains qu'il étoit allé trouver Mahomet avec toute ſa maiſon, pour lui offrir ſes ſervices contre ſon oncle & ſa Patrie. On ne dit pas bien poſitivement ce qui donna lieu à ſa rebellion. Quelques-uns prétendent qu'il fut gagné ſous main par le Sultan, qui ſçachant qu'il étoit de Sang Roïal, & en grande eſtime parmi les Albanois, ſe perſuada que ces peuples ſouffriroient ſans peine qu'on fit paſſer leur Couronne de l'oncle au neveu, quand il ne tiendroit plus qu'à cela pour avoir la paix avec l'Empire Ottoman. D'autres aſſeurent qu'il y fut pouſſé par une maligne jalouſie qui lui prit de voir Moyſe reconcilié avec Scanderbeg, dans le rang & avec tout le credit qu'il avoit auparavant, ne pouvant ſouffrir qu'un autre partageât avec lui la faveur & la confiance du Prince, & cherchant à venger un injuſte dépit par une lâche perfidie. Pluſieurs ont crû que ſon chagrin venoit du mariage de Scanderbeg, à qui il étoit déja né un fils ; & que comme il ne pouvoit plus prétendre à la Roïauté par droit de ſucceſſion, il avoit réſolu de tenter d'y parvenir par une autre voïe. Quoi qu'il en ſoit, s'étant preſenté à Mahomet avec ſa femme & ſes enfans, qu'il lui livra comme autant de gages de ſa fidelité, il en reçut un accueil très-favorable. La confiance que le Sultan prit en lui, ſuivit de près l'eſtime qu'il en avoit déja. Car quoi qu'Ameſe fut de petite taille & d'aſſez mauvaiſe mine, il lui trouva tant de raiſon & d'intelligence, que joignant ce merite à celui de ſa valeur, il ne douta pas qu'il ne pût s'en ſervir utilement. C'eſt en effet en quoi excelloit ce Prince Albanois, beaucoup de vivacité & de penetration d'eſprit, grande étenduë de connoiſſances, une facilité merveilleuſe à s'expliquer ; avec cela adroit, inſinuant, officieux, liberal juſqu'à l'excès, ne ſe réſervant jamais rien de tout ce qu'il recevoit de ſon oncle, ou qu'il gagnoit ſur les ennemis ; & quoi que remuant & inquiet de ſon naturel, profond toutefois & impenetrable, & ainſi plus dangereux encore par ſa diſſimulation, qu'eſtimable par toutes ſes bonnes qualitez. On ne laiſſa pas de le ſoupçonner de quelques ſourdes menées ; & comme tous les peuples & tous les gens de guerre étoient extrêmement portez pour lui, on avertit pluſieurs fois Scanderbeg de s'en donner de garde. Mais la franchiſe & la candeur de ce Prince, qui jugeoit des autres par lui-même, ne lui permirent pas d'écouter ces ſoupçons ; & quoi qu'on ſçût dire pour lui inſpirer de la défiance d'un homme ſi dangereux & ſi adroit à cacher les pieges qu'il dreſſoit, il le crut toujours très-éloigné de tramer une trahiſon. A la premiere audiance qu'il eut de Mahomet, ce ne furent point ces vanteries & ces promeſſes fanfaronnes de Moyſe, qu'avec quelque quinze mille hommes il le rendroit maître de l'Albanie. Un tel diſcours auroit déplû au Sultan, & rouvert une plaïe qui n'étoit pas encore bien fermée. Mais affectant autant de modeſtie que de triſteſſe & de repentir, il lui dit qu'il venoit s'offrir à ſa juſtice, pour expier la faute dont il ſe confeſſoit coupable, d'avoir quitté le ſervice d'Amurat ſon pere, trahi ſon armée, aidé Scanderbeg à ſe retirer de la dépendance où le ſort des armes l'avoit mis, & à reprendre de vive force ce qu'il devoit attendre de la bonté des Princes Ottomans. Que ſi quelque choſe pouvoit l'excuſer, c'étoit la grande jeuneſſe où il étoit alors, âge très-expoſé à ſe laiſſer entraîner par un mauvais conſeil, l'exemple & l'autorité d'un oncle qui lui tenoit lieu de pere, & pour tout dire enfin, l'eſperance trompeuſe dont il l'avoit flaté, qu'après avoir recouvré le Roïaume d'Albanie, il lui en aſſeureroit la ſucceſſion. Que ſur cette parole il s'étoit dévoüé aveuglément à ſes interêts, & avoit couru tous les riſques d'une longue & ſanglante guerre pour les défendre; mais que le perfide s'étoit joüé de lui, & ne l'avoit payé que d'ingratitude & de dureté; que ſans ſe contenter de ſe marier, & de l'exclure par-là de la ſucceſſion à la Couronne, il ne lui avoit laiſſé pour tout partage qu'un petit domaine, dont les revenus pouvoient à peine égaler ceux d'un ſimple Bourgeois

de Croïe; qu'il y avoit long-temps qu'il ſongeoit à ſe tirer des mains d'un maître ſi fâcheux, & à ſe venir jetter entre celles de ſa Hauteſſe; que rien ne lui avoit fait ſuſpendre ce deſſein que la crainte qu'il avoit qu'un rebelle ne pût trouver d'accès auprès d'elle; mais que l'exemple de Moyſe lui ayant appris qu'elle tendoit les bras à tous les malheureux, & que ſa puiſſance & ſa bonté leur étoient un ſeur aſyle, il s'y étoit venu réfugier; que ſe ſentant beaucoup d'inclination pour la guerre, & en ayant fait l'apprentiſſage dès ſon enfance, il avoit crû pouvoir prendre la liberté de lui offrir ſon ſervice, avec promeſſe de faire en ſorte qu'il pût lui être de quelque utilité; qu'il ne lui demandoit ni charge ni commandement, mais des ordres; & qu'en quelque lieu & en quelque qualité qu'il lui fit l'honneur de l'emploïer, il n'auroit d'attention qu'à le ſervir avec tout le courage & toute la fidelité qu'il pouvoit attendre de ſes plus fideles ſujets. Mahomet fut d'autant plus touché de ce diſcours, qu'il n'y avoit rien qui ne lui parût conforme à la verité, joint à cela qu'Ameſe en lui livrant ſa femme & ſes enfans, s'abandonnoit entierement à lui, & le rendoit l'arbitre de ſa deſtinée. Il lui aſſigna une groſſe penſion, voulant non-ſeulement qu'il ne lui manquât rien pour ſon entretien & pour celui de ſa maiſon, mais encore qu'il eût de quoi paroître à ſa Cour avec éclat. De plus il lui promit de le faire Roy d'Albanie, & de lui fournir tout ce qui ſeroit neceſſaire pour vaincre les obſtacles qu'il y trouveroit. Et afin qu'il ne ſe défiât pas de ſes promeſſes, il lui demanda ſi cinquante mille hommes ſuffiroient pour l'execution de ce deſſein. Ameſe lui ayant témoigné que c'étoit bien plus qu'il n'en faloit, & qu'il ſe contenteroit de la moitié: Non, reprit Mahomet, c'eſt ce que je vous deſtine, & je vais donner ordre qu'on leve inceſſamment ces troupes, & qu'elles ſoient prêtes à marcher au commencement du Printemps. Il lui tint parole; & ſur la fin de l'hyver cette armée étant aſſemblée, il en donna le commandement à Iſaac Bacha de Romanie, lui déclarant toutefois que ſon intention étoit qu'il agît de concert avec Ameſe, & qu'il prît ſon avis ſur toutes les entrepriſes qu'il méditeroit. Et comme il ne convenoit pas de laiſſer Ameſe ſans grade & ſans autorité, il le créa Sanjac, & lui donna un corps de cinq mille chevaux à commander.

Il y avoit déja long-temps que Scanderbeg étoit inſtruit de tout ce qui ſe

machinoit à la Porte contre lui, & il paſſa une partie de l'hyver à former une armée qu'il pût oppoſer à celle des Turcs. Jamais levée ne ſe fit en Epire plus promptement, ni avec plus de facilité. Les hommes accouroient en foule de tous côtez, & s'empreſſoient de ſe prévenir les uns les autres, de peur qu'arrivant des derniers, & tous les corps ſe trouvant déja remplis, ils ne fuſſent renvoïez. La multitude des ennemis, loin de les effraïer, étoit au contraire ce qui leur faiſoit prendre les armes; parce que les comptant déja pour vaincus, plus leur armée étoit nombreuſe, plus ils voïoient qu'il y avoit de butin à faire, plus ils s'en réjoüiſſoient par avance, à peu près comme des moiſſonneurs qui ſe font un plaiſir du travail de la moiſſon lorſque la récolte eſt abondante. Scanderbeg, après avoir concerté tous ſes deſſeins avec Tanuſe & Uranoconte, campoit en la haute Dibre, où il attendoit les infideles avec ſix mille chevaux & cinq mille pietons. Il n'eût point recours à ſes ſtratagêmes ordinaires, comme de ſe cacher dans des lieux couverts & inacceſſibles, pour ſurprendre l'ennemi ou pour l'attaquer de nuit. Il ſçavoit qu'Ameſe ne manqueroit pas de le prévoir & de ſe tenir ſur ſes gardes; mais il en imagina un autre dont

Ameſe lui-même, tout habile qu'il étoit, & tous les Officiers de ſon parti furent les dupes. A leur approche il fit d'abord filer ſon Infanterie & les bagages, avec ordre de ſe rendre à Lyſſe par la route qu'il leur avoit marquée. Lui cependant ſe tenoit en bataille avec ſa cavalerie, faiſant ſemblant de ſe diſpoſer au combat. Mais ſi tôt qu'il vit la tête de l'armée ennemie preſque à portée de le charger, il tourna bride, & s'éloigna d'eux par une retraite qui avoit tout l'air d'une fuite, tant elle étoit précipitée. Le General Turc ſurpris de ce mouvement demanda à Ameſe ce qu'il en penſoit. Celui-ci lui dit, comme il le croyoit, que cela ne pouvoit venir que du mécompte de Scanderbeg, qui apparemment avoit crû n'avoir affaire qu'à une armée de quinze mille hommes, comme celle qu'avoit amené Moyſe; mais que trouvant la leur plus forte des deux tiers, il avoit cherché ſa ſeureté dans une prompte retraite. Ce qui le confirmoit dans ſa penſée, c'eſt qu'il apprit que les Albanois marchoient vers Lyſſe, qui étoit une ville maritime ſur la côte de l'Illyrie, d'où il préſumoit que Scanderbeg n'avoit choiſi ce poſte que pour s'approcher des Venitiens & en recevoir quelque ſecours. Cela parut très-plauſible; & comme l'ennemi avoit trop d'avance ſur eux pour pouvoir l'atteindre, & que d'ailleurs il étoit à craindre qu'il ne leur eût dreſſé quelque embûche, on deſcendit dans la plaine d'Oronichée où l'on fit repoſer les troupes. Là il fut déliberé ſi l'on pourſuivroit Scanderbeg juſqu'au lieu de ſa retraite, ou ſi l'on ſe contenteroit de deſoler l'Albanie par toutes ſortes d'hoſtilitez. Le Bacha de Romanie ne pût goûter ce dernier avis, & Ameſe opina comme lui qu'il falloit ſerrer de près l'ennemi, mais marcher toûjours en bon ordre, de peur de quelque ſurpriſe. Là-deſſus il y eut défenſe ſur peine de la vie, & publiée dans toute l'armée, de ſe débander pendant la marche, ni même de quitter les rangs, ſans un commandement exprès des Generaux. Avant que de ſe remettre en chemin, le General Turc fit proclamer Ameſe Roy d'Albanie, au bruit de tous les inſtrumens de guerre, & avec de grandes acclamations de toutes les troupes. On déclara en même temps Scanderbeg déchu de la Roïauté, ſes Etats & tous ſes biens dévolus à Ameſe, ſa perſonne proſcrite, permis à tous de le pourſuivre, & promeſſe d'une grande récompenſe à quiconque pourroit l'arrêter ou le tuer. Ils continuerent enſuite d'avancer vers Lyſſe.

ſans déſordre & ſans faire aucun dégât, de peur que s'il falloit ſéjourner longtemps en Epire, ils n'y trouvaſſent plus de quoi ſubſiſter. Quand ils furent prêts d'entrer dans l'Emathie, un Turc qui ſe vint rendre à Scanderbeg, l'informa certainement du lieu où ils campoient & de l'ordre qu'ils tenoient en marchant.

Sa retraite vers Lyſſe n'avoit été qu'une feinte pour donner le change aux ennemis; & au lieu de tirer droit à cette Ville, il s'étoit jetté à côté d'eux dans des lieux fort couverts. Il y avoit près de là une haute montagne, qui découvroit toute l'Emathie, c'eſt-à-dire la partie de la Macedoine qui confine à la Thrace, & au Golfe de Salonique. Il alla reconnoître cette hauteur, y mit un corps de garde commandé par Pic Manuel, homme vigilant, & ſur les ſoins duquel il s'aſſeuroit beaucoup; & pour être informé plus promptement par ſon moyen des mouvemens des Turcs, il lui donna ordre de tenir des guidons ou des banderoles élevées en l'air, & de les abbatre du côté qu'ils paroîtroient. Quelque temps après à la vûë des ſignaux qui parurent, ayant deviné ſans peine où ils pouvoient être, il ſe gliſſa ſans bruit avec ſes troupes par des vallées & par des défilez, & s'arrêta au pied d'une

montagne nommée Tumeniſtrole. Du ſommet de cette montagne il vit de ſes yeux le camp des Turcs & leur extrême nonchalance; les uns couchez ſur l'herbe & endormis, les autres aſſis à l'ombre de quelques arbres, manger enſemble & s'entretenir tranquillement, pluſieurs occupez à joüer & à ſe divertir, & leurs chevaux deſſellez errer çà & là par les pâturages; preſque perſonne ſous les armes, point ou peu de gardes avancées, autant de ſecurité parmi eux que s'ils euſſent été au cœur de la Turquie, & éloignez de tout danger. A l'heure même Scanderbeg va rejoindre ſon armée, fait prendre les armes, inſtruit les Chefs & les Officiers de l'ordre qu'ils avoient à tenir, & des endroits par où chacun en particulier devoit marcher aux ennemis, & y conduire ſa troupe. Et comme le ſuccès de ſon deſſein dépendoit non-ſeulement de la ſurpriſe des Turcs, mais encore de la confuſion & de l'épouvante qu'il méditoit de jetter parmi eux, il avoit eu ſoin de faire prendre autant de tambours & de trompettes qu'il en eût fallu pour une armée dix fois plus nombreuſe que la ſienne, & de donner des arquebuſes & des mouſquets à quantité de compagnies, qui juſques-là ne s'étoient point encore ſervies d'armes à feu. Tout ſe trouvant prêt pour la marche, on quitte le pied de la montagne où étoit le camp, & par une vallée qui aboutiſſoit à la plaine où campoient les ennemis, on ſe hâte d'approcher d'eux, ſans équipages, ſans battre, & avec autant de ſilence qu'il y avoit ordre de faire du bruit quand il faudroit donner. A l'iſſuë de cette vallée aſſez proche du camp des ennemis, il y avoit un corps de garde, qui n'eût pas manqué de leur donner l'allarme ſi on n'y avoit pourvû. Quoi qu'il ne fût que de peu d'hommes & preſque tous endormis, Scanderbeg voulut ſe charger lui-même du ſoin de s'en défaire. Il choiſit quelques ſoldats robuſtes & adroits, avec leſquels s'étant coulé doucement auprès de cette garde, il leur recommanda de choiſir chacun leur homme & de les égorger. Tous furent ſurpris & maſſacrez, à l'exception d'un ſeul qui s'étant tiré heureuſement de ce peril, courut à toute jambe donner avis au camp de l'approche de l'ennemi. Son rapport ne fut pris que pour une vaine terreur, & on n'en tint compte parce qu'on croyoit l'armée Albanoiſe bien loin devant ſur le chemin de Lyſſe, & qu'on ne voïoit pas par où elle auroit pû approcher de ſi près, tout ce qui étoit derriere ſe trouvant couvert de

montagnes & de forêts, où il n'y avoit que quelques défilez fort étroits & preſque impratiquables, même aux gens de pied. Ameſe en penſa autrement ; il ſçavoit dequoi ſon oncle étoit capable, & jugeant à l'air effaré de celui qui donnoit l'avis qu'il falloit en effet que ſes camarades euſſent été tuez, il fit ſonner le boute-ſelle & crier aux armes. L'agitation qu'on vit en ſon quartier, & les cris qu'on y entendit remuerent toute l'armée. Il n'y avoit pas un moment à perdre pour Scanderbeg s'il ne vouloit point manquer ſon coup ; & comme une partie de ſon armée étoit déja entrée dans la plaine, il fit donner le ſignal de l'attaque. A l'heure même voilà un bruit effroïable de trompettes, de tambours, d'arquebuſades, de cris & de hurlemens furieux de toute l'armée Albanoiſe qui ſe fait entendre aux Turcs. Jamais épouvante ne fut pareille à celle que répandit parmi eux cet horrible tintammare. Les bois & les montagnes d'alentour qui en retentiſſoient, leur firent croire qu'il y avoit autant d'hommes dans l'armée Chrétienne que d'arbres dans les forêts, & que toute l'Albanie raſſemblée venoit fondre ſur eux. Ameſe avoit beau leur crier que ce n'étoit qu'un ſtratagéme ordinaire de ſon oncle, qu'il ſçavoit certainement qu'il ne pouvoit avoir qu'une poignée de gens, & que s'il les trouvoit en bonne contenance, il ſe retireroit plus vîte qu'il n'étoit venu; tout cela n'étoit point écouté. Les ordres preſſans des Officiers, & la précipitation avec laquelle ils vouloient qu'on les executât, retardoient plus l'ordonnance de l'armée qu'ils ne l'avançoient; joint à cela que les chevaux effarouchez du bruit de l'armée Albanoiſe, & du tumulte de celle des Turcs, ne ſe laiſſoient ni ſeller ni approcher, ſecoüant leurs tetieres, rompant leurs longes, fuïant par bonds & par ſauts au travers des tentes, auſſi étourdis & frapez de la même peur que ceux qui les vouloient monter. D'autres qui portoient leurs cavaliers les jettoient hors des rangs par des eſcapades continuelles; de ſorte que pluſieurs Turcs ne pouvant en joüir, furent obligez de combattre à pied. Ce déſordre donna beau jeu aux Albanois. Scanderbeg fit doubler le pas à ſon infanterie, & tomba d'abord ſur le quartier d'Ameſe, qui ſoûtint ce premier choc avec aſſez de fermeté. Peu de temps après le Bacha ſe joignit à Ameſe, à deſſein d'envelopper Scanderbeg, ce qui ne lui eût pas été difficile avec la multitude d'eſcadrons qu'il amenoit: mais l'arrivée de Moyſe avec les troupes qu'il commandoit l'arrêta tout court. Celui ci néanmoins ne voulut point donner que Tanuſe & Manuel qui conduiſoient les archers & les arquebuſiers ne fuſſent auſſi avancez que lui; & auſſi-tôt qu'ils l'eurent joint, tous enſemble attaquerent le Bacha, & le chargerent avec tant de vigueur, qu'ils le contraignirent de reculer juſqu'à ſon quartier. Il s'y arrêta pour faire ferme avec les nouvelles bandes dont il ſe voïoit renforcé à tout moment, mais l'ardeur de ceux qui le pouſſoient n'en fut pas rallentie; au contraire jettant les arcs derriere leur dos, & quittant leurs arquebuſes, ils mettent tous l'épée à la main & s'enfoncent au milieu de ces gros eſcadrons, qui ſe trouverent bien-tôt éclaircis, & par le maſſacre prodigieux qu'ils en faiſoient, & par la multitude de ceux qui lâchoient le pied devant eux. Du côté de Scanderbeg, qui avoit avec lui la plus groſſe troupe, & où les Turcs qu'il combattoit s'étoient trouvez plus en déſordre, le carnage étoit encore plus grand. Ameſe qu'il avoit en tête ne laiſſoit pas de faire tous les devoirs d'un bon ſoldat & d'un habile Capitaine. Il rallioit ceux qui étoient rompus, les remenoit à la charge, les encourageoit du geſte & de la voix, par les combats qui ſe donnent de nos jours, il n'y auroit perſonne qui ne prît cela pour une fable, ou du moins pour un prodige, ſi les Hiſtoires Grecque & Romaine ne nous fourniſſoient des exemples de pluſieurs victoires remportées avec auſſi peu de perte. Scanderbeg paſſa la nuit ſous les tentes du General Turc qui étoient très-riches & très magnifiques; les Chefs de ſes troupes ſous celles des principaux Officiers, en la plûpart deſquelles ils trouverent encore des repas tous préparez, & quantité de bonnes proviſions. Le lendemain toute l'armée ſe mit ſous les armes pour voir les priſonniers qu'on fit paſſer par tous les rangs deux à deux, & les mains liées derriere le dos. Ce ſpectacle plus fort aux Albanois, & il n'y en eut pas un qui ne prît le même air de fierté que ſi tous ces priſonniers euſſent été mis à la chaîne de ſes propres mains. Rien néanmoins ne leur donna plus de joïe que de voir au nombre des captifs le malheureux Ameſe, qui avoit été pris par la cavalerie que Scanderbeg avoit fait courir après lui quand il le vit fuïr. Le reſpect qu'on portoit au Prince, qu'il touchoit de ſi près, fermoit la bouche aux inſultes & aux injures; mais tous les regards qu'on jettoit ſur lui étoient autant de

reproches tacites de ſa perfidie, & on ne triomphoit pas moins de la voir vengée, qu'il étoit humilié d'un tel revers de fortune, & d'être traité ſi ignominieuſement. Etat bien different de celui où il s'étoit vû quelques jours auparavant, lorſqu'ayant été proclamé Roy d'Albanie, il ſe promenoit pompeuſement par tous les quartiers de l'armée Ottomane, pour recevoir les honneurs qu'on rendoit à ſa nouvelle dignité.

Avant que de quitter le lieu où s'étoit donné le combat, toute l'armée & particulierement l'infanterie, eut ordre de creuſer de grandes foſſes, & d'y jetter tous les morts, hommes & chevaux, de peur que cette multitude de cadavres n'infectât l'air, & n'engendrât quelque maladie contagieuſe. Comme on étoit prêt à marcher pour retourner à Croïe, Scanderbeg fut arrêté quelque temps au ſujet de deux ſoldats, qui avant le combat étoient convenus de faire de moitié pour tout ce qu'ils pourroient gagner des dépoüilles de l'ennemi. Mais quand ce vint à les partager ils prirent querelle, & aïant mis l'épée à la main, ils étoient ſur le point de s'égorger ſi on ne les eût ſéparez. Scanderbeg les fit venir en ſa preſence, & leur demanda d'abord s'ils étoient à jeun. Aïant répondu que non : *Oh bien*, reprit-il, *puiſque Bacchus a fait naitre le differend, c'eſt à Bacchus & non pas à Mars à l'appaiſer, retournez boire enſemble, & il vous mettra bien-tôt d'accord*; cependant il donna ordre à Uranoconte de les raccommoder. Sur le chemin de Croïe où il reconduiſit ſes troupes, on ne peut dire la quantité de monde qui accouroit de tous côtez pour le feliciter de ſa victoire, ni celle des Croïens qui venoient pluſieurs lieuës au-devant de lui. Ils ne ſe reſſouvenoient point d'avoir jamais vû de ſpectacle ſi agréable & ſi pompeux. Toute l'armée s'avançoit en ordre de bataille, & il n'y avoit point de ſoldat qui ne menât en main ou ne fit marcher devant lui un ou pluſieurs chevaux pris ſur les ennemis, & chargez d'un butin ineſtimable. Les priſonniers qui étoient au nombre de plus de quinze cens, précedoient immediatement le Roy, enchaînez deux à deux, & on avoit choiſi les plus remarquables d'entr'eux pour leur faire porter les grands étendarts qu'on avoit arrachez des mains des Turcs. A leur queuë étoient les tentes magnifiques du Bacha de Romanie, que les Albanois portoient au bout de quelques perches, déploïées & comme toutes dreſſées. Ameſe avoit

fait prier Scanderbeg de lui épargner la honte d'entrer dans Croïe lié ou enchaîné comme les autres priſonniers. On le fit entrer à cheval à côté du Sanjac; mais dès qu'ils furent dans la Ville on les mit tous deux ſous bonne garde, en attendant qu'il en fût autrement ordonné. Quelque temps après le Sanjac ayant demandé à traiter de ſa rançon, & de celle des plus qualifiez d'entre les priſonniers, elle fut fixée à quinze mille écus pour ſa perſonne, & à quarante mille pour les autres. Deux d'entr'eux furent envoïez à Conſtantinople pour ſolliciter ce païement, & Mahomet n'eût pas de peine à conſentir que la ſomme dont on étoit convenu leur fût délivrée. Quant à Ameſe & aux autres Officiers de moindre nom, il ne voulut point en entendre parler. On fut étonné, que quoique bien inſtruit de la perte qu'il venoit de faire, il ſçût neanmoins diſſimuler ſon chagrin, & n'éclatât point à ſon ordinaire, ni en injures contre Scanderbeg, ni en reproches contre ſes Generaux, qui toutefois s'étoient laiſſez ſurprendre, & à la negligence deſquels il pouvoit avec quelque fondement imputer un ſi grand déſaſtre. Mais les conjonctures où il ſe trouvoit le mettoient dans la neceſſité de ménager les uns pour l'utilité de ſes affaires, & hors d'état de pouſſer ſon reſſentiment contre l'autre, à cauſe du mauvais ſuccès de ſes armes en Hongrie: voici en peu de mots ce qui en étoit.

Mahomet ayant conquis Conſtantinople, dont Amurat ſon pere avoit levé le ſiege, ne ſe contenta pas d'avoir cet avantage ſur lui; Amurat avoit manqué Belgrade de même que Conſtantinople, & s'étoit retiré de devant avec très-grande perte, Mahomet crut qu'il y alloit de ſon honneur de l'emporter. Il y marcha avec une armée de cent cinquante mille hommes, & en forma le ſiege le 13. de Juin l'an 1456. Cette place eſt ſituée au confluent du Danube & de la Save, qui lui ſervent comme de foſſez, & n'a par terre qu'une avenuë de huit à neuf cens pas de largeur. Mahomet occupa d'abord cette avenuë, & fit faire de bons retranchemens à ſon camp pour ſe mettre à couvert des entrepriſes de l'armée Chrétienne, que Ladiſlas Roi de Hongrie envoïoit contre lui. Outre l'armée de terre, il avoit fait conduire ſur le Danube une flotte de deux cens voiles pour en défendre le paſſage aux Chrétiens. Ces précautions priſes, il donna tous ſes ſoins à faire dreſſer des batteries, qui durant pluſieurs jours ne ceſſerent de foudroïer la place, & y firent de

grandes ouvertures. Elle étoit perduë ſi les Turcs euſſent donné l'aſſaut avant que le ſecours arrivât. Auſſi Ladiſlas ſe hâta-t'il de faire deſcendre par le Danube tout ce qu'il avoit de meilleures troupes, & leur donna pour Chef le fameux Huniade & Jean Capiſtran, ce dernier Religieux de S. François, ainſi qu'il a déja été dit, & qui joignoit à la pieté de ſon état tout le courage & toute la conduite d'un grand Capitaine. La flotte Chrétienne, quoique fort inferieure en nombre à celle des Turcs, ne laiſſa pas de l'affronter hardiment, coula à fond les premiers vaiſſeaux qui voulurent lui diſputer le paſſage, combattit les autres avec autant de ſuccès que de hardieſſe, & les contraignit de s'enfuir à force de rames & de voiles, à la réſerve de vingt-deux, dont Huniade ſe rendit maître, après avoir tué tous ceux qui les montoient. Les autres vaiſſeaux qui s'étoient ſauvez ayant été abandonnez des ſoldats & des matelots, Mahomet qui craignoit que les Chrétiens ne s'en ſaiſiſſent, y fit mettre le feu. Huniade ne trouvant donc plus d'obſtacle à ſon deſſein, ſe rendit à Belgrade avec un renfort conſiderable de troupes, & quantité de proviſion de bouche & de guerre. Capiſtran de ſon côté mit pied à terre, après le combat naval, & ſe joignit au gros de l'armée. Mais aïant ſçû que les bréches faites à la Place, étoient aſſez grandes pour engager les Turcs à donner un aſſaut, il s'y jetta avec une troupe de gens choiſis, afin de partager avec les aſſiegez la gloire d'une genereuſe défenſe. Déja Mahomet avoit donné ſes ordres pour l'aſſaut, & toute l'armée Infidelle en étoit avertie par les ſignaux ordinaires, qui étoient de grands feux qu'on allumoit dans tout le camp. Il prit ſoin lui-même de voir s'il y avoit aſſez de gabions & de mantelets pour couvrir les Janiſſaires aux approches de la muraille. Et comme on étoit ſur le point de donner, la mort de Carats, Bacha d'Europe, qui reçût un coup de mouſquet en allant reconnoître la bréche, fit remettre l'attaque au lendemain. Ce délai ne rallentit point l'ardeur des Turcs. A peine étoit-il jour que Mahomet conduiſit en perſonne les Janiſſaires juſques ſur le bord du foſſé. Huniade qui les obſervoit de deſſus le rempart, & qui les vit avancer avec une hardieſſe ſi déterminée, ne voulut pas que ſes gens entrepriſſent de faire ferme ſur la bréche, de peur de les expoſer à une trop grande boucherie. Il eut recours au ſtratagême, parce qu'il deſeſperoit de pouvoir ſoûtenir un ſi rude choc à force ouverte. Il commanda à un gros de troupes de ſe tenir ſous les armes dans la grande place de la Ville, pour les mener au combat quand le temps en ſeroit venu, en poſta quelques autres que conduiſoit Capiſtran, en des endroits peu éloignez de l'attaque, & envoya dire au Gouverneur du Château qu'il eut à ſortir avec les ſiennes au premier ſon de trompette, pour charger d'un autre côté. Celles qui devoient défendre la bréche eurent ordre de ne s'y préſenter, qu'après que les Turcs ſeroient entrez en grand nombre dans la Ville, ſon deſſein étant d'envelopper ceux qui ſe ſeroient trop avancez, & par le même moyen s'oppoſer à ceux qui les ſuivroient. Il avoit dans l'eſprit que les Infideles ſe laiſſeroient emporter par un deſir précipité de profiter du ſac de la Ville, & il ne ſe trompa point dans ſes conjectures. Les Janiſſaires n'ayant trouvé perſonne ſur la bréche, crurent que la peur avoit empêché les aſſiegez d'y paroître, & coururent avec fureur au pillage. Alors Huniade fit ſonner la trompette pour avertir tous ceux qui devoient combattre qu'il étoit temps d'executer l'ordre qu'ils avoient reçû. Au même moment il donna ſur le premier corps qu'il rencontra & le tailla en pieces. Capiſtran d'un côté, & le Gouverneur du Château de l'autre, ſe jetterent ſur ceux qui s'étoient déja répandus par les ruës, & en firent un grand maſſacre. Ceux qui avoient ordre de fermer la bréche, l'occuperent à point nommé, & repouſſerent les nouveaux aſſaillans avec une intrepidité & une valeur, dont le Sultan qui en étoit témoin, ne fut pas moins ſurpris que deſeſperé. Il ſe jetta parmi ſes gens pour les animer de ſa voix & par ſon exemple. Sa préſence leur fit redoubler leurs efforts, & ils pouſſerent à la brêche avec autant de réſolution que s'ils n'euſſent point eu d'ennemis en teſte. Les Chrétiens les reçûrent comme les premiers à grands coups de fer & de feu ; & Mahomet eut le cruel déplaiſir de ne voir pas un Turc gagner le haut de la bréche, qui n'en fut renverſé incontinent, ou mort ou bleſſé. Ne pouvant donc plus, tout furieux qu'il étoit, ſoûtenir la vûë d'un ſpectacle ſi ſanglant, il fit ſonner la retraire. A peine les Turcs ſe furent-ils retirez que Capiſtran ſortit avec ſa troupe par la porte de la Ville, qui étoit la plus proche de la bréche, & courut droit au canon des ennemis. Les Turcs firent les derniers efforts pour le défendre, mais ils ne purent tenir contre la vigueur des Chrétiens, &

après un combat fort opiniâtré, il fallut l'abandonner. Auſſi-tôt Capiſtran le fit braquer contre le quartier du Sultan, & y mit tout en confuſion. Ce Prince infidele tranſporté de fureur ſe met à la teſte de ſes gens l'épée à la main, & les ramene au combat, réſolu de mourir ou de leur ouvrir le chemin de la victoire. Son exemple leur inſpira tant de courage & d'audace, que Capiſtran & ceux qu'il conduiſoit commençoient à s'ébranler. Un moment après, ils ſe trouverent bien raſſeurez, par l'arrivée de la meilleure partie de l'armée de Hongrie, laquelle ayant appris en quel état étoient les affaires, avoit paſſé l'eau en diligence pour avoir part à la défaite des ennemis. Capiſtran s'étant joint avec ſes gens à Huniade, qui ſurvint accompagné du reſte de la garniſon & de la Bourgeoiſie, il n'en falloit pas davantage pour donner bien de l'occupation aux ennemis. Mais outre cela l'armée Hongroiſe qui les avoit pouſſez & reculez juſqu'à leurs tentes, leur tuoit tant de monde, que ce n'étoit par tout que des tas de corps morts, ſur leſquels il falloit paſſer pour aller à ceux qui faiſoient encore quelque réſiſtance. Mahomet revint pluſieurs fois à la charge avec la Cavalerie qu'il avoit pû raſſembler. Une bleſſure aſſez conſiderable qu'il avoit reçûë dans le ſein au-deſſous de la mamelle, loin d'éteindre ſon courage n'avoit fait que l'irriter ; de ſorte que toûjours plus acharné au combat, comme une beſte feroce, que la veuë de ſon ſang irrite & rend plus furieuſe, il avoit déja percé juſqu'à ſon artillerie qu'il prétendoit reſſaiſir. Il y trouva des gens qui ne ſçavoient point quitter priſe & qui rompirent tous ſes efforts. Il falloit donc neceſſairement ou ſe retirer ou faire périr tout le reſte de ſes troupes. Il leur commanda de ſerrer les rangs autant qu'ils pourroient, afin que leur retraite ſe fît avec plus d'ordre & de ſeureté, & ſe mit à leur queuë pour leur faire tourner teſte contre les Chrétiens s'ils recommençoient à les charger. Cette journée lui coûta cinquante mille hommes, & toute ſon armée en parut ſi conſternée, qu'il jugea bien qu'il n'y avoit plus d'autre parti à prendre que de ſe retirer de devant la place. Ainſi la nuit ſuivante il leva le ſiege, & fit filer ſes troupes à petit bruit pour dérober ſa marche aux Chrétiens. Un Auteur rapporte que depuis cette malheureuſe expedition, autant de fois qu'il en entendoit parler, ou que le ſouvenir lui en revenoit, il tomboit dans une profonde mélancolie, & maudiſſoit le jour qu'il

avoit fait donner l'aſſaut, qui fut le 22. Juillet. Il eſt certain qu'Huniade & Capiſtran eurent plus de part que perſonne à la défaite des Infideles ; mais le même Auteur que je viens de citer, remarque que dans les lettres qu'ils en écrivirent au Pape Caliſte III. & à leurs amis, ils ne firent nulle mention l'un de l'autre, & qu'ils s'attribuerent chacun ſéparément tout le ſuccès de cette action. Il n'eſt pas étrange qu'Huniade aimât la gloire, puiſque c'eſt d'ordinaire le ſeul objet que ſe propoſent les grands Guerriers, & ce qu'ils regardent comme le plus doux fruit de leurs travaux. Mais pour Capiſtran, qui fouloit aux pieds les vanitez du monde, & faiſoit profeſſion de l'humilité Evangelique, homme en effet d'une vertu ſi éminente, que de nos jours il a été mis au nombre des Saints, s'il étoit vray qu'il prétendît qu'on lui tînt compte de la délivrance de Belgrade, comme ſi rien ne ſe fut fait ſans lui, il y auroit lieu d'en être plus ſurpris. Ce qu'on pourroit dire à cela, c'eſt que la gloire, & principalement celle qui vient des armes, a quelque choſe de ſi doux & de ſi flateur, que quand on ne ſeroit pas d'état à la chercher, on a toûjours peine à la rejetter lorſqu'elle ſe préſente.

Cette victoire memorable, qui avoit tant affoibli les forces des Turcs, offroit une belle occaſion aux Princes Chrétiens, ſ'ils avoient ſçû ſe réünir & tourner leurs armes contre ces Infideles. Tout ſembloit ſ'y diſpoſer, & le bruit qui ſ'étoit répandu d'une puiſſante ligue qu'on tramoit pour la défenſe de la Religion, n'allarmoit pas peu Mahomet. C'eſt ce qui lui fit prendre la penſée de propoſer une tréve de dix ans à Scanderbeg, pour ſe délivrer de l'inquiétude que lui pourroit cauſer l'Albanie, lorſqu'il auroit à ſ'oppoſer aux entrepriſes de la ligue. Il chargea de cette négociation le Sanjac qui étoit priſonnier à Croïe, & lui fit porter la lettre qu'il lui en écrivit par l'un des deux priſonniers qui étoient venus demander la rançon du Sanjac & des autres Officiers. Cette lettre tomba depuis, je ne ſçay comment, entre les moins des Albanois, & on trouva que le Sultan recommandoit ſur toutes choſes au Sanjac de ne point commettre en cette occaſion la dignité du trône Ottoman; que pour éviter cet inconvenient, il falloit qu'il mît tout ſon eſprit & toute ſon adreſſe à faire entendre à Scanderbeg combien une tréve lui ſeroit utile pour le bien de ſon Etat, & que ſ'il pouvoit l'en faire convenir, il ſ'offrît de la demander à la Porte, & ſe fit fort de l'obtenir; qu'au cas qu'il ne réüſſît point dans cette négociation par cette voye détournée, alors il déclarât ouvertement qu'il avoit ordre d'en faire la propoſition. Les deux priſonniers étant de retour à Croïe mirent entre les mains du Sanjac l'argent qu'ils avoient rapporté & la lettre du Sultan. Le Sanjac, après avoir lû ſes inſtructions, délivra l'argent à Scanderbeg, & enſuite lui jetta quelques mots de la tréve, comme pour le porter à la demander. Voyant qu'il en étoit infiniment éloigné: *Mais ſi le Grand-Seigneur vous l'offroit de lui-même*, ajouta-t'il, *la refuſeriez-vous?* *Oüi*, reprit Scanderbeg, *je la refuſerois; ſi la puiſſance de votre Maître eſt ſuperieure à la mienne, j'ai la victoire de mon côté; je veux non pas une tréve, mais une paix ferme & conſtante, une paix honorable & qui me laiſſe auſſi ſouverain & auſſi indépendant dans mes Etats, que le Sultan l'eſt dans les ſiens.* Le Sanjac ne ſe rebuta point d'une réponſe ſi abſoluë; & comme il réïteroit ſes inſtances pour la tréve, Scanderbeg qui vit bien qu'il falloit qu'il eût un ordre ſecret pour la propoſer: *Très-volontiers*, lui dit-il, *je l'accepte, mais à une condition, qui eſt, que le Sultan retire ſes troupes de Sfetigrade*

& de Belgrade, & que ces Places me ſoient remiſes avant que je ſigne le traité. Le Sanjac lui demanda que du moins il y eût ſuſpenſion d'armes juſqu'à ce que la Porte fût informée de la déclaration qu'il venoit de faire. Scanderberg y donna les mains, & à quelques jours de là il laiſſa partir le Sanjac avec tous les autres priſonniers dont la rançon étoit payée. Ce ne fut toutefois qu'après l'avoir comblé d'honneur & de bien-faits. Mais ce qu'il y eut de plus genereux dans ſon procedé, & à quoy ſans doute le Sanjac ne s'attendoit pas, c'eſt qu'il lui donna le choix de quarante autres priſonniers, qu'il vouloit bien lui relâcher ſans rançon, & ſeulement pour lui donner des gages de ſon eſtime & de la conſideration qu'il avoit pour lui. De ceux qui reſterent à Croïe, il y en eut qui ſe firent baptiſer & qui s'établirent en Epire; les autres qui aimerent mieux demeurer eſclaves que de renoncer au Mahometiſme, furent envoyez avec quantité de chevaux & de riches dépoüilles des Infideles à divers Princes Chrétiens; au Pape, au Roy de France, au Roy de Hongrie, & ſur-tout au Roy Alphonſe, & Ameſe fut du nombre de ceux qu'on deſtinoit à ce dernier. Avec les preſens qu'il envoyoit à ces Princes, il leur dépêcha des Ambaſ-

ſadeurs pour les exhorter à ſe liguer contre l'ennemi commun du nom Chrétien. Il leur fit repreſenter que la perte que Mahomet venoit de faire à Belgrade étoit un coup du Ciel qui ſe déclaroit en leur faveur, & que par-là Dieu les appelloit tous à une Guerre ſainte, où l'on pourroit ſans peine affranchir toute l'Europe de la tyrannie des Turcs, & relever le trône des Empereurs d'Orient. Mais il arriva, ce que nous voyons encore tous les jours, que la politique fut plus écoutée que le zele; & que ces Princes préfererent leurs intereſts particuliers au bien commun de la Religion.

Quand le Sanjac fut de retour à Conſtantinople, & qu'il y eut fait ſçavoir à quelle condition Scanderbeg vouloit accepter la paix, Mahomet en parut ſi indigné qu'il ne daigna pas ſeulement faire de réponſe. Et quoiqu'il ſe vit accablé d'affaires, ſur les avis qui lui venoient tous les jours, que toute la Chrétienté armoit contre lui à la ſollicitation & ſur les preſſantes inſtances du Pape, il ne laiſſa pas d'envoyer deux gros corps d'armée en Epire pour aſſeurer le repos de la Macedoine, & la défendre des invaſions & des courſes de l'Albanois. Ces corps étoient de dix mille chevaux chacun & de quatre mille hommes d'infanterie, commandez par deux Generaux, dont l'un ſe nommoit Hamur & l'autre Sinam, tous deux fort eſtimez de Mahomet, & ſur qui il paroiſſoit compter beaucoup. Ils pouvoient avec de ſi grandes forces entreprendre quelque choſe de conſiderable, cependant il leur fut défendu très expreſſément de faire aucune irruption dans l'Albanie, ni d'attaquer l'ennemi, quelque apparence qu'il y eut de le faire avec avantage. Tout ce qu'on leur recommanda fut d'occuper certains poſtes aux extrémitez de la Macedoine, & de fermer tous les paſſages par où les Chrétiens avoient coûtume d'entrer ſur les terres de l'Empire Otteman. Scanderbeg attendoit quelque réponſe du Sanjac, au ſujet de la propoſition qu'il l'avoit chargé de faire au Sultan, lorſqu'il apprit vers la fin de l'Automne que ces deux armées approchoient, & que l'une alloit établir ſon camp en la baſſe Dibre, l'autre en la haute. A cette nouvelle ayant aſſemblé ſes forces, il n'y eut rien qu'il ne fit pour attirer les Turcs au combat, ſe préſentant tantoſt à l'un tantoſt à l'autre camp, quelquefois même attaquant leurs retranchemens, non pas à deſſein de les forcer, mais pour engager ceux qui les défendoient à ſortir ſur lui. Jamais il ne pût y réüſſir, de ſorte que non-ſeulement tout l'hyver ſe paſſa ſans action, mais encore tout l'eſté ſuivant, & que l'Albanie durant tout ce temps demeura fort tranquille.

Ce repos fut troublé par la triſte nouvelle qu'on reçût au mois de Juillet l'an 1458. de la mort du Roy Alphonſe ſurnommé le Sage & le magnanime. Toute l'Albanie perdoit en ſa perſonne un bon appuy, & Scanderbeg un ami genereux qu'il ne pouvoit trop regretter; moins toutefois pour les ſecours qu'il en tiroit, quoique très-conſiderables, qu'à cauſe de l'affection & de l'attachement qu'Alphonſe avoit pour lui. Leur union étoit fondée ſur une eſtime mutuelle. Alphonſe admiroit la valeur de Scanderbeg, & l'appelloit ordinairement le Heros de ſon ſiecle. Scanderbeg reciproquement étoit charmé des grandes qualitez d'Alphonſe, Prince belliqueux, politique, plein d'eſprit & de ſageſſe, aimant les lettres, protecteur déclaré de ceux qui les cultivoient, & répandant ſes bienfaits ſur eux avec cette magnificence Royale qui éclatoit en tout ce qu'il faiſoit. Non qu'il n'eut ſes foibles comme les autres; & on ne peut lui pardonner ni une trop grande vivacité de colère, ni cette paſſion effrenée qu'il avoit pour les femmes, ſur quoy il ne ſçût jamais ſe moderer. Mais ſes bonnes qualitez ſe faiſant jour au travers des mauvaiſes, on admiroit l'éclat des bonnes, & on auroit ſeulement ſouhaité qu'il n'y eût point de nuages qui les obſcurciſſent. Il mourut en la 66. année de ſon âge, & dans le teſtament qu'il fit il déclara le Prince Jean ſon frere heritier du Roïaume d'Arragon, qu'il poſſedoit par droit de ſucceſſion. Quant au Royaume de Naples & de Sicile dont il s'étoit rendu maître par les armes, prétendant en pouvoir diſpoſer comme d'une conqueſte, il le laiſſa à Ferdinand ſon fils naturel qu'il avoit eu d'une femme mariée.

La douleur qu'eut Scanderbeg de la perte qu'il faiſoit en la perſonne de ce Prince, n'étoit pas encore paſſée, lorſqu'il envoïa une ſolemnelle Ambaſſade à Ferdinand, pour lui faire des complimens de condoleance ſur la mort du Roy ſon pere, & pour le feliciter de ſon avenement à la Couronne. Ces Ambaſſadeurs étoient chargez de lui redemander Ameſe, qui avoit employé tous ſes amis pour obtenir de ſon oncle qu'il revint en Albanie; parce qu'étant auprès de lui, il ne doutoit pas qu'il ne pût le fléchir & rentrer dans ſes bonnes graces. Il étoit toûjours priſonnier à Naples; & quoiqu'au jour que Ferdinand fut proclamé Roy, toutes les priſons euſſent été ouvertes, & ceux qui y étoient renfermez mis en liberté, afin qu'ils priſſent part à la joye publique, on ne laiſſoit pas de tenir Ameſe ſous bonne garde, comme un dépoſt qu'on avoit reçû du Roy d'Albanie, & dont on lui étoit reſponſable. Etant revenu à Croïe avec les Ambaſſadeurs, il y étoit toûjours traité en priſonnier, mais moins reſſerré & avec un peu plus de liberté qu'il n'en avoit auparavant. Pour achever de vaincre l'indignation & le juſte reſſentiment du Prince, larmes, prieres, proteſtation de fidelité, entremiſe & ſollicitations de ſes amis, rien de tout cela ne fut oublié. Il y réüſſit enfin, & Scanderbeg autant par le mouvement d'une bonté naturelle, que par la tendreſſe & l'affection qu'il avoit pour ſes proches, lui pardonna ſon crime, avec promeſſe de le remettre en poſſeſſion de ſes biens. Il n'y avoit plus qu'une choſe qui lui fit de la peine, qui étoit de voir ſa femme & ſes enfans entre les mains des Turcs; & il ne pouvoit, diſoit-il, ſupporter la vie s'il ne trouvoit le moyen de les en retirer. Il s'en expliqua à Scanderbeg, & le pria de lui permettre de retourner à Conſtantinople pour eſſaïer de les enlever. Mais comme il ne pouvoit pas éviter d'y eſtre arreſté ſi on avoit le moindre ſoupçon de ſa réconciliation avec ſon oncle, il lui dit, que s'il vouloit favoriſer ce deſſein, il falloit qu'il feignît d'être encore très-éloigné de lui accorder ſa grace, & quand il auroit diſparu faire grand bruit de ſon évaſion, & s'en prendre hautement à la négligence de ceux qui le gardoient. La demande étoit délicate, parce que les intentions de celui qui la faiſoit pouvoient être interpretées diverſement. Etoit-ce en effet pour ramener ſa famille qu'il demandoit de faire un ſecond voïage à Conſtantinople ? Ou plûtôt n'étoit-ce pas pour ſe tirer des mains de ſon oncle & ſe rattacher au ſervice du Sultan ? Scanderbeg ne laiſſa pas de fermer les yeux à cette conſideration ; & il lui déclara qu'il vouloit bien croire, ſur la parole qu'il lui en donnoit, que ſa priere étoit ſincere ; mais que ſi c'étoit un artifice par où il cherchât à le tromper, il ſeroit bien puni de ſa perfidie par la cruelle ſervitude qu'il auroit à ſouffrir des Turcs, quand il auroit pris de nouveaux engagemens avec eux. L'affaire ainſi concertée, le mot fut donné aux gardes pour conniver à l'évaſion du priſonnier ; & en apprenant qu'il étoit hors de priſon, on ſçût en même temps

qu'il étoit fugitif & déja fort éloigné de Croïe. Quand ſa fuite fut divulguée, ſes gardes furent citez publiquement pour en rendre compte, leur négligence repriſe ſeverement & menacée de tous les châtimens qu'elle méritoit. Ameſe étant arrivé à Conſtantinople ſe préſenta à Mahomet, qui le reçût fort froidement, & le laiſſa ſans penſion & ſans emploi. On ne ſçait pas ſi ſon deſſein étoit de revenir à Croïe, & s'il ſe mit en devoir de l'executer. C'étoit un homme ſi profond & ſi couvert, qu'il étoit impoſſible de pénetrer ce qu'il avoit dans l'ame. Ce qu'il y a de certain, c'eſt qu'il mourut à Conſtantinople quelques mois après y être retourné, & qu'on ne douta point que Mahomet ne l'eut fait empoiſonner. Il le ſoupçonnoit de l'avoir trahi au dernier combat qui s'étoit donné en Epire, & d'avoir été cauſe de la défaite de ſon armée, quoique les témoignages que tous les Officiers de cette armée rendoient à la valeur & aux bons ſervices d'Ameſe, duſſent avoir éteint ce ſoupçon. De plus Ameſe lui-même depuis ſon retour de Croïe s'étoit plaint ſi amerement de la dureté de ſon oncle, & des mauvais traitemens qu'il prétendoit en avoir reçûs durant ſa captivité, avoit tant invectivé contre lui & en particulier & en public, qu'il y avoit lieu de croire qu'il en étoit plus mal content que jamais. Mais qu'il le fût veritablement ou qu'il feignît de l'être, les défiances de Mahomet ne le quittoient point, & comme il étoit également cruel & ombrageux, eſtre ſuſpect dans ſon eſprit c'étoit être criminel & meriter la mort. Voilà à quoi aboutirent tous les injuſtes chagrins d'Ameſe contre ſon Roi, tous ſes projets ambitieux, tous les complots d'une lâche trahiſon, & c'eſt la deſtinée ordinaire des traîtres comme lui. La clemence d'un Prince peut leur faire grace, mais ils n'en ſont ni moins odieux aux autres hommes, ni plus à couvert des coups de la main de Dieu, qui doit cet exemple au monde, de venger hautement tout attentat contre une autorité qu'il a établie.

Pour revenir à Scanderbeg & à l'état de ſes affaires, bien loin que les Princes Chrétiens ſe joigniſſent à lui pour concourir unanimement à détruire la puiſſance des Turcs, il s'éleva une guerre entr'eux où il ſe crut obligé d'entrer par reconnoiſſance & par honneur, & voici quelle en fut l'occaſion. Alphonſe V. Roi d'Arragon, dont nous venons de rapporter la mort, avoit été appellé à la ſucceſſion de la Couronne de Naples & de

Sicile par la Reine Jeanne II. qui l'avoit adopté & declaré ſon heritier. Mais comme rien n'eſt plus mobile que l'eſprit d'une femme, & que peu de choſe lui fait changer d'inclination & de deſſein, Jeanne dans la ſuite du temps n'étant pas contente d'Alphonſe, avoit caſſé tout ce qu'elle avoit fait en ſa faveur, & nommé pour heritier de ſa Couronne René d'Anjou, Comte de Provence. Cette nouvelle diſpoſition, & les efforts que fit René d'Anjou, ou par voye de négociation, ou par les armes, pour ſe mettre en poſſeſſion du Royaume de Naples & de Sicile, n'avoit pas empêché Alphonſe de s'en rendre maître, & il y avoit déja quelques années qu'il en joüiſſoit paiſiblement lorſqu'il mourut. Sa mort réveilla les prétentions & les eſperances de la Maiſon d'Anjou. Jean fils de René ſe préſenta pour recevoir une Couronne qui lui étoit échuë; Ferdinand, à qui ſon pere l'avoit laiſſé par teſtament, voulut ſoûtenir ſon droit. Preſque tous les Princes d'Italie entrerent dans leur querelle, & prirent parti ſuivant qu'ils y étoient portez par intereſt ou par inclination. Ferdinand avoit pour lui le Duc de Milan & le Pape Pie II. Ce Pontife lui avoit donné l'inveſtiture du Roïaume de Naples & de Sicile, comptant pour rien le défaut de ſa naiſſance, puiſqu'il avoit été legitimé par Eugene IV. & faiſant droit ſur la validité du teſtament d'Alphonſe, qui étoit maître de diſpoſer comme il vouloit d'un Roïaume qu'il avoit conquis. On croit neanmoins, & il eſt bien vrai-ſemblable que ce qui l'attacha plus fortement aux intereſts de Ferdinand, fut la ceſſion que ce prince fit à l'Egliſe du Duché de Spolete, dont le Comte Jacques Picinin s'étoit emparé, & la reſtitution des Villes de Benevent & de Terracine qu'Alphonſe ſon pere avoit uſurpées. Le Pape & le Duc de Milan exceptez, preſque tous les Potentats d'Italie, & tous les Grands du Roïaume de Naples étoient pour Jean d'Anjou; de ſorte que Ferdinand n'ayant pas aſſez de forces pour reſiſter à un ennemi ſi puiſſant, prit la penſée d'appeller Scanderbeg à ſon ſecours, & communiqua ſon deſſein à Pie II. Le S. Pere non content de l'approuver, interpoſa ſon autorité pour le faire réüſſir, & fit ſolliciter Scanderbeg de paſſer en Italie avec ſes troupes. Il n'en falloit pas tant pour le déterminer à cette nouvelle expedition. Ferdinand étoit fils d'Alphonſe, cela ſuffiſoit à un cœur auſſi genereux que le ſien, & lui parloit plus fortement que ne le pouvoient faire tou-

tes les interceſſions des plus grandes puiſſances. Il eſt vrai pourtant qu'étant plein de reſpect & de ſoûmiſſion pour le S. Siege, il repeta pluſieurs fois au ſujet de l'entremiſe du S. Pere, que les prieres d'un pape lui tenoient lieu de commandement. Tout ſon embarras étoit de pourvoir à la ſeureté de l'Albanie pendant qu'il en ſeroit abſent; & il dépêcha l'un des Muſaches à Rome pour ſçavoir du Pape s'il trouveroit bon qu'il fît une trêve de quelques années avec les Turcs. La réponſe qu'il en reçût, fut qu'il n'étoit pas au pouvoir d'un Pontife Romain de permettre à un Prince Chrétien de faire ce qu'il propoſoit, parce qu'un pareil accord avec les ennemis de JESUS CHRIST & de la Religion, ne pouvoit être ſans offenſe de Dieu; mais que les Venitiens étant fort puiſſans, & ayant une flotte toute équipée, il les engageroit à prendre ſes Etats ſous leur protection, & qu'il ne doutoit pas qu'ils ne le fiſſent à ſa priere. Quant au deſſein qu'il avoit de venir en perſonne au ſecours du Roi Ferdinand, il lui en ſçavoit très-bon gré, & qu'il avoit écrit à ce Prince pour lui recommander de le recevoir avec tous les honneurs qui étoient dûs à ſa dignité, & avec toute la reconnoiſſance que meritoit une ſi ge nereuſe entrepriſe. Ce Bref étoit datté du 29. de Juin 1460.

Sur cette parole du Pape, Scanderbeg fit d'abord paſſer au Roïaume de Naples ſon neveu Goïe avec un corps de cinq cens chevaux, la fleur & l'élite de ſa cavalerie. Enſuite il raſſembla tout ce qu'il avoit de meilleures troupes & plus aguerries, pour en former une armée qu'on prétend n'avoir été que de cinq mille hommes de pied; & de deux mille quelques cens chevaux, laiſſant le reſte en Albanie pour la mettre à couvert des entrepriſes des Turcs. Mais comme tous les Seigneurs & tous les Gentilshommes d'Epire voulurent être de cette expedition, & ſervir en qualité de volontaires, cette Nobleſſe ne fortifioit pas moins l'armée qu'elle lui donnoit d'éclat & d'ornement. Il commit la Regence du Roïaume, pendant tout le temps qu'il en ſeroit abſent, à la Reine ſon épouſe, & lui fit un Conſeil compoſé de quelques hommes, qui joignoient à la naiſſance toutes les qualitez qu'il faut pour un bon Gouvernement. Les galeres qu'on lui avoit envoïées d'Italie pour paſſer ſes troupes, & tous les vaiſſeaux qui étoient dans les Ports ou ſur les côtes d'Epire, eurent ordre de ſe rendre en diligence à Raguſe où ſe devoit faire l'embarquement. Il y arriva peu de jours après à la tête de ſon armée, & il y fut reçû avec tant de pompe & d'appareil, que ſon entrée en cette Ville étoit moins une reception honorable, qu'un triomphe éclatant qu'on lui avoit preparé pour toutes les grandes victoires qui avoient rendu ſon nom ſi celebre. Il mit quelques jours à faire embarquer les troupes, & charger les vaiſſeaux de toutes les proviſions de guerre & de bouche neceſſaires pour ſon voïage. Enſuite il ſe rendit au Senat avec un nombreux cortege de Seigneurs & d'Officiers Albanois. David Chancelier de la Republique le harangua, & tout ſon diſcours ne fut proprement qu'un panegyrique du Prince devant qui il parloit, exaltant ſa valeur & ſes beaux faits d'armes, & inſiſtant ſur les obligations que lui avoit la Chrétienté, de s'être oppoſé comme un mur d'airain aux violens efforts des Turcs, & d'avoir ſauvé l'Epire & l'Italie même de la fureur de ces barbares. Parmi les Seigneurs qui accompagnoient Scanderbeg, étoit Paul l'Ange, Archevêque de Duras, qui ne quittoit jamais ce Prince, ſoit dans les perils de la guerre, ſoit dans le repos de la paix, ſon ami intime & ſon conſeil. Ce fut lui qui prit la parole pour répondre au Chancelier. Il remercia le Senat des honneurs qu'il rendoit à ſon Prince, & de toutes les démonſtrations de joïe avec leſquelles on l'avoit reçû; déclara combien il y étoit ſenſible, l'eſtime & l'affection qu'il avoit pour un corps ſi illuſtre, & que jamais il ne laiſſeroit échaper une occaſion de lui en donner des marques. C'étoit à peu près le ſens de ſa harangue, mais il parla avec tant de grace & d'éloquence, que tous ceux qui étoient préſens, Raguſiens & Albanois, en furent également charmez. Quand il fallut mettre à la voile, toute la flotte fut diviſée en deux eſcadres, la premiere ſur la droite compoſée de cinq galeaſſes, en l'une deſquelles étoit Scanderbeg avec Gine Muſache; l'autre ſur la gauche de pareil nombre de vaiſſeaux, & commandée par Moyſe, à qui s'étoit joint André Zacharie; au milieu étoient tous les vaiſſeaux de charge, couverts & défendus par les deux eſcadres. Ils partirent tous enſemble d'un bon vent qui les éloigna bien-tôt des côtes d'Epire. Mais ils n'eurent pas vogué quelques heures, que l'air ſe trouva obſcurci d'une nuée ſi épaiſſe & ſi noire, qu'à peine pouvoit-on ſe voir & empêcher que les vaiſſeaux ne s'entrechoquaſſent. On ne laiſſa pas de naviger

juſques ſur le ſoir, & alors une petite Iſle s'étant découverte à leurs yeux, le Pilote demanda au Prince s'il trouvoit bon qu'on y relâchât, parce qu'il voyoit au ciel & ſur mer tous les préſages d'un gros temps. Scanderbeg y conſentit, & à peine eut on abordé à l'Iſle & jetté l'anchre, qu'il s'éleva une furieuſe tempête dont la mer fut agitée extraordinairement pendant huit jours. On ſe tint à la rade durant tout ce temps, après quoy la mer s'étant calmée on reprit la route d'Italie, & à la faveur d'un vent d'Eſt, on ſingla à pleines voiles tout le reſte du jour & toute la nuit ſuivante. Le lendemain au lever du ſoleil on apperçût les côtes de la Poüille, & une montagne qui paroiſſoit fort élevée. Et comme on eut dit à Scanderbeg que ce qu'il voyoit étoit le mont Gargan, ſi fameux par l'apparition de S. Michel, il en eut une joïe extrême. Il avoit une dévotion particuliere à ce bien-heureux Archange, & l'invoquoit très-ſouvent, ſoit parce que l'Ecriture en parle comme du protecteur & du défenſeur de l'Egliſe, ſoit à cauſe de quelque idée guerriere ſous laquelle elle le repreſente, lorſqu'elle le met à la tête des bons Anges combattant Lucifer & tous les démons, les faiſant fuïr du ciel, & les précipitant dans l'Enfer. Ce trait étoit au goût de ſa pieté, qui lui inſpiroit un ardent deſir de chaſſer les Turcs de tout l'heritage de Jesus-Christ qu'ils avoient uſurpé, comme S. Michel avoit exterminé les mauvais Anges du ciel. A la vûë d'un lieu conſacré par le culte religieux qui lui eſt rendu, il ſe mit à genoux, & implora ſon interceſſion pour obtenir de Dieu un heureux ſuccès de ſon entrepriſe. Peu d'heures après l'armée ayant pris terre, il ſortit de ſon vaiſſeau avec l'Archevêque de Duras, & envoïa quelques gens de guerre reconnoître le païs, & apprendre des nouvelles de l'ennemi. Sur le rapport qu'ils lui firent qu'il n'étoit pas fort éloigné, il ſe hâta de regagner ſon bord pour ſe rendre à Bari, où il arriva heureuſement, & débarqua toutes ſes troupes.

Ce ſecours ne pouvoit venir plus à propos : Ferdinand qui s'étoit renfermé dans Bari, ſe trouvoit ſerré de ſi près par le Prince d'Anjou & par le Comte Picinin qui aſſiegeoenit cette Place, qu'il falloit ou la livrer à ſes ennemis, ou s'expoſer au danger d'eſtre forcé l'épée à la main. Long-temps avant l'arrivée de la flotte Albanoiſe le bruit s'étoit répandu dans l'armée de ces Princes, que le Roy d'Epire venoit avec des forces

conſiderables

conſiderables au ſecours de ſon ami. Soit donc qu'ils cruſſent ces forces plus grandes qu'elles n'étoient, ou que le nom ſeul de Scanderbeg leur fît peur, dès qu'ils virent approcher ſes vaiſſeaux ils leverent le ſiege de Bari & ſe retirerent à dix lieuës de là. Leur retraite ayant mis Ferdinand en liberté de ſortir de la Ville, il courut avec empreſſement au devant de Scanderbeg. Il eſt aiſé de ſe repreſenter ce qui ſe paſſa entre ces deux Princes à leur premiere entrevûë; leurs embraſſemens, leurs tranſports de joïe, les remercimens mutuels qu'ils ſe firent l'un à l'autre, Scanderbeg à Ferdinand des aſſiſtances genereuſes & & de tous les témoignages d'amitié qu'il avoit reçûs d'Alphonſe ſon pere; Ferdinand à Scanderbeg de venir à ſon ſecours dans un temps où ſes forces & ſa préſence étoient ſi neceſſaires en Epire. Après ces premieres civilitez ils s'acheminerent enſemble vers Bari. La curioſité ordinaire qu'on a de voir un Prince étranger & d'une grande réputation, avoit tiré tout le peuple hors des murailles, & au moment que Scanderbeg parut on entendit l'air retentir d'acclamations de joïe, au bruit deſquelles & de celui de toute l'artillerie il entra dans la Ville. Les premiers jours ſe paſſerent en réjoüiſſances, après quoi on tint un Conſeil de guerre où ſe trouverent avec Ferdinand & Scanderbeg les principaux Chefs de leurs troupes. Il y fut deliberé ſi l'on ſejourneroit aux environs de Bari, ou ſi l'on marcheroit vers l'Abruzze pour en ouvrir les paſſages aux troupes confederées que Ferdinand attendoit & après la jonction faite aller tous enſemble chercher l'ennemi. Ce dernier ſentiment prévalut, il y eut ordre à tout le monde de ſe tenir prêt pour la marche, & à chaque ſoldat en particulier de ſe fournir de vivres pour cinq jours. On laiſſa un bon corps de troupes dans la Ville ; toutes les autres Italiennes & Albanoiſes, les deux Princes à leur tête, ſe mirent en chemin. Les ennemis, qui ne ſçurent rien de leur marche, quoiqu'ils euſſent paſſé fort près d'eux à la faveur des tenebres & du ſilence, ne ſe mirent pas en devoir de les arrêter. Ayant donc gagné l'Abruzze à petit bruit, ils fondirent inopinément ſur tous ceux qui en gardoient les paſſages, tuerent les uns, chaſſerent les autres, en firent pluſieurs priſonniers, & par ce moyen ouvrirent les chemins aux troupes des alliez qui étoient conduites par Frederic Duc d'Urbin, & Alexandre Sforce. Tout étant ainſi réüni en une ſeule armée, on alla camper proche d'Urſare, petite ville de la Poüille qui tenoit encore pour Ferdinand. Mais comme on eut avis que le Comte Picinin ſe rapprochoit de Bari, & qu'il étoit de la derniere importance de ſauver cette Place, ce qui ne ſe pouvoit faire ſans y envoïer un gros corps de troupes qui la couvrît, Scanderbeg ſe chargea de cette expedition, & y marcha avec les Albanois. Il n'y fut pas arrivé que Picinin ſe préſenta à lui avec ſes troupes, toutefois il n'y eut point d'action generale, & tout le jour ſe paſſa en eſcarmouches & en quelques attaques legeres, où l'avantage demeura toûjours aux Albanois quoique fort inferieurs en nombre. Picinin, qui prévoïoit qu'il ne pourroit pas éviter le combat, & qui en craignoit l'iſſuë, s'avança à la tête de ſes gens, & demanda à parler à Scanderbeg. Il n'eut pas de peine à le tirer des rangs, & Scanderbeg le joignit ſur l'heure pour ſçavoir ce qu'il ſouhaitoit. Les deux chefs ſéparez ainſi de leurs troupes, choiſirent un lieu également diſtant des deux armées, découvert de tous côtez, & tout-à-fait impraticable pour des embuches, & ce fut là qu'ils eurent un pourparler. Quand ils s'aborderent, & que le Comte Picinin vit de près Scanderbeg tel qu'il étoit, d'une taille haute & robuſte, l'air martial, le teint baſanné, deux groſſes mouſtaches retrouſſez, vêtu & armé à la Turque, il parut un peu entrepris, & fut quelque temps ſans lui rien dire, le conſiderant depuis la tête juſqu'aux pieds. Mais ce qui le ſurprit davantage, c'eſt que Scanderbeg s'étant approché de lui, qui étoit un fort petit homme, le prit par le milieu du corps, l'éleva en l'air, le baiſa comme un enfant, puis le remit doucement à terre. Le Comte lui déclara d'abord en general qu'il avoit pris des meſures pour aſſeurer le Roïaume de Naples à Ferdinand, & pour obliger le Prince d'Anjou & les François de ſe retirer; que cette affaire demandoit un long entretien, mais que la nuit qui approchoit ne leur laiſſant pas le temps, il falloit remettre la partie au lendemain; que s'il vouloit qu'ils euſſent cette conference, il n'y avoit qu'à demeurer d'accord du lieu, de l'heure, & du nombre d'hommes qu'ils ameneroient chacun de leur côté: mais qu'en attendant il étoit à propos qu'il y eut ſuſpenſion d'armes, & qu'il eſperoit que cette courte tréve ſeroit ſuivie d'une concorde ſtable & conſtante des deux partis. Il n'étoit pas difficile à un Italien fourbe & artificieux d'en impoſer à un Prince plein de franchiſe & de candeur. Scanderbeg qui ne ſe défioit de rien, partit le lendemain matin de Bari, accompagné de ſept cavaliers ſeulement, ſelon qu'il en étoit convenu avec le Comte, & marcha droit au rendez vous. Il rencontra en chemin un homme du camp ennemi qui venoit l'avertir qu'il ſe gardât bien de paſſer outre; que le lieu marqué pour l'entrevûë étoit environné d'embuſcades qu'on lui avoit dreſſées, & que s'il pouſſoit juſques-là, il ne pouvoit pas éviter de tomber entre les mains de ſes ennemis, vif ou mort. On ne ſçait pas bien ſeurement de qui lui vint cet avis, mais il y a apparence, comme quelques uns l'ont crû, que ce fut de la part d'un Officier Albanois nommé Zacharie Groppe qui ſervoit alors les François, & qu'aïant eu le vent du noir complot formé contre ſon Prince, il ſe crut obligé de l'en informer. Quoi qu'il en ſoit, Scanderbeg aïant envoïé quelques pelotons de cavalerie reconnoître les lieux, ils trouverent que tout ſe rapportoit à l'avis qu'on lui avoit donné, & vinrent lui en rendre compte. Il déteſta la perfidie de Picinin, le fit ſçavoir aux Officiers de ſes troupes qui l'eurent en horreur comme lui, & d'un commun accord il fut arrêté que dès le lendemain on iroit chercher ce traître pour lui faire porter la peine de ſa mechanceté. Ce n'eut pas été une petite affaire pour Picinin que d'avoir à ſoutenir le choc d'une armée dont le chef étoit plein de reſſentiment contre lui, les ſoldats auſſi indignez & plus animez encore que le Chef. Il fit prudemment de ſe retirer, & de le faire dès l'entrée de la nuit, de peur que l'impatience ne prît à Scanderbeg, & qu'il n'attendît pas le jour pour ſe venger. Il ſe tint néanmoins en repos durant la nuit. Le lendemain matin aïant tout diſpoſé pour le combat, & étant prêt à marcher, il apprit que les ennemis avoient décampé, & qu'ils tiroient droit à Nocere, ils avoient trop d'avance ſur lui pour les atteindre, & il jugea qu'il valoit mieux remener ſon armée à Urſare, où Ferdinand l'attendoit toûjours avec toutes les forces Italiennes.

Urſare n'étant éloigné de Nocere que de trois lieux, les deux armées ſe trouverent fort proches l'une de l'autre, quoique la Ville de Troïe & le Mont Segian fuſſent entre deux. Picinin qui comprit d'abord combien il étoit important de s'emparer de cette montagne, & l'avantage qu'il en pourroit tirer pour le ſuccès du combat, ſe hâta d'y conduire ſes troupes ; mais en arrivant il trouva qu'elle étoit déja occupée par Scanderbeg. Il eut du chagrin & parut fort déconcerté de ſe voir ainſi prévenu par l'ennemi, & on dit que dès-lors il perdit toute eſperance de remporter la victoire. Il ne laiſſa pas de ranger ſon armée avec autant d'intelligence qu'on en devoit attendre d'un homme qui joignoit au genie qu'il avoit pour la guerre une longue experience. Il mit toute ſon artillerie à la tête du corps de bataille qui étoit ſur trois lignes. Les arquebuſiers & les arbaleſtriers formoient la premiere, entre-mêlez d'un grand nombre de piquiers ; la ſeconde étoit compoſée de toute l'infanterie Napolitaine & Apulienne, & la derniere des Génois & des Calabrois qui faiſoient comme l'arriere garde ; ſur les aîles étoit toute la cavalerie, les François à la droite & les Italiens à la gauche. Du côté de Ferdinand & de Scanderbeg il n'y avoit que deux lignes au corps de bataille, & toutes d'infanterie, tant Italiens que d'Albanois. La cavalerie Italienne où étoit Ferdinand formoit l'aîle gauche, l'Albanoiſe compoſée de Dibriens & de Macedoniens étoit à la droite, Moïſe commandoit les premiers, Givriſe les autres. On ne fut pas long-temps à s'obſerver. L'armée de Ferdinand & de Scanderbeg attaqua d'abord celle des ennemis, pouſſant à eux bruſquement, & avec un bruit effroïable tant de voix humaines, que d'inſtrumens de guerre & d'armes à feu. L'impetuoſité du choc ne laiſſa pas à leur canon le temps de tirer, & le grand bruit aïant effarouché les chevaux de l'artillerie, ils ſe renverſerent ſur leur gauche, emportez par la peur, & la mirent fort en déſordre. Bien-toſt après elle fut rompuë entierement par Moïſe & Givriſe qui la chargerent vivement, & la contraignirent de lâcher le pied. Ferdinand de ſon côté donnant ſur la droite n'y trouva gueres plus de réſiſtance qu'à la gauche, & la fit plier en fort peu de temps. Le fort du combat fut aux deux corps de bataille, l'un deſquels avoit Scanderbeg à la tête, l'autre le Prince d'Anjou & le Comte Picinin, & la victoire y fut long temps diſputée. Mais enfin deux choſes la firent perdre aux ennemis, l'une que leurs flancs étant découverts par la fuite de leur cavalerie, ils ſe trouverent enveloppez de tous côtez; l'autre que Ferdinand & Moyſe, après avoir pourſuivi quelque temps les fuïards, vinrent retomber ſur les Génois & les Calabrois qui faiſoient l'arriere garde, & que ceux-ci voulant s'appuïer du corps de bataille, s'y jetterent avec tant de précipitation & de fraïeur, qu'ils troublerent les rangs, & nuiſirent bien plus à leurs gens qu'ils ne leur ſervirent; juſques-là même qu'il fallut tourner les armes contre eux & les repouſſer comme des ennemis. La perte que firent les vaincus fut de quatre mille hommes qui demeurerent ſur la place, de mille autres qui furent faits priſonniers, & de vingt-cinq drapeaux qu'on leur prit; les vainqueurs n'y perdirent en tout que mille hommes. L'hiſtoire ne dit pas par quelles actions ſe diſtingua le Comte Picinin. Il falloit cependant qu'elles fuſſent bien remarquables, puiſque long-temps après le combat Scanderbeg ne ceſſoit de le loüer de ſa préſence d'eſprit & de ſa valeur. Après ſa défaite il fut quelques mois à errer par l'Italie, juſqu'à ce qu'enfin ſe laſſant de ſe voir ſans fortune & ſans emploi, il fit ſa paix avec Ferdinand, & le pria de le recevoir à ſa Cour. Mais il trouva un abîme affreux où il cherchoit un azile. Ferdinand, qui feignoit d'être bien reconcilié avec lui, le reçût en effet, & après lui avoir fait quelque temps aſſez bon viſage, il donna ordre qu'on le renfermât dans une priſon, où peu de temps après il le fit mourir. Quant au Prince d'Anjou on le pourſuivit long-temps, & il couroit riſque de tomber entre les mains de ſes ennemis, ſi les Troïens ne l'euſſent reçû dans leur Ville. Il y fit peu de ſéjour, & dès qu'il eut trouvé le moyen d'en ſortir avec quelque ſeureté, il ſe retira à Genes. Ferdinand après la défaite de ſes ennemis marcha droit à Naples avec Scanderbeg, & cette Ville n'étant pas en état de tenir contre une armée victorieuſe, il y fut reçû & reconnu pour Roi. Toutes les autres places du Roïaume ſuivirent l'exemple de la Capitale, & il n'eut qu'à ſe préſenter pour s'en faire ouvrir les portes. Reſtoit une ſeule Ville de la Poüille nommée Trane, qui refuſoit encore de ſe ſoûmettre. Elle avoit pour Gouverneur un Sicilien nommé Fuſian, qui y avoit été mis de la main de Ferdinand avant que le Prince d'Anjou vînt lui diſputer la Couronne. Ce Gouverneur voïant tout le Roïaume bouleverſé par les armes des François, & ne croïant pas que Ferdinand dépoüillé de ſes Etats pût jamais retirer cette Place de ſes mains, ſongea à s'y établir & à s'en faire une petite Souveraineté. Il eut ſoin de la fortifier & de la bien munir, en gagna la garniſon, y admit quantité d'avanturiers & de vagabonds qui vinrent s'offrir à lui, attirez par ſes pro-

meſſes & par la licence qu'il leur donnoit de piller tout le païs d'alentour. Se confiant donc en la force de la Place, & en la multitude de ceux qui pouvoient la défendre, il ſe mocquoit de toutes les ſommations qu'on lui faiſoit, & il falloit une armée & un ſiége dans les formes pour le réduire. Scanderbeg entreprit d'en venir à bout à moins de frais. Il s'approcha de Trane avec une troupe de gens choiſis, dont la meilleure partie eut ordre de ſe tenir cachée, & de ne le venir joindre que quand il les appelleroit. Lui avec peu de ſuite avança juſqu'à une porte de la Ville, & demanda à parler au Gouverneur, comme aïant des propoſitions très-avantageuſes à lui faire de la part de Ferdinand. Le Gouverneur ſortit avec autant d'hommes à peu près qu'il en voïoit autour de Scanderbeg. Après s'être ſaluez, Scanderbeg le tira à l'écart, lui fit voir le danger qu'il couroit de perdre la liberté, & peut-être la vie, s'il s'opiniâtroit à tenir plus long temps, lui promit de grandes recompenſes & des emplois conſiderables s'il ſe rendoit de bonne grace & ſans attendre qu'il y fût forcé; tout cela en ſe promenant toûjours avec lui, ſuivant que le terrein ſembloit le conduire, & s'acheminant peu à peu vers le lieu où les Albanois l'attendoient. Fuſian fut quelque temps à feindre qu'il ne pouvoit entendre à aucun accommodement, perſuadé que plus il ſe rendroit difficile, plus la compoſition qu'il obtiendroit des Princes ſeroit avantageuſe. Scanderbeg irrité de ſon obſtination le prit au collet, & aïant crié, à moi, à l'heure même ſes gens qui étoient en embuſcade accoururent à lui au grand galop & enleverent le Gouverneur. Alors il fallut neceſſairement conſentir à tout ce que Scanderbeg lui demandoit, livrer la Place & y recevoir garniſon au nom de Ferdinand. Cela étant fait, Fuſian s'embarqua pour repaſſer en Sicile, & Scanderbeg alla rejoindre Ferdinand, qui témoigna ne lui être pas moins obligé de la réduction de Trane, que de la grande victoire qu'il lui avoit aidé à remporter.

Il y avoit déja près d'un an que Scanderbeg étoit en Italie, lorſqu'il reçut avis que Mahomet avoit repris le deſſein de lui faire la guerre, & que grand nombre de troupes Ottomanes avoient ordre de ſe tenir prêtes à marcher contre lui. Cela lui fit hâter ſon retour en Albanie ; & pendant qu'il ſe diſpoſoit à partir, il crut devoir en informer le Pape & le Duc de Milan.

L'un & l'autre lui envoïa une Ambaſſade ſolemnelle, pour le feliciter de l'heureux ſuccès de ſon expedition, & pour lui marquer le gré qu'ils lui en ſçavoient par de grands preſens qu'on lui fit de leur part. Ceux du Pape conſiſtoient en argent, en titres d'honneur & prérogatives pour quelques Egliſes d'Albanie, quantité de Reliques & d'Indulgences. Mais par deſſus cela l'Ambaſſadeur du Saint Pere avoit ordre de lui déclarer que le deſſein de Sa Sainteté étoit de paſſer elle-même en Epire à la tête de la Croiſade qui ſe formoit, & qu'auſſi-toſt qu'elle y ſeroit arrivée, elle vouloit le couronner Roi d'Epire, de Macedoine, de Thrace, de Romanie, & le nommer Generaliſſime des armées Chrétiennes qui agiroient contre les Turcs. Ferdinand de ſon côté n'eut garde de ſe laiſſer ſurpaſſer en reconnoiſſance & en generoſité. Il lui fit, en préſence de toute ſa Cour & des Chefs de ſon armée, des remercimens ſolemnels & ornez de tous les éloges qui étoient dûs à ſon mérite ; à quoi il ajouta des ſommes conſiderables avec pluſieurs chevaux & armes de prix, qu'il le pria d'accepter. Non content de cela il lui ceda en toute proprieté la Ville de Trane, celle de Siponte ſituée au pied du Mont Gargan, & enfin celle de S. Jean le Rond. La donation qu'il lui en fit, portoit expreſſement qu'il vouloit que ces Villes & tout leur territoire fuſſent à lui & à ſes heritiers à perpetuité, ſans que perſonne eût droit de les troubler dans leur poſſeſſion, dequoi il lui fit expedier des Lettres Patentes. L'acte étoit ſi authentique, qu'on ne s'aviſa jamais d'y former la moindre oppoſition. Bien au contraire, lorſqu'après la mort de Scanderbeg le Prince Jean ſon fils, qui étoit encore fort jeune, ſe retira dans la Poüille, on le mit en poſſeſſion de ces Villes, & de toutes les terres qui en dépendoient, & ce fut le ſeul bien qui reſtât à la maiſon des Caſtriots, quand à quelque temps de là la conquête de toute l'Albanie faite par les Turcs, les obligea de ſe fixer & de s'établir en Italie. Ferdinand ſe croïoit ſi redevable à Scanderbeg, que dans tous les remercimens qu'il lui fit, & en public & en particulier, il l'appella toûjours ſon pere, & jamais depuis il ne ceſſa de lui donner ce nom. Il eut été à ſouhaiter ſeulement, qu'en contractant une union ſi étroite avec lui, il en eût pris le naturel & les mœurs. Mais autant que Scanderbeg étoit liberal, humain, populaire, pieux, attaché & ſoûmis au Vicaire de JESUS-CHRIST, autant

Ferdinand ſe montra-t'il avare, cruel, fier, impie, rebelle à l'autorité des Papes, & plein de mépris pour leur dignité. Il eſt certain que le Saint Siege emploïa plus de neuf cens mille écus d'or pour favoriſer ſes prétentions & fortifier ſon parti. Cependant loin d'en être l'appui, il ne chercha qu'à le renverſer par des guerres ſouvent réïterées, par des uſurpations criantes, par tous les efforts qu'il fit pour porter divers Princes Chrétiens à s'en détacher, & à faire ſchiſme comme lui; de ſorte qu'après avoir patienté long-temps, il fallut enfin en venir aux dernieres extrémitez & l'excommunier. Cette juſte punition que l'Egliſe avoit tant differée, fut ſuivie quelque temps après d'une autre bien plus terrible, dont la main de Dieu le frappa pour venger ſes impietez. Car étant tombé en apoplexie, il mourut non ſeulement ſans s'être fait relever des Cenſures Eccleſiaſtiques, mais même ſans Confeſſion, & qui plus eſt ſans donner la moindre marque de pénitence. Avec un ſi mauvais cœur il eſt aſſez probable que dans tout ce qu'il fit pour Scanderbeg, il y avoit plus de politique que de gratitude. Ses ennemis n'étoient pas ſi abbatus qu'ils ne puſſent ſe relever, & faire encore de nouvelles tentatives, &

pour ſe fortifier contr'eux il ne pouvoit mieux faire que de s'attacher par de grands bienfaits un Prince qui l'avoit ſervi ſi utilement. Quoi qu'il en ſoit, ſi Scanderbeg lui rendit de grands ſervices, il en reçût de grandes recompenſes, encore qu'il les cherchât moins que l'honneur & la réputation de ſes armes. Après avoir pris congé de lui, il mena ſon armée à Trane où elle trouva des galeres & des navires qui l'attendoient pour repaſſer en Epire. Il s'embarqua avec ſes troupes, & étant arrivé à Duras en fort peu de jours, il ſe rendit de là à Croïe, & ſon retour fut auſſi agréable à tout le païs, que ſa préſence commençoit à y devenir neceſſaire.

Fin du quatriéme Livre.

HISTOIRE
DE
SCANDERBEG
ROY D'ALBANIE.

LIVRE CINQUIÉME.

TANDIS que Scanderbeg emploïoit ſes forces pour rétablir & affermir ſur le Trône un Roi ſon allié, Mahomet de ſon côté continuoit de faire de nouvelles conquêtes, toûjours heureux dans ſes entrepriſes, & d'autant plus redoutable à ſes ennemis, qu'il n'y avoit point de puiſſance qui pût lui réſiſter. Outre la priſe d'Athenes qui s'étoit renduë à Omar l'un de ſes Generaux, il avoit conquis la ville de Synope, ſituée ſur le Pont Euxin, & celebre par la naiſſance de Mithridate, enſuite emporté Caſtamene qui appartenoit comme la premiere au Prince Iſmaël. Quelque temps après il tourna ſes armes contre David Empereur de Trebiſonde, iſſu de la Maiſon des Comnenes, & contraignit ce Prince infortuné de lui ceder ſes Etats & de ſe livrer entre ſes mains avec toute ſa famille. mais au lieu de l'équivalent qu'il lui avoit promis pour l'Empire dont il le dépoüilloit, à peine quelques mois furent-ils écoulez qu'il le fit mourir avec ſa femme & ſes enfans, ſe croïant quitte de ſa parole quand il ſe ſeroit défait de ceux à qui il l'avoit donnée avec ſerment. Il força depuis l'Iſthme de Corinthe, & ſoûmit à ſon obéïſſance tout le Peloponeſe, enlevant par là aux Paléologues tout ce qui leur reſtoit de l'Empire de la Grece. Uſumcaſſan Roi de Perſe, qui avoit pris les armes contre lui, couroit riſque d'avoir le même ſort que les Paléologues & le Trebiſontin, ſi voïant Mahomet entrer dans ſes Etats avec une puiſſante armée, il ne s'étoit hâté de lui demander la paix, & de la racheter de la perte de Corioum, Place conſiderable de l'Armenie qu'il lui abandonna. Il eſt étrange que tout pliant & faiſant joug devant lui, le ſeul Scanderbeg oſât lever la tête contre un vainqueur ſi formidable ; & loin de le rechercher de quelque accommodement, ne ceſſât de l'affronter par de nouvelles hoſtilitez.

Mais il n'eſt pas moins ſurprenant que Mahomet differât plus long-temps d'envoïer contre lui toutes ſes forces pour s'ôter de deſſus les bras un ennemi, qui, quoique fort près de lui, & comme à ſes portes, entreprenoit de mettre des bornes à ſes triomphes, & de lui diſputer le titre d'invincible. Cependant le parti que prit le Sultan fut de le faire attaquer ſucceſſivement par pluſieurs Generaux, qui vaincus l'un après l'autre ne firent qu'aguerrir les troupes Albanoiſes, & accroître la gloire de leur Chef.

Le premier qu'envoïa Mahomet fut le Sanjac Sinam dont nous avons parlé au livre précedent. Il ne lui donna que vingt mille hommes, parce qu'on l'avoit aſſeuré que Scanderbeg ne ſe tenoit point ſur ſes gardes, & qu'étant pris au dépourvû, ce nombre ſuffiroit pour vaincre tout ce qu'il pouvoit raſſembler avec précipitation, & pour s'emparer de ſon païs. Quelque diligence que fît le Sanjac, les avis de ſa marche prévinrent ſon arrivée de pluſieurs jours, & donnerent le loiſir à Scanderbeg de former un corps de huit mille hommes, avec lequel il alla au-devant de l'ennemi. Il marcha de nuit & à petit bruit, gagna la montagne de Mocrée par où les

Turcs devoient paſſer pour entrer en Albanie, & ſçût ſi bien ſe couvrir qu'ils n'eurent pas ſeulement le moindre ſoupçon de ſon embuſcade avant qu'il parût pour les combattre. La ſurpriſe d'une attaque imprévûë jetta une confuſion parmi eux, qui fut bien-tôt ſuivie d'une entiere défaite. Il y perit plus des deux tiers de leur armée, qui demeurerent ſur le champ de bataille ; tous leurs bagages furent la proïe du vainqueur, tous leurs étendards les monumens de ſa victoire ; Sinam prit la fuite avec le reſte de ſes combattans, & comme tous n'étoient pas aſſez bien montez pour fuir auſſi vîte que lui, pluſieurs furent faits priſonniers. Il y en eut bon nombre qui donnerent de groſſes ſommes pour ſe racheter. Scanderbeg qui ne vouloit pour ſon partage que la gloire de cette action, fit diſtribuer à ſon armée le prix de leur rançon, & tout le butin qu'on avoit fait.

Aſſemberg autre General Turc, dépêché par Mahomet incontinent après la défaite de Sinam avec un corps de trente mille hommes, n'eut pas une meilleure fortune que ſon predeceſſeur. A peine eut-il mis le pied dans l'Albanie, que Scanderbeg tombant ſur lui, tailla en pieces une partie de ſon armée, & contraignit le reſte de ſe ſauver. Non que cette ſeconde victoire ne fut plus long-temps diſputée que la premiere ; car Aſſemberg enragé de ſe voir ſi mal mené par une armée fort inferieure à la ſienne, aima mieux voir perir tous ſes gardes à ſes côtez, que de leur permettre de ſe retirer ou de leur en donner l'exemple. Rien ne put vaincre une telle opiniâtreté, que la crainte qu'il eut de tomber entre les mains de ſes ennemis, ſon cheval aïant été bleſſé, & lui percé d'un coup de fleche au bras droit, ce qui lui ôtoit la liberté de ſe ſervir de ſes armes. Il ſe déroba donc au combat le plus ſecretement qu'il put, & après avoir couru aſſez long-temps s'arrêta avec quelques hommes qui le ſuivoient dans une forêt fort épaiſſe à cinq quarts de lieuës ou environ du camp des Chrétiens. Peu d'heures après des cavaliers Albanois qui pourſuivoient les fuïards le découvrirent, & s'étant imaginé que la foreſt étoit pleine de troupes, ils coururent en donner avis à Scanderbeg, & lui firent entendre que les ennemis leur avoient paru en trop grand nombre pour ſe hazarder de les charger. Scanderbeg ſur ce rapport y marcha incontinent avec toute ſa Gendarmerie. A ſon approche les Turcs interdits & effraïez ſe demandoient les uns aux autres quel parti ils prendroient. Quel parti, dit Aſſemberg ! Point d'autre que d'aller à pied & ſans armes implorer la clemence du vainqueur. S'étant donc mis à leur tête il va au devant du Prince victorieux ; s'approche de lui, & portant la main ſur les resnes de ſon cheval : *Où vas-tu*, lui dit-il, *Scanderbeg, & à qui en veux-tu ? Crois-tu que toute la gloire conſiſte à remporter des victoires ſanglantes ? Laiſſe-toi vaincre une fois aux ſoumiſſions & aux prieres d'un ennemi abbatu à tes pieds, & les triomphes de la clemence te feront plus d'honneur que ceux de tes armes.* Scanderbeg touché de voir ce Turc humilié, ſuppliant & encore tout en ſang de la bleſſure qu'il avoit reçûe au combat, lui promit de lui faire bon quartier & à ceux de ſa ſuite. En effet après les avoir ramenez à ſon camp, & fait panſer les bleſſez, il les fit conduire en un lieu de ſeureté, où rien ne leur manqua de tout ce qui pouvoit adoucir leur captivité.

A peine Scanderbeg ſe fut-il rapproché de Croïe avec ſes troupes, qu'il apprit qu'une troiſiéme armée des Infideles, commandée par un nommé Juſſumbeg, étoit arrivée en Macedoine, & ſe diſpoſoit à entrer en Albanie. Il en

fut d'autant plus ſurpris, que ce nouvel ennemi n'aïant que dix-huit mille hommes, il ne comprenoit pas ſur quoi fondé il pouvoit ſe promettre de remporter quelque avantage, après la défaite d'Aſſemberg qui en avoit trente mille ; outre qu'il devoit s'attendre de trouver les Albanois pleins de réſolution & de confiance, & tout boüillans encore de cette ardeur martiale qui venoit de leur faire gagner deux grandes batailles. Scanderbeg fut ſi piqué de ſa temerité, qu'il ne voulut pas même qu'il eût l'honneur de mettre le pied dans l'Epire, comme ceux qui étoient venus avant lui, & marcha droit à Scopie Capitale de la Macedoine où Juſſumbeg faiſoit repoſer ſes troupes. La démarche étoit hardie, car s'il étoit vaincu, il n'y avoit pas moyen de ſe retirer du milieu d'un païs ennemi ſans la ruine entiere de ſon armée, & quoique vainqueur il ne pouvoit jamais y trouver de ſeureté. Auſſi Juſſumbeg ne s'attendoit-il gueres à être prévenu & attaqué. A peine en pouvoit-il croire à ſes yeux ; plus il trouvoit de hardieſſe en ſon ennemi, plus ſon trouble & ſa fraïeur augmentoient. Ses troupes, qui s'en apperçûrent, perdirent bien-toſt cœur comme lui, & tous enſemble entraînez par la même épouvante, ne ſongerent qu'à éviter le peril par une fuite précipitée. Il n'y en eut que trois cens d'entr'eux qui préferant l'honneur à la vie, aimerent mieux mourir les armes à la main que d'avoir à eſſuyer la honte & le reproche d'une ſi grande lâcheté. Ce nombre de morts joints à ceux qui furent tuez dans la pourſuite, alloit à plus de deux mille ; mais le carnage eût été bien plus grand ſi le Prince qui craignoit que les païſans ne ſe jettaſſent ſur ſes gens quand ils les trouveroient diſperſez, n'eut fait ſonner la retraite & rappellé tout le monde au camp. Juſſumbeg échapé de ce peril eſſaïa de rallier ſes troupes pour dreſſer des embuches aux Albanois, où il croïoit pouvoir les attirer, mais les Turcs n'y voulurent point entendre, & l'épreuve qu'ils venoient de faire de la valeur de Scanderbeg, quoique peu conſiderable, ne laiſſa pas de leur faire ſentir qu'il étoit trop perilleux pour eux de s'y joüer.

A quelque malheur qu'on puiſſe attribuer la défaite d'une armée, il ſe trouve toûjours des gens qui veulent que celui qui la commandoit ait tort, & qui en tirent la preuve des fautes qu'ils relevent & qu'ils lui imputent ; quelquefois par une critique maligne, ſouvent auſſi par vanité, & pour inſinuer que s'ils

euſſent été en ſa place, la conduite qu'ils auroient tenuë n'eût pas manqué d'être ſuivi d'un meilleur ſuccès. Tel étoit le caractere d'un certain Carazabeg, homme d'un âge fort avancé, d'une expérience conſommée, & auſſi conſideré de Mahomet pour le merite de ſes ſervices, qu'il étoit eſtimé d'Amurat. Ce vieux guerrier jaloux de la gloire de Scanderbeg, & perſuadé que les victoires qu'il remportoit étoient moins dûës à ſa valeur & à ſa capacité, qu'à la foibleſſe & au peu d'habileté des Chefs qu'on luy oppoſoit, pria Mahomet de l'envoyer contre l'Albanois, & luy déclara qu'avec trente mille hommes il ſe faiſoit fort d'abbattre bien-toſt l'orgüeil d'un ſi fier ennemi. Pour obtenir du Sultan ce qu'il luy demandoit, il affecta de paroître plein de zele pour la gloire de ſon nom & de ſes armes. *Quelle indignité*, lui diſoit il, *qu'un malheureux brigand triomphe de la puiſſance du plus grand Monarque du monde, & arrête le cours de ſes victoires ! Non, Seigneur, il ne faut pas ſouffrir plus long-temps un tel opprobre ; & pour moy je vous avoüe que j'en ai un ſi cruel dépit, que je ſuis réſolu de périr ou de vous venger. Mettez-moi les armes à la main, & tout de ce pas je cours au combat pomr effacer votre honte* *ou pour me délvrer de ma peine.* Mahomet le prit au mot, & voulut abſolument qu'outre les trente mille hommes qu'il lui avoit demandé, & dont il lui laiſſa le choix, il en prît encore dix mille autres, ſur la valeur deſquels il faiſoit grand fond. Avec cette puiſſante armée Carazabeg prend le chemin de l'Albanie, & Scanderbeg averti de ſa marche ſe diſpoſa à le recevoir avec ſa réſolution ordinaire. Il avoüa cependant, que n'eût été l'âge décrepit de ce nouvel ennemi, il l'auroit plus apprehendé luy ſeul que toutes les troupes qui l'accompagnoient. Il le connoiſſoit depuis longtemps, & n'avoit pas oublié qu'aux premieres campagnes qu'il avoit faites avec luy en Aſie, où ils ne ſe quittoient point l'un l'autre, & logeoient toûjours ſous une même tente, Carazabeg s'étoit ſignalé par divers exploits qui lui avoient acquis la reputation de l'nn des meilleurs guerriers de l'Empire Ottoman. Auſſi ne ſe contenta-t'il pas de ne mener contre lui que l'armée qui avoit combattu Aſſemberg, mais l'aïant renforcée de quantité de nouvelles troupes, il la conduiſit dans la Dibre, où il avoit deſſein d'attendre l'ennemi. Là, après avoir campé ſes troupes, & pris tous les avantages qu'il pouvoit tirer d'un païs

couvert & montueux, il détacha deux mille hommes qu'il fit avancer juſques ſur les confins des Triballiens, par où Carazabeg devoit entrer en Epire. Il les répandit dans les montagnes par pluſieurs pelotons, de peur que s'ils étoient tous enſemble ils ne fuſſent découverts, ſon deſſein étant d'enfermer l'ennemi entr'eux & luy, & de le prendre à ſon avantage. Carazabeg de ſon côté aïant fait camper le gros de ſon armée en un certain lieu de la Macedoine nommé Chieri, fit marcher quatre mille chevaux par les montagnes pour s'en ouvrir les paſſages, & tomber inopinément ſur les Albanois. Scanderbeg averti de ce mouvement attendit qu'ils fuſſent paſſez, & les aïant fait charger vivement, la plûpart demeurerent ſur la place, les autres s'enfuïrent à toute bride, & porterent au General Turc la nouvelle de leur déſaſtre. Etant vieux & infirme, le courage commença à luy manquer comme les forces. Non qu'il comptât pour beaucoup la perte qu'il venoit de faire, mais parce qu'il déſeſperoit de vaincre ſon ennemi que par ſurpriſe, & qu'il luy trouvoit trop de vigilance & d'activité pour ſe laiſſer ſurprendre. Ne ſçachant donc à quel deſſein ſe fixer, ou de continuer ſon chemin vers l'Albanie, ou de retourner à Conſtantinople pour revenir au printemps ; car la ſaiſon étoit déja fort avancée, & l'hyver approchoit ; après bien des incertitudes & des déliberations, il conclut enfin à aller chercher l'ennemi & luy preſenter le combat. Cette réſolution priſe, il marcha deux jours de ſuite, & le ſecond s'étant trouvé ſur le ſoir dans une grande plaine appellée Livad, il paſſa toute la nuit à reconnoître le terrein & à ranger ſes troupes. Le lendemain de grand matin il dépêcha un Herault à Scanderbeg pour le défier au combat, avec ordre de luy dire que l'honneur demandoit que l'action ſe paſsât au grand jour, afin qu'on ne pût reprocher au vainqueur d'avoir dérobé la victoire en brigand, plûtoſt que de l'avoir remportée en brave & genereux guerrier. Scanderbeg accepta le défi ſans balancer, & chargea le Herault de donner parole de ſa part à la Vieille, qu'elle auroit bien-tôt de ſes nouvelles. C'eſt le nom qu'il avoit coûtume de donner à Carazabeg par dériſion, ſans qu'on ſçache pourquoi ; ſi ce n'eſt peut-être que lorſque le Turc étoit plus jeune il lui eût trouvé l'air & la voix d'une femme, où le viſage ridé & ſans poil comme une vieille. Sa marche fut ſi prompte qu'il arriva à la vûë des ennemis preſque auſſitoſt que le Herault eut porté la réponſe. Carazabeg, qui avoit eu plus de temps qu'il ne lui en falloit pour ſe préparer à une grande action, ne ſe trouvoit pas encore dans toute la bonne contenance d'un homme qui attend l'ennemi. Son grand âge le rendoit incertain, irréſolu, peſant d'eſprit comme de corps, & il paroiſſoit qu'il ne ſongeoit qu'à ſe dédire, & à éviter le combat qu'il avoit recherché. Il n'en étoit plus temps, car à peine les armées ſe furent-elles approchées que Scanderbeg fit ſonner la charge. A l'inſtant les Albanois partent de la main, & donnent ſur les Turcs avec leur impetuoſité ordinaire. Ce premier choc fut ſi rude, que ceux-ci paroiſſoient déja fort ébranlez, & il y a grande apparence qu'un ſecond alloit les rompre & les renverſer, ſi le temps ne leur eût été plus favorable que les armes. Il ſurvint tout à coup une ſi groſſe pluye, qu'il fallut neceſſairement ſuſpendre le combat. Les Albanois attendoient à tout moment qu'elle ceſſât pour retourner à la charge. On ne ſçait pas ſi les Turcs étoient dans la même diſpoſition, après avoir éprouvé que le jeu étoit bien rude pour eux. Quoi qu'il en ſoit, la pluye aïant continué trois jours entiers avec la même violence, & tout leur camp ſe trouvant ſi inondé qu'ils avoient eu déja pluſieurs chevaux de noïez, ils furent contraints de ſe retirer ſur des montagnes voiſines pour ſe ſauver de ce danger. Il étoit impoſſible à Scanderbeg d'aller à eux à cauſe des grandes eaux qui lui en fermoient les chemins, mais il eſperoit que lorſqu'elles ſeroient écoulées, les ennemis reviendroient à lui, ou qu'au pis aller il pourroit les joindre. Toutes ſes eſperances furent vaines, Carazabeg qui ſentoit mieux que jamais à quel ennemi il avoit affaire, ne ſongea qu'à s'en éloigner. Il partit de nuit & ſans bruit avec toutes ſes troupes, & marchant à grandes journées vers Conſtantinople, il alla rendre compte au Sultan du mauvais ſuccès de ſon expedition. Il en fut reçû d'abord avec un air chagrin & quelques paroles aſſez rudes. Toutefois peu de temps après, cette rudeſſe ſe changea en loüanges & en careſſes pour avoir ſauvé ſes troupes, & empêché qu'elles ne fuſſent entierement défaites.

Scanderbeg de retour à Croïe avec ſon armée, congedia les milices, envoïa les troupes reglées dans leurs départemens, & paſſa l'hyver fort tranquillement; bien que l'orage qui l'avoit menacé ne fût que ſuſpendu, & qu'il dût s'attendre qu'au printemps prochain Carazabeg reviendroit avec de plus grandes forces, à moins que Mahomet en perſonne ne voulût tenter une entrepriſe où tous ſes Generaux échoüoient. Mais ſoit que ce Monarque méditât de nouveaux deſſeins, dont l'execution lui parût plus importante pour la gloire & l'utilité de ſon Etat que la conquête de l'Albanie; ſoit qu'il craignît que les Princes Chrétiens ne profitaſſent de l'occupation que lui donnoit cette entrepriſe, pour porter la guerre ſur le Danube ou dans l'Archipel; convaincu d'ailleurs par ſes pertes, que de n'emploïer que de foibles armées contre Scanderbeg, c'étoit augmenter ſes triomphes & ſa puiſſance, il eut recours à un autre expedient, qui fut de le rechercher de paix & d'amitié. C'eſt ce qu'il crut devoir faire ouvertement, & ſans s'y prendre par des voïes détournées, ou par de ſourdes negociations, il lui dépêcha Muſtapha l'un des plus grands Seigneurs de ſa Cour, qui eut ordre de lui porter les riches préſens qu'il lui envoïoit, avec la lettre qui ſuit.

MAHOMET BEG-AMIRE, SULTAN DE TOUTES LES PARTIES DU MONDE, DOMINATEUR ET EMPEREUR DE L'ORIENT ET DE L'OCCIDENT; A SCANDERBEG PRINCE DES ALBANOIS ET DES EPIROTES, SALUT.

» Je ne crois pas, mon cher Scanderbeg, qu'il y ait d'amitié plus durable que celle qui a été formée dès l'enfance, & entretenuë par une longue familiarité. C'eſt ce qui fait auſſi que repaſſant dans mon eſprit l'étroite union qu'il y avoit entre nous lorſque vous étiez en ôtage à la Cour d'Amurat mon pere, & joignant à cela les grands & ſignalez ſervices que vous avez rendus à notre Empire & à la maiſon des Ottomans; je ſens renaître dans mon cœur tout le goût & l'attachement que j'avois alors pour vous. Je prens Dieu à temoin que rien ne me ſeroit plus agréable que de vous voir auprès de moi; & de joüir quelque temps de votre préſence. Mais n'allez pas vous imaginer que ſi cela arrivoit il y eût rien à craindre pour vous. Si quelques Chefs de mes troupes ont fait des irruptions & commis des hoſtilitez dans votre païs, ça été ſans mon ordre & comme malgré moi, puiſqu'en effet je l'ai trouvé fort mauvais, & que je n'ai pas été fâché que les victoires que vous remportiez ſur eux, leur fiſſent porter la peine de leur audace & de leur temerité. Mais laiſſons cela, & revenons à notre ancienne amitié, dont le ſouvenir m'eſt ſi cher, que je n'ai point de plus forte paſſion que de la rénoüer par un traité de paix ſincere & inviolable; & de contracter une alliance qui nous uniſſe l'un & l'autre tout le reſte de nos jours par des liens indiſſolubles. Or voici quels pourroient être les articles de notre confederation, auſquels toutefois je ne m'attache qu'autant que vous les approuverez, parce que je ſçai que ce n'eſt point à celui qui demande la paix, d'en preſcrire les conditions. Je demande donc premierement la liberté & ſeureté de paſſage ſur vos terres pour les troupes que j'envoïerai porter la guerre dans le païs des Venitiens; ſecondement que vous me donniez en ôtage le Prince Jean votre fils, que je vous promets d'élever avec le même ſoin & la même tendreſſe que s'il étoit à moi; en dernier lieu, que le commerce ſoit permis à vos ſujets avec les miens, comme aux miens avec les votres, moyennant quoi vous pouvez vous-même venir à ma Cour, où vous trouverez non ſeulement pleine ſeureté, mais encore tout l'honneur qui eſt dû à votre rang. Si vous acceptez ces conditions, je vous engage ma parole Roïale d'entretenir avec vous & avec vos peuples une paix ſtable & fidelle, & d'avoir pour vous en particulier toute

„ la conſideration & toute la bienveillance
„ que vous meritez, & d'empêcher
„ d'orénavant que vôtre païs ne ſoit inquieté
„ ni par mes armes ni par celles
„ d'autrui. De tout ce que nous vous
„ propoſons, ſoit pour les difficultez que
„ vous y trouveriez, ſoit pour les doutes
„ dont vous voudriez être éclairci, vous
„ pouvez vous en rapporter à Muſtapha
„ nôtre Envoyé, & prendre une entiere
„ créance en tout ce qu'il vous dira. Donné
„ en nôtre Ville Imperiale de Conſtantinople,
„ le deuxiéme de May, & de la
„ naiſſance de Jesus l'an mil quatre cens
„ ſoixante & un.

Cette lettre aïant été lûë en plein Conſeil, tous les Seigneurs & les Officiers qui le compoſoient, jugerent que rien n'étoit plus glorieux à Scanderbeg que de voir le plus puiſſant Monarque de l'Univers, aux pieds duquel tomboient tous les jours les Trônes des Empereurs & des Rois, lui demander la paix & ſon amitié. Mais les articles aïant été examinez, & les deux premiers rejettez d'un commun conſentement, toute l'Aſſemblée fut d'avis de s'en tenir au dernier qui concernoit la liberté du commerce, & d'accorder la paix au Sultan à cette ſeule condition. Sur cela fut dreſſée la réponſe qu'on avoit à lui faire, & dont voici la teneur.

GEORGE CASTRIOT DIT SCANDERBEG, PRINCE DES EPIROTES ET DES ALBANOIS, SOLDAT DE JESUS-CHRIST; A MAHOMET SOUVERAIN DES TURCS, SALUT.

Nous avons reçû, Prince très-illuſtre, «
les lettres obligeantes par leſquelles «
vous me faites reſſouvenir de notre ancienne «
amitié, & des conjonctures qui «
l'avoient fait naître. Vous dites que notre «
ſéparation & un long intervalle «
d'années l'aïant aſſoupie, votre deſſein «
eſt de la reveiller & de rétablir une «
parfaite concorde entre-nous par le «
traité de paix & de confederation que «
vous me propoſez. J'en accepte l'offre «
avec plaiſir & avec reconnoiſſance, mais «
non pas à toutes les conditions que «
vous marquez. Car en premier lieu, «
pour ce qui regarde les Venitiens mes «
amis & mes alliez, je ne puis permettre «
qu'on paſſe ſur mes terres pour porter «
la guerre dans leur païs, ſans contrevenir «
ouvertement au traité fait «
avec eux, & ſans trahir la foi que je «
leur ai jurée. Quant au Prince Jean que «
vous demandez en ôtage, pour être «
comme le nœud d'une union plus étroite «
entre-nous, vous jugez bien que la tendreſſe «
d'un pere & d'une mere ſouffriroit «
trop de ſe voir enlever un fils qui »

» eſt encore dans un ſi bas âge, le ſeul que Dieu leur ait donné, & toute leur conſolation; ſans parler que ce ſeroit faire un tort conſiderable à cet enfant que de ne pas l'élever ſelon les mœurs & dans la Religion de ſon païs. Il n'en eſt pas de même du commerce entre vos ſujets & les miens, tout mon Conſeil eſt d'avis que je dois l'accepter, & j'y conſens d'autant plus volontiers, que je ſuis perſuadé que l'une & l'autre nation y trouvera également ſon avantage. Reſte l'invitation que vous me faites d'aller en votre Cour pour renouveller notre connoiſſance par une entrevûë, & reprendre nos anciennes liaiſons. Et c'eſt ſur quoi, Prince très-illuſtre, je ne puis que me loüer de la bonté & de la generoſité de votre cœur. Car de me rendre à Conſtantinople pour y faire quelque ſejour auprès de vous, ni mes occupations ni le gouvernement de mon Etat ne me le permettent point pour le preſent. Vous connoiſſez les Albanois, peuples inquiets & mutins qu'il faut neceſſairement veiller de près & avec toute la roideur d'une autorité abſoluë pour les contenir dans leur devoir. Cependant, loin de renoncer à ce voïage qui me procureroit l'honneur & le plaiſir de vous voir, je ſuis réſolu de l'entreprendre dès que le temps & les conjonctures m'en laiſſeront la liberté. De notre camp le 30 de May, l'an 1461. «

Cette réponſe de Scanderbeg aïant été envoïée à Conſtantinople, on s'attendoit dans tout l'Epire à voir bien-tôt recommencer la guerre, parce qu'il n'y avoit pas d'apparence que Mahomet dût accepter la paix à une ſeule condition de trois qu'il avoit propoſées. Un Monarque ſi redoutable, & dont on ſçavoit que la fierté égaloit la puiſſance, ſe ſoumettre à en paſſer au mot d'un petit Potentat, dont tout le païs n'auroit pas fait la centiéme partie de l'Empire Ottoman, qui auroit jamais pû ſe le perſuader. Cependant fort peu de temps après Muſtapha renvoïé à Croïe par Mahomet, apporta un acte authentique par lequel ce Prince acceptoit la paix à condition ſeulement qu'il y auroit liberté de commerce entre la Turquie & l'Albanie. Pour ôter tout ſujet d'incertitude & de défiance à Scanderbeg, il lui donnoit parole & s'engageoit avec ſerment d'obſerver inviolablement ce traité de pacification, à moins que Scanderbeg ne le violât par de nouvelles hoſtilitez. Il lui demandoit qu'il le fiſt publier inceſſamment dans tout l'Epire, de même que lui de ſon côté le feroit publier dans tous les lieux de ſon obéïſſance, auſſi tôt qu'il en auroit reçû la ratification. De plus il déclaroit qu'il renonçoit à tous les droits qu'il prétendoit avoir ſur l'Albanie, dont il lui cedoit la proprieté, voulant & entendant que perſonne déſormais ne lui en pût diſputer la poſſeſſion, non plus que le titre & la dignité de Roi qu'il lui accordoit, & qu'il lui conſerveroit fidelement tant que Dieu le laiſſeroit en vie. Cet acte étoit ſigné de ſa main, ſcellé de ſon Sceau Imperial, & datté du 22. Juin l'an 1461.

Scanderbeg l'aïant reçû, convoqua tous les grands de ſon roïaume, en préſence deſquels il fut lû & examiné. Tous furent d'avis de le recevoir, le trouvant auſſi glorieux au Prince & à la nation, que favorable à leurs intereſts. Après donc que la paix fut concluë & jurée de part & d'autre, la publication s'en fit dans tous les païs de l'Empire Ottoman & du Roïaume d'Albanie; & la joïe qu'en eurent les Turcs ne fut pas moindre que celle des Albanois. Mahomet en profita pour faire en Grece & en Aſie les expeditions dont j'ai parlé, & pendant l'eſpace de deux ans l'Epire ceſſa d'être inquieté par ſes armes. Mais à peine eut-il executé les deſſeins pour leſquels il avoit menagé cette paix, qu'un corps de ſes troupes qui avoient leurs quartiers ſur les confins de l'Albanie, y fit une irruption conſiderable, en ravagea pluſieurs contrées, & en emmena un très grand butin. Scanderbeg lui en porta ſes plaintes, tant par les lettres qu'il lui écrivit, que par divers Envoïez qu'il lui dépêcha exprès à Conſtantinople. Mahomet ſe contenta de répondre qu'il ne ſçavoit ce que c'étoit, qu'il y pourvoiroit inceſſamment; & feignant d'être fâché contre ceux qui avoient troublé la paix par ces hoſtilitez pour l'avoir fait ſans ordre, il fit rendre une partie de ce qu'ils avoient pillé. Peu de temps après les Turcs tournant tête contre les Venitiens, firent les mêmes courſes & les mêmes dégâts dans quelques terres de leur Domaine, que dans l'Albanie. C'eſt ce qui donna occaſion à la Republique, avec qui Scanderbeg avoit contracté une étroite union, de lui envoïer un Ambaſſadeur nommé Treviſan, pour le réſoudre à rompre avec Mahomet Ce Miniſtre lui repreſenta qu'il pouvoit le faire ſans intereſſer ſon honneur ni ſa conſcience, puiſque Mahomet avoit violé ſi hautement la foi des traitez; qu'il étoit évident que la paix qu'il lui avoit demandée n'étoit proprement qu'une ſuſpenſion d'armes, pour être plus en liberté de ſubjuguer les autres

Princes Chrétiens, ou d'envahir tous leurs Etats ; qu'en effet après avoir ravi injuſtement & uni à ſa Couronne l'Empire de Trébiſonde & tout le Peloponeſe, il ne s'étoit jetté ſur l'Epire que pour engager les Princes de qui ce païs dépendoit, à uſer de repreſailles, & en prendre occaſion de leur déclarer ouvertement la guerre ; qu'il étoit plus ſeur & plus glorieux de le prévenir que d'attendre à le repouſſer lorſqu'il ſe préſenteroit avec toutes ſes forces ; qu'on ſaiſiroit des poſtes avantageux qui lui fermeroient les chemins du païs ; que par le dégât qu'on feroit dans le ſien, on ôteroit à ſes armées le moyen d'y ſubſiſter, & qu'enfin en prenant les armes contre lui, on lui feroit ſentir qu'on ne le craignoit point, & que ſi une telle réſolution ne rabbatoit rien de ſa fierté, toûjours étoit-il certain qu'elle diminueroit quelque choſe de l'ardeur & de l'audace de ſes troupes.

Scanderbeg, après avoir oüy le Venitien, propoſa l'affaire à ſon Conſeil, où les principaux Chefs de ſes troupes eurent ordre de ſe trouver avec les hommes d'état. Tous unanimement rejetterent la propoſition de Tréviſan, ſur ce que Mahomet luy-même paroiſſoit ſi éloigné de vouloir renouveller la guerre,

qu'il avoit fait rendre la meilleure partie du butin qu'on avoit enlevé, traitant cela de jeu de ſoldats, ou tout au plus d'une licence militaire qu'il avoit reprimée aux premiers avis qui luy en étoient venus. Tréviſan peu ſatisfait d'avoir échoüé dans ſa negociation, s'aviſa d'un autre expedient pour la faire réüſſir. Il ſçavoit que perſonne n'avoit plus de pouvoir ſur l'eſprit de Scanderbeg & de tous les Grands d'Albanie que Paul l'Ange, Archevêque de Duras, le même qui avoit accompagné le Prince à ſon voyage d'outre-mer, & harangué le Senat de Raguſe avec tant d'éloquence & de ſuccès. Ce Prélat qui étoit Albanois d'origine, & fils du fameux André l'Ange, dont j'ai fait mention au ſujet du ſiege de Drivaſte, réüniſſoit en ſa perſonne tout ce qui peut rendre recommandable un homme de ſon caractere ; une naiſſance illuſtre, un eſprit ſublime, une éloquence que la grace & la facilité qu'il avoit à parler rendoit très-perſuaſive ; outre cela homme d'un rare ſçavoir, ayant une parfaite connoiſſance des langues Grecque & Latine, & joignant à la ſcience des belles lettres, celle de l'Ecriture & de la Theologie. Avec tant de qualitez ſi avantageuſes, ſe trouvant encore d'une vie pure & irreprochable, d'une pieté exemplaire, & d'un zele très-ardent pour la foy & pour les intereſts de la Religion ; ce n'eſt pas merveille que Scanderbeg l'écoutât comme un Oracle, & que ſa ſeule autorité fût capable de l'entraîner. Il avoit appris de luy le Grec & le Latin, & s'étoit fait inſtruire à fonds de la doctrine Chrétienne. Les longs & fréquens entretiens qu'ils avoient eus enſemble luy avoient découvert tout ſon merite, & comme il ſçavoit par experience qu'il eſtoit auſſi bon politique que docte & vertueux Prélat, il ne manquoit jamais de le conſulter ſur toutes les affaires d'Etat, & ne s'en rapportoit pas moins à luy que pour celles de la Religion. Ce fut un coup de partie pour Treviſan, de s'être adreſſé à cet Archevêque, qui le reçût & l'écouta très-favorablement, entra dans toutes ſes penſées, & ſe fit fort d'y faire entrer comme luy le Roy & tout ſon Conſeil. En effet il ſe rendit en diligence auprès de Scanderbeg, le pria de convoquer inceſſamment les Grands de ſon Royaume, & qu'il luy fût permis de les haranguer en ſa préſence, ce qu'il obtint ſans peine. Le jour venu, Paul l'Ange parut dans l'aſſemblée, avec cette gravité qui le rendoit ſi reſpectable, & au moment qu'il ſe leva pour

parler, tout le monde ayant tourné les yeux ſur lui & paroiſſant prêt à l'écouter avec une grande attention, il commença ſon diſcours par une maxime de Platon, que tout le bonheur des Etats dépendoit d'être gouvernez par des Princes ſages & vertueux. Il en fit l'application à Scanderbeg qui étoit preſent, s'étendit ſur la ſageſſe de ſon gouvernement, ſur ſa pieté, & particulierement ſur ſa valeur, qui non ſeulement mettoit la Province à couvert des invaſions des Turcs, mais même le rendoit très-redoutable à ces fiers ennemis. Enſuite il tomba ſur Mahomet, & fit voir qu'il n'avoit recherché la paix que pour revenir ſur l'Albanie auſſi toſt qu'il auroit executé ſes autres deſſeins ; il reprit toutes les raiſons que Treviſan avoit deja alleguées, & les releva avec une éloquence qui parut leur donner plus de force & de poids qu'elles n'en avoient dans la bouche de ce Miniſtre. Mais ſur quoi il inſiſta le plus, fut la perfidie de Mahomet, qui ſe joüoit des traitez les plus ſacrez & les plus inviolables, dès que ſon intereſt ou ſon ambition le pouſſoient à les rompre ; qu'il n'en falloit point chercher de preuve plus certaine que l'exemple tout recent qu'il venoit de leur en donner en faiſant piller & déſoler l'Albanie, contre la parole donnée, & malgré le ſerment qu'il avoit fait de les laiſſer en paix; que ces premieres hoſtilitez devoient être regardées comme des éclairs & des préſages de la tempête qui alloit éclater ſur leur tête s'ils ne s'empreſſoient de la détourner; que perſonne n'ignoroit combien il étoit ennemi des Chrétiens, & que ce n'étoit pas moins par haine contr'eux qu'il ſe portoit à les détruire, que par une avidité inſatiable d'agrandir ſes Etats; que dès qu'il auroit mis le pied dans leur païs, ou emporté quelqu'une de leurs Places, il donneroit tout en proye à l'avarice, à la brutalité & à la cruauté de ſes troupes, n'épargnant ni le ſacré ni le profane, ni âge ni ſexe, & ne laiſſant d'azyle contre une mort cruelle, qu'une ſervitude auſſi affreuſe que la mort; que c'étoit à toutes ces horreurs qu'il falloit s'attendre, ſi on ne ſe hâtoit de le prévenir; que perſonne ne l'avoit mieux compris que la Sereniſſime Republique de Veniſe, & que dans cette vûë elle avoit levé quantité de troupes, équipé une puiſſante flotte, amaſſé de grands tréſors pour fournir aux frais de la guerre; qu'elle n'attendoit plus que le mouvement de l'Albanie pour marcher avec elle contre leur ennemi commun, & que ſi-toſt qu'on verroit deux peuples ſi belliqueux engagez dans cette grande entrepriſe, tous les Princes Chrétiens ſe joindroient à eux; qu'ils y étoient conviez par la Bulle du Souverain Pontiſe Pie II. & que ce grand Pape n'ayant pas oublié, qu'il étoit le pere commun des Fideles, & le défenſeur de l'heritage de JESUS-CHRIST, avoit parlé aux Princes Chrétiens avec toute l'autorité d'un pere à ſes enfans, pour les appeller au ſecours de l'Egliſe, ſi cruellement opprimée en Grece & en Aſie. Liſez ſa Bulle, Meſſieurs, leur diſoit-il, comment y eſt-il parlé de Mahomet, plus ennemi, ſelon ce grand Pape, des ſectateurs de JESUS-CHRIST, qu'autrefois les Sennacherib, les Nabuchodonoſor, les Antiochus du peuple de Dieu; bête feroce & ſanguinaire, ajoute-t'il, dont le ſang Chrétien répandu à grands flots à Conſtantinople & en mille autres endroits, ne peut éteindre, & ſemble même irriter cette ſoif cruelle qu'il en a. Comment y ſont déſignez les Turcs, que par les noms odieux d'Amorrhéens & d'Amalecites, nations infidelles dont Dieu ſe ſert d'abord pour châtier ſon peuple, mais qu'il livre enſuite au glaive vengeur de ce même peuple avec ordre exprès de les exterminer? Que ne promet pas le S. Pere à ceux qui pren-

Cette Bulle ſe trouve toute entiere dans les Annales Eccleſ. du P. Raynaud de l'Oratoire, t. 19. l'an de J. C. 1460.

dront les armes contre de ſi cruels ennemis ? Aux Chefs des honneurs & des dignitez éclatantes, aux troupes une bonne ſolde & une digne recompenſe de leur ſervice ; à tous des graces ſpirituelles & ineſtimables, une indulgence très-ample & pleine remiſſion de leurs pechez. Serions-nous ſourds à la voix d'un ſi ſaint Paſteur, à ſes remontrances, à ſes exhortations, à ſes promeſſes ? *Et vous illuſtre & genereux Prince*, c'eſt à Scanderbeg qu'il adreſſoit ſon diſcours, *auriez-vous oublié que ſon deſſein, comme il s'en eſt declaré hautement, eſt de s'embarquer lui-même pour ſe rendre à Duras, où il a réſolu de vous couronner Roy d'Albanie & d'Epire, & de vous donner le commandement general de toutes les armées Chrétiennes qui agiront contre les Infideles ? Refuſeriez-vous de vous mettre à la tête des Italiens, des François, des Albanois, des Hongrois, des Polonois, avec autant d'autorité que vous en avez ſur vos propres ſujets, & dans l'occaſion de ſignaler à leurs yeux cette valeur heroïque qui a rendu votre nom ſi celebre dans toutes les parties du monde ? Que diroit le Saint Pere, ſi arrivant en Epire ſuivi de toutes ces valeureuſes nations, il ne trouvoit plus rien de vous-même en vous-même ? Plus d'animoſité contre les ennemis de Jeſus-Chriſt, plus d'ardeur pour les combattre, plus d'amour pour la gloire, plus de zele pour la Religion ; en ſorte qu'à la vûë de Scanderbeg il lui fallût demander ce qu'eſt devenu ce courageux, ce magnanime, cet invincible Scanderbeg : Si c'étoit aux autres à luy donner l'exemple d'une guerre ſainte plutoſt qu'à le prendre de luy, & s'il avoit ceſſé d'etre ennemi des Turcs depuis que les Turcs ſe montroient plus que jamais ennemis des Chrétiens ? Ah, Prince ! quelle tache à votre nom ſi l'on avoit ce juſte reproche à vous faire ; & moy-même qui me ſens plein de zele pour vôtre gloire, comment en pourrois-je eſſuyer la honte ? Reveillez donc vôtre courage, grand & victorieux Scanderbeg, & ſongez qu'il faut ou ſubir un joug honteux & renoncer pour toûjours à la profeſſion des armes, ou égaler en vigueur, en activité & en travaux militaires un uſurpateur qui veut vous enlever votre Couronne. Rappellez vos Officiers de guerre, ordonnez des levées dans tous vos Etats, formez vos eſcadrons & vos bataillons, invitez vos voiſins & vos alliez à joindre leurs forces aux vôtres ; prevenez l'ennemi qui ne cherche qu'à vous prevenir & à vous ſurprendre, entrez bruſquement en ſon païs, jettez-y la conſternation & l'effroy, que tout tremble, que tout fuye au bruit de vos armes, & que la terreur en ſoit portée juſqu'à Conſtantinople. Par là vous ouvri-*

rez aux ſoldats de Jeſus-Chriſt un chemin à la victoire; & tous animez de votre eſprit & de vôtre zele, iront ſur vos pas tirer leurs freres des fers & de l'oppreſſion où les tient une cruelle tyrannie; arracher au Mahometiſme ce qu'il a uſurpé avec tant de violence ſur la Chrétienté; abbattre le Croiſſant & en dreſſer des trophées à la Croix; releguer & reſſerrer en quelque coin du monde cette maudite engeance d'infideles, répanduë déja dans les plus belles Provinces de l'Aſie, & prête à innonder toute l'Europe ſi on ne fait les derniers efforts pour la repouſſer.

Ce diſcours prononcé avec autant de vehemence que de grace & de dignité, avoit tellement ébranlé Scanderbeg, qu'il ne tint à rien qu'il ne déclarât hautement devant toute l'Aſſemblée, qu'il rompoit la paix avec le Turc, & alloit reprendre les armes contre lui. Il vit bien neanmoins que l'affaire étoit trop importante pour ne la pas porter à ſon Conſeil, & la mettre en déliberation. Elle y fut agitée long-temps, & avec grande contention. Pluſieurs furent d'avis d'entretenir la paix avec les Infideles, alleguant le grand profit que le païs en tiroit, & que depuis qu'on étoit en commerce avec eux toutes les Villes s'enrichiſſoient conſiderablement, outre la joye qu'avoient les peuples de voir à l'ombre de cette paix leurs biens & leurs vies en ſeureté. D'autres au contraire ſoûtenoient qu'il n'y avoit plus de meſures à garder avec un ennemi parjure, & qui n'en gardoit point avec eux; qu'il étoit vrai qu'il avoit réparé en partie les torts dont on ſe plaignoit, mais que ce n'étoit que par crainte & pour ne point s'attirer ſur les bras les Albanois, lorſqu'il ſe voyoit ſur le point d'être attaqué par tous les Princes Chrétiens; qu'on ne devoit en attendre de repos & de fidelité qu'autant que les mouvemens d'une puiſſante ligue formée contre lui le tiendroient en échec, & que hors de-là il n'y avoit ni foi ni ſerment qui pût donner un frein à ſon ambition; que l'unique moyen de ſe raſſeurer contre luy étoit de détruire ou d'affoiblir le plus qu'on pourroit ſes forces & ſa puiſſance lorſque l'occaſion s'en préſenteroit; que dans la ſituation où il ſe trouvoit il n'oſeroit employer contre l'Albanie qu'un fort petit nombre de ſes troupes, qu'on vaincroit ſans peine, & dont la défaite ſeroit ſuivie de conquêtes & de profits conſiderables; qu'il falloit donc ſans differer commencer la guerre pour donner le branle aux autres Princes, & pour les engager à ſe mettre de la partie pendant qu'ils y étoient diſpoſez ; & que de vouloir attendre qu'ils ſe miſſent les premiers en mouvement, ce ſeroit peut-être leur ôter l'envie de le faire, par la crainte qu'ils auroient de n'être pas ſecondez. Scanderbeg fortifié de ces raiſons, & appuyé du ſentiment de la plûpart de ceux qui étoient préſens, ſe déclara pour la guerre, & tout le Conſeil acquieſça à ſon avis. Incontinent après furent expediées des commiſſions qu'on envoya à divers Officiers pour lever inceſſamment des troupes, & les conduire au rendez-vous qu'on leur aſſignoit, dès qu'elles ſeroient en état de marcher. Pendant qu'on travailloit en diligence à ces levées, les garniſons des Places frontieres firent par ordre de Scanderbeg une ſoudaine incurſion dans la Macedoine, d'où ils emmenerent ſoixante mille bêtes à corne, quatre-vingt mille moutons, & trois mille cavalles avec leurs poulains des haras du Grand Seigneur. Non contens de cela, ils pouſſerent juſqu'au cœur de la Province où ils ſaccagerent les bleds, couperent les arbres fruitiers, & mirent le feu aux édifices, laiſſant tout le païs rempli d'effroi & de conſternation. La nouvelle en étant portée au Sultan il parut la recevoir avec beaucoup de flegme & de tranquillité, & montrant un viſage fort ſerain, il dit avec un air de mépris : *A qui te joües-tu, Scanderbeg, & qu'ay-je à craindre de tes foibles attaques, moi qui tiens l'Empire d'Orient & d'Occident.* Mais dans ſon ame outré de dépit & de rage il jura ſa perte, & réſolut de ne ceſſer d'employer ſes armes contre lui, qu'il ne l'eût ſacrifié à ſa vengeance. Neanmoins il n'oſoit encore éclater, à cauſe du bruit qui couroit que le Pape Pie II. étoit ſur le point de s'embarquer pour paſſer en Epire avec toutes les forces qu'il avoit aſſemblées. On ajoûtoit à cette nouvelle, qu'auſſi-tôt qu'il ſeroit arrivé à Duras, il y donneroit le Chapeau de Cardinal à Paul l'Ange, Archevêque de cette Ville, proclameroit Scanderbeg Roy d'Epire & d'Albanie, & le déclareroit General des Armées Chrétiennes conjurées contre la Turquie. Les Turcs allarmez de ces bruits qui ſe fortifioient de jour en jour par de nouveaux avis, diſoient hautement qu'ils étoient perdus, & que c'étoit fait de leur Empire ſi ces forces étoient telles qu'on le publioit, & qu'elles euſſent à leur tête un Chef auſſi redoutable que Scanderbeg. Quelque bonne mine que tint Mahomet, il n'avoit pas moins d'inquiétude & d'agitation que ſes ſujets, & déſeſperant de pouvoir eſſuïer la tempête dont il étoit menacé, il ne ſongeoit qu'aux moyens de la conjurer. Celui qui lui vint dans l'eſprit fut de faire ſolliciter Scanderbeg de renouveller la paix faite entr'eux. Démarche fort humiliante pour un Prince qui avoit tant de hauteur & de fierté; mais c'eſt aſſez l'ordinaire de ceux qui n'ont qu'une politique interessée plûtôt qu'une vraïe grandeur d'ame, d'être auſſi bas & auſſi rampans dans la difficulté de leurs affaires, que superbes & inſolens quand la fortune les favoriſe. Il ſe ſervit du même Muſtapha qui avoit été le negociateur de la premiere paix, & le chargea d'une lettre qu'il eut ordre de rendre à Scanderbeg avant que de lui déclarer le ſujet de ſon retour. Il ſe plaignoit d'abord des violences qu'il avoit exercées ſur ſes ſujets, ſans qu'il y eût donné occaſion: à quoy il ajoûtoit incontinent; que ſçâchant bien qu'il ne s'y étoit porté qu'à l'inſtigation des Venitiens, ennemis jurez de la Maiſon des Ottomans, il leur imputoit tout le mal, & ne pouvoit ſe prendre qu'à eux de l'offenſe qu'il avoit reçüë. Enſuite il le faiſoit reſſouvenir de leur ancienne amitié, lui proteſtoit qu'il n'avoit rien plus à cœur que de l'entretenir; que le ſeul moyen étoit de rétablir entr'eux une parfaite concorde, en renouvellant leur

premier traité & le confirmant par ſerment, & qu'il avoit commis le ſoin de cette affaire à Muſtapha homme de créance, & qui ne ſeroit jamais déſavoüé de tout ce qu'il auroit conclu avec lui. Enfin il lui repreſentoit combien tous les efforts qu'il pouvoit faire contre une puiſſance auſſi grande & auſſi affermie que la ſienne, ſeroient vains & inutiles; à quoi il penſoit de l'affronter, lui qui avec le peu de monde qu'il avoit ne pouvoit que ravager quelques cantons de l'une de ſes Provinces; où il en ſeroit s'il voyoit tomber ſur lui toutes les forces Ottomanes, à qui il auroit recours, & ce qu'il pourroit faire pour ſe garantir d'une ruine entiere? Qu'il devoit profiter de l'exemple de pluſieurs Princes, tous exterminez ou abbatus, l'Empereur de Trebiſonde dépoüillé de ſes Etats, les Raſciens, les Triballiens, partie chaſſez de leur païs, partie contraints de le reconnoître pour Souverain; les Illyriens vaincus & ſubjuguez, tant de Rois Aſiatiques domptez & aſſujettis à ſa Couronne; que c'étoient là de formidables leçons pour lui, & qu'il ne ſeroit plus temps de recourir à ſa clemence quand il auroit pouſſé ſa patience à bout par un refus opiniâtre de l'amitié & de la paix qu'il lui offroit. Sa lettre étoit dattée de Conſtantinople le 7. de May l'an 1463.

Scanderbeg étoit dans ſon camp quand cette lettre lui fut renduë, & à peine eut-il achevé de la lire, que le jour même qu'il l'avoit reçûë, c'eſt-à-dire, le 25. de May, il ſe mit à y répondre article par article, ſans vouloir entendre Muſtapha, ni entrer en aucune conference avec lui. Commençant donc par les plaintes que lui faiſoit Mahomet d'une irruption faite ſur ſes terres, il lui demandoit s'il n'étoit pas permis d'uſer de repreſailles, & qui avoit jamais oüi dire qu'un Prince injuſtement attaqué eût tort d'attaquer à ſon tour pour avoir ſa revanche? Que d'attribuer comme il faiſoit ces hoſtilitez au conſeil & à la perſuaſion des Venitiens, c'étoit leur faire injuſtice; que cette ſage Republique, ſi ancienne & ſi floriſſante, n'avoit pas beſoin d'appuy pour ſe ſoûtenir, trouvant en elle même aſſez de forces non-ſeulement pour ſe défendre contre lui, mais encore pour le vaincre quand elle jugeroit à propos de porter la guerre en ſon païs. Que pour l'alliance qu'il l'invitoit de renouveller, il ne pouvoit plus y entendre, connoiſſant par experience qu'il n'y avoit point de ſeureté à ſa parole, & que ſa loy même le rendoit infidele & parjure. Et c'eſt de là qu'il prenoit occaſion de l'exhorter de renoncer au Mahometiſme & de faire profeſſion de la foy Chrétienne; qu'il devoit ſonger que ſes deux grands intereſts étoient le ſalut de ſon ame & la conſervation de ſon Etat; que pour le premier il ne le trouveroit jamais hors de l'Egliſe de JESUS-CHRIST; & que le ſeul moyen d'affermir ſon Trône étoit de ſe faire des amis de tous les Princes Chrétiens qui avoient conjuré de le renverſer; qu'autant qu'il leur étoit odieux comme Mahometan, autant en ſeroit-il eſtimé & épargné, & même ſecouru dans le beſoin comme Chrétien. Venant enfin à ce titre faſtueux d'Empereur d'Orient & d'Occident dont il ſe glorifioit, il lui repreſentoit que dans l'une & dans l'autre de ces parties du monde il y avoit quantité de païs, & des Roïaumes entiers, qui loin d'être ſoumis à ſon obéïſſance, n'avoient peut-être jamais oüi parler de lui; que quand il ſeroit maître de tout l'Univers, l'hiſtoire devoit lui avoir appris que les plus grandes Puiſſances ſont ſujettes à de plus grandes révolutions; que tout l'orgüeil des Princes qui s'enflent de leur élevation, n'aboutit d'ordinaire qu'à rendre leur chute plus éclatante; qu'il en avoit un exemple aſſez recent & fort terrible en la perſonne de Bajazet, l'un de ſes prédeceſſeurs, qui ſe voïant entre les mains de Tamerlan après la perte d'une armée de deux cens mille hommes, enfermé dans une cage comme une bête feroce, & traîné ignominieuſement à la ſuite de ſon vainqueur, s'étoit tué lui-même de deſeſpoir de ſe voir traité avec tant d'indignité; qu'il apprît de-là à ne ſe pas enyvrer de ſa grandeur & de ſa puiſſance, & qu'il craignît plûtôt que le bras de Dieu déja levé ſur lui par la guerre formidable dont il étoit menacé, ne fût preſt à le frapper de la juſte punition qu'il meritoit.

A peine cette réponſe fut-elle expediée, que Scanderbeg reçût des dépêches du Pape, par leſquelles le ſaint Pere lui donnoit avis qu'il partiroit inceſſamment de Rome, accompagné d'une grande multitude de troupes croiſées, & que tirant droit à Ancone, il s'y embarqueroit avec tout ſon monde pour paſſer de là en Epire; qu'en attendant il pouvoit toujours prendre les devants, entrer dans le païs des Turcs & leur déclarer ouvertement la guerre. Cette nouvelle remplit de joye le Prince & toute ſon armée; & peu de temps après, pour obéir aux ordres du Pape, ils marcherent en

divers corps ſur les terres des Infideles où ils porterent le fer & le feu par tout, firent quantité d'eſclaves, & paſſerent au fil de l'épée tout ce qui ſe mettoit en devoir de leur réſiſter. Il n'y avoit que fort peu de jours qu'on avoit reçû à Conſtantinople la lettre de Scanderbeg, lorſque la nouvelle de cette ſanglante expedition y fut apportée. Mahomet également irrité, & de la réponſe qu'on lui faiſoit, & des hoſtilitez dont elle avoit été ſuivie, en penſa perdre l'eſprit, plein de rage & de fureur de ſe voir inſulté ſi audacieuſement, & de ne pouvoir s'en venger. Il ne laiſſa pas de faire partir Seremet l'un de ſes Bachas avec quatorze mille chevaux, moins toutefois pour tirer raiſon des torts & de l'affront qu'il avoit reçûs, que pour arrêter les courſes de ſon ennemi. Toute ſa Cour n'étoit pas dans une ſituation plus tranquille que lui; l'audace de l'Albanois redoubloit leur peur; moins il ſe ménageoit avec eux, plus ils étoient perſuadez qu'il falloit qu'il ſe ſentît bien appuïé, & qu'un Chef ſi réſolu à la tête d'une nombreuſe armée de Chrétiens, ſeroit capable de tout entreprendre. Mahomet qui s'étoit un peu remis de ſon agitation, & qui liſoit dans leurs yeux leur inquietude & leur crainte, reprit tous ſes airs de fierté & de confiance, & les ayant aſſemblez, il leur dit pour les raſſeurer, que la multitude de leurs ennemis ne devoit pas les effraïer; qu'il ſçavoit certainement que parmi tant d'hommes il y avoit peu de vrais guerriers; que n'étant pas formez de jeuneſſe aux exercices, & endurcis aux fatigues de la guerre, ils étoient la plûpart ſans experience & ſans art, indiſciplinables, timides, lâches, ennemis du travail, & abandonnez à leurs plaiſirs; qu'il étoit bien informé qu'il n'y avoit ni ordre ni autorité parmi eux, que chaque nation jalouſe de l'honneur du commandement, refuſoit de le déferer aux autres, que toutes vouloient commander & pas une obéïr, toutes qu'on ſuivît leurs avis & leurs conſeils, & pas une acquieſcer à ceux d'autrui; que la pureté & l'integrité de leur Religion qu'ils ne ceſſoient de vanter, ne leur ôtoit point cette licence effrenée avec laquelle ils ſe portoient impunément à toutes ſortes de crimes; que ſans parler de ceux qu'ils commettoient entr'eux, l'incendie, le viol, les homicides ne paſſoient à leurs yeux que pour des droits de la guerre, & des fruits de la victoire; qu'avec cette multitude de ſcelerats, en vain leur Pape, comme ils le nommoient, vouloit

tenter de renverſer le Trône des Ottomans; que Dieu ne favoriſeroit jamais ſes deſſeins, & que s'il s'en flattoit, c'étoit juſtement ce que rapportoit Homere, qu'Agamemnon ayant réſolu d'abbatre les murs de Troïe avant que le ſoleil fût couché, Jupiter tenoit les yeux détournez de deſſus ſon entrepriſe & rioit de ſes vains efforts; qu'obligé qu'il ſeroit, lui & tous ceux qui l'accompagnoient de faire la guerre loin de leur païs, ils y trouveroient plus de difficultez qu'ils n'en pouvoient prévoir, & que manquant de vivres, d'artillerie & de munitions, tous leurs beaux projets s'en iroient bien-tôt en fumée; que la ſcience qu'il avoit de l'Aſtrologie judiciaire, qu'il n'avoit ceſſé d'étudier dès ſon enfance, lui apprenoit que l'Empire de l'Univers étoit deſtiné aux Muſulmans, & qu'autant qu'il ſeroit ridicule aux hommes d'entreprendre de renverſer l'ordre des Cieux & des Aſtres, autant leur étoit-il impoſſible de reſiſter aux loix & à la force du deſtin; qu'ils ſe gardaſſent donc bien de ſe laiſſer vaincre par l'épouvante, eux qui ne le ſeroient jamais par les armes de leurs ennemis, tant qu'ils auroient dans le cœur le courage qu'il leur avoit vû juſques là, l'honneur de leur loy & de leurs armes, &

une pleine confiance en la protection de leur ſaint Prophete. Ceux qui l'écoutoient, & particulierement les plus éclairez d'entr'eux, ne pouvoient pas ſe cacher à eux-mêmes qu'il y avoit plus d'artifice que de verité dans ſon diſcours; mais les uns par ſtupidité, les autres par politique, applaudiſſoient aux raiſons du Sultan, & firent paroître ſur leurs viſages la même gaïeté & autant de réſolution que lui.

1464. Pour revenir à Scanderbeg, à peine fut-il de retour en ſon camp après les courſes qu'il venoit de faire dans le païs des Turcs, qu'il apprit que Seremet approchoit avec ſes troupes, & qu'il étoit déja entré dans la Macedoine. Au premier avis qu'il en eut, il marcha à l'ennemi, réſolu de le combattre s'il pouvoit le joindre. Seremet, qui n'étoit venu que pour couvrir la frontiere & la garantir des hoſtilitez des Albanois, s'étoit arrêté à Alchrie, ayant mis une partie de ſon armée dans la Ville, le reſte dans les Fauxbourgs, & aux environs, où ils étoient bien retranchez. Près de la Ville étoit un grand lac fort poiſſonneux, où la riviere de Drin prend ſa ſource. Scanderbeg s'étoit avancé du côté de ce lac, & n'étoit plus qu'à une petite lieuë des ennemis. Mais après avoir reconnu

qu'il étoit impoſſible de les forcer dans un lieu ſi avantageux, il eut recours au ſtratagéme pour les en tirer. Feignant donc de retourner en Albanie & de ne pouvoir rien entreprendre contr'eux, il ſe jetta avec dix mille hommes dans des lieux fort couverts, & détacha cinq cens chevaux comme pour faire une arriere-garde & aſſurer ſa retraite. Ce corps étoit commandé par Pic Manuel & par André l'Ange frere de l'Archevêque de Duras, tous deux fort intelligens & d'une valeur éprouvée. Ils avoient ordre de ſe montrer aux ennemis, afin que la vûë d'un ſi petit corps, ſéparé & éloigné du gros de l'armée, pût tenter Seremet d'envoyer des troupes contre eux pour les charger. Il le fit en effet en bien plus grand nombre qu'il ne falloit pour les tailler en pieces. Ceux-ci à meſure que les Turcs approchoient, reculoient peu à peu vers le lieu où étoit l'embuſcade, & quand ils y eurent attiré les ennemis, ils donnerent le ſignal dont ils étoient convenus avec Scanderbeg. A l'inſtant les voilà enveloppez par toute l'armée Albanoiſe qui ſe mit à en faire un grand carnage. La partie ſe trouvant trop inégale du côté des Turcs, Seremet y envoïa corps ſur corps, & y employa toute ſon armée, mais fort inutilement pour lui, & ſans autre effet que d'augmenter la victoire & le triomphe des Albanois. Tout fut défait ou mis en fuite, ſix mille hommes demeurerent ſur le champ de bataille. Parmi les priſonniers, dont le nombre étoit fort grand, ſe trouverent le fils de Seremet, le Tréſorier de l'armée & douze Officiers du premier rang, qui donnerent quatre mille écus d'or pour leur rançon, & par là ſe tirerent des mains de leurs ennemis. Et comme entre les captifs il y avoit encore quelques pourvoyeurs ou vivandiers de l'armée Turque, Scanderbeg ne voulut les relâcher qu'à condition qu'ils fourniroient à ſes troupes certaine quantité de poiſſons du lac d'Alchrie. Rien ne pouvoit venir plus à propos, parce qu'on étoit à la veille de l'Aſſomption, jour de jeûne dès ce temps-là comme à préſent, & qu'on ne croyoit pas dans ſon armée que les loix de la guerre diſpenſaſſent d'obſerver les preceptes de l'Egliſe.

Cette expedition faite, Scanderbeg remena ſon armée à Croïe, pour ſe diſpoſer à recevoir le Pape & toutes les troupes qui l'accompagnoient. Le Prince & les peuples attendoient ſa venuë avec une égale impatience, & chacun raiſonnoit à ſa maniere ſur les entrepriſes que l'on pourroit faire avec de ſi grandes forces. Mais plus ils ſe réjoüiſſoient de ſçavoir qu'il étoit ſur le point de s'embarquer, plus ils furent ſurpris & conſternez d'apprendre qu'il étoit mort à Ancone, & que toutes les troupes qui devoient paſſer en Epire avec lui, s'étoient retirées, & avoient repris le chemin de leur païs. Soit qu'elles craigniſſent que le Pape, qui étoit l'ame de cette grande entrepriſe, n'étant plus à leur tête, les autres Princes ne négligeaſſent de pourvoir à leur ſubſiſtance; ſoit que la diviſion ſe fût miſe entr'elles au ſujet du commandement; ſoit enfin qu'au défaut du S. Pere perſonne ne ſe trouvât plus avoir aſſez d'autorité pour les déterminer à une expedition qui leur paroiſſoit auſſi difficile que hazardeuſe, toute cette grande armée diſparut en fort peu de jours, & Scanderbeg ſe vit réduit à ne pouvoir plus compter que ſur ſes propres forces contre la multitude de celles que les Turcs avoient raſſemblées. Cependant il parut moins touché du peril où il ſe voyoit expoſé, que de la perte qu'il faiſoit en la perſonne du Pape, qui étoit plein d'eſtime & de conſideration pour lui, & pour qui reciproquement il avoit une veneration ſinguliere & tout l'attachement qu'un fils doit à ſon pere. C'eſt auſſi le témoignage que l'Hiſtoire rend à la memoire de ce Pontife, que de tous ceux qu'on a vûs ſur le Trône de l'Egliſe, il s'en eſt peu trouvé plus dignes d'un rang ſi élevé, ni qui en rempliſſent mieux tous les devoirs. Il ſe nommoit Enée Sylvie, Siennois d'origine, & de l'illuſtre Maiſon des Piccolomini. Il avoit paſſé par pluſieurs dignitez Eccleſiaſtiques, & au temps de ſon exaltation il étoit Cardinal du titre de Sainte Sabine. Elevé au ſouverain Pontificat le 3. de Septembre l'an de Jesus-Christ 1458. & le 53. de ſon âge il prit le nom de Pie II. & pour ſa deviſe ces paroles de David : *Dieu nôtre protecteur regardez & jettez les yeux ſur la face de votre* Christ. On rapporte que Victoire Fertiguerre ſa mere étant enceinte de lui, eut un ſonge où elle croyoit accoucher d'un enfant portant une mître; qu'elle en fut fort long-temps inquietée, le prenant pour un préſage très-ignominieux tant à l'enfant qu'à ſa Maiſon, parce qu'on avoit coûtume de mettre des mîtres de papier à ceux qu'on conduiſoit au ſupplice,& que jamais elle ne put ſe défaire de cette vaine apprehenſion, que lorſqu'elle apprit que ſon fils avoit été nommé à l'Evêché de Trieſte en Iſtrie. Auſſi-toſt qu'il ſe vit chargé du

ſoin de toute l'Egliſe, il travailla ſans relâche à former une puiſſante ligue contre les Turcs, & entreprit de les chaſſer de l'Europe. Dans cette vûë il dépêcha à tous les Etats Chrétiens, & les pria d'envoyer leurs députez à Mantouë pour y déliberer des moyens de ſoûtenir cette guerre, & convenir de la quantité d'hommes, d'argent & de vaiſſeaux que chaque Prince ou Etat pourroit fournir. L'aſſemblée étoit fixée au 1. de Juin 1459. il s'y trouva en perſonne, mais peu de Princes y envoïerent de leur part. Il ne laiſſa pas de haranguer ceux qui étoient préſens, avec autant d'éloquence que de zele pour l'honneur & la défenſe de la Religion, mais avec aſſez peu d'effet pour le ſuccès de ſon deſſein. Après ſa mort Jacques Amanodat, ſi connu ſous le nom de Cardinal de Pavie, exhortant le Conclave à faire choix d'un ſujet digne de lui ſucceder, renferma en peu de mots le plus bel éloge qu'on en pût faire, que Rome avoit eu en lui un Pontife doüé de toutes les vertus que demande le rang qu'il tenoit dans l'Egliſe; recommandable par le zele & l'attachement qu'il avoit pour la Religion, par l'integrité de ſes mœurs, par la force de ſon eſprit, par l'étenduë de ſes connoiſſances, & ſur tout par la douceur

& par la bonté de ſon naturel. Il laiſſa pluſieurs écrits à la poſterité, à quoy Victorellus ajoûta un recüeil de Maximes en forme de Sentences ou de Proverbes, & toutes d'une grande utilité pour le reglement des mœurs, pour l'étude de la ſageſſe & pour la pratique de la loy Chrétienne. L'un des plus beaux monumens de ſon éloquence & de ſa pieté, eſt la lettre qu'il écrivit à Mahomet l'an 1461. après la priſe de Synopſe & de Trebiſonde, pour tenter d'obtenir de ce Prince infidele qu'il ceſſât de faire la guerre aux Chrétiens, & qu'il embraſſât lui-même la loy Chrétienne. Dans cette lettre, qui eſt la plus longue & la meilleure que nous ayons de ce digne Pontife, un des points ſur lequel il inſiſte le plus, c'eſt le zele que la plûpart des Princes Chrétiens ont pour la défenſe de leur loy, & combien Mahomet doit apprehender que s'il perſiſte à combattre la Chrétienté, ils ne ſe réüniſſent tous contre lui, & n'entreprennent de détruire ſon Empire & ſa puiſſance. Enſuite il l'exhorte de ſe lier à eux par une même créance & de recevoir le baptême, lui repreſente que rien ne contribuera davantage au bonheur de ſon regne, ni ne ſera plus capable d'affermir ſon Trône; le fait reſſouvenir de pluſieurs

Princes qui ayant renoncé à l'Idolâtrie pour ſe dévoüer au culte de JESUS-CHRIST, ont triomphé glorieuſement de leurs ennemis, & rendu leur Empire plus floriſſant par leur Religion que par leurs armes. Il ajoûte à cette conſideration, que s'il imite leur exemple, il le reconnoîtra lui-même & le fera reconnoître par toute l'Egliſe pour Empereur de la Grece & de tout l'Orient; en ſorte que de tant d'Etats qu'il n'avoit conquis que par violence, & qu'il ne retenoit que par injuſtice, rien ne lui ſeroit plus diſputé à l'avenir, & qu'il en demeureroit paiſible & legitime poſſeſſeur. Il finit par la neceſſité abſoluë de ſuivre le conſeil qu'il lui donne, s'il veut obtenir le roïaume du Ciel, dont tous ceux de la terre ne ſont que de vaines ombres, & lui fait voir que la ſeule voïe qui y conduit c'eſt la foy Chrétienne, auſſi pure, auſſi ſolide & auſſi ſainte, que la Mahometane eſt honteuſe, frivole & impie. Si cette lettre fut renduë à Mahomet, comment il la reçut, & quelle impreſſion elle fit ſur ſon eſprit, c'eſt ſur quoi les Hiſtoriens ne diſent rien de bien poſitif & qu'on puiſſe donner aux lecteurs pour une verité conſtante. La ſeule choſe qu'on reprochoit à la mémoire de ce Pontife, étoit d'avoir trop aimé l'argent. Mais il ne fut pas difficile de le laver de cette tache, à cauſe des trois grandes guerres qu'il avoit eu à ſoûtenir, & par la neceſſité où il étoit de remplir ſon épargne pour fournir aux frais de celle qu'il méditoit contre les Turcs. Il mourut l'an 1464. le même jour que Scanderbeg avoit défait l'armée de Seremet, c'eſt-à-dire le 14. d'Aouſt, touchant de près à la 59. année de ſon âge, & de plus près encore à la 7. de ſon Pontificat. Il fut regretté generalement de tous les Chrétiens, mais ſur tout des Albanois, qui perdant le ſouvenir d'une bataille qu'ils venoient de remporter, paroiſſoient inconſolables de toutes celles qu'ils croyoient leur être enlevées par la mort de ce grand Pape. Scanderbeg les eut bien-tôt remis en leur repreſentant que les victoires ne leur manqueroient pas, pourvû que leur vertu fût conſtante, & qu'ils continuaſſent de les chercher avec autant d'ardeur & de courage qu'ils en avoient témoigné juſques-là.

En effet il s'en préſenta bien-tôt une nouvelle à remporter par l'arrivée de Ballaban Vadere avec quinze mille chevaux & trois mille pietons. Ce nouveau General étoit d'une diſtinction parmi les Turcs d'autant plus eſtimable, qu'il la ti-

roit toute entiere de ſon merite. En mille occaſions il avoit donné des preuves d'une capacité peu commune; & pour ſa valeur, une des actions où elle ſe découvrit avec plus d'éclat, fut de monter hardiment ſur la bréche au ſiege de Conſtantinople, & d'entrer le premier dans la Ville. Mahomet qui en fut témoin lui en ſçut tant de gré, qu'il l'éleva d'un rang fort bas à la dignité d'Aga ou de Colonel. Etant né en Albanie, il étoit par ſa naiſſance ſujet du Roy Jean Caſtriot pere de Scanderbeg, mais d'une extraction très obſcure. Dès ſon bas âge, pendant qu'il gardoit des bœufs à la campagne, ayant été pris par les Turcs avec pluſieurs autres jeunes garçons de même condition que lui, il fut emmené eſclave en Turquie. Homme fort petit de corps, mais qui avoit l'ame grande, l'eſprit vif & ardent, le cœur plein de courage & de fermeté. Dès qu'il fut arrivé en Albanie, après y avoir fait la revûë de ſes troupes, il envoya ſecretement de fort grands préſens à Scanderbeg pour ſe concilier ſa bien-veillance, & pour l'engager par ſes largeſſes à lui faire un meilleur parti ſi le malheur vouloit qu'il tombât entre ſes mains. Scanderbeg rejetta ſes préſens, & lui renvoya un hoyau, une faux & un ſoc de charruë, avec ordre de lui dire, qu'étant né païſan & laboureur, ces inſtrumens ruſtiques lui convenoient mieux que les armes, & que s'il étoit bien conſeillé il renonceroit au métier de la guerre pour reprendre celui de ſon pere & de toute ſa race. Ballaban outré de cet affront jura hautement que jamais il ne l'oublieroit, ni ne ceſſeroit de chercher les occaſions de s'en venger. Scanderbeg pouvoit ſe paſſer de lui faire une telle inſulte, & Ballaban eût mieux fait de la diſſimuler; mais il y a des injures qui portent juſqu'au cœur & qui le déchirent; & c'eſt la remarque judicieuſe d'un ancien Auteur Latin, que jamais les traits de la raillerie ne ſont plus perçans ni plus cruels que lorſqu'ils ſont trempez dans la verité. Le Turc plein d'animoſité & de vengeance, forma ſur l'heure la réſolution de ſurprendre ſon ennemi & de l'attaquer de nuit. Scanderbeg informé de ſa marche & de la route qu'il tenoit, alla au-devant de lui; & au premier avis qu'eut Ballaban qu'il n'étoit plus qu'à une bonne demi-lieuë, il s'arrêta & ne ſongea qu'à ſe poſter avantageuſement.

Tacit. Annal. lib. 15.

L'armée de Scanderbeg n'étoit que de quatre mille chevaux & de deux mille cinq cens fantaſſins. Non qu'il ne pût avoir de plus grandes forces, mais parce

qu'il étoit perſuadé qu'avec cette élite de ſes troupes il étoit auſſi fort que s'il ſe fût fait ſuivre de toutes celles qu'il avoit laiſſées. On lui a ſouvent oüi dire qu'un General, qui avec dix ou douze mille hommes ne ſçavoit pas battre ſes ennemis, n'en viendroit jamais à bout avec un plus grand nombre; que la multitude cauſoit d'ordinaire le deſordre & la confuſion dans une armée, & mettoit plus d'obſtacles au gain d'une bataille, qu'elle ne pouvoit y contribuer. Les Albanois étoient campez à l'extrémite d'une vallée appellée Valcale, d'une grande étenduë à la verité, mais beaucoup plus longue que large. Les Turcs occupoient l'autre bout, appuïez d'une montagne qui la terminoit. L'entrée de leur côté en étoit fort étroite; & comme ils étoient maîtres de la montagne & de l'avenuë, ils y mirent des troupes en embuſcade, afin que ſi les Albanois après les avoir enfoncez & rompus, pourſuivoient la victoire avec trop de chaleur, & vouluſſent pouſſer juſqu'à leur camp qui étoit derriere la montagne, on pût les couper & les charger avec tout l'avantage que donnoit la diſpoſition du lieu. Cette ruſe n'avoit pû échaper à la prévoyance de Scanderbeg, & pour oppoſer ſtratagême à ſtratagême, il ordonna à ſes gens de ſe retirer vers une autre montagne qu'il avoit à dos. Il leur dit, que l'ennemi ſe perſuadant qu'ils vouloient éviter le combat à cauſe de leur petit nombre, ne manqueroit pas de venir tomber ſur eux ; qu'ils continuaſſent cependant de s'éloigner juſqu'à ce qu'ils l'euſſent attiré dans l'endroit le plus large de la vallée ; & qu'alors tournant tête contre lui, ils le chargeaſſent bruſquement & avec toute leur vigueur ordinaire : mais ſur tout qu'ils priſſent garde de ne point s'engager inconſiderement dans la gorge qui étoit à l'autre extrêmité de la Valcale, parce qu'il ſçavoit certainement qu'il y avoit à côté bon nombre de troupes pour les couper; que s'ils étoient aſſez temeraires pour y entrer, ils n'en ſortiroient jamais, & que c'étoit là préciſément qu'il falloit borner leur courſe, & la pourſuite des ennemis. En même temps qu'il leur parloit, ayant apperçû les Turcs qui venoient à lui en ordre de bataille, il détacha quelques eſcadrons pour aller à toute bride occuper la montagne qu'il leur avoit marquée, & avec le gros de ſes troupes il ſe mit à leur ſuite comme pour ſe retirer. Sa feinte lui réüſſit parfaitement. Les Turcs ſeduits par cette retraite apparente, & craignant qu'il ne leur échapât, vinrent fondre ſur lui à bride abbatuë, & fort en deſordre pour le charger en queuë. Alors les Albanois faiſant volte face, & ſerrant leurs rangs, reçûrent en braves guerriers ceux qui les pourſuivoient comme des fuïards. On ſe battit de part & d'autre avec une égale ardeur ; les Turcs ne vouloient pas qu'il fût dit qu'ils euſſent été vaincus par un ſi petit nombre, & Scanderbeg voulut avoir la gloire de les vaincre avec quelque peu de monde qu'il les combattît. L'action fut longue & très-ſanglante, ſans qu'on pût encore juger de quel côté penchoit la victoire ; mais enfin elle ſe déclara pour les Chrétiens. Animez par l'exemple de leur Chef, ils retournerent ſi ſouvent à la charge, & donnerent avec tant de furie, qu'ils les contraignirent de lâcher le pied, & de fuir à vauderoute vers leur camp. On les pourſuivit l'épée dans les reins juſqu'au défilé qui bornoit la plaine ; & là les vainqueurs ſe reſſouvenant de l'ordre qu'ils avoient reçû du Prince, & du peril qu'il y avoit pour eux à pouſſer plus loin, ne laiſſerent pas de s'arrêter malgré leur avidité, & l'eſperance qu'ils avoient de trouver un riche butin dans leur camp. Il eût été fort à ſouhaiter pour huit des principaux Officiers de l'armée, qu'ils ſuiviſſent l'exemple de la multitude : mais emportez par l'ardeur du combat, ou par une fauſſe bravoure, & mépriſant le danger dont Scanderbeg les avoit avertis, ils enfilerent le détroit, & à l'heure même ſe virent coupez par ceux des Turcs qui avoient ordre de s'y jetter. Ils furent quelque temps à s'efforcer de ſe rouvrir ce paſſage l'épée à la main ; mais c'étoit tenter l'impoſſible, & il fallut neceſſairement pouſſer juſqu'au bout du défilé pour chercher à ſe retirer du danger par la plaine. Mais comme il aboutiſſoit au camp des ennemis, ils n'y furent pas arrivez qu'ils ſe virent inveſtis de tous côtez. L'extrêmité du peril où ils étoient redoubla leur courage ; & s'étant démêlez de cette nouvelle attaque, avec autant d'adreſſe que de valeur, ils gagnerent la montagne voiſine, où ils croyoient trouver un aſyle, parce qu'ils prirent l'infanterie Turque qui l'occupoit pour des Albanois. Se retrouvant donc pour une troiſiéme fois aux priſes avec les ennemis, eux & leurs chevaux épuiſez & défaillans, tant de la fatigue du combat, que des playes qu'ils avoient reçûës, il n'y eut plus moyen de reſiſter, & ils furent tous faits priſonniers de guerre. Ces braves infortunez étoient Moyſe, dont il eſt tant parlé dans cette hiſtoire ; Givriſe d'Uladienne, proche

parent de Scanderbeg ; Muſache d'Angeline ſon neveu, Gine Muſache, Jean Perlat, Nicolas Beriſe, Georges Chuque, & Gine Maneſe : Perſonnages tous auſſi diſtinguez par leur naiſſance que par leur merite, & par le rang qu'ils tenoient dans l'armée ; Moyſe particulierement, confident & ami intime de Scanderbeg, & celui de tous ſes guerriers qui avoit le plus contribué à le remettre ſur le trône & à l'y maintenir.

Ballaban comptant pour rien la perte qu'il avoit faite au combat, & perſuadé que huit priſonniers de cette diſtinction lui tenoient lieu d'une grande victoire, ſe hâta d'en donner avis au Sultan, & lui manda qu'il les faiſoit conduire à Conſtantinople, afin qu'il en pût diſpoſer à ſa volonté. Mahomet tranſporté de joïe à cette nouvelle, s'écria que c'étoit fait de Scanderbeg, cet ennemi irreconciliable de ſa Maiſon, & de tout l'Empire Ottoman ; & que puiſque Ballaban pour ſon coup d'eſſai avoit ſçû remporter un avantage ſi conſiderable ſur lui, il ne falloit pas douter qu'il n'achevât bientôt de le détruire. Sur cela il donna mille loüanges à Ballaban, lui envoya en diligence des préſens magnifiques, de grandes ſommes d'argent, & ordre de remplir inceſſamment tous les corps de ſon armée pour continuer la guerre contre l'Albanois avec le même ſuccès qu'il l'avoit commencée.

Scanderbeg affligé au dernier point de la captivité de ces huit Seigneurs qu'on menoit à Conſtantinople, & plus en peine encore de leur deſtinée, dépêcha en toute diligence à Mahomet, pour le prier inſtamment de les relâcher, ou en fixant leur rançon à tel prix qu'il voudroit, ou par un échange avec quantité d'autres priſonniers Turcs qui étoient en Albanie. Mahomet ſe moqua de ſa demande, & n'y répondit que par des railleries pleines d'inſulte & de cruauté. Il ne s'en tint pas à des paroles; & par une barbarie ſans exemple, il commanda qu'on les écorchât tout vifs; quelques uns ajoûtent qu'il voulut qu'on le fît peu à peu, & qu'on les tint dans cet affreux ſupplice quinze jours entiers; qu'il y en eut qui moururent avant le terme marqué; & que pour ceux en qui l'on trouva encore un reſte de vie au bout de la quinzaine, on crut leur faire aſſez de grace de ne les pas laiſſer languir plus long-temps, & d'avancer leur mort. Mauvaiſe & aveugle politique pour un Prince qui ne manquoit ni d'eſprit ni de prudence, de traiter ſi inhumainement de ſi vaillans hommes que le ſort de la guerre lui avoit livrez. Car qui ne voit en effet que c'étoit réduire tous ceux qui portoient les armes contre lui, à ſe faire hacher en pieces plûtôt que de ſe rendre, la valeur n'étant jamais plus invincible ni plus furieuſe que lorſqu'elle eſt inſpirée par le deſeſpoir? Toute l'armée Chrétienne parut inconſolable du malheur de ces illuſtres Guerriers, tout l'Epire les pleura & en porta le deüil; & il y en eut même pluſieurs qui de regret & d'affliction ſe laiſſerent croître la barbe & les cheveux. Perſonne toutefois n'en reſſentit plus vivement la perte que Scanderbeg: mais au lieu de ſe laiſſer abbattre par la douleur, il ranima ſon courage pour chercher à les venger. Il entra avec ſes troupes dans le païs des Infideles, où ſans s'arrêter à piller comme auparavant il mit tout à feu & à ſang; ce qui ne pouvoit manquer de retomber ſur Mahomet, & de le rendre auſſi odieux à ſes propres ſujets, qu'à ſes ennemis, pour avoir donné lieu à ces violences, & les avoir attirées ſur eux par ſa cruauté.

Peu de temps après Ballaban vint camper à Alchrie ſur les confins de la Macedoine, & Scanderbeg à Oronichée dans la haute Dibre. Ce Prince eut la précaution de mettre des corps de garde ſur toutes les avenuës de ſon camp; mais il n'en fut pas auſſi-bien ſervi qu'il l'attendoit de leur fidelité. Il y en eut que Ballaban trouva moyen de corrompre par argent ; & ſur la parole qu'il en tira qu'ils le laiſſeroient paſſer ſans bruit , il s'achemina de nuit avec toutes ſes troupes vers Oronichée.

Une heure avant le jour ayant déja paſſé ce corps de garde , & étant fort près du camp des Chrétiens , il alloit les ſurprendre ſi la vigilance extréme de Scanderbeg n'eût rompu ſes meſures. Il avoit coûtume de faire pluſieurs rondes toutes les nuits , & de viſiter tous les environs de ſon camp. Il étoit actuellement dans cette fonction lorſque les Turcs approcherent ; & ayant connu au bruit de la marche, & du henniſſement des chevaux, que c'étoit l'ennemi qui venoit à lui , il court à toute bride à ſes gens pour leur faire prendre les armes , & les ranger en bataille. Ses ordres ne purent s'executer qu'avec quelque confuſion , pour être trop précipitez , & à cauſe des tenebres : cependant on ne laiſſa pas d'aller au-devant de l'ennemi en aſſez bonne ordonnance. Ballaban qui ne comptoit pas de les trouver ſi alertes & tout prêts au combat , s'arrêta quelque temps pour faire la diſpoſition de ſon armée.

Pendant qu'il donnoit ſes ordres , & qu'il faiſoit faire divers mouvemens à ſes troupes , Scanderbeg avec un corps de cavalerie & d'arquebuſiers Italiens , coule à petit bruit le long d'un vallon , gagne les derrieres des ennemis , & les chargeant rudement en queuë pendant que le gros de ſon armée les prenoit en tête , les voilà obligez d'en venir aux mains avant que de ſe reconnoître , & de s'être bien rangez. Le combat fut des plus longs & des plus vifs ; & quoique les Albanois n'y perdiſſent pas tant de monde à beaucoup près que les Turcs , toutefois le nombre des morts ne laiſſoit pas d'être aſſez conſiderable de leur côté , parce que l'armée des ennemis étoit plus forte de deux tiers que la leur. Mais enfin la valeur l'emporta ſur le nombre ; les Turcs fatiguez d'une attaque ſi rude & ſi opiniâtrée, commencerent à mollir ; & peu de temps après , ſe voyant rompus & enfoncez de tous côtez, ils prirent la fuite. Ils n'eurent pas plus de vigueur & de fermeté à défendre leur camp , qu'à ſoûtenir le combat. Les Albanois qui les ſerroient de près , y entrerent avec eux, & ne ceſſerent de tuer juſqu'à ce que les ennemis les euſſent laiſſez maîtres de leur camp comme du champ de bataille. Ils y trouverent un butin ineſtimable tant en chevaux qu'en armes, & en toutes ſortes de riches dépoüilles. L'armée des ennemis étant preſque réduite à rien par les grandes pertes qu'ils avoient faites tant au combat que pendant la retraite & à la défenſe de leur camp, Ballaban avec les triſtes reſtes qu'il en pût recueillir, reprit le chemin de Conſtantinople, ſans enſeignes & ſans équipages, & avec autant de confuſion qu'on lui avoit vû de fierté & de confiance quand il entreprit cette expedition.

Mahomet le reçût fort mal à ſon arrivée, lui reprocha pluſieurs fois de s'être laiſſé battre aïant deux fois plus de monde que les ennemis, & l'élite de ſes troupes; & ne pouvant digerer le chagrin que lui cauſoit cette défaite, il fut longtemps en ſuſpens s'il ne confieroit pas le ſoin de cette guerre à quelqu'autre Chef plus habile ou plus heureux que Ballaban. Après y avoir bien penſé, & pris ſur cela les avis de ſon Conſeil, il conclut à l'y renvoyer, & voici les raiſons qu'il en eût. Ballaban étoit ennemi perſonnel de Scanderberg, plein de haine & d'animoſité contre lui, à cauſe de l'outrage qu'il en avoit reçû ſur la baſſeſſe de ſon extraction. Il avoit été élevé en Albanie lieu de ſa naiſſance, & par cette raiſon perſonne n'en ſçavoit mieux la carte, ni n'étoit plus capable d'y prendre ſes poſtes. De plus, ſur quelqu'autre Officier que le Sultan jettât les yeux, il ne lui trouvoit ni la même habileté, ni autant de reſolution que Ballaban en avoit fait paroître. Joint à cela que le connoiſſant pour un homme très-ambitieux, il ne doûta point qu'il ne dût ſe laiſſer prendre à l'éclat d'une Couronne, & qu'en lui promettant celle d'Albanie s'il pouvoit le défaire de Scanderbeg, il l'engageroit par là à tenter l'impoſſible pour l'avoir vif ou mort. Il lui fit donc une nouvelle armée de dix-ſept mille chevaux & de trois mille fantaſſins, & le renvoya en Epire avec la promeſſe que je viens de dire. Il n'y avoit perſonne qui ne vît que vingt mille hommes n'étoient pas ſuffiſans pour ſubjuguer toute l'Albanie, défenduë par de bonnes troupes, & par le plus grand guerrier qui fût de ſon temps; mais auſſi n'étoit-ce pas tant au païs qu'on faiſoit la guerre, qu'à la perſonne de Scanderbeg: en ſorte que toute la commiſſion des Generaux qu'on envoyoit contre lui ſe bornoit à ſaccager le plat-païs, pour l'attirer à un combat où l'on ſe flatoit toûjours qu'il pourroit être pris ou perir.

Ballaban, quoique deux fois battu, revint en Albanie avec plus de reſolution qu'il n'en avoit encore eu juſques-là;

toit que la parole que lui avoit donné le Sultan de le mettre en poſſeſſion de ce Royaume lui élevât le cœur, ſoit qu'attentif à éviter les ſurpriſes de ſon ennemi, & ne cherchant qu'à le combattre en raſe campagne, il crût qu'il lui ſeroit aiſé de l'envelopper, & d'en remporter une pleine victoire. Il ne s'arrêta donc point ſur la frontiere comme auparavant, mais entra de plein pied dans l'Albanie, & vint camper aux environs de Sfetigrade. Scanderbeg toûjours prompt & rapide dans ſes expeditions, & qui au premier bruit du retour des Turcs avoit raſſemblé ſes troupes, leur déclara ouvertement qu'il les menoit au combat, avec deſſein de le livrer à l'ennemi dès qu'il l'auroit joint. Avant que de ſe mettre en marche, il fit faire des prieres publiques pour demander à Dieu la victoire, & la conſervation de ſon païs; exhorta ſes gens à redoubler leur valeur, pour faire comprendre au Sultan qu'ils étoient invincibles, & que tous les efforts qu'il pourroit faire contr'eux ne tourneroient jamais qu'à ſa honte; piqua les uns d'honneur, encouragea les autres par des promeſſes, outre l'argent, les chevaux de prix & les riches habits qu'il leur fit diſtribuer ſur l'heure, comme par une récompenſe anticipée des ſervi-

ces qu'il en attendoit. Etant arrivé à Sfetigrade avec ſon armée qui étoit de huit mille chevaux, & de deux mille cinq cens hommes de pied, il l'attendoit dans une belle plaine qui eſt aux portes de la Ville, & la partagea en quatre corps. Le premier avoit pour Chef Goïe Streſe ſon neveu, le ſecond Tanuſe Ducagin, le troiſiéme Muſache, & du quatriéme compoſé de ſes meilleures troupes, il en fit ſa garde & comme un corps de réſerve, ſon deſſein étant de ſe porter en tous les endroits où l'ennemi paroîtroit avoir quelque avantage. Au milieu de chaque corps étoit l'infanterie diviſée en quatre comme la cavalerie, & commandée par autant d'Officiers de marque, Paul Maneſe, Pic Manuël, Demetrie Beriſſe & Rajan Chuque. L'armée des ennemis étoit rangée à peu près comme celle des Albanois, & il eſt vrai-ſemblable que ce fut ſur leur ordre de bataille que Scanderbeg forma le ſien. Tout étant ainſi diſpoſé il fit ſonner la charge, & auſſi-tôt commença le combat avec plus d'impetuoſité & de fureur qu'on n'en avoit encore vû juſques-là. Ce ne fut point ſucceſſivement que les corps combattirent, tous s'affronterent au premier ſignal, & firent les derniers efforts pour abbatre & renverſer ce qu'ils avoient en tête.

Les Albanois ſans s'effrayer ni de la multitude des ennemis, ni d'une grêle de fleches & de mouſquetades dont ils étoient accüeillis, pouſſoient à eux tête baiſſée pour les joindre corps à corps, & le ſabre à la main en jettoient à leurs pieds autant qu'il s'en préſentoit. Les Turcs avoient peine à ſoûtenir un choc ſi rude, mais ne doutant point de leur entiere défaite s'ils ſe laiſſoient enfoncer, tout leur ſoin étoit de ſerrer leurs rangs, ſe contentant de reculer de quelques pas quand ils ſe ſentoient trop preſſez. Ballaban avec un gros de troupes qu'il avoit à ſes côtez, paſſoit ſans ceſſe d'un corps à l'autre pour animer le combat, rempliſſoit les rangs qui ſe trouvoient déja éclaircis, excitoit du geſte & de la voix ceux qui paroiſſoient ébranlez, ſe jettoit au-devant de ceux qu'il trouvoit rompus, pour leur donner le temps de ſe rallier, ſe mettoit à leur tête pour les remener à la charge, allant aux coups comme un ſimple ſoldat, & donnant ſes ordres avec une préſence d'eſprit qui ne pouvoit ſe trouver que dans un General d'une capacité conſommée. Scanderbeg ne ſe donnoit pas de moindres mouvemens, avec cette difference que par tout où il ſe montroit il portoit le courage & l'ardeur dans le

cœur des ſiens, l'épouvante & l'effroi parmi les ennemis. En quelque endroit qu'il y eût la moindre apparence de danger il y couroit ſans déliberer, ſe lançoit impetueuſement avec ſa troupe au milieu des plus épais eſcadrons des ennemis. A ſa préſence tout s'arrêtoit d'abord ou ne tardoit pas à plier, & on entendoit les Turcs crier hautement que jamais il ne s'étoit vû un ſi terrible guerrier. Déja ces Infideles commençoient à perdre contenance, & étoient ſur le point de lâcher le pied, lorſqu'un accident imprévû les raffermit. Scanderbeg continuant de les pouſſer avec ſon ardeur ordinaire, ſon cheval reçut un coup dont il fut abbatu, lui renverſé ſous le cheval & jetté rudement contre un tronc d'arbre, dont il eut le corps tout froiſſé, & une ſi grande contuſion à une épaule qu'il en perdit la reſpiration. Les Turcs qui le virent par terre le tinrent pour mort, pouſſerent de grands cris de joye, & accoururent à lui pour lui couper la tête. Ils furent fort mal reçûs par une troupe de ſes Gendarmes, qui après les avoir écartez le couvrirent de leurs corps & de leurs boucliers, juſqu'à ce qu'il eut repris ſes eſprits. Se trouvant un peu remis de cette chûte, & la plus grande douleur étant paſſée, il monte un nouveau cheval &

rentre dans la mêlée avec plus d'audace & de tranſport qu'auparavant. On ſçut bien-tôt qu'il étoit encore en vie, & pluſieurs l'éprouverent à leurs dépens. Un de ceux à qui il le fit mieux ſentir fut un nommé Suliman, homme très-remarquable parmi les Turcs, qu'il frappa d'un coup de ſabre & qu'il jetta par terre roide mort. Il ſemble que ce fut là ce qui détermina en ſa faveur & lui attacha la victoire, qui juſqu'alors avoit paru comme en ſuſpens entre les deux partis. Car ſoit que les Turcs deſeſperaſſent de pouvoir tenir plus long temps contre une valeur ſi heroïque, ſoit que la mort de Suliman l'un de leurs plus braves guerriers les eût effraïez, on les vit incontinent après perdre courage, enſuite s'ébranler, & enfin tourner le dos & fuïr à toute jambe par tout où ils crurent pouvoir échapper plûtoſt aux mains & aux coups des vainqueurs. On ne voulut point faire de priſonniers, tout étant dévoüé à la vengeance des huit Seigneurs que Mahomet avoit fait mourir ſi inhumainement. Ainſi on faiſoit main baſſe ſur tous ceux qu'on pouvoit atteindre, & le maſſacre en fut ſi grand, que ces derniers joints à ceux qui avoient peri dans le combat, laiſſerent l'armée diminuée de plus des trois quarts. Du côté des Chrétiens, il n'y demeura ſur la place qu'environ trois cens hommes, mais le nombre des bleſſez fut plus grand qu'à tous les autres combats qui avoient précedé.

Scanderbeg après cette fameuſe journée, ſe reſſentit long-temps de ſa chûte, & en eut plus de trois mois l'épaule & le bras comme perclus. La joye que lui cauſa cette grande victoire lui fit mépriſer ſa douleur, & jamais il ne parut plus content de la valeur de ſes troupes, ni n'en parla avec plus d'éloges. Auſſi-tôt qu'on eut ceſſé de pourſuivre les Turcs, il leur avoit abandonné toutes leurs dépoüilles & tout le butin de leur camp, & il n'y eut ni Officier ni ſoldat qui n'y trouvât une digne recompenſe de ſes ſervices & de la fatigue qu'il venoit d'eſſuyer Mais lorſqu'à cette liberalité il joignit encore les careſſes & les loüanges, ils en témoignerent tant de ſatisfaction & d'attachement à ſa perſonne, qu'il n'y avoit plus rien qu'il n'en dût eſperer. Auſſi avoit-il bien compris qu'il auroit encore beſoin d'eux, & que Mahomet plus irrité que conſterné de tant de défaites, ne le laiſſeroit pas long-temps en repos. Mais à quoi peut-être il ne s'attendoit pas, c'eſt que le même Ballaban, déja trois fois vaincu, dût encore revenir ſur la ſcene, & tenter de nouveau le ſort des armes qui lui étoit ſi contraire. Il le fit cependant, mais avec de ſi grandes forces & des projets ſi bien concertez, que le Turc crut que pour le coup la victoire ne pouvoit lui échapper; voici comme il s'y prit.

S'étant retiré à Ocride en Macedoine après ſa défaite, il y raſſembla le peu de monde qui lui reſtoit, & reprit le chemin de Conſtantinople où il fut reçû du Sultan comme il s'y attendoit. Ce ne furent d'abord que reproches injurieux, tantôt de ſa mauvaiſe conduite, tantôt de ſa lâcheté, tantôt de ſa perfidie, Mahomet l'accuſant de l'avoir trahi & mené à deſſein à la boucherie les troupes qu'il lui avoit confiées. Ballaban de peur de l'aigrir davantage l'écouta quelque temps ſans l'interrompre, & après que le Sultan eût jetté ſon feu, ſe tournant vers les Officiers qu'il avoit ramenez d'Albanie, il les prit à témoin ſi avant que de livrer la bataille, il n'avoit pas pourvû à tout avec ſoin & avec conſeil; ſi le temps, ſi le lieu, ſi l'ordre ne paroiſſoient pas favoriſer ſon deſſein; ſi dans l'action il s'étoit épargné, & n'avoit pas payé de ſa perſonne, autant pour le moins que Scanderbeg de la ſienne; qu'ils diſſent s'il avoit évité le danger, s'il ne s'étoit pas expoſé comme le dernier de

ſes ſoldats, s'il n'avoit pas rallié pluſieurs fois & ramené lui-même à la charge ceux qui étoient rompus, s'il avoit fui des premiers, ou s'il avoit quitté le champ de bataille avant la déroute de toute l'armée. Les Officiers qui étoient préſens l'ayant avoüé de tout ce qu'il avoit avancé, Mahomet parut un peu s'adoucir. Alors Ballaban reprenant la parole, attribua ſon malheur au caprice de la fortune, & à l'incertitude ordinaire du ſort des armes. Il ajoûta qu'il étoit de la guerre comme du jeu, où la perte & le gain ſe ſuccedoient l'un à l'autre, & qu'un homme qui après une premiere ou une ſeconde perte, vouloit quitter la partie ne devoit jamais s'y embarquer; qu'il étoit vrai que l'Albanois ſçavoit la guerre, qu'il la faiſoit avec hardieſſe & avec vigueur, mais qu'il n'étoit pas invincible; que s'il ſe le croyoit, Sebalias devoit l'en avoir détrompé par la victoire éclatante qu'il avoit remportée ſur luy au ſiege de Belgrade; que pour lui il étoit fort éloigné d'en juger ſi avantageuſement, & que ſi ſa Hauteſſe vouloit lui faire la faveur de lui donner une audience particuliere, il lui découvriroit un deſſein qui lui étoit venu dans l'eſprit, & qu'il avoit lieu de croire qu'elle l'approuveroit par la facilité qu'elle y trouveroit à ſe défaire d'un ennemi, qui juſques là s'étoit plus ſoûtenu par ſa temerité que par ſes forces. Le Sultan l'ayant introduit dans ſon cabinet, lui demanda quel étoit donc ce deſſein dont il lui avoit parlé. *Ce deſſein, Seigneur*, dit Ballaban, *c'eſt que vous choiſiſſiez deux Generaux de diſtinction avec deux puiſſantes armées, qui par diverſes routes approchent de l'Epire, que l'un des deux y entre ouvertement & attire à ſoy Scanderbeg avec toutes ſes forces, que l'autre prenne des détours comme s'il étoit envoïé ailleurs, & ſi-tôt qu'il ſçaura que le premier eſt en préſence de l'armée ennemie, qu'il ſe hâte de le joindre : Alors*, ajoûta-t'il, *le moyen que l'Albanois puiſſe éviter le combat ou le ſoûtenir ; & ſes troupes taillées en pieces & lui pris ou tué, ne ſera-ce pas une prompte & heureuſe fin d'une guerre ſi importune ?* Mahomet parut goûter ce que lui diſoit Ballaban, & après y avoir rêvé quelque temps, l'expedient lui parut ſi bon, que ſur le champ il en commit l'execution à celui qui l'avoit propoſé, avec pouvoir d'ordonner de cette guerre comme il jugeroit à propos, de choiſir parmi ſes troupes & d'en emmener autant qu'il lui paroiſſoit neceſſaire, & de s'aſſocier tel collegue qu'il voudroit. Ce qu'il lui recommandoit

ſeulement étoit de hâter cette expedition, ne pouvant, diſoit-il, ſouffrir plus long-temps de ſe voir affronté & inſulté par un miſerable rebelle, & que jamais il ne ſe croiroit heureux tant qu'il le verroit en vie & hors de ſes mains. Ballaban donc, qui mouroit d'envie de réparer ſon honneur, fit choix de pluſieurs troupes, tant cavalerie, qu'infanterie, dont il forma une armée aſſez puiſſante pour faire trembler toute l'Albanie. Celui ſur qui il jetta les yeux pour commander avec lui, fut un nommé Jagup Arnauth, qui veut dire Jacques Albanois, parce qu'en effet il étoit originaire d'Albanie, homme de réputation & fort experimenté dans le métier des armes. Il lui donna ſeize mille chevaux à conduire, en prit près de vingt-cinq mille pour lui, & quatre mille piétons ; & étant convenus entr'eux de ſe rendre en Epire, Ballaban par la Thrace & par la Macedoine, Jagup par mer, & enſuite par la Theſſalie, ils ſe ſéparerent & prirent chacun de leur côté la route qu'ils devoient tenir.

A peine étoient-ils hors de Conſtantinople que Scanderbeg fut informé de leur départ & de leur deſſein par les eſpions qu'il entretenoit à la Porte, & dont il fut toûjours très-bien ſervi. Pour ſe diſpoſer à les recevoir il aſſembla huit mille chevaux, auſquels il joignit quatre mille hommes de pied, leur enjoignant à tous de ſe tenir prêts à marcher pour une expedition conſiderable au premier ordre qu'ils en recevroient. Peu de jours après, ayant appris que Ballaban avoit déja paſſé la Thrace & la Macedoine, & s'étoit arrêté dans la plaine de Valcale, il vit bien qu'il y alloit du ſalut de ſon Etat de marcher promptement à luy pour le combattre ſéparément, & avant que Jagup l'eût joint. Il ſe mit donc en chemin avec ſes troupes, prenant quantité de détours, ne marchant que de nuit & à petit bruit; & à la faveur des ténebres & de ces circuits s'étant approché des ennemis ſans être encore découvert, avant que de rien entreprendre il envoya reconnoître leur camp. Il avoit donné cette commiſſion à trois Officiers adroits & intelligens; mais l'un d'eux parent de Ballaban, & plus attaché à luy par les liens du ſang, qu'à ſon Prince par la fidelité qu'il lui devoit, trouva moyen de gagner les deux autres par argent, & par l'eſperance qu'il leur donna de quelque gratification conſiderable, que Ballaban ne manqueroit pas de leur faire, en récompenſe du ſervice important qu'ils lui rendroient. Ainſi au lieu d'obſerver la diſpoſition des ennemis & d'en faire leur rapport à Scanderbeg, ils allerent donner avis au General Turc que ſon ennemi étoit fort près de lui avec toutes ſes forces, & ne cherchoit qu'à le ſurprendre. Scanderbeg voyant qu'ils tardoient trop à revenir, & craignant qu'ils ne fuſſent tombez entre les mains des ennemis, alla lui-même à la découverte accompagné de cinq hommes, & aima mieux prendre ce danger ſur lui que de s'expoſer à recevoir de faux avis. Ballaban qui ſçavoit quelle étoit ſon activité, & qui ne doutoit pas qu'il ne dût venir en perſonne pour le reconnoître, donna ordre à quelques cavaliers, tous hommes vigoureux & bien montez, d'aller occuper un certain pas qui étoit preſque le ſeul endroit par où il pût approcher de ſon camp. Ses conjectures ne furent point fauſſes, & à peine les hommes qu'il avoit envoyez ſe furent-ils mis en embuſcade, que Scanderbeg arriva avec ſes gens. Le lieu lui parut dangereux, tant parce qu'il étoit couvert & fort reſſerré, qu'à cauſe du voiſinage de l'armée ennemie. Cependant comme il étoit réſolu de paſſer outre, il fit avancer un de ſes ſoldats, qui ayant apperçû les Turcs qui les attendoient, cria à Scanderbeg de ſe ſauver promptement. Ceux-ci ſe voyant découverts, pouſſerent au Prince avec furie, & après quelques coups portez de part & d'autre, le contraignirent de s'enfuïr. Il ſe jetta dans une foreſt qui eſt au-delà de la montagne; & comme il continuoit de fuïr à toute bride, parce qu'il étoit pourſuivi de même, il trouva le chemin coupé par un gros arbre couché par terre & mis en travers. A la vûë de cet obſtacle il donne un grand coup d'éperon à ſon cheval, & le fait ſauter par deſſus. Un de ceux qui l'accompagnoient n'eut pas moins de bonheur que lui, & en fit faire autant à ſon cheval; les quatre autres qui tenterent inutilement la même choſe, ne purent ſe dérober à la pourſuite des ennemis, & après s'être défendus quelque temps ils furent tous tuez. Il y eut un Turc qui ayant franchi le pas comme Scanderbeg & le ſoldat qui le ſuivoit, continua de courir après eux. Scanderbeg au bruit de ce cavalier ayant regardé derriere lui, & voyant qu'il étoit ſeul, tourna bride tout à coup, fondit ſur lui, & d'un coup qu'il lui porta le renverſa de cheval & l'étendit mort par terre. Après avoir échapé de ce danger il regagna ſon camp qui étoit à Petralbe, à cinq lieuës des ennemis, & donna ſes ordres pour aller à eux. Il n'oublia rien pour encourager

ſes ſoldats à bien faire, careſſant les uns, promettant aux autres, ou leur donnant ſur l'heure tout ce qu'ils demandoient. Quand ils approcherent de la vallée derriere laquelle étoit le camp des Turcs, ils gagnerent toutes les hauteurs des environs, ſur leſquelles ils s'étendirent, & d'où ils ne ceſſoient de harceler ces Infideles. Et comme ils n'étoient pas venus pour les fatiguer ſeulement, mais pour les combattre, Scanderbeg tint un Conſeil de guerre, où avec Tanuſe Tophie, Zacharie Groppe, & Pic Manuel, les trois principaux Chefs de ſes troupes, ſe trouverent encore divers autres Officiers. Pluſieurs vouloient qu'on differât la bataille ſans autre raiſon que du beſoin qu'avoient les troupes de ſe délaſſer de leurs veilles & de leurs fatigues, & ſur l'eſperance de quelque occaſion que la fortune pourroit préſenter de ſurprendre les Turcs, & de les défaire avec moins de perte & de peril. Scanderbeg rejetta cet avis, leur faiſant voir que tout le ſuccès de ſon entrepriſe dépendoit de la diligence; que tandis qu'on tenoit l'un des ennemis ſéparé de l'autre, il falloit chercher à s'en défaire; que ſi l'on attendoit que Jagup eût joint, la grande ſuperiorité des forces ennemies rendroit l'action ou trop hazardeuſe pour eux, ou tout-à fait impraticable, & qu'étant obligez de reculer devant les Infideles pour éviter le combat, ils leur laiſſeroient en proïe une partie de l'Albanie. Et comme il ſoupçonnoit qu'il n'y eût autant de timidité que de prudence dans l'avis de ceux qui vouloient temporiſer : *Ne craignez rien*, leur dit-il, *ce ne ſont icy que de mechans reſtes des armées que nous avons battuës, entraînez de vive force au combat comme des animaux au ſacrifice, victimes infortunées de l'ambition de leur Chef, qui cherche quelque avantage ſûr nous pour rétablir ſa réputation & regagner l'eſtime du Sultan. Il y a vingt ans que nous ſommes en poſſeſſion de les vaincre, qui nous empêcheroit de le faire encore aujourd'huy, & d'ajoûter ces nouveaux lauriers à tous ceux que nous avons déja cüeilli?* Sur cela il les renvoye en leurs quartiers, & va de ce pas ranger ſon armée en bataille. Il la partagea en quatre corps comme au combat precedent, mêlant l'infanterie avec la cavalerie, les arquebuſiers & les archers avec les piquiers, & détachant quelques eſcadrons pour aller eſcarmoucher & engager l'action. Tanuſe, Zacharie & Pic Manuel commandoient les trois premiers corps, & pour lui il ſe mit à la tête du quatriéme qui lui ſervoit de garde. Toutes ſes troupes étant bien diſpoſées & en bonne contenance, il fait ſonner la marche & va ſe préſenter fierement aux ennemis. Ils les trouverent en ordre de bataille devant leur camp, enſeignes déployées & prêts à bien recevoir ceux qui venoient les attaquer. Un moment après ce ne fut plus cela, & la retraite ayant ſonné de leur côté, ils rentrerent tous dans leurs lignes. C'eſt apparemment que Ballaban ayant vû avancer les Albanois en plus grand nombre qu'il ne les croyoit, & avec une réſolution qui luy étoit d'un mauvais augure, jugea qu'il étoit plus ſûr pour lui d'attendre la venuë de l'autre armée ; que s'il étoit battu, comme il le craignoit, avant qu'elle arrivât, outre le deshonneur qu'il y voïoit, on lui feroit un crime de ne l'avoir pas attenduë ; & que ſi les deux armées étant jointes elles ne laiſſoient pas de perdre la bataille, alors Jagup partageroit avec lui la honte & les reproches de cette défaite. Scanderbeg toûjours plus convaincu de quelle importance il étoit pour le bien de ſes affaires de ne pas differer le combat, fit avancer ſes bandes deſtinées à l'eſcarmouche, & en même temps deſcendit dans la plaine avec toute l'armée. S'étant approché des ennemis, il n'y eut rien qu'il ne fît pour les attirer au combat. Mais ni les clameurs , ni les railleries , ni toutes les inſultes des Albanois , ni même quelques attaques qu'ils livrerent aux lignes , n'ébranloient point encore Ballaban , ni ne pouvoient le réſoudre à accepter le défi. Heureuſement pour Scanderbeg les Turcs ſe trouverent en d'autres diſpoſitions que leur General. Piquez des inſultes des Albanois, ils commencerent à gronder ſourdement contre ſa lâcheté ; puis élevant la voix , ils crierent hautement que rien n'étoit plus honteux que de ſe voir ainſi renfermez devant un ennemi plus foible qu'eux de moitié , & d'eſſuyer toutes ſes inſultes ; que diroit le Grand Seigneur s'il ſçavoit qu'on eût fait impunément cet affront à la gloire de ſes armes , & s'il ne valoit pas mieux donner bataille avec honneur & au hazard de la perdre , que de la refuſer avec tant de honte & de timidité. Les murmures & les cris de ces premiers mirent tout le camp en rumeur. On ne voyoit de tous côtez que ſoldats & Officiers aller & venir , & dire hautement , que ſi le General differoit plus longtemps de les mener à l'ennemi , il falloit y aller ſans ordre ; & que s'il refuſoit de les conduire, toûjours ſeroit-il contraint de les ſuivre. La choſe alla ſi loin , que

Ballaban ne ſe trouvant plus maître de réprimer ſes mouvemens , & craignant une rebellion ouverte , ſortit enfin de ſon camp & ſe mit en ordre de bataille. Scanderbeg le laiſſa faire, parce qu'il apprehendoit que s'il chargeoit d'abord , la peur ne prit aux premieres troupes qui s'avançoient dans la plaine , & qu'elles ne rentraſſent dans leur camp ; & d'ailleurs il étoit de ſon intereſt qu'elles en ſortiſſent toutes, afin qu'après la bataille gagnée il pût s'en emparer ſans peine, & profiter du riche butin qu'il s'attendoit d'y trouver. Ballaban mit comme Scanderbeg toutes ſes troupes ſur quatre lignes , & oppoſa la premiere à Tanuſe , la ſeconde à Zacharie , la troiſiéme qui étoient les Janiſſaires à Pic Manuel , & la quatriéme compoſée d'un gros corps de cavalerie & de quantité de vieilles bandes ſur quoi il fondoit ſes eſperances , il la prit pour ſa garde & pour faire face à Scanderbeg. A la tête de tout étoit un autre corps d'Azapes qui couvroient les enſeignes. Le ſignal donné de part & d'autre , la mêlée commença avec furie & avec un grand carnage. On ne voyoit de tous côtez que rudes & vives attaques , & une égale ardeur de vaincre. Là les deux Generaux plus intereſſez que les autres au ſuccès de l'action, donnoient à leurs troupes des exemples éclatans de hardieſſe & d'intrepidité ; là l'infanterie & la cavalerie Albanoiſe s'efforçoient de ſe ſignaler à l'envi ; là les Croïens & les Dibriens ſe piquoient de ſe ſurpaſſer les uns les autres en courage & en valeur. Mais quelque effort que fiſſent ces derniers pour rompre les Azapes, ils ne pouvoient en venir à bout, parce qu'encore que ceux-ci reculaſſent devant eux, étant appuïez du gros de leur armée, ils gardoient toûjours leurs rangs, & continuoient de faire une ferme réſiſtance. C'eſt ce qui donna lieu à Scanderbeg de détacher une partie de ſon aîle droite où il paroiſſoit que ſes gens avoient moins d'occupation, & de ſe mettre à leur tête pour prendre la gauche des ennemis par derriere. Ce mouvement ſe fit avec tant d'adreſſe & de promptitude, qui ni les Turcs ni les Albanois mêmes ne purent s'en appercevoir. Le voilà donc qui donne ſur la queuë de la gauche avec tant de vigueur, qu'il l'enfonce en peu de temps & perce juſqu'aux Azapes. Etant tombé ſur ceux-ci il trouva peu de réſiſtance, parce que la nuit précedente pluſieurs d'entr'eux ayant quitté leurs enſeignes, s'étoient répandus par la campagne, où ils étoient encore, les uns occupez à piller, les autres couchez lâchement ſur l'herbe, abbatus de laſſitude & de ſommeil. Et pour ceux qui étoient au combat, ſe trouvant épuiſez des marches & des veilles, & manquant encore plus de courage que de forces, à peine pouvoient-ils ſoûtenir leurs armes. Joint à cela que le ſoleil étoit très-ardent ce jour là, & que cette lâche & molle nation mourant de chaleur & de ſoif, aimoit autant ſe laiſſer prendre ou tuer, que de demeurer plus long-temps ſous les armes. La défaite de la droite des ennemis ſuivit de près celle de la gauche. Elle étoit déja fort endommagée par les rudes charges de tous les corps Albanois qui l'attaquoient, lorſque Scanderbeg y arriva avec les troupes qui venoient de battre la gauche. Alors donc ſe voyant priſe en tête, en queuë & en flanc, elle ne ſe ſoûtenoit plus que par les cris & tous les mouvemens de Ballaban, qui encourageoit les uns, menaçoit les autres, arrêtoit les fuyards, rallioit ceux qui étoient rompus, & donnoit à tous des exemples de bravoure que peu des ſiens avoient le cœur d'imiter. Tout plioit & reculoit devant l'ennemi, tout ce qui en étoit attaqué ſe renverſoit ſur tout ce qui étoit derriere. Ce n'étoit plus parmi eux qu'embaras & confuſion, comme des gens qui ſongeoient moins à vaincre qu'à éviter de perir, & pour qui il n'y avoit plus de ſalut que dans la fuite. Perſonne cependant n'oſoit prendre ce parti à cauſe de la préſence du General, qui faiſoit les derniers efforts pour reprendre quelque avantage ſur l'ennemi. Ne pouvant y réüſſir, & ſe voyant ſerré de ſi près, qu'il alloit infailliblement tomber entre ſes mains, il tourne bride tout à coup, & enfonçant ſes éperons dans les flancs d'un cheval fort vîte & fort vigoureux qu'il montoit, il ſe tire de danger, & laiſſe à ſes gens de s'en ſauver comme ils pourroient. Il y en eut pluſieurs qui le ſuivirent, mais qui ne furent pas ſi heureux que lui, à cauſe que les montagnes par où ils vouloient fuïr ſe trouverent occupées par des troupes Albanoiſes qui les maſſacroient à meſure qu'ils arrivoient. D'autres qui avoient pris par les champs & par les foreſts, avoient plus de bonheur que ces premiers, parce que l'armée ſans s'amuſer à les pourſuivre étoit toute occupée à tuer ou à faire priſonniers ceux qu'elle tenoit encore inveſtis. Tout étant fait il ne s'agiſſoit plus que de recüeillir les fruits de la victoire, l'une des plus grandes & des plus completes qu'on eût remportée juſques-là ſur les Infideles. Le camp fut bien-toſt pillé; & pendant que

les Albanois ſe diſpoſoient à en partager le butin entr'eux & à reſpirer de leurs fatigues, il fallut reprendre les armes pour courir à une ſeconde victoire, & achever glorieuſement ce qu'on avoit commencé avec tant de bonheur & de ſuccès.

Peu d'heures après le combat fini, arriva un courier dépêché en diligence à Scanderbeg par la Princeſſe Mamiſe ſa ſœur, qui s'étoit arrêtée à Petrelle avec ſes gardes & toute ſa Maiſon. Elle lui donnoit avis que Jagub Arnauth étoit entré en Epire par le chemin de Belgrade avec les ſeize mille chevaux qu'il conduiſoit, & qu'étant campé en la baſſe Tyrianne ſur une riviere qu'on nomme Argilate, il faiſoit un grand dégât dans tout le païs. Ce ſecond General étoit, comme nous avons dit, Albanois de nation, né de pere & de mere Chrétiens. Il fut pris par les Turcs dès ſa plus grande jeuneſſe, & s'étant laiſſé perſuader d'abjurer la foy Chrétienne, il reçût la Circonciſion & embraſſa le Mahometiſme; homme hardi & entreprenant, & qui s'étoit ſignalé tant en Grece qu'en Aſie par pluſieurs exploits conſiderables. Il venoit pour enfermer les Albanois entre ſon armée & celle de Ballaban, & c'eſt ce qu'un de ſes ſoldats pris & arrêté par les gens de Mamiſe ; & preſenté à cette Princeſſe, confirma par ſon témoignage. Sur ces nouvelles Scanderbeg prend la réſolution de marcher inceſſamment à lui avec ſon armée. Il aſſemble les principaux Officiers & leur communique ſon deſſein ; leur repreſente de quelle importance il eſt d'attaquer ce nouvel ennemi pendant qu'il doit eſtre étourdi & conſterné de la défaite de ſon Collegue, & que le courage avec lequel les Albanois ont battu Ballaban a encore tout ſon feu ; qu'il ſouhaite cependant qu'ils en faſſent la propoſition aux troupes pour ſonder leurs diſpoſitions. Les Officiers n'eurent pas ouvert la bouche pour leur déclarer de quoi il s'agiſſoit, qu'elles témoignerent une ardeur extraordinaire pour cette ſeconde expedition. Ce n'étoit que joye & qu'allegreſſe dans le camp ; tous s'animoient les uns les autres, & diſoient plaiſamment que la victoire étoit un trop bon repas pour s'en dégoûter ſi-toſt, & que Ballaban leur ayant fait un grand banquet, c'étoit à Jagup à en fournir le deſſert. Ainſi avant que d'avoir eſſuyé leurs armes du ſang des Turcs qu'ils venoient de vaincre, tout hors d'haleine encore & tout en ſueur de l'ardeur du combat, ils ſe laiſſent mener contre un ennemi frais & repoſé ; ſe confiant en la valeur & en l'experience de leur Chef, & perſuadez que ſon nom ſeul répandoit plus de terreur parmi les Infideles que toutes les troupes dont il étoit ſuivi. Jagup informé que Scanderbeg approchoit, & ne ſçachant point encore ce qui étoit arrivé à l'armée de Ballaban, décampe ſur l'heure & ſe retire en un coin de la Tyrianne près d'une petite montagne, au ſommet de laquelle étoit un gros Bourg nommé Caſſar, où il ſe croyoit poſté plus avantageuſement. Scanderbeg ſur l'avis qu'il eut de ce mouvement, conduiſit ſes troupes & les fit camper au même lieu que Jagup venoit de quitter. Les armées étoient à la vûë l'une de l'autre, & demeurerent un jour entier à s'obſerver. La nuit ſuivante Scanderbeg craignant que Jagup ne ſe retirât ſi par hazard il apprenoit la défaite de Ballaban, remplit de bonnes troupes les environs & les iſſuës de ſon camp pour lui fermer toute voye de retraite. Le jour venu il s'alla preſenter à lui en ordre de bataille, & pour décourager ceux qu'il alloit combattre par des marques certaines du déſaſtre de leurs compagnons, il fit jetter devant leurs tentes les têtes de pluſieurs Officiers de marque qui avoient peri au combat, expoſa à leurs yeux bon nombre de captifs de l'armée de Ballaban, chargez de chaînes, & tous les drapeaux ou étendarts qu'on lui avoit pris. A la vûë d'un tel ſpectacle qui ſembloit devoir jetter le trouble & l'effroi parmi eux, ils ne perdoient point contenance, & continuoient de ſe diſpoſer au combat avec autant d'ordre que de réſolution. Scanderbeg détacha cinq cens chevaux à qui il commanda de s'avancer juſqu'à leurs retranchemens pour les attirer dans la plaine, & ſi toſt qu'ils verroient les ennemis ſortir ſur eux & les pourſuivre, de regagner le gros de l'armée. Jagup avoit déja diſpoſé ſes troupes ſur trois lignes, & ſe voyant provoqué par ces eſcadrons Albanois, il leur fit donner la chaſſe par quelques-uns des ſiens, & deſcendit dans la plaine avec tout le reſte. Alors Scanderbeg court à ſes gens qui revenoient à lui, leur donne ordre de faire volte face, ſe met à leur tête & charge les premiers eſcadrons Turcs qui étoient à leurs trouſſes. A l'heure même on vit tous les corps des deux armées s'ébranler, s'affronter les uns les autres & enſuite ſe mêler. Le combat fut plus rude & plus opiniâtré du côté des Turcs qu'en l'armée de Ballaban, la victoire plus long-temps en balance, & achetée plus cherement par les Albanois. Après diverſes attaques coup

ſur coup, & toutes très-vives & très-ſanglantes, les Turcs tenoient toûjours ferme & ne donnoient encore aucune eſperance de ſe laiſſer vaincre. Scanderbeg la fit naître tout à coup par ſon adreſſe & ſa bravoure ordinaire. Il avoit ſans ceſſe les yeux ſur Jagup, toûjours prêt à le joindre s'il s'avançoit ſur les premiers rangs. Mais voyant qu'il tardoit trop, & qu'apparemment la crainte l'empêchoit de ſe découvrir, il part de la main avec une troupe de gens choiſis, va heurter impetueuſement contre ces épais eſcadrons qui l'environnoient, & après les avoir ouverts & enfoncez, il pouſſe à lui la lance en arreſt, & d'un coup qu'il lui porte à la gorge le jette mort à ſes pieds. Une action ſi déterminée étonna tellement les Infideles, qu'ils virent bien que c'étoit fait d'eux, puiſque leur Chef étant par terre, il n'y avoit plus perſonne qui pût les ſoûtenir & les garentir d'une entiere défaite. Ce fut donc à qui fuïroit des premiers, de peur qu'en differant trop de le faire ils ne periſſent dans le combat, ou qu'embaraſſez de la multitude de ceux qui fuïroient devant eux, l'ennemi ne les atteignît. On les pourſuivit long-temps & avec grand carnage, pluſieurs furent faits priſonniers, & ceux qui étant échappez du combat tomberent entre les mains des païſans qui avoient ſaiſi tous les paſſages, ne furent pas moins épargnez. On prétend qu'il y eut plus de vingt-quatre mille Turcs qui demeurerent ſur la place dans les deux combats, plus de ſix mille faits priſonniers, outre quatre mille Chrétiens ou environ, tant laboureurs qu'habitans du plat païs, que ces Infideles avoient mis en ſervitude, & qu'on retira heureuſement de leurs mains. Le pillage fut ineſtimable, & on ne peut dire la quantité d'or & d'argent, de chevaux, d'armes & de riches habits dont les vainqueurs ſe trouverent enrichis. Ces deux victoires leur coûterent ſi peu, qu'il n'y eut de leur côté que mille à onze cens hommes de tuez, & pour les bleſſez dont le nombre étoit bien plus grand, Scanderbeg en eut tant de ſoin que la plûpart guerirent. Au reſte Soldats, Officiers, & le Prince lui-même étoient ſi las de meurtres & de carnage, qu'ils négligerent un avantage conſiderable que la fortune leur préſentoit. Quelques batteurs d'eſtrade rapporterent à Scanderbeg qu'ils avoient rencontré Ballaban qui ſe retiroit avec une ſeule compagnie de chevaux & fort en déſordre, & que la moindre troupe qu'on envoyeroit après lui le pourroit avoir vif ou mort. Il négligea

cet avis, & ſe contenta de répondre, qu'encore falloit-il bien que quelqu'un pût porter à Conſtantinople la nouvelle de la ruine entiere des armées Ottomanes, & du triomphe des Albanois. Tous les Officiers qui étoient à ſes côtez parurent ſur cela auſſi froids que lui. Ballaban n'étoit plus à craindre, & on crut que la honte de quatre batailles perduës lui ſeroit un plus grand ſupplice que la captivité ou la mort.

Pendant que Scanderbeg & ſes guerriers étoient tout occupez de ces grandes expeditions, l'impatience qu'on avoit à Croïe d'en apprendre le ſuccès, n'étoit pas exempte d'inquietude & de crainte, à cauſe de la multitude des ennemis, dont on apprehendoit qu'il ne pût ſe débaraſſer avec ſon bonheur ordinaire. Au premier avis qui vint qu'il marchoit à eux, toute la ville ſe mit en priere, & tous les jours depuis le matin juſqu'au ſoir les Egliſes ne déſempliſſoient point. Les eſprits ainſi en ſuſpens, il courut un bruit que deux gendarmes Dibriens qui étoient revenus de l'armée au camp que Scanderbeg tenoit ſur la frontiere, avoient apporté l'heureuſe nouvelle de l'entiere défaite des Turcs. Le peuple en parut tranſporté de joïe, mais les plus ſages n'y purent encore ajoûter foy, &

les Magiſtrats ne voulurent point permettre qu'on en fit des réjoüiſſances publiques. Peu de jours après vint un courier de la part de Tanuſe Mareſchal de Camp, chargé des lettres qu'il écrivoit au Senat pour lui donner avis de ces deux memorables victoires. Le courier paſſant au travers du marché pour ſe rendre au Senat, avoit mis toute la Ville en mouvement, & arrivant à la porte du Palais il la trouva aſſiegée par tant de monde, qu'il ne ſçavoit par où ſe faire jour pour y entrer, arrêté d'ailleurs par quantité de curieux qui vouloient qu'il déclarât au peuple les nouvelles qu'il portoit avant que de préſenter ſes dépêches au Senat. Après qu'on les eut lûës, le bruit s'en répandit incontinent, & porta la joye dans toute la Ville. Mais à deux ou trois jours de là qu'on ſçut que le Mareſchal venoit lui-même en perſonne pour faire part au Senat de tout ce qui s'étoit paſſé, & qu'il étoit déja fort près de Croïe, on vit une multitude prodigieuſe de peuple courir au devant de lui à plus d'une grande demie lieuë de la Ville. Les uns s'adreſſoient à ce Seigneur, les autres aux gens de ſa ſuite, pour s'aſſurer de la verité d'un ſi grand évenement. Et quand ils ſçûrent certainement, & à n'en pouvoir plus douter,

que l'une & l'autre armée des Infideles avoit été taillée en pieces, le General de la ſeconde tué dans le combat, les troupes Albanoiſes peu endommagées, le Prince & ſes principaux Officiers conſervez heureuſement, & qu'ils étoient en auſſi bonne ſanté que glorieux & triomphans, ce ne furent que cris de joye & d'allegreſſe dont toute la campagne retentiſſoit, & qui étant portez juſqu'à la Ville annoncerent d'avance la confirmation de la bonne nouvelle qu'on y avoit reçûë par le premier courier. Tanuſe étant entré dans le Palais apprit au Senat toutes les particularitez des deux actions, & quel comble Scanderbeg avoit mis à la gloire de ſes autres combats. Il n'eut pas achevé de parler que la Cour, par un Edit qui fut dreſſé ſur le champ, ordonna des Proceſſions & des Prieres publiques pour la victoire & la conſervation du Roy & de ſon armée; l'Edit du Senat fut confirmé par celui de la Reine & de ſon Conſeil, & obſervé religieuſement de tout le monde. Scanderbeg avant que de retourner à Croïe, alla ſelon ſa coûtume faire des courſes & de grands ravages dans les terres des ennemis, & au retour de cette expedition il laiſſa un gros corps de troupes ſur la frontiere, pour empêcher les Turcs d'uſer de repreſailles, & de venir à leur tour ſaccager ſon païs. Enſuite il reprit le chemin de Croïe, où il fut reçû avec des honneurs & des démonſtrations de joye, qui lui firent encore mieux ſentir le merite de ſa victoire, que la vûë des armées ennemies étenduës par terre & nageantes dans le ſang. Après quelques jours de réjoüiſſance il dépêcha des couriers à divers Princes Chrétiens, pour leur donner avis de la proſperité de ſes armes, & pour leur faire part des fruits de la victoire par quantité de chevaux, d'eſclaves & autres riches dépoüilles qu'il leur envoïa. Et comme il n'y avoit plus d'armées ennemies en campagne, il eut le temps de reprendre haleine, & de ſe délaſſer un peu de ſes grandes fatigues.

Fin du cinquiéme Livre.

HISTOIRE
DE
SCANDERBEG
ROY D'ALBANIE.

LIVRE SIXIÉME.

SI Mahomet n'avoit appris qu'avec un violent dépit la défaite de ſes premieres armées envoyées une à une contre Scanderbeg, il ne falloit pas s'attendre qu'il dût recevoir avec plus de flegme la nouvelle de la ruine entiere des deux dernieres, dont l'union ſembloit lui répondre d'une prompte réduction de l'Albanie. Plus ce nouveau déſaſtre augmentoit ſon chagrin, plus il irrita ſa vengeance, & le fit penſer aux moyens de perdre ſon ennemi. De tous ceux qui lui vinrent en l'eſprit il n'en voyoit point de plus ſûr que d'aſſembler toutes ſes forces & de marcher en perſonne à l'execution de ce grand deſſein. Car quelle reſiſtance pourroit trouver en un païs où il n'y avoit qu'une poignée d'hommes à combattre, & quatre ou cinq petites fortereſſes à réduire, une puiſſance qui avoit conquis des Empires & forcé des Villes où étoient renfermées des armées entieres? De peur toutefois que le Divan ne déſapprouvât ſon deſſein, & ne prétendît que ce ſeroit avilir ſa dignité, il le fit aſſembler pour expoſer ſes raiſons à ceux qui devoient s'y trouver. Il leur repreſenta qu'ayant fait de ſi grandes entrepriſes pour la propagation de la foy Mahometane, pour l'accroiſſement & l'honneur de l'Empire Ottoman, pour la ſûreté de leurs biens & de leurs perſonnes, il avoit toûjours trouvé la fortune favorable à ſes deſſeins; qu'ils voyoient cependant qu'un malheureux rebelle, non-ſeulement lui faiſoit tête & réſiſtoit à ſa puiſſance, mais même qu'il effaçoit en quelque maniere la gloire de ſes armes, par la multitude des batailles qu'il gagnoit contre ſes Generaux. Comme donc l'affaire devenoit fort ſerieuſe, & qu'il falloit une main plus forte & plus victorieuſe que celle de quelques Bachas pour dompter & abbatre ce monſtre de l'Albanie, il leur demandoit s'ils n'étoient pas d'avis qu'il ſe tranſportât lui-même ſur

les lieux avec de plus grandes forces qu'Amurat ſon pere n'en avoit menées. *Il eſt vrai*, leur diſoit-il, *que ce grand Monarque y échoüa, mais ſongez que ce ne fut ni la valeur de ſon ennemi, ni la réſiſtance opiniâtre des aſſiegez qui lui firent manquer Croïe, mais ſon grand âge, ſes infirmitez, & enfin la mort qui l'enleva lorſque la ville étoit aux abois & ſur le point de ſe rendre. Il avoit réduit Sfetigrade, Croïe non plus que Sfetigrade n'auroit pû tenir contre lui; & pour peu de jours que le ciel lui eut encore accordé, il en étoit maître, & Scanderbeg tomboit à ſes pieds. Amurat ne crut pas ce fier Albanois un ennemi indigne de lui, il eſt d'autant moins indigne de moy, qu'il s'eſt acquis la réputation d'un guerrier invincible; titre trop glorieux pour un eſclave révolté contre ſon maître, & que je diſputerois même aux plus grands Rois qui me laiſſeroient en paix. Il eſt de la grondeur du nom Ottoman de combattre pour ſa gloire autant que pour l'utilité & pour l'agrandiſſement de leur Etat. Il eſt de la fidelité que nous devons à nôtre grand Prophete d'exterminer un impie ennemi juré de ſa ſainte loy, & perſecuteur implacable de ceux qui la profeſſent. Il eſt enfin de la dignité de nôtre Empire de venger les outrages que lui a fait ce furieux, & de cher-*

cher dans ſon ſang le remede aux playes que nous en avons reçûës. Tout cela me regarde perſonnellement, & autant par devoir de Religion, que pour la réputation de nos armes & pour la tranquillité de nos peuples, mon deſſein eſt de conduire moy-même mon armée en Epire, de mettre le ſiege devant Croïe, dont la ruine entraînera celles de toutes les autres Places de l'Albanois, & de m'ouvrir par là un chemin à l'execution des autres deſſeins que je medite. Voila la déclaration que j'avois à vous faire, & ſur quoi vous pouvez me dire librement vos avis. Il n'eut pas achevé de parler que tout le monde acquieſça à ſon ſentiment. Il s'étoit expliqué ſi ouvertement qu'il eût été dangereux de le contredire Ainſi ſon deſſein fut applaudi generalement, ou par raiſon ou par politique, & on ne ſongea plus qu'aux moyens d'en hâter l'execution. Voilà donc incontinent après des commiſſions diſtribuées pour la levée des troupes, mandemens envoyez dans toutes les Provinces de ſon obéiſſance qu'elles euſſent à fournir inceſſamment le nombre d'hommes qu'on leur impoſoit; ordres donnez pour les équipages des vivres, de l'artillerie, & de toutes les autres proviſions ou machines de guerre; & au bout de quelque temps employé avec une extrême diligence de faire tous ces grands appareils, il ne reſtoit plus au Sultan que de pourvoir au gouvernement de l'Etat pendant ſon abſence, & de ſe diſpoſer à partir.

Toute la Turquie étoit dans un tel mouvement, & on ſe préparoit à la guerre avec tant d'éclat, que Scanderbeg n'eut pas beſoin des avis ordinaires de ſes eſpions pour ſçavoir de quoi il étoit menacé. Il aſſembla ſon Conſeil, où ſe trouverent entr'autres Paul l'Ange Archevêque de Duras, & Joſaphat Barbaro Ambaſſadeur de Veniſe, homme d'un grand ſens & d'une experience conſommée dans les affaires, très zelé pour la Religion, auſſi accredité auprès de Scanderbeg, & avec autant de part à ſa confiance que Paul l'Ange. Tous furent d'avis qu'avant que de former une armée pour tenir la campagne, on munît toutes les Places & toutes les Fortereſſes du Royaume de quantité de proviſions de guerre & de bouche, & particulierement de bonnes garniſons; ſur tout qu'on pourvût à la défenſe & à la ſeureté de Croïe, par le ſiege de laquelle on ne doutoit pas que Mahomet ne dût commencer ſon expedition. La Place étoit en fort bon état, plus forte & mieux munie de beaucoup que lorſqu'Amurat l'avoit attaquée. Mais outre cela Scanderbeg y fit entrer un grand nombre de bonnes troupes, partie Albanoiſes, partie Italiennes, & en donna le Gouvernement à un Seigneur Italien nommé Baltazard Perduce, qui étoit d'un merite éprouvé, & dont il tira tout le ſervice qu'il attendoit de ſon intelligence & de ſon courage.

Tandis qu'on ſe diſpoſoit à la guerre de part & d'autre, Mahomet forma un deſſein qui découvre mieux que tout ce qu'on pourroit dire, combien Scanderbeg lui étoit redoutable, & que malgré le mépris qu'il affectoit d'en témoigner en toute occaſion, il ſe défioit fort du ſuccès de ſes armes, tant qu'il auroit en tête un tel ennemi. Jugeant donc que le plus court & le plus ſûr pour lui étoit de s'en défaire, il s'adreſſa à deux Turcs en qui il crut trouver toute l'adreſſe & toute la réſolution qu'il falloit pour tenter un coup auſſi hardi que celui qu'il avoit à leur propoſer. Après les avoir gagnez par des careſſes & par des gratifications, il les prit à part & leur dit; qu'il attendoit d'eux un ſervice dont la récompenſe qu'il leur promettoit leur feroit une grande fortune; qu'il falloit qu'ils allaſſent trouver Scanderbeg comme pour ſe refugier auprès de lui par une raiſon de conſcience & de Religion, qu'ils lui demandaſſent d'être baptiſez & aggregez au corps des Chrétiens, qu'ils lui juraſſent un attachement inviolable à ſon ſervice; & qu'après que ſur cette parole frauduleuſe ils ſeroient admis à ſa Cour & auroient quelque accès auprès de lui, ils trouvaſſent moyen de le faire mourir par le fer ou par le poiſon. Ces ſcelerats ne firent point difficulté d'entrer dans un ſi noir complot, & de mettre leur conſcience & leur vie en trafic pour acheter à ce prix tout ce qu'on leur faiſoit eſperer. Ils vinrent donc trouver Scanderbeg, lui témoignerent un deſir extrême d'embraſſer la Religion Chrétienne, qu'ils reconnoiſſoient, diſoient-ils, être la ſeule où ils puſſent faire leur ſalut, réſolus de combattre comme lui & ſous ſes enſeignes pour la défendre, & d'y employer juſqu'à la derniere goute de leur ſang. C'étoit là prendre Scanderbeg par où il falloit pour le gagner. Il les reçût à bras ouverts, leur fit adminiſtrer le baptême, & leur ayant donné place parmi ſes gardes, il ajoûta à cette premiere faveur une ſomme conſiderable pour prix de leur engagement. Ce premier ſuccès de leur deſſein les encouragea à le pouſſer juſqu'au bout; mais pendant qu'ils épient l'occaſion de le faire, & qu'ils en dérobent adroitement la connoiſſance & juſqu'au moindre ſoupçon, la Providence qui veilloit à la conſervation de Scanderbeg, permit qu'ils le revelaſſent eux-mêmes par un accident qui fut le ſalut de ce Prince & la perte de ces méchans hommes. S'étant pris de paroles ſur une conteſtation qui ſurvint entr'eux, & des paroles ayant paſſé aux injures & aux menaces, l'un d'eux plein de fureur & de rage contre l'autre, l'alla accuſer de n'être venu à la Cour de Scanderbeg que pour attenter ſur ſa vie; ſi aveuglé de ſa paſſion qu'il ne voyoit pas que de trahir ſon compagnon c'étoit ſe trahir ſoi-même, & qu'il ne pouvoit le faire perir ſans tomber avec lui dans le même précipice. L'accuſé ſe voyant arrêté avoüa la conſpiration, mais en même temps il déclara que l'accuſateur en étoit complice, & en donna de ſi bons indices, qu'on ne douta point qu'ils ne fuſſent tous deux également coupables. On les mit à la queſtion, & après qu'ils eurent confeſſé dans les tourmens le deſſein qui les avoit amenez à la Cour de Scanderbeg, par quelles promeſſes Mahomet les y avoit engagez, & l'artifice dont il leur avoit perſuadé de ſe ſervir pour y réüſſir, tous deux furent condamnez à mort & auſſi-toſt executez.

Scanderbeg n'eut pas plûtoſt achevé

de pourvoir à la défenſe de ſes Places, & autant qu'il avoit pû à la ſeureté du païs, qu'il lui vint des avis de tous côtez, qu'une nombreuſe armée de Turcs paroiſſoit déja ſur la frontiere, conduite par Ballaban; & que cette premiere étoit ſuivie de près par celle que le Sultan amenoit en perſonne. Peu de jours après celle de Ballaban, qui étoit de quatre-vingt mille chevaux, entra dans l'Albanie, où elle mit tout à feu & à ſang ſur ſon paſſage, & vint enſuite ſe préſenter devant Croïe qu'elle inveſtit, & dont elle ſaiſit toutes les avenuës. Le premier ſoin du General Infidele fut de bien retrancher ſon camp & de le fortifier contre les attaques des Albanois qui tiendroient la campagne. Mais il ſe trouvoit preſque toûjours aux priſes avec les Croïens, qui ne ceſſoient de faire des ſorties, quelquefois avec un peu de déſavantage; mais très ſouvent avec ſuccès. Il paroît qu'ils euſſent mieux fait de moderer cette ardeur, & de ménager leurs forces pour être en état de repouſſer les attaques des aſſiegeans.

Quoy qu'il en ſoit, ils y furent bien-toſt obligez par l'arrivée de Mahomet, qui joignit aux quatre-vingt mille hommes de Ballaban, ſix autres vingt mille qui l'accompagnoient, & où ſe trouvoit toute ſa meilleure infanterie.

Auſſi-tôt qu'il eut campé ſon armée & diſtribué les quartiers, il fit ſommer la Ville de ſe rendre, avec parole de lui faire une bonne compoſition, & auſſi avantageuſe qu'elle la pouvoit ſouhaiter. Les aſſiegez répondirent fermement qu'ils aimoient mieux mourir mille fois que de trahir la fidelité qu'ils devoient à Dieu & à leur Prince, & de ternir par la moindre lâcheté l'honneur qu'ils s'étoient acquis par les armes. Et comme les Turcs inſiſtoient ſur les offres du Sultan, ils les firent taire à grands coups de mouſquets & d'arquebuſes, & les contraignirent de ſe retirer fort à la hâte. Non contens de cela, emportez par un deſir impatient de ſignaler leur courage pour la défenſe de la place qui leur étoit confiée, ils firent ſur l'heure une grande ſortie, & chargeant avec furie un corps de Mahometans qui s'étoient approchez de trop près comme pour les braver, ils en tuerent grand nombre, couperent les têtes des morts, & les emporterent en triomphe dans la Ville. Mahomet irrité de leur audace, donna ordre de dreſſer en diligence des batteries & d'y conduire quelques pieces de canon qu'il avoit amenées. Et comme il avoit outre cela quantité de métail pour en faire de plus groſſes & en plus grand nombre, il fit commander à pluſieurs fondeurs qui ſuivoient ſon armée, de travailler ſans relâche à préparer cette artillerie pour en foudroyer la Ville. Tous ſes efforts aboutirent à rien. A peine ſon canon avoit-il fait une bréche, qu'un moment après elle ſe trouvoit réparée; à peine ſes gens avoient-ils fait quelque approche, qu'ils étoient auſſi-toſt repouſſez par les aſſiegez, & toûjours avec une perte conſiderable. Il ne ſe paſſoit preſque point de jour qu'il n'y eût de vigoureuſes ſorties ſur eux, ou pour interrompre leurs travaux, ou pour donner ſur les quartiers les plus avancez, ou pour les attirer dans quelques embuſcades qu'on leur dreſſoit auprès de la Ville; de ſorte qu'on eût dit que les Turcs étoient ſur la défenſive, & les Croïens les aggreſſeurs. D'un autre côté Scanderbeg, auſſi vif & auſſi alerte pour défendre la Place contre Mahomet, qu'autrefois contre Amurat, ne ceſſoit de harceller les aſſiegeans. Cantonné avec ſes troupes dans des montagnes & autres lieux inacceſſibles des environs, il en ſortoit à toute heure pour forcer les lignes, tantoſt par un endroit tantoſt par un autre, les tenoit dans des allarmes continuelles, ou par de vraïes ou par de feintes attaques, ne ceſſoit de tomber ſur leurs convois ou ſur leurs fourrageurs, leur coupoit les vivres, faiſoit courir après les maraudeurs & les tailler en pieces; jour & nuit à cheval, & toûjours ſur eux pour ne les pas laiſſer reſpirer un moment. Mahomet au deſeſpoir de voir que ſon armée diminuoit notablement, & que le ſiege n'avançoit point; que non-ſeulement il lui étoit impoſſible de forcer la Ville, mais *même qu'il n'en pouvoit* continuer les attaques ſans ruiner entierement ſes troupes; d'ailleurs craignant pour ſa perſonne à cauſe des entrepriſes hardies & déterminées de Scanderbeg, qui par une irruption ſoudaine dans ſon camp pouvoit percer juſqu'à ſon quartier, & le mettre en peril de ſa vie & de ſa liberté, il prit enfin la réſolution de ſe retirer de devant la Place, & de remener avec lui une bonne partie de ſes troupes à Conſtantinople. Ne voulant pas toutefois qu'il fut dit qu'il eût reçû un affront & levé le ſiege de Croïe, il y laiſſa Ballaban avec dix-huit mille chevaux & cinq mille fantaſſins, ſans parler de huit Sanjacs qui avoient chacun un corps de ſept mille hommes, tous aux ordres de Ballaban. Ainſi c'étoit

ſoixante dix-neuf mille hommes qui reſterent devant Croïe, nombre plus que ſuffiſant pour la réduire, ſi les défenſeurs avoient eu moins de fermeté & de réſolution. Quant à Mahomet ayant décampé de nuit de devant Croïe, il ne pût quitter l'Albanie ſans ſignaler par quelque coup d'éclat ſa perfidie & ſa cruauté. Il y avoit dans cette Province une contrée nommée Chaonie où étoit Chidna, Place aſſez forte dans laquelle Scanderbeg avoit jetté quelques troupes, & dont les habitans valoient bien des ſoldats, étant tous pleins de courage & fort aguerris. Mahomet qui craignoit que s'il les attaquoit de vive force, ils ne l'arrêtaſſent & ne lui fiſſent la même reſiſtance que les Croïens, ſuborna deux Albanois qui étoient dans ſes troupes, pour perſuader aux habitans de ſe rendre à lui. Ces deux hommes, traîtres à leur patrie & vendus à l'ennemi, autant par les largeſſes qu'ils en avoient déja reçûës, que par celles qu'ils attendoient, ſe preſentent aux portes de Chidna, & feignant d'être ſortis de Croïe pour venir informer leurs compatriotes de l'état déplorable de cette Ville & de tout le Royaume, demandent à parler aux principaux habitans. Ils leur firent entendre que Croïe épuiſée & comme aux abois par la longueur du ſiege qu'elle ſoûtenoit, & ſe voyant ſans eſperance de ſecours, étoit ſur le point de ſe rendre à Ballaban qui continuoit de l'attaquer avec une nombreuſe armée; que Scanderbeg n'oſant plus ſe préſenter devant les Turcs à cauſe de la trop grande ſuperiorité de leurs forces, s'étoit retiré ſecretement, & avoit abandonné l'Albanie; que Mahomet ſe tenant bien ſûr de la reduction de Croïe, avoit parcouru le Royaume avec une bonne partie de ſes troupes, & qu'il n'y avoit ni fortereſſes ni places conſiderables qui ne lui euſſent ouvert leurs portes; que c'étoit le ſeul parti qu'il y eut à prendre en de ſi triſtes conjonctures, & qu'encore valoit-il mieux ſubir le joug du vainqueur à des conditions tollerables, que de s'expoſer au maſſacre, à l'incendie & à toutes les horreurs d'une victoire ſanglante. Tout ce qu'ils ajoûterent à ce diſcours parut ſi vrai-ſemblable & ſi plauſible, qu'à la premiere ſommation qui leur fut faite de la part du Sultan, avec promeſſe de leur laiſſer leurs biens, leurs franchiſes, leurs immunitez & liberté entiere de conſcience, ils ſe rendirent & lui livrerent une porte de la Ville. Mais à peine ſes troupes y furent-elles entrées que Mahomet leur donna ordre de faire

main baſſe, & de paſſer tout au fil de l'épée, ſans diſtinction d'âge ni de ſexe; en ſorte qu'outre les femmes & les enfans, il y eut huit mille hommes ou environ ſacrifiez à ſa fureur & maſſacrez inhumainement. Vengeance également cruelle & brutale de répandre le ſang d'une multitude innocente, de dépit & de rage de ne pouvoir tremper ſes mains dans celui du Prince, qui étoit obligé par tant de raiſons de ſe défendre contre lui. Après cette honteuſe expedition, il ſortit d'Epire & envoya de nouveaux ordres à Ballaban de ne point ſe retirer de devant Croïe qu'il ne s'en fût rendu maître ou de vive force, ou par une reddition volontaire de ceux qui la défendoient. Ballaban qui avoit trop de preuves du courage & de la vigueur des Croïens, pour ſe flatter de les emporter par aſſaut, ſe contenta de les ſerrer de près, & de leur livrer de temps en temps de legeres attaques, eſperant toûjours que la laſſitude, la faim & l'épuiſement les contraindroient enfin de demander à capituler.

S'il étoit douloureux à Scanderbeg de voir tant d'ennemis au cœur de ſon païs, il avoit encore plus de dépit qu'on eût mis à leur tête ce Ballaban qu'il ne pouvoit regarder qu'avec le dernier mépris, tant à cauſe de l'obſcurité de ſa naiſſance, que pour l'avoir battu autant de fois qu'il avoit eu affaire à lui. Ne pouvant donc ſouffrir qu'un tel homme lui fût oppoſé, qu'il lui fît la guerre & prétendît s'égaler à lui, il forma la réſolution de lui faire quitter priſe, & de l'obliger de ſe retirer avec autant de perte & de honte que les années précedentes. Mais parce que les forces lui manquoient pour une ſi grande entrepriſe, & particulierement depuis l'affaire de Chidna où il avoit perdu quantité de braves guerriers, dont il eût tiré de bons ſervices, il députa à tous les Princes voiſins pour les ſolliciter de lui envoyer de prompts ſecours, & de concourir unanimement à la délivrance de Croïe & de toute l'Albanie. Il leur fit repreſenter que juſques-là la guerre qu'il faiſoit à la Turquie ne leur avoit point été à charge, qu'avec de petites armées compoſées de ſes ſeuls ſujets, il avoit toûjours vaincu les Infideles, & porté ſi haut la réputation des armes Albanoiſes, qu'il n'étoit parlé d'autre choſe dans les deux plus nobles parties du monde, l'Europe & l'Aſie; mais que ſe voyant privé d'une bonne partie de ſes meilleures troupes par la perfidie déteſtable de Mahomet, il étoit contraint de recourir à eux; qu'ils

devoient conſiderer que ſon païs étant épuiſé d'hommes & de vivres, il ne pouvoit plus y trouver de quoi le défendre ſi on ne ſe hâtoit de l'aſſiſter; qu'ils n'y étoient pas engagez par un intereſt moins preſſant que lui, puiſque toute l'Albanie étant en feu, l'incendie paſſeroit bien-tôt juſqu'à eux s'ils ne s'efforçoient tous enſemble de l'éteindre dans le ſang de leurs ennemis; que le tragique accident de Chidna leur faiſoit aſſez voir qu'ils n'étoient pas moins perfides que cruels; que dès-là qu'on en étoit attaqué il n'y avoit ni foi ni ſerment ſur quoi l'on pût ſe repoſer, & qu'il falloit neceſſairement ou les exterminer par les armes, ou perir par leurs mains. Pluſieurs Princes furent touchez de ces raiſons, mais encore plus de la préſence de Scanderbeg qui ſe rendit auprès de quelques-uns d'eux en perſonne, & leur fit de preſſantes inſtances pour les engager à le ſecourir. Tous leverent des troupes & établirent des fonds pour leur ſubſiſtance, ſelon l'étenduë de leurs Etats & de leur pouvoir. Mais comme c'étoit encore trop peu par rapport à la grande puiſſance des Turcs, il vint une autre penſée à Scanderbeg, qui étoit d'aller lui-même à Rome implorer l'aſſiſtance du Pape, & de tâcher d'en obtenir des ſecours ſuffiſans pour ſoûtenir la guerre où il étoit engagé. Et parce que ce deſſein demandoit beaucoup de ſecret, de peur que les Turcs le ſçachant fort éloigné, ne redoublaſſent leur hardieſſe, il n'en fit confidence qu'à l'Archevêque de Duras, l'Ambaſſadeur de Veniſe, & à Tanuſe, qui tous trois l'approuverent. Il laiſſa au dernier le commandement general de ſon armée, & étant parti ſecretement avec peu de ſuite & déguiſé en ſimple cavalier, il ſe rendit à Rome en diligence l'an 1465. Il y fut reçû très-honorablement de Paul II. qui étoit alors aſſis ſur le ſaint Siege, & de tous les Cardinaux. Tout le monde s'empreſſoit de le voir; ſon nom qui étoit ſi fameux excitoit la curioſité des Romains, & l'on trouvoit que ſa taille, ſon port & ſon air répondoient parfaitement au bruit & à l'éclat de ſon nom. Quoiqu'on ſçût aſſez le ſujet de ſon voyage, il demanda cependant qu'il lui fût permis de l'expoſer en plein Conſiſtoire Y étant entré il témoigna d'abord le profond reſpect & l'attachement qu'il avoit pour le Saint Siege, la joye qu'il reſſentoit de rendre publiquement ſes hommages à ſa Sainteté, & de reconnoître en ſa perſonne le Vicaire de JESUS-CHRIST & le ſucceſſeur de S. Pierre, doüé de toutes les vertus neceſſaires pour remplir ces deux grands titres. Enſuite il s'étendit ſur l'état deſaſtreux où ſe trouvoit l'Albanie, tout le plat-païs ſaccagé, les villages & les bourgs ou réduits en cendres, ou abandonnez, ceux qui habitoient ces triſtes lieux, les uns fugitifs, les autres dans les fers, les autres maſſacrez, la plûpart des Villes & des fortereſſes ſaiſies par les Infideles, Croïe la Capitale & le boulevart de tout le Royaume ſur le point de tomber entre leurs mains ſi elle n'étoit promptement ſecouruë; & quand elle ſe rendroit à compoſition, ne pouvant attendre d'autre ſort que celui de Chidna en Chaonie, dont il leur fit une peinture affreuſe. Il les pria de conſiderer qu'il y avoit vingt-deux ans qu'il portoit preſque ſeul tout le poids d'une guerre ſi violente, & que juſques-là le Ciel ayant beni ſes armes il avoit arrêté ce torrent rapide, qui ſans cela auroit peut-être inondé déja toute l'Italie; que le plus grand ſujet du chagrin & de la fureur de Mahomet contre lui, étoit l'obſtacle invincible qu'il oppoſoit à ſes projets ambitieux, & ſur tout à celui qu'il avoit formé de venir à Rome pour s'y faire couronner Empereur d'Occident; que ſi l'Albanie ſuccomboit on verroit bien-toſt éclore ce dangereux deſſein, Rome ſous le même joug que Conſtantinople, & le Croiſſant arboré ſur le Capitole au lieu de la Croix de JESUS CHRIST ; que ſi cette ſainte Cité étoit le centre & l'aſyle de la Religion, les Villes d'Epire en étoient comme les dehors, & que les dehors étant forcez, le corps de la place ſeroit bien-toſt emporté ; qu'en leur demandant du ſecours c'étoit leur demander des armes pour les défendre, & que tant qu'il auroit des troupes & de quoy les entretenir, ils pourroient demeurer tranquilles, & ſe regarder comme derriere un rempart inſurmontable, & à couvert de tout danger ; qu'ils viſſent donc au plûtoſt de quoi ils pouvoient remplacer les grandes pertes qu'ils avoient faites, qu'hommes & argent l'accommoderoient également ; & qu'au défaut d'hommes il en trouveroit avec de l'argent, ou en Epire, ou dans les lieux circonvoiſins ; que l'extrémité du mal ne permettoit point de longues déliberations ; que l'Albanie étoit perduë ſans reſſource ſi on differoit de la ſecourir, & qu'il craignoit même que de s'en être abſenté quelques ſemaines, cela n'eût avancé ſa perte. En finiſſant ſon diſcours, il témoigna qu'étant comme dans le Sanctuaire de l'Egliſe, il étoit perſuadé que ceux à qui il

parloit entreprendroient ſa défenſe avec tout le zele & l'attachement que demandoit le rang qu'ils y tenoient ; que mettant à part les dangers dont l'Italie étoit menacée, ils auroient compaſſion de tant de Chrétiens livrez en proye à la fureur des Infideles ; que le ſang des uns, & les larmes des autres feroient quelque impreſſion ſur leurs cœurs ; qu'il les conjuroit de conſiderer que c'étoient des oüailles de JESUS-CHRIST, dont la garde leur étoit confiée ; & que ſi l'Evangile impoſoit une loy de les aſſiſter dans leurs beſoins ordinaires, l'obligation étoit ſans comparaiſon plus preſſante lorſqu'il s'agiſſoit de leur ſauver la liberté & la vie.

Son diſcours fut écouté avec beaucoup d'attention, & tout le Conſiſtoire en parut touché. On convint de la neceſſité qu'il y avoit de lui accorder les ſecours qu'il demandoit, & qu'il étoit de l'honneur du Saint Siege, & de l'utilité de l'Egliſe de ne pas fruſtrer ſes eſperances. L'Hiſtorien de ſa vie rapporte, que le Pape ſans ſe contenter de le combler d'honneurs & de préſens, lui fit délivrer de grandes ſommes pour ſubvenir aux frais de la guerre, & que Scanderbeg n'eut pas lieu de ſe repentir d'avoir entrepris ce voyage. D'autres au contraire aſſûrent que tout ce qu'il en put tirer ne montoit qu'à trois mille écus Romains ; foible ſecours pour des beſoins ſi grands & ſi preſſans , & qu'apparemment Scanderbeg auroit refuſé , & par honneur, & pour n'être pas obligé au Pape de ſi peu de choſe. Il paroît qu'on peut concilier ces deux ſentimens oppoſez, en diſant que ces trois mille écus lui furent donnez argent comptant , & que pour les ſommes conſiderables dont il eſt parlé , il ne les reçût qu'en lettres de change , ou même qu'on ſe contenta de lui donner parole qu'à ſon retour en Epire , on les lui feroit toucher par des Banquiers. En partant de Rome il eut quelque envie de pouſſer juſqu'à Veniſe , pour faire à la Republique la même demande qu'au Saint Siege. On l'en détourna en lui repreſentant le triſte état où il avoit laiſſé l'Albanie , & combien ſa perſonne y étoit neceſſaire , & que pour ce qui étoit de Veniſe il ſuffiſoit qu'il y envoyât un de ſes Secretaires. Il reprit donc le chemin d'Epire & ſe rendit d'abord à Scutari , où il avoit deſſein de s'aboucher avec Joſaphat Barbaro , Ambaſſadeur de Veniſe , & de concerter avec lui les moyens de faire lever le ſiege de Croïe. Il trouva à ſon retour quantité de troupes que divers Princes & Etats voiſins , & ſur tout les

Venitiens lui avoient envoyées. Il en fit la revûë , & voyant qu'elles étoient au nombre de plus de treize mille hommes , il crut que joignant cette armée à la ſienne que commandoit Tanuſe , il étoit aſſez fort pour attaquer Ballaban & tenter le ſecours de Croïe. Il partagea l'armée des alliez en deux corps , mit à la tête du premier Lech Ducagin Seigneur Albanois , & pour le ſecond il en donna la conduite à Nicolas Monete , Vaivode , c'eſt-à-dire , Gouverneur de Scutari dont il étoit originaire. Selon les meſures qu'il avoit priſes , ces troupes , après avoir décampé d'auprès de Lyſſe , devoient traverſer les plaines de Pharſale , & une grande foreſt qui étoit entre ces plaines & le païs de Croïe, pour approcher de la Place ſans être découverts. Lui avec ſon armée ſe propoſoit de gagner le ſommet de la montagne de Cruine , & de tomber de là ſur Ballaban. Pour mieux comprendre ſon deſſein il faut rappeler ce que nous avons déja dit de la ſituation de Croïe, qu'elle eſt aſſiſe ſur la cime d'une haute montagne eſcarpée de tous côtez , & taillée en précipices, hors un endroit fort étroit qui eſt la ſeule avenuë de la Ville , & au haut duquel eſt la porte. Encore de ce côté eſt elle couverte d'une autre montagne fort élevée qu'on appelle Cruine ; qui s'étendant juſqu'au pied de celle où eſt la Ville, forme entre-deux divers petits côteaux, ſur leſquels Ballaban avoit campé ſes troupes, & d'où il tenoit la Place fort ſerrée. Scanderbeg s'étant mis en marche en même temps que les alliez, arriva le premier à l'ennemi. Il s'en falloit peu qu'il n'eut gagné le ſommet de la montagne de Cruine, lorſqu'il eut avis que Jonime frere de Ballaban avançoit avec un renfort conſiderable qu'il amenoit à ſon frere, & qu'il avoit déja paſſé la montagne de Bulgare. A cette nouvelle Scanderbeg prompt & déliberé prend l'élite de ſes troupes, ordonne aux autres de ſe tenir où il les avoit déja conduites, & d'être bien ſur leur garde, va de nuit, & avec une extrême diligence au-devant de Jonime, & l'ayant ſurpris à la faveur des tenebres & d'une marche forcée, taille en pieces une partie de ſes troupes, met les autres en fuite ; en ſorte que Jonime ſe voyant inveſti de tous côtez, ſans ſecours & abandonné de tout ſon monde, eſt contraint de ſe rendre priſonnier de guerre avec Heder ſon fils. Cela fait, Scanderbeg revint la même nuit rejoindre ſon armée, & dès que le jour parut il fit expoſer à la vuë de Ballaban ſon

frere & ſon neveu, liez & garottez enſemble. Enſuite il donna ſes ordres pour attaquer le ſommet du mont Cruine où il y avoit un gros corps de garde des ennemis, & en fort peu de temps les Turcs furent forcez & leur poſte emporté. Scanderbeg le fit occuper par une partie de ſon armée, & dépêcha aux confederez pour les informer des progrez conſiderables qu'il avoit déja faits. Ballaban ne pouvoit revenir de ſa ſurpriſe de voir l'ennemi ſi proche de lui, & comme au-deſſus de ſa tête, & cela par un mouvement ſi ſubit, qu'il n'avoit pas eu le moindre vent de ſa marche. Cependant il ne perdit point contenance, & pour raſſûrer ſes gens il leur fit entendre qu'il avoit des intelligences dans la Place, & qu'il ne falloit que s'y preſenter avec un peu de réſolution pour s'en faire ouvrir les portes ; que s'ils y entroient, ils ſeroient à couvert des entrepriſes de l'ennemi ; que ſi au contraire ils étoient repouſſez il leveroit le ſiege, connoiſſant bien qu'ils y perdoient leurs peines, & qu'il étoit fort à craindre qu'il ne leur en coûtât trop de le continuer, puiſque ſon frere étoit déja défait, & l'ennemi victorieux prêt à les attaquer. Là deſſus ſe faiſant ſuivre d'une bonne partie de ſes troupes il s'approche des murs de la Ville, avance juſqu'à la porte, ſomme les habitans de ſe rendre, faute de quoi il les menace de mettre tout à feu & à ſang, & demeure quelque temps pour attendre la réponſe qu'ils feroient à ſa ſommation. Les Croïens, ou irritez de ſon audace, ou peut-être avertis que le ſecours n'étoit pas éloigné, & ſe ſentant appuyez de l'armée Chrétienne, font une grande & vigoureuſe ſortie ſur les Turcs les plus avancez & les chargent rudement. A l'heure même Ballaban court aux premiers rangs pour repouſſer les Croïens, ou pour les couper & les tailler en pieces; mais pendant que ceux-ci ſe retirent en bon ordre & ſans perte d'un ſeul homme, un Albanois nommé Georges Alexie qui paſſoit pour le meilleur arquebuſier de la garniſon, voyant Ballaban à portée d'être atteint de ſon arme, lui en tire un coup dont il lui perce la gorge. Il ne fut point renverſé du coup, mais ſe ſentant bleſſé dangereuſement, il regagna ſon quartier à toute bride pour ſe faire panſer. Y étant arrivé & voulant deſcendre de cheval, il tomba par terre & mourut ſur l'heure. Telle devoit être la fin de ce traître, de recevoir de la main d'un de ſes compatriotes la punition qu'il meritoit pour tous les

maux qu'il avoit faits à ſa patrie. La mort de Ballaban ſurvenant à la proximité des armées Chrétiennes qui paroiſſoient ſe diſpoſer au combat, jetta une telle épouvante parmi les Turcs, que dès la nuit ſuivante ils ſe retirerent de devant Croïe & gagnerent la plaine de Tyranne qui en eſt à trois lieuës, & où ils travaillerent en diligence à ſe bien retrancher. Au point du jour Scanderbeg s'étant approché de leur camp devant Croïe pour le reconnoître, n'y trouva plus d'ennemis, mais ſeulement quantité d'équipages qu'ils y avoient laiſſez, outre une grande proviſion de vivres qu'il fit tranſporter à Croïe. Il y entra enſuite comme en triomphe au bruit de l'artillerie & des acclamations du peuple, fit mille careſſes aux Officiers & aux ſoldats de la garniſon, les loüa tous de leur courage & de leur fermeté, à quoy il ajoûta des gratifications proportionnées à leur rang & à leurs ſervices.

Quelques jours après la retraite des Infideles, deux Officiers de leur armée vinrent le trouver à Croïe pour le prier au nom de leurs Generaux & de toutes les troupes, que lui abandonnant chevaux, armes & bagages, il leur fût permis de retourner en Turquie la vie ſauve. La raiſon qu'ils eurent de lui faire cette demande à des conditions ſi honteuſes, c'eſt qu ils craignirent qu'il ne fit occuper & fermer les paſſages, & ne les affamât dans leur camp où tout leur manquoit. Sur cela Scanderbeg convoqua les Seigneurs de ſa Cour & les principaux Chefs de ſes troupes, pour les conſulter ſur la réponſe qu'il avoit à faire aux ennemis, ordonnant cependant que leurs députez fuſſent logez & traitez honorablement. Joſaphat Barbaro fut requis le premier de dire ſon avis. Il s'en excuſa, alleguant que la Seigneurie de Veniſe ne l'avoit envoyé en Albanie que pour reſider près de la perſonne du Prince, & lui ménager auprès de ſes Maîtres les ſecours qui lui étoient neceſſaires; mais que pour l'affaire dont il étoit queſtion, il ne falloit s'en rapporter qu'à lui. Lech Ducagin parla plus librement, & comme il étoit bruſque, plein de feu & de courage, il déclara ſon ſentiment par ce ſeul mot, *Embetha*, ce qui ſignifie en Albanois, à dos, voulant faire entendre par là qu'il falloit traiter les ennemis ſans quartier, & les faire tous perir par le tranchant de l'épée. Preſque tous étoient de cet avis, & particulierement l'Archevêque de Duras, qui appuïoit ſon ſentiment de l'exemple de Jules Ceſar,

lequel autrefois après avoir défait les Pompeiens dans les mêmes plaines, les pourſuivit juſqu'à l'extrêmité. Scanderbeg en jugea autrement, & prenant la parole, il repreſenta à l'Aſſemblée, que lorſqu'on étoit ſurpris d'une tempête violente en pleine mer, il n'y avoit rien qu'on ne dût faire pour s'en ſauver; mais qu'il étoit imprudent & temeraire de s'y expoſer quand on pouvoit demeurer tranquille dans le port; que Dieu leur avoit envoyé du Ciel la victoire, ſans peril, ſans combat & ſans effuſion de ſang; que Croïe étoit heureuſement délivrée, Ballaban mort, ſon armée en fuite, & que pour eux au contraire tout leur avoit proſperé, & qu'ils ſe trouvoient dans un calme parfait; pourquoi donc aller de gaïeté de cœur ſe rejetter dans tous les perils des armes, au lieu de goûter les fruits de la paix, & de joüir du repos que leur donnoit une pleine ſecurité? Qu'il étoit dangereux de tenter ſi ſouvent la fortune, inconſtante & capricieuſe en toutes ſortes d'affaires, mais ſur tout à la guerre; que les ennemis qu'on vouloit combattre étoient en grand nombre & très-aguerris, les meilleures troupes & les plus eſtimées de toutes celles de l'Empire Ottoman; qu'ils ne feignoient d'avoir peur

& de vouloir ſe rendre que pour attirer l'armée Albanoiſe & l'engager dans un combat, où ils puſſent venger la mort de leur General, & par quelque exploit conſiderable ſe juſtifier auprès du Sultan d'avoir levé le ſiege de Croïe; que quand leur demande ſeroit exempte de feinte & d'artifice, honteux, enragez, deſeſperez comme ils étoient, tout étoit à craindre de leur fureur, & que rien n'étoit plus perilleux que d'attaquer des hommes qui ne pouvoient plus ſe ſauver qu'en perdant toute eſperance de ſalut; que ſon deſſein toutefois n'étoit pas de leur accorder la retraite qu'ils demandoient & de les laiſſer échaper, mais de les avoir ſans riſque & ſans perte; que manquant de tout & particulierement de vivres, il n'y avoit qu'à ſaiſir toutes les avenuës de leur camp pour les reduire à la derniere extremité, & que bien-toſt on les verroit ou venir les uns après les autres ſe rendre à diſcretion, ou ſouffrir de la faim une mort plus cruelle & plus affreuſe que celle qu'ils pouvoient craindre du fer & des armes.

Il y en eut dans l'Aſſemblée qui goûterent aſſez ces raiſons du Prince, mais il y a bien de l'apparence que les Officiers de guerre ne furent pas de ce nombre. Etant retournez au camp ils en firent leur

rapport aux ſoldats, qui peu contens du parti qu'on prenoit ſe mirent à crier avec indignation & dépit, qu'ils vouloient marcher ſans differer d'un moment, & achever de vaincre l'épée à la main des ennemis déja vaincus par la peur; qu'il ne falloit point écouter Scanderbeg, dont l'ardeur commençoit à ſe rallentir par les années, & qu'une crainte mal fondée rendoit trop circonſpect; que juſques-là on l'avoit aſſez bien ſervi pour lui inſpirer une pleine confiance en la valeur de ſes troupes; pourquoi vouloir ôter les armes à des hommes nez parmi les armes, & qui ne vivoient que du profit qu'ils en tiroient? Qu'il étoit honteux que le Chef manquât aux ſoldats, & non les ſoldats au Chef; que ſi on refuſoit de les mener au combat on n'avoit qu'à les laiſſer faire, qu'ils ſe paſſeroient bien de Generaux & d'Officiers, & qu'ils en ſçavoient aſſez pour n'avoir pas beſoin de leurs ordres & de leur conduite. Tout le camp étoit ainſi en rumeur & en tumulte, animé & ſoulevé par les plus mutins, ce ne fut pas une petite affaire que d'aſſoupir ces commencemens de ſédition. Il ne ſervoit de rien d'apporter des raiſons aux uns, de faire des menaces aux autres, tous s'obſtinoient à demander & à preſſer qu'on les menât aux ennemis pour attaquer leur camp, & jamais ils n'en voulurent démordre qu'on ne leur eût donné parole que ſi-tôt qu'on auroit fait entrer dans Croïe les proviſions qu'on attendoit, & pourvû à ſa ſubſiſtance, on leur accorderoit leur demande. Là-deſſus Scanderbeg fait venir les deux députez de l'armée Turque, & ſans s'expliquer avec eux de ſes deſſeins, les renvoya dire à leurs Generaux, que comme ce n'étoit point lui qui les avoit fait venir en Albanie, ce n'étoit point lui qui les en laiſſeroit ſortir. Après les avoir congediez il fit divers détachemens de ſes troupes pour aller fermer les paſſages aux ennemis : le reſte de l'armée fut envoyé ſur la riviere d'Iſimy par où deſcendoient quantité de batteaux chargez de grains, de farines, de chairs ſalées, & de biſcuit. Tout fut mis à terre, & conduit à Croïe avec tant de diligence, qu'en trois jours la Ville ſe vit ravitaillée pour ſix ans. On étoit encore dans le fort de cette occupation lorſqu'il vint nouvelle à Scanderbeg que les Turcs pouſſez par la faim & par la neceſſité avoient à l'entrée de la nuit quitté la plaine de Tyranne, & forcé les paſſages qu'on tenoit fermez ; qu'à la verité il leur en avoit coûté quelque choſe, & que ces paſſages qui étoient gardez

par ſes troupes & par des païſans armez, leur avoient été diſputez par un long & opiniâtre combat, où ils avoient perdu pluſieurs de leurs gens, & laiſſé la meilleure partie de leurs bagages ; mais qu'enfin ils s'étoient fait jour l'épée à la main, & qu'il n'y avoit plus moyen de les rejoindre. A l'heure même recommencerent les plaintes & les murmures des ſoldats, qui étoient au deſeſpoir de voir une ſi bonne proïe leur échapper. Ils s'en prennent à Scanderbeg, & invectivent avec plus de chaleur qu'auparavant contre ſa lenteur & ſa timidité. Il n'eut pas cependant beaucoup de peine à les appaiſer, tant à cauſe que leurs plaintes ne pouvoient plus aboutir à rien, & que le mal étoit ſans remede, que parce qu'il leur déclara qu'il les alloit mener en Chaonie & en divers autres païs où il ſçavoit qu'il y avoit encore un grand nombre de Turcs, & qu'aſſurément ils y feroient plus de butin & avec moins de peril qu'ils n'en euſſent pû eſperer de l'armée qui s'étoit retirée. Les voilà donc incontinent après en campagne, & lui à leur tête, qui ſe préſentent à tous les poſtes où les Turcs avoient laiſſé des troupes. Ceux qui firent quelque reſiſtance furent tous maſſacrez, & pour ceux qui mirent bas les armes on ſe contenta de leur prendre tout ce qu'ils avoient, & de les faire eſclaves ou priſonniers de guerre. L'armée revenuë de cette expedition dont elle étoit fort contente, fut rompuë incontinent après, les milices congediées ; & quant aux troupes reglées, les unes furent envoïées à leurs maîtres, les autres eurent ordre de ſe retirer dans les quartiers qu'on leur avoit aſſignez.

La mort de Ballaban, la levée du ſiege de Croïe, & la retraite honteuſe de l'armée qui attaquoit cette Place, ne devoient pas laiſſer Mahomet dans une grande tranquillité. Il eut un ſi cruel dépit de voir ſes projets renverſez, & Scanderbeg reprendre toûjours le deſſus, qu'on aſſeûre qu'il fut pluſieurs jours ſans pouvoir dormir ni prendre de nourriture. Etant de retour à Conſtantinople il publioit qu'il n'avoit quitté le ſiege de Croïe, que parce que des affaires plus importantes ne lui permettoient pas d'y reſter plus long-temps, mais que les choſes étoient ſi avancées, que dans peu de jours il devoit être maître de la Place, & de toute l'Albanie. Il ajoûtoit qu'à ſa préſence ſeule Scanderbeg avoit diſparu, & lui avoit laiſſé tout ſon païs en proïe, affectant de n'en parler qu'avec mépris, & comme d'un ennemi qui n'étoit pas digne de lui. Ces rodomontades ſoûtenoient un peu ſon honneur aux yeux du public ; mais les avis certains qu'on reçût après des nouveaux avantages que Scanderbeg venoit de remporter ſur lui, découvrirent toute ſa honte. Il falloit l'effacer au plûtoſt, & on prétend que plein de mélancolie & de noires penſées, il ſe mit dans l'eſprit qu'il n'y alloit pas moins de l'intereſt de ſa couronne, que de la gloire de ſes armes. Il craignoit que les Turcs n'entrepriſſent de le détrôner pour mettre Scanderbeg en ſa place, parce qu'on ne parloit que de lui dans toute la Turquie, & qu'il y étoit également eſtimé & redouté. Rien n'étoit plus frivole ni même plus inſenſé que cette apprehenſion ; car quelle apparence que les Turcs vouluſſent appeller au Trône des Ottomans un Prince Chrétien, ou qu'un Prince auſſi Chrétien & auſſi pieux que Scanderbeg voulût y monter ? Quoi qu'il en ſoit Mahomet ſe détermina à faire en perſonne une ſeconde expedition en Epire, & pour s'en aſſeurer le ſuccès, de remener contre ſon ennemi de plus grandes forces qu'il n'avoit fait la premiere fois. Tout le reſte de l'hyver ſe paſſa à faire les préparatifs de la campagne, tant en Turquie qu'en Epire. Scanderbeg ſe hâta de munir ſes Places, ſoit celles qui étoient aſſez fortes pour ſoûtenir un ſiege, ou d'autres qu'on ne pouvoit que mettre hors d'inſulte. Il dépêcha à tous les Princes ſes confederez pour les prier de tenir leurs troupes prêtes à partir au premier ordre qu'elles recevroient, pendant que de ſon côté il travailleroit en diligence à rétablir les ſiennes & à les augmenter.

Le printemps venu l'an 1466. Mahomet avec toutes les troupes qu'il avoit pû raſſembler, & qui étoient encore plus nombreuſes que la campagne précedente, marcha vers l'Albanie accompagné d'une infinité d'ouvriers & de manœuvres pour l'execution d'un deſſein qu'il avoit projetté. Il ne s'arrêta point ſur la frontiere, mais entra de plein pied dans le cœur du païs, & ſe trouvant dans la Saure, qui eſt une plaine large & ſpacieuſe, il aſſit ſon camp ſur la riviere de Scombin. Ce fut là que le Sultan emploïant tous les ouvriers qu'il avoit amenez, & une partie de ſes troupes, rebâtit en fort peu de temps la ville de Valme, autrefois ruinée par les Gallogrecs, & ſituée dans un angle qui ne la rendoit acceſſible que d'un côté. Les artiſans travaillerent ſans relâche à la conſtruction des maiſons & autres édifices de la ville ; & pour les fortifications, comme preſque tout le monde y mettoit la main, & que d'ailleurs elles ne conſiſtoient qu'en quelques ouvrages de terre, environnez de paliſſades, elles furent auſſi-tôt achevées que les édifices. Mahomet y laiſſa une très-groſſe garniſon, autant pour la ſeureté de la Place, que pour faire des courſes dans tous les lieux d'alentour. De-là il conduiſit ſes troupes vers Duras, qui étoit comme la clef de l'Albanie du côté de la mer Adriatique, eſperant par là de fermer le paſſage aux ſecours qui ſeroient envoïez d'Italie à Scanderbeg, & par ce moyen de l'opprimer plus aiſément. Cette Ville ſi fameuſe par l'aſyle qu'elle donna au Senat Romain lorſque Ceſar pourſuivoit Pompée pour le combattre, s'appelloit anciennement Epidamne, du nom d'un Roy barbare qui l'avoit fondée, & depuis elle porta le nom de Dyrrachium, qui étoit celui d'un autre Prince petit fils du premier qui ſucceda à ſon ayeul, & qui y fit conſtruire un Port. Elle eſt environnée de la mer, excepté le côté où divers rochers la joignent à la terre. C'étoit alors une Ville d'un très-grand commerce, parce qu'ayant d'une part un Port très-vaſte & très-ſûr, & de l'autre de grandes plaines très-fertiles, les vaiſſeaux y abordoient en foule, ſoit pour charger des grains, ſoit pour y apporter des marchandiſes des païs étrangers. Au dedans ſe voyoient quantité de belles Egliſes, pluſieurs monumens de divers Empereurs Romains, & en particulier la ſtatuë d'Adrien, qui étoit un coloſſe de bronze élevé ſur une hauteur proche la porte appellée Cabaline, & tourné au ſeptentrion. Elle étoit ceinte d'une muraille fort épaiſſe, & qui étant flanquée de quantité de groſſes tours, ne contribuoit pas moins que ſa ſituation à la faire paſſer pour l'une des plus fortes Places qu'il y eût en ce temps-là. Mahomet cependant ſe flatta de l'emporter en peu de temps, tant à cauſe de la multitude de ſes forces, que parce que la garniſon de la Place étoit foible, & qu'il n'y avoit preſque que la Bourgeoiſie pour la défendre. On ne laiſſa pas de ſoûtenir toutes ſes attaques avec tant de courage & de fermeté, que ſurpris de cette réſiſtance, il jugea qu'il falloit que Scanderbeg s'y fût renfermé; & ce qui le confirma dans cette penſée, c'eſt qu'on l'aſſura qu'on y avoit vû quelques-uns de ceux qui avoient coûtume de combattre à ſes côtez. C'étoit aſſez qu'il crût que Scanderbeg la défendoit pour deſeſperer de la réduire; il en leva le ſiege, & rebrouſſant chemin alla promptement ſe

preſenter devant Croïe. Il ne voyoit que deux moyens de s'en rendre maître, l'un de tenter la fidelité des Croïens par les promeſſes les plus avantageuſes qu'il pourroit leur faire, l'autre de l'épuiſer d'hommes & de munitions par la longueur du ſiege. Il comprit bien-tôt que le premier ne lui réüſſiroit pas, tant par la réponſe fiere & inſultante qu'on fit à ſes propoſitions, que par la quantité de coups de canons & de mouſquets qu'on tira ſur ceux qui s'étoient trop approchez de la Place, & par une ſortie bruſque & hardie où on lui tua pluſieurs de ſes gens. Reſtoit donc la longueur du ſiege pour conſumer peu à peu la Place, & la forcer de ſe rendre à compoſition. Mais parce que c'étoit une affaire de longue haleine, & que Scanderbeg avec ſa petite armée ne lui donnoit pas moins d'exercice qu'au premier ſiege, il abandonna bientoſt ce deſſein, & ſe retira pour une ſeconde fois de devant Croïe. Ne voulant pas toutefois retourner à Conſtantinople ſans quelque exploit qui lui tînt lieu de conquête, il reprit le chemin de la côte Adriatique, où ſe trouvoit aſſez proche de Duras une petite place nommée Chiuril que Scanderbeg faiſoit bâtir. Comme elle étoit encore imparfaite & ſans habitans, il ne fut pas difficile au

Sultan de s'en rendre maître, & il y fit entrer des troupes, non pas pour s'y établir, mais pour la détruire & en raſer tous les ouvrages. De là ſe répandant dans l'Albanie, il ne fit plus que ſaccager le plat-païs, portant le fer & le feu par tout, & maſſacrant ou mettant à la chaîne tous ceux qu'il pouvoit ſurprendre, & qui n'avoient pas eu le temps & la précaution de ſe dérober à ſa fureur. Encore ne laiſſa-t'il pas de lui en coûter beaucoup pour cette expedition. Scanderbeg qui le cotoyoit toûjours par des païs couverts, ne ceſſoit de tomber ſur ſes troupes & de les charger, tantôt en queuë & tantôt en flanc, quelquefois de jour & à découvert, ſouvent de nuit & par ſurpriſe; de ſorte que c'étoient des allarmes continuelles dans ſon armée, & qu'il n'y avoit pas un moment qu'il ne fallût être en garde contre une ennemi ſi fatiguant. Joint à cela qu'une multitude innombrable de païſans qui s'étoient jettez dans les montagnes & dans les foreſts, ſe rencontroient à toute heure ſur ſon chemin, lui diſputoient les paſſages, lui enlevoient des bagages, faiſoient main baſſe ſur tous les traîneurs, & n'étoient pas moins à craindre que des troupes reglées. Voïant donc ſon armée diminuer notablement,

& n'eſperant plus de pouvoir prendre pied dans l'Albanie, il en ſortit enfin après une campagne de cinq ou ſix mois, & reprit le chemin de Conſtantinople.

Ainſi échoüa deux fois avec toutes ſes forces contre la valeur & la fermeté de Scanderbeg, ce redoutable Mahomet, dont le nom & la puiſſance faiſoient trembler toute la terre. Il eſt merveilleux qu'avec de ſi petites armées Scanderbeg ait pû ſoûtenir tous ſes efforts, & je ne ſçai ſi dans toute l'hiſtoire ancienne ou moderne, on trouvera un exemple d'une pareille reſiſtance. Ce que l'on voit de plus marqué en celle-ci, & dont tout le monde eſt obligé de convenir, c'eſt que la conſervation & le ſalut d'un Etat dépend moins de la multitude des troupes, que de l'experience & de la capacité de ceux qui les commandent. Donnez-leur un Chef belliqueux, prévoyant, actif, intrepide, dont l'exemple leur apprenne leur devoir, & en la conduite duquel ils ſe confient, en ſorte qu'elles ſoient perſuadées qu'on ne peut manquer à executer ce qu'il ordonne; & que pour bien faire il faut faire comme lui, il ne leur arrivera guéres d'être vaincuës par la ſuperiorité du nombre, & ſouvent quoique plus foibles en nombre elles ſçauront mettre la victoire de leur côté. S'il fut honteux à Mahomet de quitter une ſeconde fois l'Albanie ſans l'avoir pû ſubjuguer, ce fut auſſi le comble de la gloire de Scanderbeg, & comme le couronnement de ſes triomphes de l'avoir conſervée. Lib. 3. c. 8. Phranzés rapporte dans ſon hiſtoire que Mahomet battit ſon armée, le fit priſonnier, & s'empara enſuite de tout ſon païs. Mais il eſt évident qu'il n'a avancé ce fait que ſur des faux bruits répandus par les Turcs, hommes peu ſûrs dans leurs rapports, & même grands menteurs, quand il s'agit de faire valoir le ſuccès & la gloire de leurs armes. Auſſi tous les autres Auteurs ſont-ils d'un ſentiment contraire, & il n'y en a pas un qui ne convienne que Scanderbeg mourut quelques mois après à Lyſſe, Cité de l'Albanie qui étoit du domaine des Venitiens. Il y auroit plus de foy à ajoûter au Bref que le Pape Paul II envoïa à Philippe Duc de Bourgogne, pour l'exhorter à prendre les armes contre les Turcs. Dans ce Bref, qui ſe trouve parmi ceux de ce Pontife, dont le Cardinal de Pavie a fait un recüeil, il eſt dit en termes exprès, que Scanderbeg, ce brave champion de JESUS-CHRIST, après avoir combattu plus de vingt ans pour la défenſe de la foy, accablé par la multitude innombrable des Turcs qui lui faiſoient la guerre, avoit été vaincu en bataille rangée, dépoüillé de tous ſes Etats, & contraint de ſe retirer ſur les côtes de la mer Adriatique, ſans troupes & ſans ſuite; que lui vaincu & défait par ces Infideles, les Villes de l'Albanie, qui juſques-là avoient tenu ferme, s'étoient ſoûmiſes à l'obeïſſance du Sultan. Il eſt à remarquer que Paul II. datte ce Bref du 22. mois de ſon Pontificat, & qu'étant monté ſur le ſaint Siege le 29. d'Aouſt en 1464. il falloit neceſſairement qu'il eût fait expedier ce Bref l'an 1466. au mois de Juin. Or il eſt certain que ce fut durant cet été que Mahomet fit conſtruire la ville de Valme, ce qui l'occupa une partie de la campagne; que de là il marcha à Duras pour tenter de s'emparer de cette Place, qu'enſuite il vint ſe preſenter devant Croïe, dont le ſiege ne lui réüſſit pas mieux que celui de Duras. Ce qu'on peut donc dire de plus plauſible pour éclaircir cette difficulté, c'eſt qu'il eſt très-vraiſemblable que les Turcs, pour jetter la terreur & la conſternation dans Duras lorſqu'ils l'allerent aſſieger, publierent que Scanderbeg avoit été battu & toutes ſes autres Places emportées, & que la multitude prodigieuſe de troupes que le Sultan menoit à ſa ſuite donna cours à ce bruit. Et comme il y avoit quantité de peuples qui ſe ſauvoient d'Epire en Italie pour éviter de tomber entre les mains des Turcs, il eſt hors de doute que ce furent eux qui y répandirent ces allarmes, & qui aſſeurerent que Scanderbeg s'étoit jetté dans Duras, où l'on avoit vû quelques-uns de ſes gens, ce qui donna lieu au Pape de marquer dans ſon Bref, qu'il s'étoit retiré ſur les côtes de la mer Adriatique, dénué de troupes & de tout ſecours. Quand on ſe donne le loiſir de chercher la verité & qu'on la ſuit de près, on trouve moyen de s'en aſſeurer & de la faire connoître aux Lecteurs. Et il me ſemble que c'eſt être bien plus fidele à l'hiſtoire que de trancher la difficulté par un démenti donné hautement à un Auteur contemporain, & en lui reprochant d'avoir ſuppoſé des évenemens fabuleux pour attribuer à ſon Heros plus de gloire qu'il ne lui en étoit dû, & ſurprendre en ſa faveur l'eſtime du public.

Il paroît que Mahomet rebuté du mauvais ſuccès de ſes deux expeditions en Albanie, perdit toute eſperance de s'en rendre maître du vivant de Scanderbeg. Tous les Bachas ou autres Generaux qu'il envoyoit contre lui avec des armées conſiderables étoient battus; s'il y alloit en perſonne, il trouvoit une reſiſtance invincible dans les places qu'il attaquoit, & Scanderbeg ſans ſe laiſſer attirer à un combat general à cauſe du petit nombre de ſes troupes, toûjours à portée de troubler ſes deſſeins, & de fatiguer ſon armée. Les moyens qu'il avoit tentez pour ſe défaire de lui par de lâches & de noirs artifices, ayant été découverts, n'avoient fait que rendre ſon ennemi plus circonſpect & plus attentif à ſe tenir ſur ſes gardes. Ajoûtez que les Albanois étoient ſi attachez à leur Prince, qu'ils aimoient mieux courir avec lui tout le riſque & tous les perils d'une cruelle guerre, que de racheter la paix & leur repos par quelque infidelité. C'étoit donc la deſtinée de Scanderbeg qu'il mourût Roy d'Albanie, & il étoit inutile de faire de nouveaux efforts pour entreprendre de le détrôner. Mais parce qu'il y avoit lieu de craindre qu'il ne déſolât la frontiere par des courſes continuelles ſi elle étoit dégarnie, Mahomet y laiſſa vingt-huit mille hommes commandez par Alibeg & Ajaſbeb, deux Officiers vigilans & experimentez, & en qui il avoit beaucoup de confiance. Toute leur commiſſion ſe réduiſoit à conſerver ſoigneuſement le païs & les ſujets du Grand Seigneur, ayant ordre de diſpoſer tellement leurs troupes que Scanderbeg trouvât tous les paſſages fermez, & défenſe expreſſe de rien entreprendre contre lui. Après qu'ils eurent pris leurs quartiers, ils envoyerent ſalüer Scanderbeg de leur part, & lui offrir de magnifiques préſens, comme avoit fait Ballaban à ſa premiere expedition. Ce qu'ils prétendoient par là étoit de gagner ſa bien-veillance, & d'obtenir de lui de n'en être point inquietez; bien réſolus cependant de chercher à le ſurprendre ſous cette feinte apparence d'amitié, & perſuadez que s'ils pouvoient parvenir à l'opprimer, on leur ſçauroit bon gré à la Porte d'avoir outre-paſſé leurs ordres. Scanderbeg accepta leurs préſens, & leur en renvoya de plus riches que ceux qu'il avoit reçûs, ne voulant ſe laiſſer vaincre ni en generoſité, ni par les armes. Du reſte il ne laiſſa pas de ſe diſpoſer à leur faire bonne guerre, & tous les mouvemens qu'il ſe donnoit ne leur laiſſoient pas beaucoup de tranquillité. Son deſſein étoit d'aſſieger au plûtôt la ville de Valme que Mahomet avoit fait conſtruire au milieu de ſes Etats, & où il avoit laiſſé une groſſe garniſon. Il avoit déja parcouru tout ſon

Roïaume pour faire de nouvelles levées, & enrôler tous ceux qu'il trouveroit propres à porter les armes. Enſuite il ſe rendit à Lyſſe où il avoit convoqué tous les Princes confederez, pour concerter avec eux l'entrepriſe importante qu'il méditoit. Il n'y fut pas plûtoſt arrivé qu'une groſſe fievre qui lui prit l'obligea de ſe mettre au lit, & de ſurſeoir toutes ſes affaires. Le mal empirant tous les jours, il comprit bien-toſt qu'il touchoit à ſa fin. La vûë d'une mort prochaine & inévitable ne le troubla point. Plus preſent à lui-même que jamais, & faiſant reflexion ſur l'état où il laiſſoit ſon Roïaume, il demanda qu'on fît entrer dans ſa chambre les Princes ſes alliez, l'Ambaſſadeur de Veniſe, & les principaux Officiers de ſes troupes. Auſſi-toſt qu'ils parurent devant lui, il leur dit, que dès qu'il s'étoit vû ſur le Trône, Dieu lui ayant fait connoître qu'il ne l'y avoit mis qu'afin qu'il le ſervît, & qu'il défendît contre des ennemis barbares & impies les peuples qu'il lui aſſujettiſſoit, il s'étoit attaché fidellement à ces deux devoirs, & n'avoit cherché qu'à les remplir; que puiſque l'heure étoit venuë que le Seigneur vouloit le retirer de ce monde, il ſe ſoumettoit à ſes ordres avec une parfaite réſignation, & ſubiſſoit ſans peine la loi impoſée à tous les hommes, de rentrer dans la terre d'où ils ſont ſortis; qu'étant ſur le point de les quitter, ce qu'il avoit à leur recommander plus inſtamment étoit de demeurer tous unis entr'eux pour s'oppoſer à leur ennemi commun; qu'ils en connoiſſoient les forces; mais qu'ils ne devoient pas les apprehender, tant qu'ils tiendroient raſſemblées ſous un même Chef celles qu'ils pouvoient tirer de leurs Etats; que ſi une fois la diviſion ſe mettoit parmi eux, ou qu'ils ceſſaſſent de s'entredonner la main, c'étoit fait de l'Albanie & de la Religion; qu'il les conjuroit donc par l'amour que tout homme devoit à ſa patrie, & par le zele que tout Chrétien devoit avoir pour la foy de Jesus-Christ, de ſacrifier leurs intereſts particuliers au bien public, ou plûtôt de ſe faire du bien public un intereſt particulier, ſans quoi ils ne pouvoient pas manquer de perir les uns après les autres. Enſuite il leur parla de ſon fils, leur diſant qu'il le confioit à leurs ſoins & à leur fidelité. *Jeune & tendre comme il eſt*, ajoûtoit-il, *il ne peut de long-temps ni manier les armes, ni prendre le timon de l'Etat. Mais j'eſpere que ce qui lui manque d'âge & d'experience, ſera ſuppléé avantageuſement par les ſervices que vous*

lui rendrez en reconnoiſſance de ceux que je vous ay rendus. J'ay conſervé vos biens & vos familles, vous ſçavez à quel riſque & avec quels efforts, conſervez la Couronne à mon fils, & n'oubliez rien pour ſauver ſa perſonne des mains des Infideles, & ſon Royaume de leurs invaſions.

Ce qu'il leur demandoit là pour le Prince Jean ſon fils, ne regardoit que le temps qu'il commenceroit à regner par lui-même. Car comme il étoit encore dans un trop bas âge pour prendre le gouvernement du Roïaume, & qu'il n'y avoit pas de ſeureté pour lui à le laiſſer en Albanie, expoſé à la violence & à la fureur des Turcs, Scanderbeg avoit ordonné que ſi Dieu diſpoſoit de lui avant que ce jeune Prince fût parvenu à la majorité, on le fit paſſer avec la Reine ſa mere en Italie, où ils trouveroient une retraite & un azyle dans les Places de la Poüille que Ferdinand Roy de Naples lui avoit données. De plus il l'avoit mis ſous la tutelle & comme ſous la protection des Venitiens, & par un traité fait entr'eux, la Republique s'étoit engagée de défendre ſon Royaume contre les entrepriſes des Turcs, & d'en mettre en poſſeſſion le Prince ſon fils, quand il auroit aſſez d'âge & de capacité pour l'adminiſtrer. Il y avoit une liaiſon ſi étroite entre lui & la Republique de Veniſe, que Scanderbeg n'avoit pas eu moins de ſoin de conſerver les Places qui étoient à la Republique en Albanie, que celles qui lui appartenoient en propre. Les Venitiens de leur côté, qui avoient en lui une pleine confiance, lui laiſſoient la diſpoſition entiere, & de ces places & des troupes qu'ils y envoyerent pour les défendre. Ce n'étoit pas ſeulement par intereſt & pour s'appuyer de leur puiſſance que Scanderbeg s'étoit attaché à eux, l'eſtime avoit encore plus de part à cette union que le beſoin. Il trouvoit tant de dignité dans leur Senat, tant d'intelligence & de conſeil pour les affaires, tant d'habileté pour la guerre, tant de ſeureté à leur parole, & une fidelité ſi conſtante à obſerver inviolablement les traitez, qu'il les preferoit hautement à tous les autres Etats voiſins, & n'en parloit jamais qu'avec admiration. Auſſi dans l'adieu qu'il fit au Prince ſon fils avant que de mourir, lui recommanda-t'il très-expreſſément de demeurer toûjours uni à de ſi ſages & de ſi puiſſans amis, de les honorer comme ſes peres & ſes tuteurs, de ſe conduire par leurs avis, & de ne jamais faire aucune entrepriſe que de concert avec eux. A ce premier avis qu'il lui donna, il ajoûta

pluſieurs autres inſtructions, dont les unes regardoient la pieté, lui déclarant que ſon Regne n'auroit de proſperité qu'autant qu'il ſeroit fidele à ſervir & honorer Dieu ; les autres la juſtice, dont il lui parloit comme du plus ferme ſoûtien d'un Etat, quand on la rendoit exactement, & ſans égard au rang & à la qualité des perſonnes ; les autres la fuite des plaiſirs, au ſujet de quoi il inſiſtoit principalement ſur cette conſideration, que l'état de ſes affaires exigeant de lui qu'il devînt un Prince belliqueux, & redoutable à ſes ennemis par les armes, rien ne pouvoit l'en éloigner davantage que de s'abandonner à l'intemperance & à la volupté. Enſuite il le mit ſur la confederation qu'il avoit faite avec divers Princes ſes voiſins, & lui repeta pluſieurs fois que le plus grand malheur qui pût lui arriver ſeroit de la rompre lui-même, ou de donner lieu aux autres de le faire ; puiſque les meilleurs remparts d'un Royaume étoient de bonnes alliances bien entretenuës, & cimentées de l'amitié & de la bonne foy ; qu'un Prince, plus encore infiniment qu'un particulier, devoit être religieux obſervateur de ſa parole, prudent ſans perfidie, intereſſé au bien de ſon Etat ſans bleſſer les loix de l'équité, ſevere à punir les crimes ſans être cruel, vigilant, mais jamais ombrageux. Pour ce qui étoit de la guerre qu'il ne pouvoit éviter, & qu'il devoit enviſager comme l'une des plus importantes fonctions de ſon Regne, il falloit y porter toute l'activité & tout le courage dont il ſeroit capable; ne point laiſſer croupir les ſoldats dans l'oiſiveté, mais les tenir toûjours en haleine; ne les point traiter en eſclaves, mais comme compagnons; joindre l'exemple au commandement, & ne rien exiger d'eux qu'il ne leur apprît à faire; ſouffrir courageuſement la peine & le travail, ne s'élever jamais des bons ſuccès, encore moins ſe laiſſer abbatre par les mauvais; & ſi ces derniers l'affligeoient, renfermer ſa douleur toute entiere dans ſon ame, & l'empêcher de paroître au dehors par un air de triſteſſe & de conſternation, pour ne pas donner lieu à ſes ennemis d'en triompher, & à ſes ſujets de ſe décourager. Qu'à l'égard des Turcs, & ſur tout de Mahomet, gens ſans foy, ſans probité, pleins de méchanceté & de perfidie, il ſe tint toûjours en garde contre eux, ſoit en temps de paix, ſoit pendant la guerre, & qu'ainſi ſans ſe fier ni à leurs traitez, ni à leurs offres, ni à leurs promeſſes, il ne ceſſât jamais de les regarder comme ſes plus dangereux & ſes plus irreconciliables ennemis.

Pendant qu'il achevoit de parler à ſon fils, on entendit un grand tumulte dans toute la Ville, ſur les avis qu'on reçût qu'un gros parti de Turcs étoit preſque aux portes de Croïe, & qu'ils avoient pillé & brûlé pluſieurs lieux d'alentour. A cette nouvelle Scanderbeg, quoique malade à l'extrémité, cria du lit qu'on lui donnât ſes armes & qu'on lui tînt prêt un cheval, & tranſporté de ſon ardeur martiale fit quelques efforts pour ſe lever. Mais ſon corps affoibli par la maladie n'ayant pû ſeconder ſon courage, il retomba incontinent ſur ſon chevet, & ſe tournant vers quelques Officiers qui étoient préſens, allez promptement, leur dit-il, donner la chaſſe à ces traîtres, je vais vous ſuivre dans un moment, & j'y ſerai auſſi-toſt que vous. Tout ce qu'il y avoit de cavalerie dans la Ville courut à toute bride aux ennemis, leſquels après avoir ſaccagé le territoire de Scutari, s'étoient arrêtez proche de cette Place ſur le torrent de Clir. Au moment qu'ils virent venir à eux les Albanois, ne doutant point que Scanderbeg ne fût à leur tête, il leur prit une telle épouvante, que ſans ſonger ni à emporter leur butin, ni à ſe retirer avec quelque ordre, ils s'enfuïrent à vauderoute par des montagnes & des vallées preſques inacceſſibles, à cauſe de la quantité de neige dont elles étoient couvertes. Encore n'eurent-ils pas toute la liberté de ſe ſauver qu'ils avoient crû pouvoir trouver dans des lieux ſi difficiles. L'allarme qui s'étoit répanduë aux environs ayant fait prendre les armes aux Seigneurs & aux Communes de ces contrées, pluſieurs des Infideles qui tomberent entre leurs mains furent aſſommez où faits priſonniers. La même nuit qu'ils furent obligez de ſe retirer avec tant de précipitation & de déſordre, Scanderbeg après s'être confeſſé & avoir reçû le Saint Viatique, & l'Extréme-Onction avec de grands ſentimens de pieté, rendit doucement ſon ame à Dieu le 17. de Janvier l'an 1467. en la 63. année de ſon âge, & la 24. de ſon regne. A peine eut-il expiré que Lech Ducagin, dont il a été parlé ſi ſouvent dans cette Hiſtoire, entendant les cris & les lamentations dont tout le Palais retentiſſoit, courut à la place publique, & là l'eſprit comme aliené de douleur, & s'arrachant les cheveux, cria à haute voix : *Accourez Princes & Seigneurs Albanois, aujourd'huy ſont tombez les remparts de l'Epire, aujourd'huy nos defenſes & nos murailles ont été renverſées, aujourd'huy toutes nos forces nous ont abandonnez, aujourd'huy*

nos couronnes nous ſont enlevées de deſſus la tête, aujourd'huy tout nôtre appuy a été jetté par terre, & toutes nos eſperances éteintes avec le grand Roy que nous avons perdu.

Son corps fut enterré à Lyſſe dans l'Egliſe Cathedrale dediée à S. Nicolas, ſes funerailles, ſelon la coûtume de ſes ancêtres, celebrées avec autant d'appareil, que de larmes & de douleur. Le deüil de ſa mort ne ſe renferma pas dans la ſeule Albanie, il ſe répandit dans toutes les Provinces voiſines, & preſque par toute la Chrétienté. Ses os demeurerent en paix juſqu'à ce que quatre ans après ou environ, Mahomet revint en Epire pour aſſieger Scutari. Les Turcs s'étant alors emparez de la ville de Lyſſe, coururent d'abord au lieu de ſa ſepulture, en tirerent ſon corps, le conſiderent avec attention & curioſité, & loin de lui faire le moindre outrage, lui rendirent des honneurs qui alloient preſque juſqu'à l'adoration. Et comme cette nation eſt extrémement ſuperſtitieuſe, on ne ſe contentoit pas de s'empreſſer de le voir & de le toucher, c'étoit à qui pourroit avoir quelque parcelle de ſes os qu'ils enchaſſoient dans de petites boëtes d'or ou d'argent, ſemblables à des reliquaires, & qu'ils portoient ſur eux, s'imaginant qu'elle leur communiqueroit une partie de ſa vertu guerriere, & les rendroit invincibles. Ils étoient tous perſuadez qu'il y avoit eu dans ſa force quelque choſe d'extraordinaire & de ſurnaturel. Ce qui pouvoit avoir donné lieu à cette opinion étoient divers faits qu'on en racontoit, qui vrais ou ſuppoſez faiſoient une égale impreſſion ſur l'eſprit de ces Infideles. Ils avoient oüi parler d'un taureau ſauvage & furieux qui faiſoit de grands dégaſts, & avoit tué pluſieurs hommes ſur les terres de la Princeſſe Mamiſe ſœur de Scanderbeg, & ce qu'on ajoûtoit à cela que Scanderbeg ayant attaqué ce taureau lui avoit abbatu la tête d'un coup de ſabre, étoit peut-être reçû des Turcs comme une verité conſtante. Il en pourroit être de même d'un ſanglier de la Poüille qui étoit la terreur de tout le païs, & qu'on prétendoit qu'il avoit affronté & tué comme le taureau dans une partie de chaſſe où il s'étoit trouvé avec le Roy Ferdinand & toute ſa Cour. Un fait plus averé & dont quelques-uns d'entr'eux avoient été témoins, c'eſt qu'après la retraite de Ballaban de devant Croïe, Jonime ſon frere & Heder ſon neveu ayant été préſentez à Scanderbeg liez enſemble, d'un ſeul coup de ſabre il les avoit jettez l'un & l'autre par terre, coupez en deux par le milieu du corps. L'action fut admirée, & ceux qui cherchoient à en excuſer la cruauté, la faiſoient paſſer pour une juſte vengeance, en repreſailles de l'inhumanité qu'avoit eu Ballaban de livrer Moyſe & les ſept autres Seigneurs priſonniers comme lui, à la fureur de Mahomet. Il eſt vrai qu'il lui eſt arrivé ſouvent de fendre en deux du premier coup un homme armé de pied en cap. Et comme quelques-uns prétendoient que cela venoit de la bonne trempe de ſon cimeterre, Mahomet étant en paix avec lui l'envoïa prier de lui en faire un preſent. Quand le Sultan l'eut reçû il en fit l'épreuve lui-même, & la fit faire enſuite par les hommes les plus robuſtes de ſa Cour. Mais voïant que ni entre ſes mains, ni en celles de tous les autres qui l'avoient eſſaïé, le cimeterre n'avoit point d'effet pareil à ceux qu'on racontoit, il le fit reporter à Scanderbeg, avec ordre de lui dire qu'il en avoit en quantité d'auſſi bons & de meilleurs que le ſien. Scanderbeg le reprit, & à l'heure même en preſence de celui qui l'avoit rapporté, il en fit des coups qui ſembloient tenir du prodige, & comme le Turc en paroiſſoit fort ſurpris, il le congedia avec ces paroles : *Dites à vôtre Maître qu'en lui envoïant le cimeterre je ne lui ai point envoïé le bras.*

Si ſa force fut extraordinaire, ſon courage ne l'étoit pas moins ; & à bien examiner ſa vie & ſes actions, peut-être paroîtra-t'il encore ſuperieur à ſa force & plus prodigieux. En effet entreprendre de recouvrer ſon roïaume & d'en chaſſer les Turcs ſans autre ſecours que de trois cens hommes qui l'accompagnoient ; ſe preſenter tant de fois à l'ennemi avec des armées ſi inferieures en nombre à celles qui l'attaquoient ; avoir toujours alors de ces airs de joïe qui étoient des préſages de la victoire, & des marques certaines de la tranquillité que la vûë du peril lui laiſſoit dans le cœur ; pendant le combat entraîner toute l'armée par ſon exemple, & être comme l'ame de ces troupes Albanoiſes en qui on voïoit tant de vigueur ; ne vouloir la paix qu'à des conditions très-honorables, avec une puiſſance qui étoit la terreur de l'Europe & de tout l'Orient ; la refuſer pluſieurs fois en des conjonctures où il étoit ſur le point d'être accablé ; ne la demander jamais, la rompre hardiment quand le bien de l'Etat & de la Religion l'exigeoit, & prendre ſur ſoi tout le riſque d'une guerre formidable ; en prévenir tous les dangers affreux & les mépriſer ; ſe voir expoſé à la perfidie & à tous les noirs complots d'un ennemi plein de rage contre lui, & ne s'en pas effraïer, ce ſont des traits de courage ſi éclatans & ſi merveilleux, que je ne crois pas que dans toute l'hiſtoire on en puiſſe trouver de pareils ou en ſi grand nombre.

Avec tant de force & de courage, il n'eſt pas ſurprenant qu'il parût infatigable au travail. On le voïoit preque toujours en mouvement, ſoit en temps de paix, ſoit pendant la guerre, toujours occupé des affaires civiles ou militaires de ſon Etat. Bien que Croïe fût le lieu de ſa réſidence & le ſiege de ſon roïaume, toutefois il n'avoit point proprement de demeure fixe, ſe trouvant par tout où ſa preſence étoit neceſſaire, & s'y arrêtant autant que le beſoin le demandoit. Il en étoit de même de ſon ſommeil & de ſes repas, pour leſquels il n'avoit point d'heure reglée, & jamais l'envie de dormir ne lui fit remettre à un autre temps l'expedition d'une affaire un peu preſſante. Aux approches & à la vûë des ennemis ſon activité redoubloit conſiderablement ; jour & nuit à cheval, tantôt à la découverte, tantôt dans ſon camp pour en viſiter tous les quartiers, & reconnoître ſi tout y étoit en bon état, faiſant lui-même les rondes pendant que les troupes repoſoient, & à la moindre allarme volant d'abord aux gardes avancées. Il étoit toujours le premier au combat & le dernier à s'en retirer, il avoit l'œil à toutes les attaques, mais plus acteur encore que ſpectateur, il n'y en avoit point où il ne ſe mêlât & ne combattît comme un ſimple ſoldat ; enſorte qu'on faiſoit état de plus de deux mille Turcs qu'il avoit tuez de ſa propre main. Il avoit une attention extrême à ne ſe pas laiſſer ſurprendre, & ſouvent quand il étoit en marche ou campé proche des ennemis, il feignoit de l'étonnement ou faiſoit répandre quelque allarme pour rendre ſes ſoldats auſſi vigilans que lui, & les accoûtumer à ſe tenir toujours prêts au combat. On lui a oüy dire pluſieurs fois qu'il aimeroit mieux avoir affaire à dix mille hommes y étant préparé, que de ſe voir attaqué de mille à l'improviſte.

Quelque eſtime que les Albanois euſſent de ſa valeur & de ſa grande capacité pour la guerre & pour le gouvernement, rien toutefois ne les attachoit davantage à lui que ſa bonté. Il étoit doux, populaire, bienfaiſant, acceſſible à tous ceux qui vouloient le voir ou lui parler, toujours diſpoſé à leur accorder ce qu'ils lui demandoient, quand il le pouvoit faire ſans préjudice du bon ordre & de la juſtice ; ne maltraitoit perſonne ni de paroles ni par des voïes de fait, ſans excepter ceux qui ſe rendoient trop importuns, ou qui lui demandoient des choſes déraiſonnables, ou qu'il trouvoit en faute, ſe contentant de reprendre doucement ces derniers, & perſuadé que c'étoit aſſez les punir, quand ils n'étoient pas dans leur devoir, de leur en faire quelque reproche & leur laiſſer la confuſion d'y avoir manqué. Et quoiqu'il n'aimât pas que les crimes demeuraſſent impunis, & que ſouvent il voulût en connoître lui-même, toutefois s'il y avoit quelque circonſtance qui pût juſtifier la grace qu'il accordoit, & l'empêcher d'être tirée en exemple, il ſe laiſſoit flechir. Tout ce qu'on publioit de ſa bonté n'étant pas moins connu des Turcs que les preuves qu'il donnoit tous les jours d'une valeur heroïque, pluſieurs venoient le trouver en Albanie & lui demandoient d'être naturaliſez & admis au nombre de ſes ſujets ; d'autres lui donnoient des avis fideles de tout ce qui ſe braſſoit à la Porte contre lui, afin qu'il pût ſe précautionner contre les dangers dont il étoit menacé. Que s'il y en avoit qui vinſſent avec de mauvais deſſeins, & dont la perfidie ſe couvrît d'une fauſſe apparence de zele pour ſon ſervice, ils changeoient bien-tôt de diſpoſition, & s'attachoient de bonne foy à lui, deſarmez & vaincus par tous les témoignages qu'il leur donnoit d'un bon cœur, plein de franchiſe & de generoſité. A la guerre, & ſur-tout dans la chaleur du combat, c'étoit un autre homme. Il y paroiſſoit fougueux, violent, quelquefois même feroce & barbare ; ſoit que cette grande alteration vint de l'ardeur qui le tranſportoit, ou qu'elle fut cauſée par la haine qu'il avoit contre les Turcs, qu'il ſçavoit n'en vouloir qu'à ſa perſonne & à ſa vie. En ces occaſions on lui voïoit les yeux éteincellans & pleins de fureur, & ſa levre d'enbas ſe fendre par le milieu & jetter du ſang en abondance; ce qui étant joint à ſa force extraordinaire le rendoit terrible & faiſoit fuir tout le monde devant lui.

Il eſt aſſez vrai-ſemblable qu'une des choſes qui entretenoit & augmentoit ſa force, étoit la continence; vertu que le Heros de l'ancienne Rome Scipion l'Afriquain aſſeuroit être une des plus neceſſaires à un homme de guerre, & qu'il ne ceſſoit de recommander à ſes troupes. A ſon exemple & ſuivant ſes maximes, Scanderbeg quoiqu'élevé dans une Cour où l'on ſçait que la volupté ne preſcrit point de bornes, fuïoit avec ſoin tous les plaiſirs capables de l'énerver ou de l'amollir. Pendant ſa jeuneſſe on ne lui vit jamais de paſſion ni d'attachement pour les femmes; & la répugnance qu'il ſe ſentoit pour le mariage, & qu'on eut tant de peine à ſurmonter, venoit en partie de l'apprehenſion qu'il avoit que l'amour d'une épouſe legitime ne lui donnât du goût pour le ſexe, & ne le conduisît enſuite à la diſſolution. Ses plaiſirs ordinaires étoient la chaſſe, les courſes, les tournois, & tous ces autres jeux qui peuvent fortifier le corps & le rendre plus ſouple & plus adroit

par un long exercice. Ce qu'il pratiquoit lui même, il vouloit que ſes ſoldats s'y accoûtumaſſent comme lui. Toutes les femmes generalement, de bonne ou de mauvaiſe vie, étoient bannies de ſes armées, & s'il y en trouvoit, il les faiſoit punir ſur le champ, elles & ceux qui les y avoient conduites. La ſeverité de ſa diſcipline ſur ce point s'étendoit juſqu'aux diſcours, ainſi que l'aſſure l'Hiſtorien de ſa vie. Il ne pouvoit ſouffrir qu'on en tînt de licentieux & de diſſolus, perſuadé que de ces ſortes de paroles aux actions de même nature il n'y avoit qu'un pas, & encore fort gliſſant.

On ne peut pas douter que cette conduite n'attirât les benedictions de Dieu ſur ſes armes, & que ce ne fût en partie ce qui les faiſoit proſperer avec autant d'éclat & d'avantage qu'on l'a vû dans tout le cours de cette hiſtoire, ſur-tout ſi nous ajoûtons à la pureté de ſes mœurs & de ſa diſcipline ſon extrême pieté. Jamais il n'entreprit d'expedition qu'après avoir ordonné des prieres publiques, jamais il ne commença le combat ſans avoir imploré le ſecours de Dieu; & la victoire remportée, ſon premier ſoin étoit de l'en remercier, & d'envoyer des ordres dans tous les lieux de ſon obéïſſance pour lui en faire rendre de ſolemnelles actions de graces. Il étoit très-attaché à la doctrine de l'Egliſe, plein de reſpect pour les puiſſances Eccleſiaſtiques, & en particulier pour le ſouverain Pontife, qu'il reveroit comme le Vicaire de JESUS-CHRIST; ſi zelé pour la défenſe & l'accroiſſement du Chriſtianiſme, qu'il a déclaré pluſieurs fois qu'en combattant contre les Infideles, il avoit moins en vûë le ſalut de ſon Etat, que l'intereſt de la Religion, & que c'étoit par cette raiſon qu'il ne vouloit point de paix avec eux. A quoi il faut ajouter que tout ce qu'il y avoit de Turcs que le ſort des armes mettoit en ſon pouvoir, il les exhortoit fortement & ſous de grandes promeſſes de recevoir le Baptême & de profeſſer la foy de JESUS-CHRIST. Heros par ſa valeur, pere du peuple par ſa bonté, fidele & zelé ſerviteur de Dieu par ſa Religion; c'eſt finir ſon portrait en trois mots, & rendre à ſon nom toute la gloire qui lui eſt dûë.

A la premiere nouvelle que Mahomet eut de ſa mort, il en fut ſi tranſporté de joye, qu'oubliant la bienſeance & la dignité de ſon rang, il fit pluſieurs ſauts & s'écria comme hors de lui-même: *C'eſt à ce coup que je ſuis maître des deux plus belles parties du monde, l'Europe & l'Aſie. Les Chrétiens s'y ſont oppoſez juſqu'à cette heure; mais puiſque la mort leur a enlevé*

l'Albanois qui étoit leur épée & leur bouclier, c'en eſt fait, me voilà en pouvoir de pouſſer contr'eux mes deſſeins, & de reduire ſous mon obéïſſance tous les Etats qu'ils poſſedent. C'étoit en effet ce qu'il avoit en tête; & par un vœu également cruel & impie que l'on trouve en la trois cens quatre-vingtiéme lettre du Cardinal de Pavie, il s'étoit obligé d'exterminer le Chriſtianiſme, & d'établir ſur ſes ruines la loy & le culte de ſon Prophete. Pour y réüſſir il vouloit commencer par l'Italie; mais avant que de porter la guerre en Italie, il falloit neceſſairement ſe rendre maître de l'Epire, tant pour empêcher les Epirotes de faire quelque entrepriſe ſur la Macedoine & ſur la Theſſalie, qu'à cauſe des vivres & de tous les autres ſecours qu'il pouvoit tirer de ce Royaume pour la ſubſiſtance de ſon armée. Scanderbeg mort, il crut que la conquête de l'Albanie lui ſeroit auſſi facile qu'elle paroiſſoit ſûre & immanquable, & qu'il ne s'agiſſoit plus que de s'y préſenter & d'en prendre poſſeſſion. Il y envoya en diligence de nouvelles troupes commandées par de bons Generaux, qui étant ſur les lieux trouverent plus de difficulté dans l'execution de ce deſſein qu'il ne ſe l'étoit perſuadé. Scanderbeg ayant mis le Prince ſon fils ſous la tutelle des Venitiens, ils avoient ſi bien pourvû à la garde des principales Places & particulierement de Croïe, de Lyſſe & de Scutari, que l'armée Infidele ne pût y mordre, & fut obligée de ſe retirer après avoir fait quelque ravage dans le plat-païs. Mais peu d'années après tout fit joug ſous la puiſſance du Sultan, & la ville de Croïe qui avoit ſoûtenu trois grands ſieges, les deux derniers contre lui, & le premier contre Amurat ſon pere, & triomphé ſi glorieuſement de toutes les forces Ottomanes, après un ſiege ou plûtoſt un blocus de treize mois, ſe rendit à un petit Gouverneur de Province qui ne l'attaquoit qu'avec dix mille hommes. Mahomet ayant conquis l'Epire, ne tarda pas d'executer le deſſein qu'il avoit d'entrer en Italie. L'an 1480. en même temps que le Bacha Michel Paleologue aſſiegeoit Rhodes avec une puiſſante armée, il en fit partir une ſeconde ſous les ordres d'un autre Bacha nommé Achmet pour aller aſſieger Otrante, qui eſt une Ville de la Calabre, & prendre pied dans l'Italie. Celui-ci étant parti de Valone ville maritime d'Epire, & n'ayant qu'environ vingt lieuës de mer à traverſer, arriva devant Otrante avec toute ſa flotte ſur la fin du mois de Juillet. Après dix-ſept jours de ſiege la Ville fut emportée d'aſſaut, plus de douze mille Chrétiens ou paſſez au fil de l'épée, ou faits eſclaves, les filles enlevées, les femmes mariées & les vierges conſacrées à Dieu violées brutalement, les vieillards écraſez ſous les pieds des chevaux, les Prêtres égorgez dans les Egliſes, l'Archevêque même, homme également venerable par ſa dignité & par ſon grand âge, qui tenoit un Crucifix, & d'une main tremblante le montroit aux Chrétiens, pour les encourager à perſeverer dans la foy, ſacrifié cruellement à la fureur de ces barbares comme ſon Clergé, & ſcié par le milieu du corps, ainſi que l'aſſurent quelques-uns, ſelon d'autres écorché tout vif. Huit cens habitans qu'ils entraînerent tout nuds hors de la Ville, ayant refuſé conſtamment d'abjurer le Chriſtianiſme, furent tous maſſacrez dans une petite vallée qu'on nomme encore aujourd'hui le Val des Martyrs. Cette conquête des Turcs, & le bruit de leur cruauté répandirent tant de terreur & d'effroy dans l'Italie, qu'au lieu de ſe mettre en état de la défendre, on ne ſongeoit plus qu'à l'abandonner; & on rapporte que le Pape Sixte IV. ſe diſpoſoit déja à ſe retirer en France. Une ſeconde armée qu'on embarquoit en Albanie pour joindre & appuyer celle qui étoit déja dans la Calabre, n'augmentoit pas peu l'épouvante. Il eſt vrai que le danger étoit extrême, & il étoit fort à craindre que toute l'Italie ne tombât bien-tôt ſous la puiſſance du cruel Mahomet, ſi Dieu n'eût renverſé ſes deſſeins en l'ôtant de ce monde. Il mourut donc près de Nicomedie, ou d'un ulcere qu'il avoit à une jambe, ou empoiſonné par un Medecin d'Egypte, ou emporté par une colique violente; car les Auteurs ne conviennent que du temps & du lieu de ſa mort, & ne s'accordent pas ſur la cauſe. Mais comme elle arriva en 1481. le 3. de May, jour que l'Egliſe celebre la Fête de l'Invention de la Sainte Croix, il paroît que Dieu en diſpoſa de la ſorte pour joindre à la Fête de l'Invention de la Croix, celle de ſon Exaltation, en la vengeant avec éclat de toutes les impietez du plus grand & du plus implacable ennemi qu'elle eût jamais eu. Sa mort empêcha la ſeconde armée qui ſe diſpoſoit à mettre à la voile, de paſſer en Italie. Celle qui étoit à Otrante & aux environs, ſe voyant ſerrée de près par Alphonſe fils de Ferdinand Roy de Naples, lequel avec les ſecours qu'il avoit reçûs du Pape & de Matthias Roy de Hongrie, cherchoit à lui livrer bataille, & l'auroit battu infailliblement, aima mieux pourvoir à ſa ſûreté. Elle retira la garniſon qu'elle avoit dans Otrante, & ayant obtenu à cette condition que pour retourner en Epire on lui ouvrît le paſſage de la mer que les galeres Apoſ-

toliques tenoient fermé, elle abandonna l'Italie, qui par cette retraite ſe trouva garantie de l'oppreſſion où elle alloit tomber.

Ce que Mahomet entreprit ſur la fin de ſa vie, dont il ſe croyoit encore fort éloigné, il l'eût fait long-temps auparavant, s'il n'avoit rencontré Scanderbeg en ſon chemin comme un obſtacle invincible à ſes deſſeins. Après avoir abbatu le trône des Empereurs d'Orient, enflé d'un ſi grand ſuccès, & toujours auſſi ambitieux que plein d'audace & de préſomption, il auroit d'abord tourné ſes armes & ſes efforts contre l'Empire d'Occident, & la ruine de cet Empire entraînoit celle du Chriſtianiſme. Ce fut donc un coup de la Providence de lui avoir oppoſé Scanderbeg, comme autrefois Judas Machabée à l'impie Antiochus, pour arrêter le cours de ſes victoires, & ſauver les Fideles des malheurs affreux dont ils étoient menacez. Auſſi ce que l'Ecriture dit de ce Heros du peuple Juif, *Qu'il raſſembla ceux qui étoient prêts de perir; que ſous luy les guerriers combattoient pour la défenſe d'Iſraël; qu'il releva & accrut la gloire de ſa Nation; qu'il rugiſſoit & combattoit comme un lion; qu'il pourſuivoit par tout les ennemis de Dieu & de ſon peuple, & que la terreur de ſon nom les faiſoit fuir devant lui;*

que ſes grands exploits étoient la joye de Jacob, le dépit & le deſeſpoir des Rois infideles, tout cela convient tellement à Scanderbeg, qu'il n'y auroit perſonne qui ne le crût déſigné par ces traits, s'il nous étoit permis de détourner les yeux de deſſus le ſaint homme dont nous parle l'Ecriture, ou que nous trouvaſſions cet éloge dans quelque livre moins ſacré. La memoire de Judas, ajoûte l'Ecriture, devoit être éternellement en benediction; je crois qu'il en ſera de même de celle de Scanderbeg, & que tous ceux qui liront cet Ouvrage ne perdront jamais le ſouvenir d'un homme ſi celebre de ſon vivant dans l'Europe & dans l'Aſie; & par la multitude des victoires qu'il remporta ſur les Mahometans ennemis jurez de JESUS-CHRIST & de ſon Egliſe, ſi recommandable à toute la Chrétienté; *In ſæculum memoria ejus in benedictione.*

FIN.

TABLE

Des principales matieres.

A

ALphonſe V. Roy d'Arragon & de Naples, envoye du ſecours à Scanderbeg, pag. 322

Sa mort & ſes mœurs, 395

Aly Bacha, General Turc défait par Scanderbeg, 82

Ameſe neveu de Scanderbeg, le fait recevoir dans Croïe, 35. Tente inutilement de ſe rendre maiſtre de Drivaſte, 142. Se retire auprès de Mahomet, & comment il en eſt reçû, 361. Entre avec une armée Turque en Epire, où il eſt battu & fait priſonnier, 367. Obtient ſa grace de Scanderbeg, 396. Sa fin malheureuſe, 348

Ameſe General Turc battu par Scanderbeg, & fait priſonnier, 313

Amurat II. Empereur des Turcs ſe rend maître de l'Albanie, 6. Offre la paix à Scanderbeg qui la refuſe, 107. Quitte la Couronne en faveur de Mahomet II. ſon fils, & la reprend peu de temps aprés, 126. Aſſiege Sfetigrade ville d'Albanie, 185. S'en rend maître par la trahiſon d'un habitant, 223. Aſſiege Croïe Capitale de l'Albanie, 254. Offre à Scanderbeg d'en lever le ſiege s'il veut luy payer un tribut annuel, 277. Meurt devant Croïe, 287. Ses exploits & ſes mœurs, 247

André l'Ange chaſſe Ameſe de devant Drivaſte, 146

Paul l'Ange Archevêque de Duras perſuade à Scanderbeg de rompre la paix faite avec Mahomet, 449

Jagub Arnauth General Turc vaincu & tué par Scanderbeg, 512

Aſſemberg General Turc, vaincu par Scanderbeg, lui demande la vie, 428

B

BAleſe petite ville rebâtie par Scanderbeg, 142. Priſe & raſée par les Venitiens, 156

Ballaban Vadere General Turc, vaincu une premiere fois par Scanderbeg, 476. Une ſeconde, 485. Une troiſiéme, 489. Une quatriéme, 496. Tué devant Croïe, 546

Belgrade ville d'Epire, aſſiegée par Scanderbeg, 238. Levée du ſiege, 251

C

JEan Capiſtran Religieux de ſaint François, tente inutilement de convertir le Deſpote de Servie, 97. Entre dans Belgrade aſſiegée par Mahomet, & s'y ſignale par ſa valeur & par ſa pieté, 383

Jean Caſtriot pere de Scanderbeg, ſubjugué par Amurat, 6

Carazabeg General Turc battu par Scanderbeg, 432

Croïe Capitale de l'Albanie aſſiegée par Amurat, 255. Levée du ſiege, 291. Aſſiegée par Mahomet, 529. Levée du ſiege, 547. Aſſiegée une ſeconde fois par Mahomet auſſi inutilement que la premiere, 559

D

VIctoire remportée par Debreas General Turc, & luy tué par Scanderbeg, 318

Paul Ducagin détermine Scanderbeg à marcher au ſecours de Ladiſlas & d'Huniade, 92

Duras ville de l'Illyrie aſſiegée inutilement par Mahomet, 557

F

FEriſe Bacha vaincu une premiere fois par Scanderbeg, 117. Vaincu une ſeconde, & tué par le même, 213

Ferdinand fils naturel d'Alphonſe, nommé par ſon pere pour luy ſucceder au Royaume de Naples & de Sicile, 408. Secouru par Scanderbeg qui paſſe en Italie, 408. Ses mœurs & ſa fin malheureuſe, 422

H

HUniade, ſon éloge, 27. Il eſt fait priſonnier à la bataille de Varne, 105. Défend Belgrade contre Mahomet, 383

I

ISaac Bacha de Romanie vaincu par Scanderbeg, 366

Juſſumberg General Turc défait & mis en fuite par Scanderbeg, 430

L

LAdiſlas Roy de Pologne & de Hongrie déclare la guerre aux Turcs, 27. Vaincu & tué à la bataille de Varne, 104

M

MAhomet II. Empereur des Turcs, ſuccede à Amurat ſon pere, 301. Son portrait & ſes mœurs, 303. Il offre la paix à Scanderbeg, 307. aſſiege Conſtantinople & s'en rend maître, ſes cruautez qu'il y exerce, 347. Aſſiege Belgrade, eſt battu par les Chrêtiens & ſe retire, 382. Offre une treve de dix ans à Scanderbeg qui la rejette, 390. Demande la paix à Scanderbeg & l'obtient, 439. Il la rompt, 446. Entreprend de la renouveller, 459. Attente ſur la vie de Scanderbeg par un noir complot, 526. Aſſiege Croïe, 529. Se retire de devant cette Place & y laiſſe Ballaban, 532. Se rend maître de Chidna par trahiſon, & y commet de grandes cruautez, 533. Aſſiege Duras inutilement, 557. Enſuite Croïe une ſeconde fois & en leve le ſiege, 559

Mamiſe ſœur de Scanderbeg, Princeſſe d'un rare merite, 343

Moyſe, Dibrien de nation, s'attache au ſervice de Scanderbeg, 45. Bleſſé au ſiege de Sfetigrade, 243. Il ſignale ſa valeur dans le combat contre Debreas, 322. Quitte le ſervice de Scanderbeg pour s'attacher à celuy de Mahomet, 337. Entre en Albanie avec une armée Turque & eſt battu par Scanderbeg, 349. Quitte Mahomet pour revenir à Scanderbeg dont il eſt très-bien reçû, 354. Sa mort tragique & celle de ſept autres Seigneurs Albanois pris avec lui par les Turcs, 484

Muſtapha General Turc vaincu par Scanderbeg, 120. Seconde victoire que Scanderbeg remporte ſur luy, 159

P

Pierre Perlat Gouverneur de Sfetigrade, 182. Il la défend contre Amurat, 195

Pie II. Souverain Pontife meurt à Ancone, ſur le point de paſſer en Epire à la tête des Croiſez, 471. Son éloge, 472

S

Scanderbeg, ſa naiſſance, ſon nom, ce qu'il étoit dès ſon enfance, 7. Ses premiers exploits de guerre, 9. Combats ſinguliers où il vainquit un Scythe & deux Perſans, 12. Ce qui lui arriva à l'attaque d'Otrée, 14. Combien il épargne les Chrétiens à qui il eſt obligé de faire la guerre, 15. Il aſſujettit la Servie aux Turcs, 11. Se tire de la ſervitude d'Amurat, & ſe rend maître de l'Albanie, 31. Il eſt déclaré Roy d'Albanie & General de toutes les armées d'Epire, 72. Il remporte une grande victoire ſur Aly Bach, 77. Se ligue avec Ladiſlas & Huniade contre les Turcs, 90. Fait la guerre aux Venitiens & à quelle occaſion, 131. La victoire qu'il remporte ſur eux, 136. Sa paix avec les Venitiens, 169. Il eſt creé Citoyen de Veniſe & General des armées de la Republique en Epire, 174. Diverſes attaques qu'il livre aux Turcs pendant qu'ils aſſiegeoient Sfetigrade, 198. 201. 213. Il aſſiege Sfetigrade priſe par Amurat & en leve le ſiege, 251. Ce qu'il fait

pour empêcher la priſe de Croïe aſſiegée par Amurat, 259. 263. 269. 283. Il épouſe la Princeſſe Donique fille d'Ariamnite, 292. Aſſiege Belgrade ville d'Epire, 325. Il eſt battu par Sebalias General Turc & leve le ſiege, 333. Paſſe la mer pour aller au ſecours de Ferdinand Roy de Naples, recit de tout ce qui ſe paſſe en cette expedition, 400. Combien il traverſe Mahomet pendant qu'il aſſiegeoit Croïe, 531. Il va à Rome demander du ſecours au Pape contre les Turcs, 537. Fait lever le ſiege de Croïe, 547. Il tombe malade, 567. Sa mort, 574. Les honneurs que les Turcs rendent à ſon corps, 575. Sa force extraordinaire, 576. Ses vertus & ſes mœurs, 577

Seremet Bacha vaincu par Scanderbeg, 476

Sinam Sanjac, vaincu de même, 427

Sfetigrade ville d'Albanie, aſſiegée par Amurat, 185. Sa réduction, 227. Aſſiegée par Scanderbeg, 238. Levée du ſiege, 251

V

Bataille de Varne où Ladiſlas & Huniade ſont défaits par les Turcs, 99

Uranoconte Gouverneur de Croïe défend cette Place contre les Turcs, 253. L'accüeil que luy fit Scanderbeg après la levée du ſiege, 292

Fin de la Table des Matieres.

Permiſſion du R. P. Provincial.

JE ſouſſigné Provincial de la Compagnie de Jeſus en la Province de Champagne, ſuivant le pouvoir que j'ay reçû de Nôtre Reverend Pere General, permets au Pere Duponcet de la même Compagnie, de faire imprimer un Livre qui a pour titre : *Hiſtoire de Scanderbeg Roy d'Albanie*; lequel a été vû & approuvé par trois Theologiens de la même Compagnie. En foy & témoignage de quoy j'ay ſigné la preſente permiſſion. A Nancy ce 2. May 1708.

NICOLAS AUDRY.

APPROBATION.

J'Ay lû par ordre de Monſeigneur le Chancelier, *l'Hiſtoire de Scanderbeg Roy d'Albanie.* C'eſt un Ouvrage bien écrit & intereſſant, dont l'impreſſion pourra être utile & agreable au public. Fait à Paris ce 28. Avril 1708.

LA MARQUE TILLADET.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS par la grace de Dieu Roy de France & de Navarre. A nos amez & feaux Conſeillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de nôtre Hôtel, Grand-Conſeil, Baillifs, Senéchaux, Prevôts, leurs Lieutenans, & à tous autres nos Officiers & Juſticiers qu'il appartiendra, Salut. Nôtre bien-amé JEAN MARIETTE Marchand Libraire de nôtre bonne ville de Paris, Nous a fait expoſer qu'il deſireroit donner au public un Livre intitulé : *Hiſtoire de Scanderbeg Roy d'Albanie, par le R. P. Duponcet de la Compagnie de Jeſus*, s'il Nous plaiſoit luy en accorder nos Lettres de Permiſſion ſur ce neceſſaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Expoſant, Nous luy avons permis & accordé, permettons & accordons par ces Preſentes de faire imprimer, vendre & debiter dans tous les lieux de nôtre obéiſſance par tel Imprimeur qu'il voudra choiſir, ladite Hiſtoire de Scanderbeg Roy d'Albanie par le R. P. Duponcet de la Compagnie de Jeſus, en tant de volumes, de telle marge, caractere, & autant de fois que bon lui ſemblera, l'eſpace de quatre années conſecutives, à compter du jour & datte des Preſentes. Défendons à tous Imprimeurs, Libraires, & autres perſonnes de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'imprimer, faire imprimer ou contrefaire, vendre ni debiter ledit Livre, & d'en faire aucuns Extraits ſous quelque prétexte que ce puiſſe être, même d'impreſſion étrangere, d'augmentation, correction & changement de titre ſans le conſentement par écrit de l'Expoſant ou de ſes ayans cauſe, ſous peine de quinze cens livres d'amende contre chacun des contrevenans, applicable un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers à l'Expoſant, de confiſcation des Exemplaires contrefaits, & de tous dépens, dommages & interêts. A condition de faire enregiſtrer ces Preſentes dans trois mois, du jour de leur datte ſur le Regiſtre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, que l'impreſſion dudit Livre ſera faite en beaux caracteres, & ſur de bon papier, dans nôtre Royaume & non ailleurs, conformement aux Reglemens de la Librairie ; & qu'avant l'expoſition dudit Livre en vente, il en ſera mis deux Exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans le Cabinet de nos Livres de nôtre Château du Louvre, & un dans la Bibliotheque de nôtre très-cher & feal Chevalier Chancelier de France le Sieur Phelypeaux Comte de Pontchartrain, Commandeur de nos Ordres, le tout à peine de nullité des Preſentes. Du contenu deſquelles Nous vous mandons & enjoignons de faire joüir & uſer l'Expoſant pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il en ſoit aucunement empéché. Voulons auſſi que la copie des Preſentes, qui ſera tout au long imprimée au commencement dudit Livre ou à la fin; ſoit tenuë pour dûëment ſignifiée, & qu'aux copies qui en ſeront collationnées par l'un de nos amez & feaux Conſeillers & Secretaires, foy y ſoit ajoûtée comme à l'original. Commandons au premier nôtre Hüiſſier ou Sergent de faire pour l'execution des Preſentes tous Actes requis & neceſſaires, ſans demander autre permiſſion, & nonobſtant clameur de Haro, charte Normande, & autre Lettres à ce contraires: Car tel eſt nôtre plaiſir. DONNE' à Verſailles le dix-neuviéme jour de May l'an de grace 1708. & de nôtre Regne le ſoixante-ſixiéme. Signé, Par le Roy en ſon Conſeil, LAUTHIER. Et ſcellé.

Regiſtré ſur le Regiſtre No. 2. de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, p. 341. *N°.* 644. *conformement aux Reglemens, & notamment à l'Arreſt du Conſeil du* 13. *Aouſt* 1703. *A Paris, ce* 31. *May* 1708.

Signé, LOUIS SEVESTRE, *Syndic.*

[illegible]

L.1250

INSTITUTI LARTE PEDAGOGJ
SHKODER
BIBLIOTEKA

P. 150

HISTO
DE
SCAND